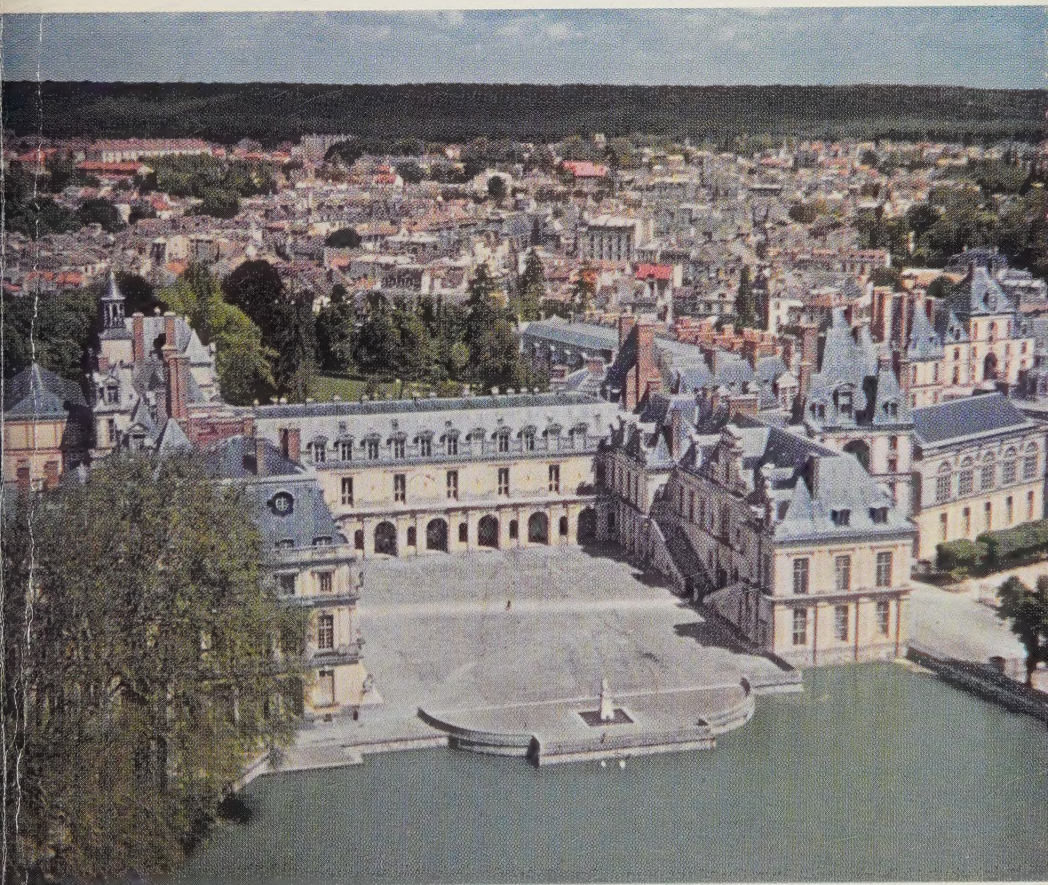


CHATEAUX
DÉCORS DE
L'HISTOIRE

Louis Dimier

FONTAINEBLEAU



Calmann-Lévy

L'histoire d'un château c'est bien souvent, comme le note Louis Dimier, l'histoire d'une société, d'une politique, d'un certain mode de vie, d'un goût, d'une idée, d'une esthétique, et naturellement d'une diplomatie. Fontainebleau offre à cet égard les éléments d'étude les plus passionnants. François I^{er}, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, et d'autres, ont marqué de leur empreinte, avec plus ou moins de bonheur et plus ou moins longuement, ces lieux que l'on visite toujours avec intérêt. Les descriptions du château, des œuvres qu'il renferme, etc., complètent harmonieusement ces pages d'histoire mises à jour par M. Boris Lossky, conservateur du Musée national du château de Fontainebleau.

FONTAINEBLEAU

Châteaux, décors de l'Histoire

LOUIS DIMIER

FONTAINEBLEAU

ÉDITION REVUE ET COMPLÉTÉE PAR

BORIS LOSSKY

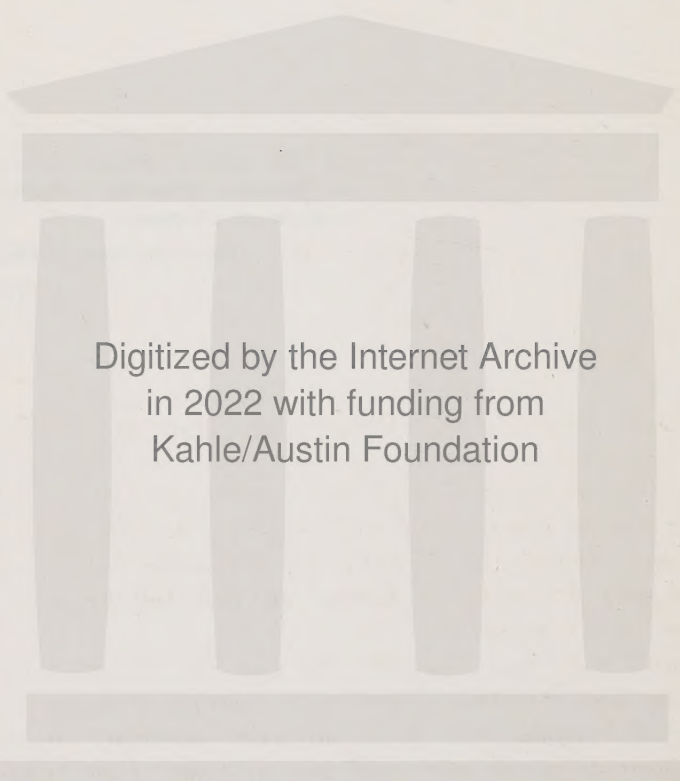
*Conservateur du Musée national
du château de Fontainebleau*

CALMANN-LÉVY
PARIS

*A Son Altesse Royale, Madame
la princesse Geneviève d'Orléans,
comtesse de Chaponay.*

En respectueux hommage.

L. D.



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

PRÉFACE

Dans ses Portraits des Personnages français les plus illustres du xvi^e siècle, imprimés en 1848, Niel écrit : « Ce serait un livre charmant et du plus haut intérêt que celui qui comprendrait tous les témoignages particuliers, tous les faits de détail ordinairement négligés par l'histoire, qui démontrent jusqu'à quel point François I^{er} avança et domina son siècle dans les arts, la littérature et les mœurs. »

Charme à part, dont le lecteur sera juge, c'est ce livre-là que je lui donne dans la première partie de cet ouvrage. Fontainebleau et la cour de François I^{er} et de ses successeurs immédiats offraient le juste point de vue du sujet tracé par ces lignes. Pour peindre cette cour il fallait la connaître, et l'image qu'elle offre y met le sceau.

A la curiosité qu'excite universellement la suite d'une histoire de ce genre, la seconde partie de ce livre répondra, j'espère.

Dans le développement des arts en France, comme dans celui de la société, autant qu'elle s'exprime dans une cour, il a paru que cette résidence tenait une place trop importante pour qu'on laissât le sujet en chemin.

Comme il n'y avait aucune raison de l'arrêter avant son terme, on le trouvera poussé dans ce volume jusqu'à la dernière cour qu'ait abritée le château. Le règne de Henri IV, presque aussi important que celui de François I^{er}, n'y a pu tenir moins de quatre chapitres. Louis XIII, Louis XIV, seconds en importance, pouvaient se contenter d'un seul pour chacun. Rien ne devait empêcher que le court règne de Louis XVI fût joint au chapitre consacré à Louis XV ; et quoique une grande lumière d'histoire tombe sur les lieux au temps de Napoléon, les quatre règnes qui suivent y ont une part si réduite, qu'ils ont pu sans effort se ranger à sa suite, dans un huitième et dernier chapitre.

Les gouvernements de Louis XIII et de Louis XIV ayant imprimé à toutes choses un caractère bien différent de celui des minorités qui les précèdent, j'ai trouvé avantage à n'ouvrir ces deux règnes qu'au terme de ces minorités. Le cas n'étant pas le même pour Louis XV, j'ai laissé dans le sien la Régence.

Nulle unité que de lieu ne pouvait être recherchée dans la présentation de ces diverses parties. Les styles ont changé, les mœurs aussi, et, selon le mode de l'histoire, à l'écart de toute loi, et même de toute préférence absolue. Tout ordre démonstratif, emprunté soit de l'évolution, soit de la comparaison, manquait ; ce qui fait que j'ai demandé à la seule variété d'autant de tableaux successifs l'intérêt dont le livre était capable. Le lecteur dira si j'y ai réussi.

PREMIÈRE PARTIE

LA COUR
DE FRANÇOIS I^{er}

APRÈS la captivité de Madrid, lorsque François I^{er} eut signé le traité qui le rendait à son royaume, on le mit dans une barque amarrée au milieu de la Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne. De l'autre rive furent amenés ses enfants, qu'il laissait en gage de sa parole. Le dauphin passa le premier, franchit la barque et fut reçu dans le bateau qui avait amené le roi et qui s'en retournait. Le petit duc d'Orléans, âgé de huit ans, qui venait ensuite, ne fut pas plus tôt dans la barque où l'échange s'accomplissait, que, sans attendre qu'il eût passé dans l'autre, le roi sauta dans le bateau français, aborda, et soudain monté sur un cheval turc d'une vitesse incroyable, qu'on lui tenait prêt, il fit quatre lieues sans s'arrêter jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, d'où, ayant pris quelques instants pour souffler, il courut du même train jusqu'à Bayonne où se trouvait la cour : tant il avait hâte de régner.

Sa mère, Louise de Savoie, avait tenu cette cour pendant

le temps de sa captivité, en même temps que le gouvernement, dont elle assumait la régence.

Il n'y en avait pas de plus brillante en Europe, et le chagrin de s'en voir séparé avait fait une partie de la mélancolie qui tourmentait le prince en prison et lui faisait souhaiter le retour. Il en adorait le luxe, les fêtes, les plaisirs de tout genre et les conversations. Hugo, qui dans *le Roi s'amuse* trace un portrait de ce roi, si faux et même si ridicule, a cependant surpris un trait de son caractère dans le plaisir allant jusqu'au transport que la vie mondaine lui causait. Il s'y livrait comme un particulier. La part qu'il y prenait était moins d'un souverain qui se plaît à faire éclat de la magnificence de son règne, que celle de n'importe qui parmi les gentilshommes à qui il en donnait la fête. Sur ce théâtre illustre de sa maison, François nous apparaît surtout comme le premier de ses invités.

Il ne manquera pas de censeurs pour voir dans ce caractère l'effet de la seule frivolité; mais l'histoire en parle autrement.

Dans la grande passion que ce prince eut pour le monde, dans les dons qui le rendaient propre à y briller et à en jouir, elle découvre des motifs plus nobles que le plaisir : un goût pour la conversation, l'émulation des belles connaissances, l'enthousiasme du grand et du beau dans les arts et dans la poésie, le zèle des entreprises savantes, le désir d'ennoblir l'existence auparavant grossière des gentilshommes, un dessein formé de les instruire pour servir d'exemple à la nation. Le nom de *père des lettres* qu'on donne à François I^{er} ne signifie pas autre chose. Il l'a obtenu de ses sujets, non comme une flatterie que les poètes décernent sans difficulté à tous les princes qui les protègent, mais comme un témoignage public auquel des juges plus difficiles, antiquaires, critiques, philologues, jurisconsultes, savants dans les langues et dans l'histoire, naturalistes, cosmographes, médecins, voyageurs, mathématiciens, ingé-

nieurs, reconnaissants des lumières apportées par son règne, charmés de la part qu'il y prenait lui-même, mettaient leur poids.

Il fut roi à vingt ans. Jamais aurore d'un règne ne fut ornée de plus de grâces, ni bientôt relevée de plus d'éclat. L'âge et les mœurs du prince auquel il succéda les rendaient plus sensibles encore.

Mort passé cinquante ans, et retiré de la guerre, remarié l'année précédente à Marie d'Angleterre, dont la jeunesse et la galante humeur faisaient craindre pour le lit royal des aventures, Louis XII présidait sans prestige aux assemblées de la cour. Au contraire, on voyait François, comte d'Angoulême, étaler sa force et sa prouesse dans les tournois, paré de tout l'éclat de la jeunesse et ressuscitant avec charme, en cet âge avancé de notre histoire, le point d'honneur passé de la chevalerie, somptueux en vêtement, gracieux dans ses manières, bien fait de sa personne, aimé de toutes les femmes, et fortement soutenu, comme tous les héritiers d'un trône, d'un parti de jeunes galants qui mettaient en lui leur fortune.

Sa campagne d'Italie, qui suivit l'avènement, consumma ce prestige à Marignan, où les Suisses, qui guettaient le roi à la descente du mont Genève, l'ayant vu déboucher soudain par l'Argentièrre, furent battus dans une action si ardente et si rude, que le roi passa vingt heures à cheval. Trivulce, qui guerroyait depuis trente ans dans le Milanais, et qui avait vu vingt batailles, appelait celle-là une bataille de géants.

Alexandre et César étaient les grands exemples auxquels on comparait alors les conquérants. François fut comparé à César, qui, comme lui, dans sa guerre des Gaules, avait défait les peuples de l'Helvétie. Le veuvage prématuré de sa mère, qui ne laissait d'espérer à cette princesse qu'en lui, faisait qu'elle l'appelait *mon César*. Dans un écrit du

temps, où se trouvent mis en dialogue les *Commentaires* de ce fameux capitaine, le roi paraît en interlocuteur, conversant avec César lui-même, censément rencontré à la chasse, avec Diane et l'Aurore pour témoins.

On se figurait alors César avec une grande barbe blanche, qui le fait ressembler à Charlemagne dans les charmantes vignettes du manuscrit. C'était ainsi de toutes choses : de vagues souvenirs nationaux se mêlaient dans l'imagination du temps aux faits de l'histoire romaine; et dans nos anciennes traductions, le *De re militari* de Végèce s'appelle *l'Art de chevalerie*.

Par une allusion plus expresse, les noms des compagnons de César servent à désigner, dans le volume, les preux de Marignan, peints en buste, au nombre de huit avec le roi, dans autant de médaillons ou *rondeaux*, œuvre apparemment de Clouet le père. Boisy le grand-maître y est nommé Pédius; Tournon, Crassus; Fleuranges, qui fut le maréchal de Lamark et écrivit les *Mémoires du Jeune aventureux*, s'appelle Baculus. Sabinus et Cotta, héros de la lamentable histoire où César montre ces Romains pris au piège du traître Ambiorix et massacrés après une résistance désespérée, prètent leurs noms à Lautrec et à Montmorency; Lapalisse est Iccius de Reims; Bonnivet, Divitiac d'Autun, *le faible* (ou fidèle) *Divitiacus* : digne prête-nom d'un capitaine qui, dans la récente bataille, descendant des cols par Coni et courant comme la foudre, surprit dans Villefranche et fit prisonnier à table Prosper Colonna, dont cette aventure termina la réputation d'homme de guerre.

L'endurance physique et les vertus guerrières ont toujours valu aux princes la popularité chez les sujets et l'autorité dans la cour. François y joignait la libéralité, appréciée de tout temps du courtisan. Le feu roi avait été avare, et l'on savait que celui-ci donnerait; cela fit un préjugé immense en sa faveur.

Par malheur, tout ce qui tenait ses regards fixés sur le salut de l'État s'aperçut bientôt que tant de qualités brillantes n'empêcheraient pas les intérêts d'être livrés à l'aventure. Le prince était aimable, il avait l'ascendant, on n'osait lui désobéir, mais il ne savait pas gouverner. L'histoire impartiale en porte le témoignage. Elle ne fait voir par tout son règne, dans les affaires publiques, que faiblesse et incertitude. Le caprice et l'intrigue achèvent d'y déranger ce que l'imprudence n'a pas gâté; des affaires graves sont compromises par les mouvements d'une humeur qu'il ne sut jamais réprimer. En paix et à la guerre, aux périls du dehors comme à ceux de l'intérieur, il ne sut opposer ni conseil, ni résolution; les événements, qui le menaient, le mirent plusieurs fois au bord de sa ruine. Quoique brave, même au combat, il manqua de la constance qui seule fait les grands capitaines, ne sachant ni prolonger son effort, ni supporter un revers, ni tenir froidement conseil.

Le désastre de Pavie, au bout de dix ans de règne, fit voir le triste effet de tout cela. Le roi y fut fait prisonnier, ce qui ne s'était pas vu depuis Jean le Bon et les sombres jours de la guerre de Cent ans; la fleur de la noblesse française y fut fauchée comme à Azincourt. Pendant un an la cour en deuil resta sans chef : malheur qu'on ressentit d'autant plus, qu'on savait bien que la paresse et la négligence en étaient cause. Le roi, diverti par ses plaisirs, égaré par ses favoris, follement retenu par l'assurance qu'il avait donnée au public de ne jamais partir de Pavie sans avoir emporté la place, recueillit ce qu'il avait semé. Dans sa personne, outre le danger public, il souffrit l'amertume d'une captivité dont le vainqueur eut soin de n'adoucir ni l'humiliation, ni les rigueurs.

Tel était ce prince en politique; mais le ménagement de la société, le patronage des arts le trouvaient sans rival.

Par une singulière destinée, il sut exercer l'un et l'autre

et en recueillir les fruits sans assurer son règne, au milieu de dangers que, tantôt des expédients, tantôt la chance, tantôt l'erreur de ses ennemis conjurèrent : en sorte qu'en dépit de cette incapacité, son action marque une grande époque de notre histoire. Autant dans les affaires d'État il montre de témérité, de caprice, de négligence, autant quand il s'agit des intérêts de l'esprit, du progrès de la vie civile, les témoignages le font voir avisé, patient, ouvert à la raison, docile à l'expérience, capable de longs desseins et d'efforts répétés. Pour être moins publiques que dans le gouvernement, les difficultés rencontrées en ce genre n'en étaient souvent pas moins grandes; François déployait pour les vaincre cet entrain et cette obstination, ce zèle infatigable et toujours rafraîchi que les hommes ont coutume de mettre dans les tâches pour lesquelles ils sont nés.

La cour, qui devait en être l'instrument principal, trouvait un modèle hors de France dans celles qui brillaient en Italie depuis un siècle.

Cent ans et plus de tranquillité, qui précédèrent les guerres portées dans cette contrée par nos rois, avaient favorisé par toute la péninsule le développement d'une société embellie de la culture des arts. Vingt capitales avaient brillé par là, vingt maisons souveraines, soit guerrières, soit marchandes, en avaient recueilli l'illustration, petites parfois par la puissance, mais grandes par le prestige qu'au moyen des esprits elles exerçaient dans toute l'Europe. Les Médicis à Florence, les Este à Ferrare, les Gonzague à Mantoue, les Aragon à Naples, jouissaient ainsi d'une renommée qu'en-vaient hors d'Italie les plus puissants monarques, l'empereur dans Vienne, le roi de France dans Paris, et jusque dans son île lointaine le roi d'Angleterre Henri VIII. Surtout l'éclat récent jeté par la cour d'Urbin avait excité l'admiration, offrant sous Guy-Ubald, dernier des Montefeltre, un modèle accompli de goût, de magnificence et de politesse.

Il n'y a personne qui n'ait ouï parler du livre du *Courtisan*, ou pour mieux dire de l'*Homme de cour*, où Balthazar Castiglione trace d'un style gracieux le tableau de cette cour. Toute l'Italie y avait couru, attirée par la libéralité du prince et le cas flatteur qu'il faisait des talents. Là Bibiena faisait représenter la *Calandre*, là Raphaël tenait le pinceau. Les plus grands seigneurs, comme Julien de Médicis, César de Gonzague, Louis de Canossa, les Frégose de Gênes, la fréquentaient; Élisabeth de Gonzague, épouse du prince, et sa parente Émilie Pia présidaient le cercle de cour, animant de leur aimable humeur des conversations et des jeux où l'érudition la plus étendue et la plus fine se mêlait aux plaisants propos.

Ceux à qui on a persuadé de ne voir dans la Renaissance qu'un débordement de mœurs impures sont loin de compte avec de pareils tableaux.

« Là se tenaient, dit Balthazar, les doux entretiens, un galant badinage; chacune des personnes présentes donnait à lire sur son visage le plaisir qu'elle y prenait, si bien que cette maison pouvait se dire le vrai siège de l'humeur enjouée et plaisante. La princesse était comme une chaîne qui nous tenait tous rassemblés. Nous avions libre accès auprès des dames, licence de parler, de nous asseoir, de badiner, de rire avec celle que nous voulions; mais pour la révérence que nous portions à la princesse, cette liberté même était une discipline, car il n'y avait là personne qui n'eût eu horreur de lui déplaire; en sorte que la plus grande décence y était jointe avec la plus grande liberté. En même temps que de sel et de vivacité, les propos qu'on tenait devant elle étaient assaisonnés de noblesse et de grâce, d'accord avec la majesté et la douceur qui paraissaient en elle, et qui l'auraient fait reconnaître pour une très noble dame à qui même ne l'eût jamais vue. »

En France à cette époque, on n'avait nulle idée de cela.

Il n'y avait autour de nos rois ni savoir, ni mœurs, ni politesse. Les gentilshommes qui formaient leur cour ne mettaient en commun que des manières rudes, des propos de guerre, et le divertissement de ces conversations qu'il nous plaît de nommer gauloises, et qui n'étaient qu'ordure. Louis XI ne se plaisait qu'au genre de sales histoires réunies dans les *Cent nouvelles nouvelles* ; Brantôme assure que jamais cour ne fut plus débraillée que la sienne. Autour des reines et des princesses le spectacle était différent; une grande dévotion, des mœurs pures, sur lesquelles elles veillaient elles-mêmes, faisaient l'honneur de leur maison; mais les femmes qui la composaient, ignorantes de toute science, parquées dans leur fonction, livrées à la routine de leurs seuls entretiens, n'avançaient pas d'un pas la vie de société.

Dans l'entrevue du camp du Drap d'or, qui fut au commencement du règne de François I^{er}, et où ce prince et Henri VIII se fêtèrent réciproquement, un témoin rapporte qu'après que les deux rois se furent visités et eurent bu ensemble, le roi d'Angleterre dit : *Mon frère, je veux lutter avec vous*. « Et, continue l'auteur, lui donna une attrape ou deux, et le roi de France, qui est un fort bon lutteur, lui donna un tour et le jeta par terre, et lui donna un merveilleux saut. » Il faut imaginer le lustre que pouvait recueillir la majesté royale d'un tel spectacle offert à toute la cour; l'auteur cependant n'en fait pas de réflexion; on trouvait cela tout naturel. Telles étaient chez nous les manières, dont le roi, dégoûté apparemment lui-même, entreprit de dégoûter les autres.

Dans le livre du *Courtisan*, Julien de Médicis, qui avait vu l'ancienne cour de France, est représenté disant que les gentilshommes français ont le tort de ne connaître en fait d'honneur que celui des armes, et de n'aspirer à autre chose. « Mais, ajoute-t-il, quand monseigneur d'Angoulême régnera, il les forcera à honorer la science. » La politesse des mœurs

ne pouvait s'instituer sans cela; dans les projets du roi les deux allaient ensemble.

Pour les obtenir de la France, il n'y avait qu'à suivre les leçons de la péninsule : chose facile, car la langue n'en était pas inconnue chez nous. Plusieurs de nos gentils-hommes, le roi tout le premier, parlaient l'italien, alors regardé comme non moins important que les langues grecque et latine, auxquelles Pétrarque et Boccace égalaient la leur dans le passé, et dans le présent l'Arioste, le Trissin, le Bembe, Paul Jove et Guichardin. On ne faisait cas alors en fait d'écrits que de la perfection des talents, sans se mettre en peine s'ils étaient anciens ou modernes, étrangers ou nationaux. Le souci de ces différences, qui tient de nos jours tant de place, était ignoré de ces temps-là.

On n'en faisait qu'une seule, parce qu'elle crevait les yeux : c'est qu'un essor sans précédent de l'esprit et du savoir honorait le siècle nouveau. Mais comme de grands succès dans les deux derniers siècles avaient précédé cet essor en Italie, l'idée d'un changement brusque était absente de chez elle, et la notion d'un Moyen Age, conjuré par une Renaissance, sur laquelle nous bâtissons l'histoire, n'entrait pas dans sa pensée. En France, où des efforts rompus ou malhabiles avaient laissé plus d'espace à franchir, le passage fut plus ressenti, sans cependant faire imaginer qu'on renonçât des traditions.

Prenons garde que le sens absolu où nous aimons à prendre ce mot de tradition n'est pas confirmé par l'histoire, où chaque génération a la sienne. Celle des Français alors était de gausser et de se battre; un demi-siècle plus tôt, avant les guerres civiles et l'invasion anglaise, la cour de Charles VI en avait fait voir une autre, dans le patronage des arts exercé par les princes, un goût de l'éloquence et de la poésie, un raffinement des mœurs, dont fait foi la description de Paris donnée un peu plus tard par Guillebert de Metz.

En tout cela, dès cette époque même, l'Italie était le modèle qu'on imitait. Christine de Pisan traduisait ses auteurs, les enlumineurs suivaient son style, la reine et le duc d'Orléans, qui fut assassiné, copiaient ses modes. Ceux qui ont écrit qu'en se donnant à son tour les mêmes modèles François I^{er} rompit le fil de notre histoire n'ont pas considéré cela. Ils ont ignoré cet italianisme antérieur et de longue date, qui s'étendait à toute l'Europe, si entier et si véhément, que si notre Renaissance, retardée par le malheur public, avait accompli alors ses destinées, la marque italienne y aurait été empreinte plus profondément encore qu'elle ne le fut sous François I^{er}.

La possession de Milan, que la journée de Marignan assurait à ce dernier, aidait aux desseins qu'il formait. Elle enchantait le prince en le faisant régner sur un peuple riche et cultivé, sur d'opulentes cités où florissaient les arts. La ville avait été un centre d'hellénisme, car Chalcondyle y avait enseigné. Dans le chœur des cités italiennes, Milan avait jeté son éclat sous les Sforces, plus anciennement sous les Visconti, dont le roi descendait. Le duc d'Orléans, son bisaïeul, avait seigneur d'Asti, où Georges Alione, rimeur en notre langue, et dont les farces en dialecte astésan firent les délices de la province, avait tenu le parti français quand l'armée de Charles VIII descendit.

Léonard de Vinci habitait le duché. En retour des faveurs dont François combla ce grand peintre, je ne puis me figurer qu'il n'ait pas appris de lui à connaître les belles choses dont le pays était plein. L'artiste avait soixante-trois ans; il aurait pu être son père; tout se rencontrait pour faire de lui le précepteur d'un jeune prince qu'une curiosité si ardente portait vers les ouvrages dont le maître faisait profession. Plus tard on entendit le roi dire : « Moi qui m'y connais, qui ai vu en Italie les plus belles choses. » Cette éducation se fit alors; mais elle ne se fit pas sans conseil,

et il y a lieu d'imaginer ceux que, dans sa curiosité de vingt ans, François I^{er} dut recevoir avec avidité d'un homme de tant de génie et de tant d'expérience.

Un grand air de jeunesse accompagne de tous côtés ces commencements de règne. Il serait mieux connu de la postérité, si l'imagination n'en eût été brouillée par la pédanterie des peintres de costume, qui n'ont jamais su peindre le roi qu'à cinquante ans, avec la barbe qu'il n'avait pas et le vêtement qu'on porta plus tard.

Le tableau d'Ingres qui le représente auprès de Léonard mourant a répandu cette mascarade. Le roi portait alors le menton ras, les cheveux longs tombant par derrière, le bonnet à oreilles enfoncé dans la tête, le pourpoint décolleté, la saye longue et tombant sur le haut-de-chausses qu'elle cache : à peu près la forme et la figure qu'on voit à Raphaël dans ses portraits. Ajoutez le large buste, les fortes épaules, la haute stature, cause en partie de ce nom de *grand roi François*, qu'on lui donna quand il fallut plus tard le distinguer de François II.

Il avait pris pour son emblème, ou, comme on disait, pour sa devise, la salamandre, avec ces mots : *Nutrio et extinguo*, parce qu'en subsistant dans le feu, ce fabuleux animal est aussi capable de l'éteindre; et cette figure dépeint très bien et les ressources et la puissance qui habitaient en lui.

A côté de cette figure, comme on aimerait que l'histoire eût fait voir une princesse pareille, de qui la grâce et l'affabilité secondassent les desseins du roi ! Par malheur il n'eut en mariage dans Claude de France qu'une reine effacée, dénuée de charme et de beauté, qui mourut au bout de six ans, sans laisser dans la cour nulle trace de son passage.

Sur la foi des poètes, qui l'ont comblée de louanges, les historiens de nos lettres ont attribué un rôle de ce genre à la duchesse d'Alençon Marguerite, sœur du roi, qui fut ensuite reine de Navarre. Il est vrai qu'elle a protégé les

gens de lettres, qu'elle les recommandait à son frère; mais elle ne présida jamais sa cour; et tout empêche de croire qu'elle y eût été habile. Dépourvue de beauté plus encore que la reine, il ne semble pas qu'elle ait eu dans l'esprit les grâces qui manquaient à sa figure. Dans son *Heptaméron*, le tableau qu'elle a tracé d'une assemblée cultivée et galante à l'image des modèles offerts par l'Italie n'exhale que froideur et ennui; et on se prend à penser que si elle eût essayé de former une pareille cour autour d'elle, chacun se serait hâté d'en sortir.

Non, ce qui unit la princesse à son frère ne fut aucune action de ce genre, mais les seuls sentiments de famille, ardents chez elle, et qui longtemps n'eurent presque pas d'autre objet que lui.

Née dans les environs du trône, vouée comme telle aux mariages que la politique impose, le duc d'Alençon l'avait eue pour épouse en échange de l'héritière de Bourbon, d'abord promise à ce prince, et que Louis XII, pour noyer le procès qui menaçait de s'élever entre les deux branches de cette maison, décida de donner au connétable, depuis fameux par sa trahison. Un tel époux laissait libre l'affection que Marguerite tournait tout entière sur le roi, plus âgée que lui de deux ans, l'aimant en sœur aînée; tous deux au surplus ayant reçu de leur mère une éducation pareille, où entraient les belles-lettres, la connaissance des langues, qui aidait à les rapprocher.

On appelait Louise de Savoie Madame. Elle adorait son fils, mais avec moins d'abnégation. Fille du fameux Philippe, Monsieur, qui fut un an duc de Savoie, après avoir allumé sous son frère la guerre des Princes, qui mit le pays en feu, avide comme lui d'autorité et quelquefois d'argent, elle abusa de l'ascendant qu'elle avait sur le roi pour satisfaire ces deux passions, causant ainsi les folles persécutions qui firent passer Bourbon dans le parti de

l'empereur. Dévote comme la maison dont elle était issue, elle avait, en dépit de cet orgueil et de ce lucre, des élans de piété touchante envers Dieu, auxquels elle associait son fils.

Que nous imaginons mal l'âme de ces personnes-là ! Supposé qu'aujourd'hui quelqu'un les peignît tous deux, la princesse disant : *Si la guerre recommençait je serais en grand' peine*, et que le roi répondît montrant un crucifix : *Celui-là sera mon espérance* ; quel enfantillage ! dirait-on, quelle invention digne d'une sœur tourière ! Nullement, c'est une pièce historique. Cette peinture fait partie d'un recueil de vingt sujets du même genre, monument d'un pèlerinage que François fit au retour de Marignan à la Sainte-Baume, avec sa mère, et durant lequel celle-ci fut « spirituellement admonestée », dit-elle, c'est-à-dire intérieurement inspirée, de composer pour lui l'adaptation du psaume *Dominus illuminatio*, dont ce cahier contient les épisodes.

Apprenons à connaître ces princes, ce qu'ils mêlaient de religion, et en général de sentiments profonds, à une vie qu'on se figure tout entière dévorée par les intérêts ou dissipée par le plaisir. Quand le roi passa les cols allant en Lombardie, une pensée tendre lui vint pour sa mère restée seule, pour son père mort depuis longtemps. « En regardant derrière lui, dit le commentaire du psaume, lui souvint de madite Dame, qui était à Amboise, et de Monseigneur, qui était à Cognac » ; et la vignette le représente faisant route à travers les monts, tandis que Louise de Savoie est peinte en prière devant la Vierge, et qu'au-dessous, avec l'inscription *Carolus*, paraît le tombeau de son époux.

Ce qui manquait à François n'était pas une famille, mais, au sens privé, une maison. Il n'eut pour la tenir ni une duchesse d'Urbin, ni une Isabelle d'Este comme à Mantoue, ni comme à Chambéry une Blanche de Monferrat, touchant souvenir de cette Savoie à laquelle il tenait

par le sang, épouse de Charles mort à vingt et un ans, et qui, durant quatre ans d'une union délicieuse, avait fait sur cette petite scène fleurir la politesse et les arts.

Il lui fallut tenir seul sa cour, mener seul l'entreprise délicate qu'elle imposait.

On conçoit que ni la puissance royale, ni l'obligation de fidélité des nobles, ne pouvaient y être de beaucoup d'usage. On ne gouverne pas une assemblée mondaine par la crainte du châtement, ni par les injonctions du devoir. Rassembler la noblesse, l'instruire, l'intéresser, ne pouvait être l'effet que de l'attrait et de la persuasion. Une cour où l'on s'ennuie, où le prince est sans prestige, où manquent les égards et la décence, est incapable de produire ce que François I^{er} recherchait. Il fallait à la fois attirer le courtisan par le plaisir, le retenir par le prestige, l'éblouir par la magnificence, le flatter par la délicatesse, le dominer par l'ascendant, tâche que peu de princes ont su remplir, malaisée en tout temps, et d'autant plus alors que tout était à commencer.

Il y fallait des lettres, mais point de pédanterie; des convenances, mais point de prêchi-prêcha. Il ne s'agissait pas de transporter au Louvre la Faculté avec tous ses docteurs. « On m'a dit, ajoute Julien de Médicis parlant du roi dans le propos que j'ai rapporté, qu'il blâmait ses Français d'être si fort ennemis des lettres, principalement quand ils ont chez eux une école aussi célèbre que celle de Paris. » Ainsi la Sorbonne avait la renommée, c'était un organe du savoir dont François I^{er} faisait cas. Seulement elle n'était connue que des écoliers, l'opinion y était indifférente, elle ne portait pas au delà du monde des *clercs*, dont les courtisans (écrit le même témoin) avaient le nom même en mépris.

Grand dommage pour eux, mais aussi pour la science, qui, ne se répandant pas, ne voyant pas le jour, manquant de l'éducation que donne la fréquentation du public, vivait plongée dans le préjugé de métier et dans cette crasse de

pédanterie dont Rabelais a tracé les tableaux immortels.

Le beau monde seul pouvait humaniser cela, en même temps que s'y polir lui-même. Dans l'ouverture qui pour la première fois leur était donnée vers la cour, les savants avaient à gagner non seulement des pensions et de la gloire, mais un air civilisé.

Quant aux facilités qui venaient des résidences, aux ressources qu'elles offraient à l'ébattement d'une cour, le lecteur moderne doit être averti d'un point : c'est qu'en quelque endroit que ce soit le roi faisait peu de séjour alors.

Il était toujours en voyage, ne demeurait effectivement nulle part. La France n'avait pas de capitale; les maisons royales jouant le rôle d'autant d'auberges, où dans le déplacement incessant que lui imposaient les affaires le prince logeait quelquefois six mois, plus souvent un seul, quelquefois deux ou trois jours seulement. Il n'arrêtait pas davantage à Paris, que personne assurément n'aurait imaginé de dépeindre comme un centre où devaient se montrer les belles, faisant reproche à Mme de Cossé ou à toute autre de le quitter pour aller, comme dit Hugo, « briller dans un ciel de province »; car il n'y avait ni province, ni Paris. Il y avait les terres des gentilshommes, d'où rien n'obligeait à sortir pour peu qu'on se plût à ne voir personne, et la cour, où l'on ne pouvait vivre qu'à condition de courir comme elle faisait.

Car la plupart du temps elle avait à suivre le roi dans ses voyages. Tout ce monde et le bagage qu'il traînait se mettaient en mouvement derrière lui. Quand l'étape avait lieu dans une maison royale, on avait moyen de l'y loger. Là où le roi n'avait pas de demeure à lui, il était reçu chez quelque grand, parfois chez un simple gentilhomme, dans une abbaye, un hôtel de ville, où, seule sa maison pouvant tenir, le reste de la cour se casait aux environs comme il pouvait, tantôt en ville, tantôt aux champs.

Le trajet n'était pas moins incommode. Il avait lieu à cheval ou en litière, par des chemins que la pluie défonçait en hiver, et d'où montait l'été, sous le piétinement de tant de gens, une poussière suffocante. Le chemin par eau, exempt de ces inconvénients, était naturellement recherché, et l'on embarquait sur toutes les rivières qui menaient où l'on voulait aller. Cette navigation se faisait sur des chalands qui n'avançaient que lentement, exposée à toute sorte de contretemps et de retards tels qu'Horace les décrit dans son voyage à Brindes : *mali culices ranæque palustres* ; outre les mouchérons et les grenouilles, les bateliers qui chantent : *absentem cantat amicam*, ou qui dorment : *stertitque supinus*. Dans l'Épître aux dames de Châteaudun, Marot décrit le gîte ainsi :

N'avez souvent de nous plus grand pitié,
 En nous voyant pour nos princes et maîtres
 Aller, venir parmi ces bois champêtres ?
 Il m'est avis que peut-être, ce jour,
 Prendrons d'assaut quelque rural séjour,
 Où les plus grands logeront en greniers
 De toutes parts percés comme paniers.

Prendrons d'assaut. La distribution des logis n'évitait donc pas la cohue.

Dans ce dénuement des grandes commodités, n'oublions pas toutefois qu'on s'attachait aux petites, plus nombreuses peut-être qu'aujourd'hui, en tout cas plus méticuleuses. Les bêtes favorites étaient emmenées, les rangs étaient maintenus, l'étiquette gardée : chacun traînant après soi pour le servir un abrégé de sa maison ; en sorte qu'aussitôt que les affaires ou quelque demeure préférée étaient cause au roi de faire séjour, tout se mettait en place assez exactement pour imiter la permanence. Les meubles, dont on ne garnissait le château qu'à son passage et qui le suivaient avec la cour, y étaient portés par les fourriers ; les tapisseries étaient tendues. Le prince installé dans son appartement,

les beaux logis assignés aux grands seigneurs, les galetas aux petits gentilshommes, on tenait assemblée et l'on donnait des fêtes.

Après la guerre, ce que la noblesse française aimait le mieux, c'était la chasse. Le roi partageait ce goût; aussi les résidences avaient-elles lieu près d'une forêt : forêt d'Amboise, forêt de Saint-Germain, forêt de Compiègne.

Le préjugé s'est établi de nos jours que le Blésois et la Touraine avaient sa préférence; mais si l'on compte, d'après les pièces authentiques, le temps qu'il passa en chaque endroit, on s'aperçoit que dans tout son règne il ne fut que trente-six jours à Chambord. Longtemps d'autres châteaux partagèrent son goût; quand enfin il en élut un, chacun sait que ce fut Fontainebleau. C'est là qu'il se plut davantage, qu'il fit ses plus longs et plus fréquents séjours. Quand il y allait, dit un témoin du temps, il disait « qu'il allait chez lui »; et nous avons de ses lettres datées ainsi : « De nos délicieux déserts de Fontainebleau »; *désert* signifiant retraite et solitude : tant il avait d'affection pour ce site, pour sa forêt et pour les alentours.

IL n'y a pas d'édition contrôlée de Brantôme. Lalanne, qui l'étale en dix volumes, n'en donne que le texte, des notes biographiques et les tables. Ainsi c'est sans guide assuré qu'on est obligé d'user du témoignage de cet auteur, malheureusement très inexact.

Il n'a connu la cour de François I^{er} que par ouï-dire, et, dans tous les récits qui composent ses *Dames galantes*, paraît plus adonné à chercher les bons contes qu'à rapporter la vérité. Quelques-unes de ses histoires ne sont que des lieux communs répétés de conteurs plus anciens, ce qui détruit la confiance qu'on pourrait avoir dans le reste. Quant à l'impression que laisse le livre, elle n'est pas plus conforme au vrai.

L'auteur a vécu à l'époque des guerres de religion, quand les mœurs de cour se relâchaient, et que l'habitude de se battre multipliait les meurtres entre les gentilshommes. Trop médiocre pour juger son temps, dénué de réflexion comme de talent d'écrire, il met dans le récit de ces choses

une innocence où l'on se figure saisir le cynisme d'une société. Épris de fables licencieuses, il ajoute à ce fond ce qu'il croit propre à divertir un lecteur aussi peu difficile que lui. Ainsi ses tableaux offrent de fausses couleurs, et pour les anecdotes, le mieux qu'on en puisse dire est que peut-être ce furent des lardons de cour, dont les gentils-hommes s'amusaient à accommoder l'une ou l'autre. Bussy, Dugua, le maréchal Strozzi, que Brantôme cite comme ses compères, tinrent avec lui sans doute, dans quelque coin, ces entretiens, où la malice et l'obscénité se donnent carrière, qui ne méritaient pas d'être imprimés, et qui n'auraient pas fait fortune sans le plaisir que prirent plus tard les gens du monde à y retrouver leurs parentés, leurs alliances, les charges de leurs grands-pères, avec les médisances d'une cour défunte, qu'ils comparaient à celle dans laquelle ils vivaient.

Cela n'empêche pas de recueillir chez cet auteur quelques traits non suspects qu'on ne trouverait pas ailleurs; par exemple quand il dit qu'à la cour, sous Louis XI, on ne respectait pas les femmes, et que cette grossièreté des mœurs réapparut sous Henri III. Cela n'est pas inventé, cela suppose des témoins. Cela aide à concevoir une ère de bonne tenue, où l'on ne s'étonne pas de voir ranger le règne de François I^{er} et celui de Henri II.

« Le roi François I^{er}, dit-il, qui a bien aimé les dames, ne voulait point qu'on en médît en sa cour, et voulut qu'on leur portât grand honneur et respect. » Il ajoute que pour un seul mot proféré contre les mœurs de quelques femmes de la cour, un gentilhomme encourut les derniers châtimens, et n'y échappa que par la fuite. « Que s'il eût été pris, pour le sûr il était pendu; tant on vit le roi cette fois en colère, ni faire plus de jurement. » Brantôme, à qui cette histoire pourrait servir de leçon, ajoute : « Je la tiens d'une personne d'honneur qui y était; et lors le roi dit tout haut que qui

toucherait à l'honneur des dames, sans rémission il serait pendu. »

Telle fut la règle de la nouvelle cour. La cause s'en conçoit aisément, c'est que pour la première fois les dames y paraissaient régulièrement.

Ce fut le désir du roi, qui par là savait bien qu'il polirait les gentilshommes. Aussi était-ce à condition que ceux qui ne s'y prêteraient pas fussent assurés d'être réprimandés. Soyons donc assurés qu'en dépit de tant de contes qui ont barbouillé dans la postérité le tableau de cette cour, la décence y régnait et non le dévergondage. Ce qui nous est rapporté de celle d'Urbain, que le roi souhaitait d'imiter, devait s'appliquer à celle-là.

Quant au fait même des mœurs, pourquoi les soupçonner ? La noblesse inculquait à ses filles les vertus privées avec la même rigueur que les vertus guerrières à ses fils. Chez les princesses, où dès douze ans elles étaient placées pour servir, une discipline sévère les pliait à l'endurance, à la modestie, au respect. Au moindre écart de mœurs, elles étaient renvoyées. Une liberté de langage dont on usait alors, et que se permettaient même les femmes, la part d'intrigues galantes qui se trouve dans toutes les cours, ne doivent pas nous dérober cela. Aussi y a-t-il lieu d'en croire Brantôme, lui-même, quand, jugeant nécessaire de corriger au moins une fois l'effet de ses gaudrioles, il dit vouloir « prévenir une mauvaise opinion que plusieurs ont eue de la cour de nos rois, que les filles et femmes y bronchent fort : en quoi, ajoute-t-il, bien souvent ils sont trompés (se trompent), car il y en a de très chastes, honnêtes et vertueuses, et la vertu y habite aussi bien, voire mieux, qu'en tous autres lieux ».

Anne de Daillon, qui fut mère de La Châtaigneraie, et que Brantôme appelle partout « madame la sénéchale de Poitou ma grand'mère », avait pu le renseigner là-dessus,

pour avoir été fille d'honneur de madame de Bourbon, fille de Louis XI, jadis régente de France, que nous appelons Anne de Beaujeu, laquelle vivait encore et mourut à soixante ans, la septième année du nouveau règne. La cour de cette princesse avait laissé le souvenir d'une école de mœurs fort austère. Avec celle de la reine Anne de Bretagne, c'était en ce genre la première de son temps. Il faut imaginer que dans ces deux maisons se formèrent la plupart des filles qui eurent vingt ans à l'avènement de François I^{er}. Le coup d'œil jeté par là sur la cour qu'elles formèrent donne une idée, plus juste que tout le reste, de ce qu'elle fut.

A cette grâce nouvelle apportée par les femmes, à la politesse qu'elles imposaient, à l'émulation de plaire et de briller par l'esprit que leur présence faisait naître, François voulait que fût joint l'éclat des grandes charges de l'État, des emplois de cour. Il eut soin que parussent aux assemblées les grands prélats du royaume, principalement les cardinaux, qu'environnait la majesté de la cour romaine, et sur lesquels brillait la robe rouge.

Tout ce qu'il y avait de noble et de puissant en France parut rehaussé sur ce nouveau théâtre.

Il n'y avait pas de charge au-dessus de connétable, que nous appelons généralissime, et que d'abord occupa Bourbon. Derrière venaient les maréchaux, qui auparavant n'étaient que deux; François en porta le nombre jusqu'à quatre, cinq et six, entre lesquels brillèrent Lapalisse et d'Aubigny. Les charges d'amiral et de grand maître étaient après celles-là ce qu'il y avait de plus haut. Dans la première se succédèrent Graille et Bonivet. Boisy, frère de ce dernier, occupait la seconde, qui commandait aux maîtres d'hôtel, et à tout le service de la personne. C'est la fonction qu'ailleurs on nommait *sénéchal*, dont le nom dura dans les provinces. D'autres, comme celle de grand échanson, dit aussi *bouteiller*, de grand panetier, auxquelles l'Allemagne conservait leur

splendeur, comme une prérogative de ses plus grands princes, avaient en France beaucoup déchu. Celle de grand chambrier avait crû au contraire, au point d'être donnée d'abord aux enfants de France, puis réunie à la couronne, ne laissant derrière elle que celle de grand chambellan, exercée de génération en génération par les Longueville. Grand écuyer enfin, qui tenait sous sa main toute l'écurie du roi, était un office des plus enviés pour les revenus et l'importance. Saint-Séverin l'eut, qui fut tué à Pavie, puis Galiot de Genouillac, enfin Boisy le jeune, fils du grand maître.

Après ces grands offices venaient les charges de robe, comme grand chancelier; d'Église, comme grand aumônier; puis le Conseil privé, où se mêlaient les deux ordres, puis les gouverneurs de province, pris dans les gentilshommes seulement. Tels furent les rangs assignés dans cette cour, source de grandeurs diverses dont le goût, la faveur où le caprice du prince variaient l'effet à l'infini.

Dès le commencement de son règne, François s'occupa de la loger.

Amboise fut le premier endroit où il fit des séjours. C'était l'ouvrage de Charles VIII, resté inachevé après lui. Bientôt Chambord fut commencé; en même temps Blois, qu'il tenait de Louis XII par la reine, recevait des agrandissements; on l'y vit souvent résider. Toute la suite du siècle le montre grand bâtisseur, car il n'édifia et ne restaura pas moins de huit maisons royales, dans des conditions de magnificence inconnues de ses prédécesseurs.

Le patronage des arts dans la maison de France était mort avec le duc de Berri, oncle de Charles VI, à la fin du règne de ce prince. La guerre civile et l'invasion anglaise, en passant dessus, avaient achevé de l'enterrer. A côté du trône, récemment, il avait reparu dans le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen, ministre de Louis XII, dont

l'illustre fortune, qui fut sur le point de le faire pape, explique l'éclat de ses bâtiments. Gaillon, sa demeure champêtre au pays des Vallées, fut le premier modèle de nos grands châteaux de la Renaissance, orné de portiques, de loges ouvertes, de fontaines, de statues, offrant partout sur ses façades l'arabesque florentine et les médaillons à l'antique que la mode importait d'Italie. François I^{er}, quand il se mit à bâtir, eut sans doute l'œil sur cet exemple. Des dispositions, des ornements pareils se virent à Blois et à Chambord.

Pour embellir ces résidences, il recherchait aussi les ouvrages des peintres, avec une ardeur qu'on n'avait pas encore vue chez nous. A Milan, la célèbre *Cène* de Léonard de Vinci l'avait charmé si fort, qu'il voulut l'ôter du mur auquel elle tient et l'emporter, ce qui ne fut pas possible. Du moins Léonard passa en France. Il suivit le roi à son retour, fut pensionné par lui, et résidant au Clos-Lucé, près d'Amboise, y peignit plusieurs de ses chefs-d'œuvre. André del Sarte, attiré de Florence, travaillait aussi de son art pour le roi. Avec Léonard de Vinci, en peinture, les deux autres lumières de l'Italie étaient Raphaël et Michel-Ange. François I^{er} correspondait avec eux, sollicitait leur production, engageait sur leur recommandation des artistes.

En France ce zèle nouveau surprit ; dans l'Europe il fit événement.

Auparavant, la monarchie française avait fait admirer son territoire immense, l'étendue de ses revenus, la force de ses armées ; mais à des princes qu'on savait plus curieux de lever des troupes que de bâtir, les beaux-arts prêtaient peu d'attention. L'Italie les regardait comme de puissants barbares. Quand on sut que de pareilles ressources se mettaient en mouvement pour les arts, tout changea ; il ne fut plus question, d'un bout de la péninsule à l'autre, que du roi de France : il n'y eut pas un artiste dans tout le pays qui n'espérât de faire fortune à son service. Les princes

qui traitaient avec lui se le rendaient favorable par des présents de tableaux. Léon X, en signant le Concordat, lui envoya la *Notre-Dame* de Raphaël, la république de Venise des antiques. La Flandre aussi se mettait en mouvement.

Ceux qui se figurent que le goût des ouvrages d'Italie fut une superstition chez ce prince ne pourront qu'être étonnés d'apprendre qu'il recherchait les œuvres des peintres des Pays-Bas, avec si peu de préjugé contre leurs genres originaux, que dans les achats qu'il fit paraissent des drôleries dans le genre de Bosch et de Breughel. Mieux encore, l'un des deux ou trois peintres qui furent les plus employés du règne tirait de là son origine.

Il se nomme Jean Clouet, et on l'appelait Janet. Il pratiquait le portrait et peignit toute la cour, soit en tableaux à l'huile, devenus rares, soit dans des crayons, dont il n'y a pas moins de cent vingt-cinq aux collections de Chantilly. Ce grand nombre, joint à ce que d'autres produisaient à son imitation, atteste dans la cour de France, par cet empressement à se faire peindre, un essor singulier de la vie de société, puisqu'il suppose le goût de se rappeler ses amis, de s'entretenir de leur figure, de ramener sur eux l'entretien.

Tout le monde a entendu parler d'un recueil de ces crayons que Mme de Boisy, femme du grand maître, avait fait tirer ou dessinés elle-même, et auquel le roi, qui feuilleta ce recueil dans une visite qu'il lui rendit, aurait ajouté des devises. Ces circonstances sont fabuleuses, mais le recueil est une réalité. On le voit à la bibliothèque d'Aix. Assurément les devises qui se lisent sous chaque portrait ne sont pas de la main du roi, et il n'y a pas de raison de croire que Mme de Boisy ait possédé l'album. Il a manqué à ceux qui en ont parlé de savoir que quantité d'autres recueils, pareils à celui-là sauf les devises, ont existé et subsistent encore, commandés en ce temps-là par les gentilshommes. L'art

dans tous ces ouvrages est grossier, et il est visible qu'on n'y cherchait pas la beauté, mais un secours pour la mémoire, et un aliment pour la conversation.

Invariablement le même original de Janet ou de quelque autre, répété de recueil en recueil, a servi pour la même personne. A côté des noms, dans celui d'Aix, se voit encore la trace de petites caches de papier, qui sans doute restaient abaissées pendant qu'on donnait à deviner la personne, et qu'on levait, quand celui qui cherchait avait trouvé, ou qu'il donnait sa langue au chat. C'était un jeu de société, où peut-être on donnait des gages.

Souvent la familiarité entre le maître de l'album et les personnes représentées s'atteste dans les désignations jointes aux portraits, ainsi conçues : *Madame de Rohan, sœur du prince de Conti et du roi de Navarre défunt. La princesse, femme de M. de Montpensier, nommée madame de Givry. La Baillive de Caen, la grand'mère du comte de Lavedan. Madame de Lansac, mère du premier gentilhomme d'honneur de la reine mère.* Dans celui d'Aix, les devises engagent avec le personnage une plaisante conversation. Il y a des dames qu'on loue. *Belle à la voir, honnête à la hanter. La mieux faite. Ce qu'elle cache est le parfait des autres.* Il y en a qu'on caresse. *Honnête, grasse et plaisante à propos.* D'autres sont maltraitées. *Plus de cérémonie que de beauté. Plus folle que léale* (loyale). Les gentils-hommes emportent des brocards, où perce la cordialité. *Plus gris que vieux. Plus riant que songeur. Plus plaisant que fou. Trop petit pour la charrette et trop grand pour le cheval. Plus affêtu que fin, plus vanteur que mal disant.* Un seul reçoit ce paquet : *Plus de menterie que de passion,* d'où toute bienveillance est absente; un autre, alors défunt, cet éloge : *A bon droit regretté de ses amis.*

Avec les visages qu'il accompagne, ce jeu d'esprit nous peint la cour avant la bataille de Pavie, avant les malheurs qui s'ensuivirent, avant aussi le progrès des ans et de l'expé-

rience, qui permirent au roi, le temps de l'infortune passé, de réaliser ses desseins.

Il ne faisait que les essayer alors. A l'égard des lettres et des arts, nul plan n'avait encore paru, et quant à la police de la cour, il ne faut pas douter que plus d'un malotru, qui se plaisait à l'ancienne licence, fut cause pour commencer, en contrariant le roi, d'en retarder l'accomplissement.

La magnificence parut tout de suite, à l'occasion des entrées dans les villes, du baptême des enfants de France, des mariages princiers. « Il n'y avait noces grandes en sa cour, dit Brantôme, qui ne fussent solennisées ou de tournois, ou de mascarades, ou d'habillements fort riches, tant d'hommes que de femmes. » Ainsi furent fêtés à Amboise, dans les premières années du règne, le mariage de Renée de Bourbon, sœur du connétable, avec le duc de Lorraine, celui de Laurent de Médicis, neveu de Léon X, avec Madeleine de la Tour. En même temps qu'avait lieu ce dernier, on baptisait le dauphin, et le prince d'Orange Philibert de Chalon paraissait à Amboise pour offrir son service au roi, qui le refusa.

Les noces ne durèrent pas moins de huit jours. On tendit tout le dessus de la cour du château, qui servit de salle pour un festin superbe, éclairé de mille flambeaux. Les trompettes annonçaient chaque mets. Les tables levées, fut donné le bal, où six quadrilles de douze jeunes filles chacun, vêtues de six façons différentes, à l'italienne, à l'allemande, etc., dansèrent aux applaudissements de toute la cour. Les tournois se prolongèrent plus d'un mois. Toute une ville de bois dressée exprès, avec ses murs et ses fossés, et dont on simula le siège et la défense, servit à ces divertissements. Mais tout devait être dépassé par la magnificence inouïe, le luxe éblouissant, la profusion de richesses en tout genre, dont brilla l'entrevue du camp du Drap d'or.

François et le roi d'Angleterre s'y tâtaient sur une alliance,

que chacun se piqua de faire désirer par l'autre à force de faste. Le camp où l'entrevue eut lieu était réellement de drap d'or. L'or frisé servait pour la tente du roi de France et pour celles des plus grands seigneurs; l'or ras, la toile d'or et la toile d'argent pour les autres. Ces tentes avaient chambres, salles et galeries; sur celle du roi brillait un saint Michel d'or.

Les deux rois s'abordèrent montés sur des chevaux d'Espagne, « accompagnés, dit un témoin, de la plus grande noblesse que l'on eût vue cent ans auparavant ensemble », tous deux dans la fleur de leur âge, de bonne mine et vêtus avec splendeur. S'étant mutuellement invités, ils se reçurent ensuite l'un l'autre, chacun chez soi. Le roi de France, qui faisait séjour à Ardres, y avait dressé trois maisons, dont une ronde en forme de théâtre romain. Dans une autre il traita le roi d'Angleterre avec une profusion de toutes choses. Des caves bien fournies, qui suivaient ces princes, ajoutaient les vins de choix à la splendeur des repas. Ce qui parut le plus étonnant fut l'émulation de luxe que montrèrent les gentilshommes de leur suite, dont plusieurs se ruinèrent pour cette fête, vendant leurs terres, « portant, dit Dubellay, leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules ». A Rouen, les bas-reliefs de l'hôtel Bourgtheroulde, qui reproduisent ces événements, étalent un encombrement de panaches, de bijoux et de riches étoffes.

Il y eut des joutes pendant huit jours, où la lutte, dont se piquaient les Anglais, tint une place principale. Ils gagnèrent, et le roi se plaignit que cela ne fût arrivé que parce qu'on avait omis de faire venir des lutteurs de Bretagne. On y joignit le tir de l'arc, où Henri VIII se fit admirer.

De son côté, celui-ci faisait séjour à Guines, dans une maison de bois, de toile et de verre à quatre corps, faite à Londres et montée sur place. Devant la porte il y avait deux fontaines qui versaient l'eau, le vin et l'hypocras.

Épris des mêmes magnificences que le roi de France, il souhaitait de faire dans son royaume ce que celui-ci entreprenait dans le sien. En dépit d'efforts qualifiés, l'histoire constate qu'il n'y réussit pas; tant était grande en tout pays la difficulté de l'entreprise, tant il fallut de discernement, de sagacité, de pratique des hommes, à François I^{er} pour aboutir.

Il affectait alors devant l'Europe l'égalité avec l'empereur. Ayant brigué inutilement l'élection qui porta Charles-Quint à l'empire, il s'en rattrapait en disant que les empereurs d'Allemagne n'étaient « empereurs que par appellation seulement ». Comme en effet cela ne les fait seigneurs dans aucune terre : « En quel pays, disait-il, est l'empire des empereurs élus en Allemagne ? » Au contraire, les rois de France étaient « francs et empereurs dans leur royaume ». En conséquence il fermait sa couronne, et étalait le faste impérial.

Dans ces fêtes, les manèges d'armes et les tournois tenaient une place principale. L'exercice du corps, qui longtemps encore devait faire le fond des divertissements de la cour, était alors dans toute sa réputation.

Les jeux d'un grand se composaient de trois objets : les chevaux, les chiens et l'oiseau de chasse. L'exercice du cheval se nommait *écurie*, l'usage du chien pour la chasse *vénérerie*, celui des oiseaux *fauconnerie*. Écurie et vénérerie surtout étaient le goût de François I^{er}; il aimait la chasse avec passion et montait supérieurement à cheval.

« Je vous ai vu souvent, écrit en s'adressant à lui le savant Budé, en présence du roi Louis votre beau-père, entrer aux lices suivi de votre bande parée de vos couleurs, puis, le tournoi fini, en sortant au son de la retraite, faire bondir en l'air le cheval sur lequel vous étiez monté. Ainsi monté sur le cheval volant, vous teniez autant fermement dessus que si vous eussiez eu les cuisses collées à la bête. »

Il ajoute que les gens disaient autour de lui que le prince leur semblait « n'être homme sur un cheval, mais hippocentaure ». La cour naturellement ne manquait pas de l'imiter, entretenant pour cet exercice six, huit, et jusqu'à douze mille chevaux, que gouvernait le grand écuyer.

La chasse coûtait au roi cinquante mille écus l'an, ou davantage, consommant le sixième de son revenu. Veneur éprouvé, comme fut plus tard Louis XV, François I^{er} en savait l'art à fond; les écrits du temps ajoutent qu'il l'avait beaucoup avancé. En particulier, il développa le service des toiles, au moyen desquelles on environnait le gibier, et qui ne comprit pas moins sous lui de deux officiers, douze veneurs à cheval, douze valets et cent archers.

Dans le manuscrit de la Guerre gallique, le peintre l'a peint courant le cerf; à côté du veneur qui l'accompagne, il a inscrit le nom de Perrot, désignant Pierre de Ruthrie, Béarnais qui fut le veneur préféré du roi. Dans le récit joint à ces peintures, on voit que François portait « une robe (habit) de chasse, de feutre vert ». Ses lévriers sont nommés, c'était Gaillard, Gallehaut, Rameau, Arbaud, Gerfaut, Billehaut, Miraut, Réal, et un qu'on appelait Tout-seul. Il y avait aussi Greffier et la belle Greffière. Ces greffiers étaient toute une race, issue d'un chien nommé Souillard, qui fut présenté à Louis XI, et d'une chienne braque venue d'Italie, que fit couvrir un secrétaire du roi nommé Greffier. « A l'avènement à la couronne du feu roi mon grand-père, écrit le roi Charles IX, cette race était tout en être. » C'étaient, ajoute-t-il, « vrais chiens de rois, grands comme lévriers, et la tête aussi belle que les braques ».

Une fois, les talents de veneur que possédait le roi sauvèrent d'accident plusieurs personnes. Un sanglier, qu'on faisait chasser aux chiens dans la cour du château d'Amboise aux noces du duc de Lorraine, ayant renversé les obstacles dont on avait barré la porte d'une des tours, et rendu furieux

par la poursuite, se mit à monter en courant la rampe qui mène jusqu'au sommet, au grand effroi de ceux qui se trouvaient sur son passage, entassés pour contempler la chasse, qui se culbutèrent les uns les autres, et dont quelques-uns même sortirent par les fenêtres, s'accrochant aux corniches pour ne pas tomber. Quand le sanglier fut à l'étage, François l'attendit, dit un témoin, « avec autant d'assurance que s'il eût vu venir une demoiselle »; choisissant la place et l'instant, il le perça de son épée.

Les amours de François I^{er} ont défrayé énormément la chronique, au grand contentement de ceux qui ne peuvent nommer un roi sans faire des allusions gaillardes à ses maîtresses, se figurant que le règne tient là-dedans.

Aux favorites que l'histoire donne à celui-là, des propos ramassés on ne sait où et qui n'ont été crus qu'à force d'être copiés, ont ajouté les galanteries de hasard et des disgrâces physiques qui n'ont de nom honnête qu'en médecine. Dans un livre que rend impatientant le ton de gémissante apologie, Paulin Paris n'en a pas moins montré que tout cela n'a de fondement que la malveillance et la sottise.

Un lecteur aujourd'hui est peut-être mal préparé à s'entendre dire que jamais François I^{er} n'a aimé une personne appelée la belle Ferronnière, qui peut-être n'exista pas; mais sa surprise sans doute se changera en gaieté quand il saura qu'il existe un tableau de Duval-Lecamus, peint en 1825, où le roi est représenté régaland à souper la Joconde. Dans un ordre voisin, c'est ainsi que Dusommerard avait fait peindre sur ses vitres, par Fragonard fils, François I^{er} posant devant le Titien, et que, dans un autre tableau, le même prince apparaît recevant Léonard à Fontainebleau, bâti vingt ans après la mort du peintre, dans la Salle de bal, ouverte dix ans après la mort du roi.

La première des intrigues du prince eut pour objet Mme de Châteaubriant. L'histoire n'a pas gardé le détail

de l'aventure, qui fut du vivant de la reine Claude; un des récits du livre de la Guerre gallique se termine en disant que François va conter sa journée à la duchesse des Andes, qui est cette dame sans doute.

Elle était de la maison de Foix, sœur des trois fameux capitaines Lautrec, Lescun, Lesparre, dont on va répétant qu'elle aida la fortune, sans en avoir rien de certain. On n'a nulle raison de croire qu'elle se soit mêlée de l'État, ni ait fait sentir son action dans les affaires. Le roi l'aima tendrement, et la quitta bientôt. Sa faveur finit avant Pavie. Ce que Brantôme rapporte, qu'elle renvoya les bijoux qu'elle avait eus de lui en don, après avoir eu soin de les réduire en lingots pour en effacer les devises où s'exprimait l'amour perdu, n'est peut-être qu'une fable gracieuse, où s'expriment des sentiments touchants.

Souvent femme varie,
Malhabil qui s'y fie.

On a cité vingt fois ce distique, œuvre, dit-on, de François I^{er}, et que Brantôme assure avoir vu écrit avec un diamant sur une vitre à Chambord. Mais le reproche que le roi y fait à l'autre sexe tombe sur lui, et il est sûr que l'amour trouva le prince aussi peu fidèle que le mariage.

Cela n'empêchait pas qu'il portât dans ce commerce les égards de l'ancienne chevalerie, aux mœurs de laquelle en toute rencontre il faisait état de se conformer. On l'a nommé le roi chevalier, et chacun sait qu'à Marignan, avant de quitter le champ de bataille, il voulut être armé chevalier par Bayard. Cette cérémonie, qui ne se pratiquait plus, et dont l'exemple inattendu imiterait assez bien celui dont don Quichotte est le héros comique chez Cervantès, avait cependant pour complices les imaginations du temps, échauffées par la lecture des vieux romans, persévéramment imprimés depuis l'invention des presses, où abondent de

pareils tableaux. De la sorte, des mœurs disparues depuis un siècle retrouvaient la faveur; on se plaisait à les entendre conter, à les imiter quelquefois.

On a nommé *style troubadour* celui dont usa notre xviii^e siècle pour peindre le Moyen Age et chanter ses héros, les Lusignan et les Tancrède. Il y a lieu de constater que quelque chose de ce style se montrait à la Renaissance, dans l'idée que pour la première fois on se mit à se faire du Moyen Age.

Nous aimons à dire que cette idée fausse l'histoire. Pourtant, que nous offrent les sources elles-mêmes? sinon ce qu'on s'est en effet figuré : des dames persécutées ou captives, au secours desquelles volent les chevaliers errants; des années passées par ceux-ci au désert avant d'obtenir d'elles un regard; des randonnées après lesquelles, s'étant battus contre tout ce qu'ils rencontraient de plus gros ou de plus fort qu'eux, au risque d'être mis en pièces, ils retrouvent la dame objet de leurs pensées, sortant elle-même d'épreuves que lui ont infligées des tyrans jaloux, des géants ou des enchanteurs.

Toutes ces inventions prenaient alors un corps dans le poème du *Roland furieux*, merveilleux récit d'aventures, où se mêlent dans un éclat inouï, avec un charme intarissable, les cavaliers, les dames, les armes, les amours, les mœurs courtoises, l'audace des entreprises :

*Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori,
Le cortesia, l'audaci imprese io canto.*

François I^{er} lut, comme tout le monde alors, ce poème avec avidité. Par là le goût acheva d'être fixé; les devises de la Table ronde devinrent un lieu commun des tournois, les chevaliers errants parurent dans les pas d'armes, et les termes d'adoration dont ceux-ci usaient envers leurs dames inspirèrent la galanterie du temps.

Plus que les amours du roi, ses amitiés agirent sur sa

pensée, et comptèrent dans ses actes. Quelques-unes ont encouru le reproche de l'histoire.

Il est bien impossible de dire lesquelles ont mérité de faire crier les courtisans. Favoris du roi furent, avant tous les autres, Brion et Montmorency. L'un et l'autre étaient de son âge, lui firent la cour dans sa jeunesse, montèrent sur le trône avec lui. On aimait à se raconter qu'à ces compagnons du jeune âge François avait dit autrefois : « Quand je serai roi, que veux-tu que je te donne ? » L'un avait dit l'épée de connétable, l'autre l'amirauté, qu'ils eurent, et mieux encore peut-être, car pour commencer, après la mort de Boisy, Montmorency fut grand maître, ce qui mettait entre ses mains les pensions, aidant sans doute à faire des obligés qui secondèrent son immense fortune. Brion fut d'abord gouverneur de Bourgogne et de Normandie. Il y avait encore Montchenu, qui plus modestement souhaita la charge de maître d'hôtel, qu'il ne manqua pas d'avoir aussi, car ces sortes de contes ne se forment qu'après l'événement.

Bonnivet, plus âgé que le roi, fut également de ses grands favoris. Il fit office complet de ministre de la guerre, en même temps que de ministre de la justice Duprat. On prend dans plusieurs endroits de Brantôme une idée comique de la jalousie que ces faveurs excitaient. Entre autres, il rapporte qu'au retour de la prison de Madrid le sénéchal de Poitou, son grand-père, qui reçut le roi à Anville, lui dit qu'il n'avait été fait prisonnier que parce que sa noblesse l'avait abandonné, en représailles de ses préférences. « Car à quel propos, disait ce vieux courtisan, Brion a-t-il tant de biens de vous, que de sa seule fauconnerie il a soixante chevaux, lui qui n'est que gentilhomme comme un autre, *et encore cadet de sa maison*, que j'ai vu qu'il n'avait pour tout son train que six ou sept chevaux ! » Par égard pour l'âge du sénéchal, il paraîtrait que le roi souffrit ce propos, que

l'autre peut-être ne tint jamais, se vantant seulement de l'avoir tenu; rien ne sentant davantage le ragot de cour.

Sous un dessin de Gavarni je lis précisément quelque chose dans le même genre : « Je l'ai dit au feu roi; j'ai dit : Sire, une cause qui méconnaît des hommes comme nous est une cause perdue. »

Dans le même genre de conversations, il faut se figurer les commentaires, les plaintes, les révélations, les *car*, les *si*, les *mais*, que continuait de produire à distance le remueménage causé dix ans auparavant par la disgrâce du maréchal de Gié, qui durant une maladie de Louis XII, qu'on crut mortelle, avait saisi en Loire les bagages que la reine Anne embarquait pour Nantes, où elle comptait se retirer, le roi mort. Le roi guérit. En représailles de la reine, le maréchal, chassé de la cour, poursuivi pour des concussions que par malheur il avait commises, dut se contenter de la vie sauve, et finit sa vie dans l'obscurité.

L'émotion que causait dans les cercles de cour cet événement, qui n'eut d'importance que pour eux, aide à imaginer ce qu'ils ressentirent d'un autre dont on omet généralement de considérer ce genre d'effets, toute l'attention allant aux effets politiques, qui sont des plus importants du règne : je veux parler de la défection du connétable de Bourbon.

La succession de Bourbon, que Louis XII avait réglée en unissant par un mariage les deux branches autrefois contestantes de cette maison, se trouva soudain rouverte par la mort de Suzanne, épouse du connétable, qui le laissait sans enfants. Ce qu'elle avait d'héritiers brigua cette succession. Par sa mère, princesse de Bourbon, Louise de Savoie était du nombre. Sur une partie de l'héritage, parce que la branche aînée finissait avec la défunte, la couronne devait prétendre aussi. Là-dessus il est à croire que le roi eût composé; mais sa mère ne voulait pas de quartier. On ne considéra ni les intérêts en jeu, ni les égards dus à un prince

du sang, de la valeur du connétable, ni les amis qu'il avait à la cour, ni le scandale donné à la noblesse de France par une persécution tournée contre un de ses chefs. On fit le procès.

Duprat, le chancelier, était du parti de Madame; le roi, d'autre part, se laissait faire par elle. Bourbon ne pouvait espérer de gagner. Il n'attendit pas la sentence, écouta les ouvertures que Charles-Quint, tenu au fait de ses dispositions, lui fit. Le roi fut averti, vit le connétable à Moulins, essaya d'en tirer des aveux, que l'autre refusa constamment. Une scène du même genre, qui se produisit plus tard entre Biron et Henri IV, se termina par l'arrestation et le supplice du maréchal. Moins résolu ou plus humain, François perdit du temps, et Bourbon échappa.

Quelques gentilshommes qui l'aimaient ou engagés dans sa fortune le suivirent dans sa défection. Ce fut une grande épreuve pour l'État. Dans la cour, où tant de grands seigneurs étaient parents du connétable, tant de gentilshommes ses serviteurs, ce fut un trouble profond, qui ne fut effacé que par les prochains malheurs, et réparé qu'au retour du roi.

IL faut aller à Fontainebleau au printemps, quand ses eaux plates reflètent un ciel léger, qu'une verdure claire fait briller ses pelouses et rend aimables ses grands bois, que l'irrégularité de son vaste bâtiment, ses murailles gauchissantes, l'entassement de ses hauts toits, désolés par la saison brûlante et où l'automne verse un air d'abandon, offrent aux regards, dans une lumière douce, leur charme de très ancienne résidence royale, peu ornée au dehors, développée sans mesure, agrandie au hasard du caprice des princes et des commodités du lieu.

Dans ces apparences simples et quasi rustiques, habitèrent le luxe et la magnificence. L'art y avait versé ses trésors avec tant de profusion, que, l'ère de splendeur passée, et quand le roi eut fait ailleurs sa capitale, l'éclat qu'il avait jeté maintint à Fontainebleau un rang dans l'ancienne monarchie. Elle y revenait tous les automnes, ramenant entre ces vieilles murailles, avec ses équipages de chasse,

le train et la gaieté. En même temps qu'à Versailles, au dire de La Bruyère, l'air courtisan s'y prenait en ville, chez le marchand et le petit bourgeois, par la fréquentation des gens de cour. La route de Fontainebleau, ainsi que celle de Versailles, était comme un grand chemin du roi : ce qui lui valut au temps de Louis XV le fameux ornement du pont des Belles Fontaines, jeté sur le vallon de l'Orge près du village de Juvisy.

Une maison si choyée de son maître et qu'il mit tant de soin à embellir n'en fut pas moins la dernière entreprise parmi les résidences de François I^{er}.

Il n'y avait là quand il prit la couronne qu'un fort vieux château, où depuis Charles VII personne n'avait plus habité et qui tombait en ruine. Son site au sein du Gâtinais, entre le Loing et la rivière de Seine, qui fait un accès pour les charrois, tandis que des bois immenses l'environnent, en avait fait jadis un séjour préféré. Louis VII au xii^e siècle y avait habité, et dans l'abbaye de Barbeaux, de l'autre côté de la rivière, des moines de Cîteaux gardaient sa sépulture.

François I^{er} n'y alla d'abord que pour la chasse. Dès le commencement du règne, sans perdre un moment, il bâtit à l'entrée de la chaussée de Maintenon, sur la gauche, ce qu'on appela longtemps le Vieux Chenil, et qui était alors le chenil neuf, où logèrent la Vénérerie, le capitaine des toiles et la petite Écurie. « Ce fut, dit un vieux guide du château, l'essai de tout ce qu'il fit construire dans la suite. » Dans les années suivantes, d'autres résidences l'occupèrent, non sans beaucoup d'embarras sans doute, que signalent les interruptions. On ne fit à Amboise que peu de chose. A Blois, les travaux, suspendus après quatre ans, furent tout à fait délaissés au bout de neuf ; Chambord languit pendant dix ans. Le défaut d'argent, dévoré par la guerre, était en partie cause de cette irrégularité ; il faut y joindre l'économie mauvaise, et sans doute la malversation.

Dubellay et Guichardin ont rapporté qu'après la bataille de la Bicoque, quand Lautrec, qui l'avait perdue, parut devant François I^{er}, celui-ci lui fit d'aigres reproches pour son duché de Milan tombé aux mains de l'ennemi dans cette journée, et que Lautrec en rejeta la faute sur l'argent dont il avait manqué pour empêcher la défection des Suisses. Ils ajoutent que le roi, qui avait ordonné les sommes, fit venir sur-le-champ le trésorier Semblançay, lequel dit qu'en effet il les avait reçues, mais qu'il n'avait pu en faire usage, parce que Louise de Savoie se les était fait remettre en paiement d'avances qu'elle dit lui être dues. De la haine que cette princesse conçut contre lui de cette accusation, serait venu le fameux procès qu'on fit en concussion quatre ans plus tard à Semblançay, qui fut pendu.

Quoi qu'il en soit de cette histoire, ledit procès n'en fait pas mention. Il porte sur d'autres griefs, dont Semblançay ne put se laver. Louise de Savoie eut peut-être tort contre lui; mais le fait de ses malversations ne fait pas doute. Il détournait les deniers du roi; quantité d'autres en firent autant. Tout le temps de son règne, François I^{er} fut immensément volé.

Ç'avait été le sort de ses prédécesseurs; ce fut longtemps ensuite celui des autres rois.

Pillés par leurs grands officiers, par leurs gouverneurs de provinces, pillés par les gens de loi qu'ils mettaient au contrôle, victimes à cet égard de la robe et de l'épée, ils cherchaient vainement le système monté plus tard et qui paraît facile, de cette netteté de gestion financière dont se prévalent les États modernes. Comme tous les abus dont le remède fait défaut et qui passent en habitude, celui-là ne causait pas l'horreur qu'on pourrait croire. Le roi lui-même, qui en souffrait, répugnait à sévir, à mettre en mouvement des châtimens, dont la rigueur jurait avec la tolérance à laquelle, en général, sous peine de révolutionner

continuellement l'État, il était forcé de se ranger. Une espèce d'innocence présidait, chez le larron même, à ces larcins. Brantôme raconte l'histoire d'une femme fort sottre qui, au sujet d'une charge donnée à son mari, dit au roi par remerciement : « Depuis un an que vous nous avez mis là, nous avons payé toutes nos dettes. »

A la mort de François I^{er}, quand Philibert Delorme eut le contrôle des Bâtiments, il trouva dix mille livres de trop touchées par le maçon de Fontainebleau, et dans les diverses maisons royales plus de quatre-vingt mille livres d'œuvres qui ne valaient rien. Par la négligence des bureaux, peut-être avec leur connivence, les entrepreneurs volaient aussi. Cela fait imaginer une partie des obstacles que le roi rencontra dans la protection des arts, qu'il fut le premier à exercer. Louis XII avait mis ordre au mal par l'avarice, réduisant partout les dépenses. François ne put éviter, en les faisant s'accroître, d'encourir le mal dans toute son étendue.

Encore ne fallait-il pas que ce fût au point de compromettre ces projets mêmes, de ruiner les mesures qu'ils imposaient.

L'administration des Bâtiments du roi, dont il fut le créateur, qui alla se perfectionnant jusqu'à la fin de l'ancien régime, et dont les derniers directeurs furent les Marigny et les Dangiviller, semble avoir réussi, en ces temps imparfaits, à supprimer les plus grands méfaits et, si l'on peut ainsi parler, à libérer le mécénat. Auparavant, ce qu'on tentait en ce genre était en butte à tous les contretemps.

Tous les projets du roi commencèrent par échouer. Léonard de Vinci, mort après deux ans de séjour, ne put être remplacé. André del Sarte, renvoyé en Italie pour acheter des antiquités, croqua (selon Vasari) la somme qu'on lui compta, et, craignant la colère du roi, n'osa plus reparaître en France. Les malheurs de l'État accrurent ces embarras. La campagne d'Italie, où le roi fut battu et pris,

qui mit si bas la politique du règne, fut naturellement cause d'ajourner l'encouragement des arts. Heureusement tout devait renaître et se rétablir au retour de la captivité. En politique même il faut croire que cette leçon porta ses fruits, car on ne revit plus d'extrémités si grandes, ni sans doute d'imprudences pareilles à celles qui les avaient causées.

Les vingt ans qui suivirent virent la France respirer, et la vie de cour prendre l'essor. C'est alors que les plus fameux personnages y parurent, que son renom courut par toute l'Europe, enfin que se bâtit et s'orna pour elle ce Fontainebleau, auquel est liée son histoire.

Le devis de réfection du château est de la treizième année du règne. « Nous avons l'intention et sommes délibéré, dit le roi, y faire ci-après et la plupart du temps notre séjour, pour le plaisir que nous prenons audit lieu et au déduit de la chasse des bêtes rousses ou noires qui sont en la forêt de Bière. » Nous disons forêt de Fontainebleau. Ce devis est la première pièce en date du service nouveau des Bâtiments. C'est la première en ce genre dont on voit les effets se développer régulièrement.

En vertu de mesures sans doute mieux prises à cet égard que les anciennes, les peintres suivirent de près le maçon : le Rosso d'abord, Florentin, disciple de Michel-Ange, qu'on appelait maître Roux; bientôt après, le Primatice, Bolonais, élève de Jules Romain et travaillant sous lui au palais du Té, à Mantoue, recommandé au roi par le maître, et qu'on appelait Boulogne.

Ils eurent à décorer l'appartement du roi, celui de la reine, et la grande galerie qui devait pendant tout le règne servir aux assemblées de la cour. Chambres et galerie furent peintes de grandes mythologies à fresque, environnées d'ornements de relief modelés en stuc. Ce genre de magnificence fit une grande nouveauté; on n'avait vu chez nous en fait de peinture à fresque que la chapelle de Gaillon,

peinte par Solario; et l'ornement de stuc, apporté de Mantoue, était totalement inconnu.

Il est à Fontainebleau ce qu'on vit de mieux ordonné, de plus riche par l'invention, de plus parfait par l'exécution dans toute l'Europe. Michelet y a découvert une parenté avec les inspirations de l'Arioste, qui n'ont certainement que faire là dedans; et Vitet donne cours à de grandes colères parce que ces ornements négligent la tradition gothique, dont la cour se moquait complètement. Ce qui est sûr, c'est que la disposition du tout, le lambris à hauteur du bras levé, le concours du relief et de la peinture en forme de frise qui court au-dessus, n'ont pas de pareil en Italie, que les peintres qui ont disposé cela n'en avaient vu aucun modèle, réalisé aucun exemple; en sorte qu'il faut admettre que l'idée vint du roi, qu'il fut lui-même le conseiller, l'ordonnateur de ces ouvrages, car il n'y avait alors à la tête des Bâtiments que des compétences de bureau.

Par l'effet de terrains ajoutés où ne cessaient de s'élever de nouveaux bâtiments, comme le champ ouvert aux peintres allait grandissant, le château se remplit de leurs ouvrages au point de n'amasser en quinze ans pas moins de cinq cents tableaux.

En même temps furent tracés les jardins, ornés de treilles et de cabinets rustiques, entre lesquels on n'eut garde d'oublier la fontaine qui donne son nom au lieu, dans laquelle Bleau, qu'on a expliqué par *belle eau*, n'est en réalité qu'un nom propre, celui de l'ancien propriétaire sans doute. Mais on voulait alors que ce fût celui d'un chien qui l'avait découverte à la chasse, et cette histoire fut peinte dans une voûte dont on prit soin de la décorer. De grands bronzes fondus dans les creux pris à Rome sur des statues antiques fameuses, comme le Laocoon, l'Ariane, etc., furent aussi placés dans ces jardins.

Pour les faire, le roi eut à Fontainebleau une fonderie.

Il y eut aussi une manufacture de tapisserie, où furent tissées, dans une suite superbe, que les Gobelins n'ont pas surpassée, les peintures mises par le Rosso dans la galerie, entre autres celle où paraît le roi environné de ses ministres et de ses grands officiers, tenant une grenade, symbole d'union, et signifiant, dit le Père Dan, historien du château, qui prend soin d'expliquer ces énigmes, que « tandis que tous ses sujets demeuraient bien unis ensemble et avec sa majesté, comme les grains de ce fruit, tout le royaume irait fleurissant ».

Auprès s'en voit une où le roi, couronné du laurier du Parnasse, oblige d'entrer au temple de Sapience quantité de figures les yeux bandés, qui tâtonnent avec des bâtons : allégorie au soin « qu'a pris cet illustre monarque de chasser l'aveuglement de l'ignorance qui était de son temps ». Malheureusement, ni le Père Dan ni personne n'ont trouvé le sens d'un autre tableau, d'une cigogne aux pieds d'un éléphant, que les amateurs de gravures recherchent sans le comprendre, sous le nom d'Éléphant royal, parce que l'éléphant porte le chiffre du roi.

Car tout cela fut gravé, presque aussitôt qu'achevé, ornements et sujets, et répandu par ce moyen dans toute l'Europe.

Tel était l'endroit où désormais le roi fit de préférence son séjour. Vasari l'appelait une « nouvelle Rome », et il est vrai qu'il en eut le renom. Ce fut la grande réputation d'alors, la nouveauté dont tout le monde parlait.

Par l'effet des ans révolus et des gentilshommes tombés devant Pavie, la cour, qui se reformait au milieu de ses magnificences, n'était guère moins nouvelle aussi. Bonnivet, Lapalisse, tués dans cette bataille, ne connurent jamais Fontainebleau. Le duc d'Alençon, beau-frère du roi, dernier de cette ancienne branche de la maison de France, eut le même sort. Le simple cours du temps avait fait son office. Madame Louise de Savoie était morte, la reine Claude avait

quitté ce monde. Par le traité de Madrid, qui le tirait de prison, le roi contracta mariage avec Éléonore d'Autriche, sœur de l'empereur, qui fut dix-sept ans reine de France.

Il avait de la feuë reine cinq enfants : le dauphin François, alors âgé de quinze ans, Henri qui fut roi, et, venant troisième, Charles duc d'Angoulême, depuis duc d'Orléans. Les filles étaient Madeleine, qui épousa le roi d'Écosse, et Marguerite, qui, longtemps restée fille, fut enfin duchesse de Savoie. Dans la famille royale comptait beaucoup Renée, sœur de la feuë reine, de onze ans plus jeune, âgée de vingt ans alors, que le roi aimait tendrement et qu'il maria au duc de Ferrare. Du côté de sa mère, le roi avait pour oncle Philippe de Savoie, retiré par lui du service qu'il avait pris chez l'empereur, et dont il fit un duc de Nemours, tige des princes qui pendant deux siècles portèrent ce nom. Dans un rang moindre, les bâtards comptaient alors en parenté. Un autre frère de Madame, René, né bâtard, puis légitimé, pourvu en son temps de grandes charges dans le royaume, laissait un fils cousin du roi, qu'il mit dans ses gouvernements, et qu'on appelait le comte de Tende.

Le duc d'Alençon mort, du côté du sang de France, il n'y avait plus, auprès du trône, de lignée que la maison de Bourbon, privée de son duché confisqué sur le connétable, et dont l'aîné se nommait Vendôme. Ses frères étaient le comte de Saint-Paul et le cardinal de Bourbon Louis; sa sœur Antoinette, célèbre par ses vertus domestiques et qui mourut à Joinville fort âgée, avait épousé le duc de Guise. Issue de Bourbon aussi, mariée dans sa maison, était la vieille duchesse de Montpensier, peinte dans tous les recueils de crayons du temps, mère du duc qu'on appelait *le bon*, et du prince de La Roche-sur-Yon. En parenté bâtarde figuraient les Longueville, issus, comme le roi, de Louis duc d'Orléans, illustrés dès leur origine par Dunois, tige de la lignée.

Comtes souverains de Neufchâtel par mariage, ils comptaient au nombre des plus grands. Grand chambellan de France, comme avaient été son père et son aïeul, le duc de Longueville fut le premier époux de Marie de Lorraine, qui fut mariée au roi d'Écosse et mère de Marie Stuart.

Autour de ces parentés du roi, il faut imaginer vingt nobles familles, dont beaucoup ne passèrent pas le siècle, qui faisaient alors de la cour une assemblée où dominait le sang féodal : au premier rang, les Bueil, les La Trémouille, les Laval, les Chabannes, les Châtillon, les Clermont, les Gouffier, les Rieux, les Rohan, les La Rochefoucauld, les Montmorency. Auprès de celles-ci, les étrangers, soit petits princes, soit issus de maisons trop faibles pour pousser leurs cadets, les Clèves, les Lamarck, les Guise du sang de Lorraine, les Nemours du sang de Savoie, les d'Aubigny du sang d'Écosse, qui, s'attachant au roi de France, combattant sur nos champs de bataille, exerçant les charges d'État, devenaient un sûr appui du trône et du pays.

Il y a au Cabinet des estampes de Paris un recueil de ces temps-là, second en date des albums de portraits dont celui d'Aix est le plus ancien exemple. Il donne les nouveaux titres et présente les personnes nouvelles, il omet ceux que l'on ne saurait plus voir. Quelques visages y reviennent vieillis, quelques fils y succèdent aux pères, la nouvelle reine y prend sa place. A feuilleter les originaux de Chantilly, les yeux s'instruisent bien plus encore. C'est là qu'il faut les jeter sur cette cour illustre, là que défilent ses gloires militaires, ses grandes charges, son noble rang, la brillante jeunesse des cavaliers revenus à seize ans de la guerre, ses jeunes et jolies femmes, sur le visage desquelles se peignent la grâce et la décence. Le dauphin tout jeune homme y paraît, Brissac, depuis maréchal, Saulx Tavanne, La Châtaigneraie, le jeune Boisy, grand écuyer déjà. Du côté des femmes brillent, entre plusieurs autres, les trois Espagnoles

filles d'honneur de la reine : Anne Manrique, Pacheco, Sapata. A côté de ces grâces, cardinaux, gens d'Église, gens de robe, mettent leurs visages graves ou majestueux ; les dames de la vieille cour, sous leurs coiffes passées de mode, font figure de porte-respect. Le portrait du roi avec la barbe, que l'on s'était mis à porter, le bonnet plat planté de côté sous le plumail, couronne avec charme cette assemblée.

Il la gouvernait en effet. Il entrait dans tous les détails, il surveillait tous les mouvements. Dans ces vastes palais où les courtisans s'entassaient, tous avides de faveurs et jaloux de leur rang, où, les haines mêmes mises à part, la rivalité circule, où l'intrigue, qui joue sans relâche, risque de causer à chaque instant des éclats, il ne faut pas regarder comme peu de chose l'art de tenir en paix la maison. François y réussit, comme sut le faire plus tard, avec dix fois plus de monde et dans un règne deux fois plus long, Louis XIV.

Aussi le craignait-on fort, ce qui tenait à l'attention avec laquelle il maintenait l'ascendant de la fonction royale, soigneux de ne se laisser gagner à la main par personne. Brantôme le dépeint à cet égard comme « fort scrupuleux et avisant de près sur les points de sa royauté, lesquels il entendait mieux qu'homme du monde ». Cependant chacun a loué dans ce roi la cordialité et la franchise. Chose difficile et pourtant essentielle, il n'oubliait le nom d'aucun de ses gentilshommes, et en général de ceux qui avaient affaire à lui. Il les reconnaissait tous, et les nommait en les abordant. Il savait parfaitement les familles, leur antiquité, leur descendance, les charges dont elles s'honorèrent sous les rois ses prédécesseurs, leurs parentés et leurs alliances : choses qui, par un effort pénible maintenues présentes à la mémoire, peuvent seules dicter dans l'occasion les paroles par lesquelles on gouverne les hommes, on les plie à sa volonté.

Affable et humain dans son abord, il avait soin de ne décontenancer personne par la roideur et les dédains ; mais

il commandait sans réplique, et quand il voulait reprendre, il tenait de sa mère et de Philippe, Monsieur, son aïeul, un certain ton qui faisait trembler. Une fille de la cour en fit cette plaisanterie de se mettre tout à coup à pleurer et à se plaindre de la fortune. Comme on lui en demandait la cause : « C'est, dit-elle, que plusieurs fois le roi m'a appelée *ma fille*. J'ai grand'peur qu'il ne me fasse comme à M. de Semblançay après qu'il l'eut appelé *son père*. »

On contait la même chose de Louise de Savoie, que dans sa bouche ces mots, *mon père, ma fille, mon fils*, annonçaient à ceux qu'elle reprenait des sévérités redoutables.

Quant à la discipline de cour, on lit dans Brantôme que Philippe de Montespédon, issue de petite maison d'Anjou, épouse pour commencer de Montejan le maréchal, puis du prince de La Roche-sur-Yon, qui fut Bourbon et de sang royal, un jour qu'elle était chez la reine, avisant La Châtaigneraie qu'elle ne connaissait pas, osa le prier d'une commission en l'appelant *mon gentilhomme*. « Mordieu ! dit l'autre, quel mon gentilhomme appelez-vous ? Allez le chercher ailleurs, princesse crottée que vous êtes ! » Si cela fut dit ainsi, n'importe. Le roi, à qui ce cas fut conté, en rit, puis en dit son mot à la dame, « lui remontrant que, pour épouse d'un prince, il ne fallait pas qu'elle usât de ces mots envers des gentilshommes de sa cour, où il y en avait d'aussi bonne maison qu'elle ».

Avec cela, n'imaginons pas qu'on raffinât sur l'étiquette, qui à la cour de France n'a jamais été compliquée.

Elle inculquait un grand respect du trône, sans aucune des longues formules en usage à la cour d'Espagne, ni des méticuleuses grimaces que les princes allemands imposaient ; on ne disait pas même comme en Angleterre, en parlant du roi, *Sa Majesté*. On disait *le roi*. On l'appelait *sire*. Le sang de France se servait de *monsieur* en lui parlant. Brantôme dit qu'il ne le permettait qu'au duc de Vendôme, et le

défendit au comte de Saint-Paul son cadet. Mais ce n'est pas vrai, car dans le récit que Monluc fait du conseil tenu avant la bataille de Cerisoles, Saint-Paul donne du *monsieur* au roi toutes les fois qu'il s'adresse à lui.

Les nobles ne portaient pas leurs titres. On disait *monsieur* simplement, qu'on écrivait encore quelquefois *monseigneur*, et qui marquait la seigneurie de la terre dont le nom suit : monsieur d'Huban, monsieur de Tallart. *Madame* exprimait le partage de cette seigneurie avec l'épouse, et *mademoiselle* souvent aussi. Ce terme ne désignait pas les filles, qui en général, sauf le cas de dernière de leur lignée, n'avaient pas de terre. Les gentilshommes avaient un patronyme, devant lequel seulement le prénom était d'usage. Blaise de Rabutin était monsieur d'Huban. Bernardin de Clermont était monsieur de Tallart. Ceux qui écrivent aujourd'hui Louis de Condé pour désigner Louis de Bourbon prince de Condé, Claude de Guise pour Claude de Lorraine duc de Guise, donnent à ces princes des noms qu'ils n'ont jamais portés.

Le patronyme du mari n'était pas donné à l'épouse, ni le nom de la terre aux enfants. Gilberte, fille de M. d'Huban, n'était ni Mlle d'Huban, ce qui eût fait d'elle la femme de ce gentilhomme, ni Gilberte d'Huban; Françoise, fille de M. de Tallart, n'était ni Mlle de Tallart, ni Françoise de Tallart; Gilberte de Rabutin, Françoise de Clermont étaient leurs seuls noms réguliers. Comme on ne laissait pas cependant, en les nommant, de vouloir rappeler le nom de leur père, on enjambait toutes règles héraldiques en usant de ce nom sans plus, disant : Huban, Tallart, Bonneval, Monchenu et le reste.

La cour était emplie de jeunes filles ainsi nommées au bas des portraits, dans les Mémoires, où l'on cherche à tort des intentions : plusieurs ayant cru que cet usage supposait la familiarité, quand il n'est qu'une manière de ménager le blason en s'exprimant de façon commode.

Un nom d'office ne se mettait pas devant le nom de la terre, il fallait recourir au patronyme : *M. de Lesparre*, mais *le maréchal de Foix* ; *M. de Brion*, mais *l'amiral Chabot*. Un cardinal, presque toujours cadet et n'ayant droit qu'au patronyme, en usait s'il n'y avait pas de chapeau avant lui dans la maison : autrement il prenait le nom de la terre de son aîné. De deux cardinaux vivant dans la maison de Lorraine, l'oncle s'appelait cardinal de Lorraine, le neveu cardinal de Guise ; dans la maison de Bourbon, l'oncle cardinal de Bourbon, le neveu cardinal de Vendôme, etc. Enfin le nom de monsieur, madame, se mettait devant les abbayes.

Peu avant, peu après l'aménagement de Fontainebleau, ou pendant qu'il était en train, se firent à la cour trois mariages : de Renée, sœur de la feuë reine, avec le duc de Ferrare ; de Marguerite, sœur du roi, avec le roi de Navarre Henri d'Albret ; du duc d'Orléans Henri, second fils du roi, plus tard roi Henri II, avec Catherine de Médicis.

Née du mariage de Laurent de Médicis, qui fut célébré à Amboise, celle-ci avait quatorze ans. On la tira de Florence où elle avait été élevée. Clément VII alors pape, son oncle, qui recherchait l'alliance du roi, vint à Marseille, où se trouva toute la cour, la remettre lui-même à son époux. Comme on n'avait de longtemps vu de présence de pape en France, l'éclat en fut grand et le souvenir durable. De grands intérêts s'y traitèrent, dont la nouvelle épousée fut le gage, d'autant plus assuré que François l'aima beaucoup.

Après sa sœur et madame de Ferrare, ce fut de toute sa famille celle qu'il se plut davantage à contenter. Les affaires, dont on ne pouvait prévoir qu'elle porterait un jour le poids, ayant à les conduire parmi tant d'écueils, firent plus d'une fois sans doute l'objet d'explications de la part de ce beau-père, âgé de quarante ans, à cette enfant que ses parents, morts peu de temps après sa naissance,

avaient privée de soins affectueux. De peu plus âgée que les filles du roi, sa jeunesse unie à la leur fit dès lors l'ornement de la famille royale, à laquelle, du côté de l'autre sexe, répondaient les trois princes ses fils.

A la jeunesse, à la bonne grâce comme il fallait que le bon goût fût joint, François veilla sur les habillements de sa cour, en particulier sur ceux des dames, avant lui très mal habillées. Il n'est que de voir, pour s'en convaincre, les robes et les coiffures que portèrent la reine Anne de Bretagne, la reine Claude, la duchesse de Ferrare enfant. Les modes de France étaient si peu gracieuses, que Joly père, cataloguant il y a cent ans les plus anciens crayons du Cabinet de Paris, prenait le costume des dames pour un habit de religieuse. A l'étranger, l'Italie exceptée, c'était encore pis. L'habit des princesses dans les cours d'Allemagne d'alors ressemble à des masques de carnaval, et l'Espagne était fagotée. En Angleterre, une mode de coiffe en triangle rendait ridicules les plus jolis visages.

Comme apparemment le roi s'aperçut que le mauvais goût ne se corrigerait pas tout seul, et que même les femmes y seraient inhabiles s'il ne s'y mettait, il prit en main l'aune et les ciseaux du costumier, choisit lui-même les étoffes, et sans doute surveilla la coupe des robes, qu'elles ne pouvaient se dispenser de mettre, puisqu'il leur en faisait présent.

« Les dames eurent de lui, dit Brantôme, de grandes livrées d'habillements. J'ai vu des coffres et garde-robes d'aucunes dames de ces temps-là, si pleines de robes que le roi leur avait données en telles magnificences et fêtes, que c'était une très grande richesse. » Il commença par la reine, moins jolie encore que la reine Claude, et que l'habit espagnol qu'elle porte dans quelques-uns de ses portraits achevait d'enlaidir. Celui que portaient ses femmes fut aussi remplacé. « Paiement, disent les Acquits du roi, de plusieurs draps de soie que le roi a fait acheter pour habillements,

tant à lui qu'à la reine, et à certaines dames et demoiselles de ladite dame. » Venaient ensuite les princesses : « Quantité de draps de soie et de laine, fourrures, brodures, pourfilures, requises pour faire robes et cottes, compris les façons d'icelles, à mesdames Madeleine et Marguerite. »

Les dames de la cour sont énumérées. « A madame de Canaples, dix aunes toile d'or frisé pour lui faire robe et cotte; dix aunes de taffetas pour doubler ladite robe. A madame de Cany, dix aunes velours violet cramoisi; deux aunes et demie toile d'argent pour faire poignets et manchons à la robe; dix aunes tresse ou ruban d'or pour border ladite robe. » Et ailleurs : « Deux cent vingt et une aunes velours violet cramoisi pour faire vingt-deux robes à vingt-deux demoiselles » dont suivent les noms : Mermillon, Pacheco, Torcy, Monchenu, Heilly, Tallart, la jeune Maupas, Brissac, etc.

Il habillait aussi ses gentilshommes. « Une robe (habit) couleur de fleur de pêcher, pour le service du roi, et sept autres pareilles robes, dont ledit seigneur a fait don au roi de Navarre, à messieurs de Saint-Paul, de Guise, connétable de France (Montmorency), de Boisv, d'Annebaud et Montpezat. » Il avait à ses gages un ouvrier en or *trait* ou filé, nommé Baptiste d'Alvergne, tiré par lui de Florence, qui fournissait cette partie de l'ouvrage pour tant d'habillements magnifiques.

Apparemment on en vit de semblables au mariage du duc de Ferrare, où le *Journal d'un Bourgeois de Paris* décrit l'habit brodé du roi, celui du duc tout brillant de pierreries, et demeure ébloui de la mariée, vêtue de velours cramoisi et d'hermine, couronnée de pierres fines, « ses longs cheveux traînant jusqu'à terre ». Montmorency portait la queue de la princesse, et avec lui une fort belle dame « qu'on disait être la sœur du roi de Navarre ».

Non moins riche en bijoux qu'en superbes vêtements était la cour de Fontainebleau. Des joailliers italiens, dont la plupart étaient établis en France, soit à Lyon, soit à Paris même (dont le nom se trouve aux mêmes Acquits), des Flamands, des Allemands, nombre de Français, des revendeurs de tous pays, de Milan surtout, de Gênes et d'Anvers, fournissaient au roi les plus belles pierreries, serties de façon exquise, des camées, des sujets ciselés, où le diamant, l'agate, l'or et l'émail se mêlent, des armes damasquinées, des chaînes, des bagues, des *patenôtres* ou chapelets, et aussi ces médailles portant emblème et devise qui se mettaient au bonnet et s'appelaient des *enseignes*. François ne cessait de faire de tous ces objets précieux des dons aux dames, aux princes étrangers, aux grands de la cour.

Il y avait à Fontainebleau, au second étage de la Grosse tour, un cabinet rempli des plus précieuses de ces choses, appartenant au roi, qu'on appelait le Cabinet des bagues, *bagues* signifiant pièce précieuse ou joyau.

« Il était fort somptueux en meubles », dit Brantôme, qui là-dessus énumère les chambres de tapisserie que le roi fit quelque temps exécuter en Flandre sur les dessins de Jules Romain, principalement le grand Scipion, la plus belle, qui coûta vingt-deux mille écus. « En ce temps-là, ajoute le conteur, c'était beaucoup. » Onze tentures du même maître conservées plus tard au garde-meuble, qui faisaient quatre-vingt-dix pièces, remontaient sans doute à cette époque.

Tant de tapisseries, dont s'étonne un lecteur moderne, s'expliquent par l'usage d'alors, qui obligeait à les emballer et à les dérouler sans cesse, pour en tendre les châteaux souvent mal décorés, ou les abris improvisés, où le roi logeait dans ses voyages : sortes de murailles volantes charriées dans son bagage et qui s'usaient prodigieusement. Dans les entrées solennelles on en tendait les rues, dans les

tournois les lices, dans les processions le parcours que suivait le saint sacrement.

De meubles fixes, le roi eut la fameuse chambre détruite à la Révolution qu'on appelait le meuble du sacre, et dont la partie de tapisserie passait pour être de Raphaël, comprenant quatre fauteuils, dix-huit pliants, tapis de table, écran, dais et lit. Il fut placé à Fontainebleau dans cette ancienne partie du château dite tour de Saint-Louis ou Grosse tour, où François fit son appartement.

N'imaginons rien de comparable aux commodités de l'habitation moderne, qui n'ont cessé d'aller croissant. Elles étaient médiocres à Versailles; toutes à Fontainebleau faisaient défaut.

« Dieu nous préserve, disait Courier de Chambord, d'habiter une maison bâtie par le Primaticcio. » L'espace même était limité. Le logis d'un prince alors se composait de trois pièces : la chambre, où il couchait, la salle, où il mangeait, le cabinet ou garde-robe, où il se tenait et traitait les affaires. Dans tout l'éclat de son règne, François I^{er} n'en eut pas davantage; la reine non plus, dans la chambre de laquelle, à Fontainebleau, se conserve encore la cheminée où elle se chauffait avec ses femmes, décorée par le Primatice, entre des égipans et des chimères, d'un sujet de Vénus et Adonis.

Tous ces appartements donnent sur l'ancienne cour, dont on avait gardé l'ovale en relevant les bâtiments, privée de vue et en partie de jour, qui n'entre chez le roi que par une unique fenêtre, percée dans une muraille de cinq mètres d'épaisseur.

Pour les besoins de la cour, qui allaient s'étendant, il fallut prendre ailleurs du large.

Les religieux de la Rédemption des captifs ou Trinitaires, qu'à Paris on nommait Mathurins, desservaient la chapelle royale, que côtoyait leur monastère. François le leur acheta

PORTRAIT DE LA MAISON ROYALE DE FONTAINE BELLEAU



- 1 La Cour du Grand Appartement a 70 toises de long et 25 de large
- 2 La grande galerie a 70 toises de long et 25 de large
- 3 Le pavillon des poëtes
- 4 La Cour de la Fontaine a 70 toises de long et 25 de large
- 5 La salle de la Bibliothèque a 70 toises de long et 25 de large
- 6 La petite salle de la Bibliothèque a 70 toises de long et 25 de large
- 7 Le chœur de la Chapelle a 70 toises de long et 25 de large
- 8 Les deux Chapelles
- 9 Le Jardin de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 10 La volière a 70 toises de long et 25 de large
- 11 Les galeries de la Reine et de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 12 Le logement du Roy et de la Reine
- 13 La conciergerie
- 14 La cour du d'Angoulême a 40 toises de long et 20 de large
- 15 La salle du bal a 35 toises de long et 20 de large
- 16 Les chapelles hautes et basses
- 17 La cour des officiers a 45 toises de long et 25 de large
- 18 Le grand portail
- 19 Le logis de Monsieur d'Angoulême
- 20 Le grand jardin a 250 toises de long et 150 de large
- 21 Le logis de Monsieur de Sully
- 22 Le jardin de l'Étant a 70 toises de long et 25 de large

- 23 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 24 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 25 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 26 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 27 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 28 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 29 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 30 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 31 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 32 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large
- 33 La Cour de la Reine a 70 toises de long et 25 de large

Vue cavalière, d'après une gravure de 1614.



Portrait de François I^{er} par J. Clouet (*les Offices Florence*).

et le rebâtit plus loin. Cela permit d'ouvrir sur le flanc du château, au bout de la galerie qui tient à la Grosse tour, l'immense cour nommée plus tard du Cheval blanc, alors connue sous nom de Basse-cour, qu'on donnait à tout ce qui n'était pas entrée principale ou cour d'honneur. Là purent se donner tous les tournois du monde, avec d'autant plus d'avantage que ce côté des bâtiments n'était alors qu'un rez-de-chaussée couvert en terrasse, où l'on tenait à l'aise, et où, en sortant de la galerie, on pouvait se placer pour voir les jeux. Dans les fêtes qui souvent étaient cause d'en donner, on fit de cette terrasse grand usage, et il n'y eut pas dans tout Fontainebleau d'endroit plus signalé par les commodités que le roi offrait à sa cour.

Dans ce cadre ainsi paré par lui, son cœur connut de nouveaux caprices.

Madame de Châteaubriant avait cessé d'y régner; on ne sait quand la duchesse d'Étampes prit sa place. Tout ce qu'on a débité sur l'époque de sa faveur et l'occasion qui la causa n'est que des fables. Elle fut fille d'honneur de Madame, puis de mesdames Madeleine et Marguerite, sans doute après que Louise de Savoie fut morte. Elle s'appelait Anne de Pisseleu, et la cour la nommait Heilly, du nom de son père. Quand elle épousa Jean de Brosse de Bretagne, le duché d'Étampes, que ce mari complaisant reçut du roi dans la circonstance, prouve que dès lors elle était en faveur. Le père de ce gentilhomme, attaché au connétable, et qui l'avait suivi dans sa défection, avait vu confisquer ses biens, qui furent aussi rendus pour l'amour de la belle.

Tout cela encore dut aller sans éclat, puisque le riche appartement que la duchesse eut à Fontainebleau ne fut dressé que cinq ans plus tard. Apparemment on prit des ménagements avant de rendre sa faveur publique.

Elle était jeune et très jolie; le portrait au crayon qu'on a

d'elle en fait foi. De l'enjouement, une humeur vive et prompte, joints à un esprit cultivé, devaient lui donner dans le monde une importance et un crédit que n'avait jamais eus Mme de Châteaubriant. Elle régna sur le cœur du roi jusqu'à la fin, s'entremet de son patronage des arts, de la protection qu'il accordait aux poètes, et, dans le scandale autorisé entretenu par sa présence, ne laissa pas de concourir à l'ornement de sa cour.

François I^{er} aimait les vers. Il en a composé lui-même d'agréables, qui, dépeignant les peines et les plaisirs d'amour, ont été sans doute adressés soit à Mme d'Étampes, soit à Mme de Châteaubriant. Il avait lu en ce genre tout ce qui se lisait de son temps, en italien, en espagnol, et, ce à quoi on ne songe guère, en français.

L'histoire de notre littérature au Moyen Age est si mal faite, avec si peu d'égard aux degrés de mérite et à la durée des réputations, qu'on n'a de nos jours aucune idée de ce qu'en concevaient les gens d'alors. Aucun n'avait entendu parler d'une *Chanson de Roland*, que sont allés déterrer les modernes, ni d'un *Roman de Renart*, rhapsodie écolière à laquelle le goût ne prit garde en aucun temps; mais tous les amis des bons ouvrages connaissaient le *Roman de la Rose*. On laissait aux tréteaux *la Passion* de Gréban, comme on y laissa plus tard les pièces de la foire; mais on savait la farce de Pathelin par cœur. Les poésies de Charles d'Orléans, oncle du roi, n'avaient pas vu le jour, et nul ne s'en souciait;

mais celles de Villon, mort cinquante ans plus tôt, étaient dans toute leur réputation, et l'art nouveau de la presse ne cessait de les réimprimer.

Comme ces éditions étaient fautives, François I^{er} en voulut une meilleure, qui parut à son commandement. Gaston Paris, pressé de maintenir l'erreur répandue sur tous ces temps-là, et qui ne veut pas que le roi ait pu goûter Villon, imprime sans cérémonie que ce n'est pas vrai, sans faire réflexion qu'on en croira plus que lui l'éditeur qui l'affirme, et qui est Marot. A tort on s'imagine qu'alors les gens de goût tenaient la langue française pour impropre à l'éloquence. Au contraire, ils étaient d'avis qu'on s'en servît. La vraie tradition de la Renaissance à l'égard du latinisme qui régna sur le Moyen Age est un effort d'émancipation. Par l'ordre de François I^{er}, non d'un autre, les décrets cessèrent d'être écrits en latin. Tout ce qu'il y avait de plus savant dans le royaume écrivit en français pour lui plaire.

Tandis qu'aux Pays-Bas Érasme et Jean Second écrivaient en latin, l'un son *Eloge de la folie*, l'autre ses *Baisers*, qu'en Angleterre Thomas More écrivait en latin son *Utopie*, les muses françaises, fortes de quelques exemples soigneusement rassemblés dans le passé, entraient doucement dans le cours de production que rien ne devait plus interrompre.

Loin de verser sans discernement le mépris sur l'âge précédent, on recueillait ce qu'il avait de digne d'être imprimé, qui avait survécu et dont la mémoire se conservait. On se figure qu'un dédaigneux oubli submergea tout en un moment; mais le Moyen Age avait pris soin lui-même de traiter sa production comme elle le méritait, et d'en enterrer les trois quarts, à mesure que passaient les générations. Des imprimeurs qui se seraient avisés d'aller ressusciter tout cela, de noyer le goût naissant des lettres dans ce fatras immense et insipide, auraient tué pour toujours la lecture, et renvoyé aux jeux de la lutte à main plate, tout aussi

littéraires qu'*Amadas et Ydoine*, des gens à qui n'incombait aucun soin d'avancer, par l'étude de ces monuments, soit le folklore, soit la grammaire.

Ce qui dans le passé de la France intéressait soit le goût, soit l'information, fut donc l'objet de l'attention des lettrés, en même temps que les lettres latines, qui connaissaient un renouveau, et les grecques, qu'on se mit à apprendre. Les vers qu'on fit alors se prévalaient de tout cela, puisant à toutes les sources, mariant les influences, modérés au surplus par des égards nouveaux envers une société polie, à laquelle il s'agissait de plaire. Les vers sont le commun truchement entre le monde écrivain et savant et le beau monde. Naturellement aimables, et propres à mille usages, appréciés de la vie de société, ils font chérir le reste, et tout entre à leur suite. La muse de Marot, gracieuse et civile, fut éminemment propre à cet office.

Du même âge que le roi, fils d'un poète de cour, qui fut aux gages d'Anne de Bretagne, il commença par être page de la duchesse d'Alençon, suivit le duc aux armées et fut blessé à Pavie, où celui-ci trouva la mort. En paix comme en guerre, il vit de fort près la vie des gentilshommes, les manèges de l'intrigue et le galant commerce. Un caractère enjoué, un don de satire légère empreint dans ses ouvrages, et que sans doute il porta dans sa personne, le rendirent agréable aux dames, auxquelles il sut tourner les compliments qui plaisent. Dans la querelle tramée contre lui par un poète nommé Sagon, le soin qu'il a de mettre par dérision la réponse sous le nom de son valet montre qu'il se sentait indépendant des repréailles des gens de lettres. De bonne heure il trouva près du roi une faveur, attestée par le badinage des pièces adressées à ce prince, où le quémandage d'argent, disgrâce de ces temps-là, ne s'accompagne d'aucun des salamalecs qui plus tard, en mainte occasion, nous gâtent les placets des poètes, y compris ceux du grand Corneille.

Ceux de Marot sont lestes, piquants, ménagers de la délicatesse de celui à qui il s'adresse, comme de la dignité de celui qui parle. On y sent un homme qui sait vivre. Dans sa requête au duc de Bourbon, Villon avait donné le modèle de ces pièces-là, anticipant de cinquante ans la politesse dont Marot fit une règle de notre Parnasse.

Il avait aussi un pied en ville, comme le prouvent ses épîtres aux dames de Paris. Aux fréquentations qu'il eut de ce côté, est dû le plaisant badinage où est raillé le parler de la ville :

Madame, je vous *raime* tant
Mais ne le dites pas pourtant
Les *muzailles* ront des *rozeilles*...

En même temps que le cercle de cour, il avait beaucoup battu le pavé, et dans ses notes à Villon on voit qu'il savait le parler populaire. Il ne savait pas le grec, mais avait amitié avec les hellénistes et les hébraïsants : Bonaventure Despériers, Danès, Dolet, que protégeait la sœur du roi. De ces éléments rassemblés se compose en lui le ton d'honnête homme, pur d'affectation, exempt de tare d'origine, préservé de la pédanterie que la poésie réformée par Ronsard devait faire sentir sous Henri II.

Ce style servait à chanter les événements publics, comme la paix de Cambrai ou des Dames, et les événements de cour, naissance du dauphin, camp du Drap d'or, mariage de la duchesse de Ferrare, dans des poèmes qui, comme toutes les pièces de ce genre, n'ayant d'inspiration que la cérémonie et passant avec elle, se lisent en recueil avec peu d'intérêt. D'autres, au contraire, mêlées à la vie du courtisan, empruntent des caractères et des mœurs un charme que nous sentons encore aujourd'hui.

Par elles nous assistons aux jeux, aux entretiens, aux badinages, aux médisances, aux divertissements de tout un

monde. Selon l'habitude de la poésie, le propos amoureux y tient une grande place. Des amants s'y défient de leur belle, de jeunes épousées se plaignent d'un vieux mari. On déplore une absence, on maudit un départ, on s'afflige d'un abandon, on dépeint un visage, on conseille des couleurs, on tire l'augure d'une devise, on caresse une bête favorite. A l'imitation de Catulle, qui mit le moineau de Lesbie en vers, Marot plaint la mort du passereau de Maupas. Il chante la petite chienne de la reine, dont un peintre avait fait le portrait. Rondeaux, chansons et épigrammes, ces pièces recueillent le menu propos qui circulait autour du poète, et auquel son art mettait le prix.

Bonjour, et puis, quelles nouvelles ?

N'en saurait-on de vous avoir ?

S'en¹ bref ne m'en faites savoir,

J'en ferai de toutes nouvelles.

1. Si en

Ces petits poèmes sont la gazette du lieu, délicate et fine comme les sujets.

A cet égard, le niveau d'une société s'accuse dans la manière dont les femmes y sont flattées sur la beauté.

Ἀφχὴ φιλίας ἔπαινος : la louange est le début de l'amitié; elle l'est du commerce civil entre les hommes, et il n'y en a aucune plus difficile aux poètes que celle qui s'adresse à la personne. Ceux du temps de Louis XIV se moquaient de Malherbe, qui assassine les femmes de compliments et ne sait que comparer leurs yeux à des soleils. En face de cette barbarie du dernier demi-siècle, ils ne finissaient pas d'admirer la civilité qui régna, si loin pour eux dans le passé, à la cour de François I^{er}; après tant d'années écoulées ils en regardaient Marot comme un modèle.

Dans ses tableaux vifs et légers, n'abordant que rarement le détail d'un visage, il tourne l'allusion de vingt manières, jouant sur le contentement, l'attente, l'admiration, le regret,

l'espérance, usant d'allégories, d'images qui toutes inculquent de façon fraîche et nouvelle les traits qui l'ont enchanté. S'il vient à les nommer, voici :

Bouche de corail précieux, Qui à baiser semblez semondre ¹ , Bouche qui d'un cœur gracieux Savez tant bien dire et répondre, Répondez-moi. Doit mon cœur fondre Devant vous comme au feu la cire ? Voulez-vous bien celui ocire ²	1. Inviter
Qui craint vous être déplaisant ? Ah ! bouche que tant je désire, Dites nenni en me baisant.	2. Faire mourir

Ou ceci pour un plus grand détail :

Elle a très bien cette gorge d'albâtre, Ce doux parler, ce clair teint, ces beaux yeux, Mais en effet ¹ ce petit ris folâtre Est à mon gré ce qui lui sied le mieux.	1. Véritablement
--	------------------

Jamais les belles ne s'étaient vu louer ainsi. On ne peut douter que par là le poète ait gagné leur cœur, et que, jointe à l'amitié du roi, la faveur des dames ait assuré sa fortune à la cour.

Cela n'empêchait qu'il n'adressât aux grands les épîtres décasyllabes, vraies pièces de majesté, où tour à tour Montmorency grand maître, Duprat chancelier fait cardinal, le cardinal de Lorraine Jean, se voyaient, non sans contentement, rendre hommage par une muse qui, pareille au crayon de Janet, courant à travers tous les rangs, toutes les professions, tous les âges, enchaîne dans un ensemble unique les diverses parties de cette société brillante.

Imaginons aussi que, sur n'importe quel sujet et adressées à l'un ou à l'autre, ses meilleures pièces passaient dans toutes les mains, entre autres les épîtres au roi où, dans le ton familier qui peint la bienveillance du maître envers son poète, Marot en appelle de persécutions subies, ou se dit

dérobé par son valet. De pareils talents faisaient naître l'émulation d'être célébré par lui. Et comme il avait beaucoup de monde à satisfaire, il s'en tirait par cette distribution d'étrences où défilent, après la reine et les princesses, quarante jeunes filles ou femmes de la cour : courts madrigaux, d'où chacune remporte un mot galant sur son nom, sur sa parenté, sur son humeur, sur son visage.

On voit à de tels signes à quel point il était familier de toutes ces dames, badinant avec elles, et, quand il était de leur jeu, jouant, au lieu d'argent, des vers. *Épître perdue au jeu contre Mme de Pons. Épigramme qu'il perdit contre Hélène de Tournon*, qui fut Mme de Monrevel. Que plût à Dieu, dit-il en payant celle-là,

Que plût à Dieu que ceux à qui je dois,
Fussent contents de semblable monnaie !

Sur quoi la reine de Navarre, prenant la plume des mains d'Hélène, qui était de ses filles d'honneur, répond que, si ceux-là savaient qui il est, ils le tiendraient quitte d'argent.

Car estimer on peut l'argent au prix ;
Mais on ne peut, et j'en donne ma voix,
Assez priser votre belle science.

Cette science ne servait pas seulement dans les conversations, elle jouait sa partie dans les fêtes ; les gentilshommes la requéraient pour les tournois, les dames dans les momons, momeries, ou mascarades. *Momerie de deux ermites. Momerie de quatre jeunes demoiselles*. Ermites et demoiselles, qui récitaient des vers, ou plus probablement les chantaient, réclamaient les talents de Marot. Ceux des demoiselles étaient pour le château d'Alençon, où Mme de Rohan, sœur du roi de Navarre, qui fit si belle figure aux noces du duc de Ferrare, donna la mascarade chez la reine sa belle-sœur. Dans les tournois, au lieu de départ de chaque combattant,

qu'on nommait son *perron*, un raffinement inventa d'inscrire des vers à leur louange. Marot les fit pour celui que le roi donna à Fontainebleau dans la cour du Cheval blanc, et qu'on appela le tournoi des Chevaliers errants.

M. de Vendôme, M. d'Enghien son frère, M. d'Aumale de la maison de Guise, M. de Nevers, avaient chacun leurs vers inscrits, où tout passant était sommé d'avouer qu'il n'y avait rien au monde de si beau que leur dame. A ces quatre combattants s'ajoutait le dauphin, avec un défi dans le même style :

Cet endroit de forêt	
Nul ¹ chevalier ne passe,	1. Que nul
Sans confesser qu'elle est	
Des dames l'outre-passe ² .	2. Parangon

Parmi tant de succès dans le monde, il faut dire que jamais Marot ne délaissa l'éloge qu'il devait à Marguerite sa princesse. Ses vers la mettent dans un rang à part, pour son esprit, pour ses talents. Quand il s'adresse à elle, le badinage n'entame jamais le respect.

Ma maîtresse est de si haute valeur...	
Elle a au chef un esprit angélique,	
Le plus subtil qui pour les cieux vola,	1. Féminin
Corps féminin ¹ , cœur d'homme et tête d'ange.	

N'ayant garde d'autre part, pour faire sa cour au roi, de priver d'hommage la favorite, il le prend avec elle d'un ton bien différent, gracieux, flatteur, allégorique; il tourne l'éloge sur le duché, dont il confond l'image avec celle du site le plus fameux de l'antiquité.

Ce plaisant val que l'on nomme Tempé,	
Sachez que plus il n'est en Thessalie.	
Jupiter roi, qui les cœurs gagne et lie,	
Pour Tempé veut qu'Étampes si ¹ s'appelle	1. Ainsi
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé,	
Pour y loger de France la plus belle.	

L'imitation de Pétrarque, qui donnait en Italie le ton à la poésie galante, n'était naturellement pas omise de Marot. Le nom de Laure, qui lui sert à nommer une dame dont ses prévenances désespéraient de venir à bout, dut être familier aussi aux gens de cour. On peut croire qu'André Navagero, helléniste et historien, auteur de charmantes pièces en sa langue, où revit le sentiment du maître, ambassadeur de Venise et qui mourut à Blois, servit aussi à le faire connaître. Ami du Bembe et de Raphaël, il possédait une partie des manuscrits de Virgile, et dans une ambassade qu'il fit auprès de l'empereur à Madrid, c'est lui qui, ayant enseigné l'hendécasyllabe italien au poète espagnol Boscan, fut cause aux poètes de ce pays et à ceux du Portugal d'user de ce rythme désormais.

Ce que le commerce de pareils hommes, en qui un goût exquis se mariait à la plus fine érudition, pouvait rapporter à la France, chacun l'imagine aisément, car le lieu de leur séjour n'était pas le collège, c'était la cour, et leur profession n'était pas d'enseigner, ni d'écrire.

Ils traitaient les affaires, se présentaient au roi introduits par les lettres de créance des républiques et des empereurs, chargés d'intérêts qui mettaient en jeu toute l'Europe. Ils fréquentaient les plus grands, étaient de toutes les fêtes, et dans la liberté de l'entretien familier, où se relâchait la politique, découvraient en jouant les trésors d'une jeunesse formée à toutes les disciplines de l'intelligence et du savoir, passée au pied des chaires les plus illustres de l'Italie. Musurus leur avait enseigné le grec, Pomponace la philosophie; ils avaient approché ces maîtres, et, outre le fruit de leurs leçons, retenaient d'eux cent anecdotes, peut-être des souvenirs qui remontaient en arrière à deux ou trois générations, au temps de Laurent le Magnifique, jusqu'à la prise de Constantinople, quand les savants grecs, fuyant devant le Turc et cherchant refuge en Europe, furent reçus à

Venise et dans toute l'Italie : tous propos que le courtisan dut écouter avec avidité, parce qu'ils touchaient aux origines des curiosités à la mode.

Brantôme conte que Lescun, frère de Lautrec, d'abord destiné à l'Église sous le nom de protonotaire de Foix et fréquentant les écoles de Pavie, avait eu soin de n'y rien apprendre, afin de « n'être efféminé », ce qui ne seyait pas aux gentilshommes. « Ils abhorraient bien fort les lettres en ce temps-là », dit-il. Vingt ans plus tard les temps étaient changés ; il fallait être savant ou estimer la science, la poésie, tous les beaux-arts.

Dans les peintures dont on décora la chambre de Mme d'Étampes à Fontainebleau, se voit un sujet d'Alexandre honorant la mémoire d'Homère d'une cassette précieuse, dans laquelle il fait serrer ses œuvres. Dans l'histoire d'un grand conquérant peinte sur les murailles de cette chambre, le roi ne voulut pas que ce trait fût négligé. Quand lui-même laissa à Avignon son camp, au temps où l'empereur, qui était entré en Provence, en fut repoussé, il eut soin de visiter la fontaine de Vaucluse, et d'écrire à ce sujet des vers où sont célébrés Pétrarque et Laure.

Mais ce n'est pas tout. L'encouragement qu'il donnait à ces muses gracieuses ne l'empêchait pas de tourner ses efforts à l'avancement de sciences plus graves, dont l'Italie encore lui offrait les modèles.

Malgré sa grande réputation, la Sorbonne y était peu propre. L'autonomie dont elle jouissait n'offrait pas d'ouverture à briser ses routines, et il y avait encore moins de chance, habituée qu'elle était à tenir tête aux puissances, qu'on parvînt à la persuader.

Ce qu'on avait tenté chez elle et dans ses cadres n'avait pas réussi. Sous Louis XII, Lascaris, attiré par ce prince, y⁵ avait enseigné, avec peu de profit dans le monde savant, et au dehors sans retentissement. Sous François I^{er}, Lefèvre

d'Étaples y déploya dans l'enseignement des langues des talents nouveaux et si considérables qu'on pourrait l'appeler le père des humanités en France, sans en récolter autre chose de la part de son corps que des contrariétés. Protégé de la reine de Navarre et de Briçonnet, évêque de Meaux, fils de Briçonnet, ministre de Charles VIII, qui devenu veuf fut cardinal de Saint-Malo, il ne gagna à cette protection que la faculté de quitter sa chaire sans endurer d'autres tracasseries.

De telles difficultés obligeaient d'aviser, les langues étant alors le point important des sciences, dont toute la connaissance de l'antiquité dépendait. Grec et hébreu voyaient tourner sur eux tout l'espoir des amis des lettres et tous les efforts des érudits. D'autre part, il y avait les sciences naturelles, où de grands progrès s'annonçaient; les mathématiques, qui ne cessaient d'avancer. C'était alors le temps où dans plusieurs nations, qui devancèrent la France à cet égard, l'Italie trouvait des émules. Érasme, né dans les Pays-Bas, jetait son éclat sur toute l'Europe; Thomas More, chancelier d'Angleterre, dont il fut le familier à Londres, y mêlait la gloire de sa nation. Budé, Français, issu de famille de robe, d'abord rebuté par l'enseignement de ses maîtres et qui se mit fort tard à l'étude, ne suivit, quoique du même âge qu'Érasme, ses traces que longtemps après.

Il avait mené la vie de gentilhomme, et dans les folies d'une jeunesse passée à se divertir, acquis de la chasse, entre autres, une connaissance qui lui permit de dédier au roi plus tard son parfait traité de la Vénérerie. Celui de l'As, monnaie romaine, *de Asse*, fit sa renommée chez les savants. Il la soutenait d'une science prodigieuse, d'autant plus admirée qu'à la différence des gens de sa profession il l'avait acquise dans l'âge mûr, échangeant comme par enchantement la vie oisive contre la réputation et les capacités de premier érudit de son temps.

Il était alors âgé, et la cour de François I^{er} ne connut en lui qu'un vieillard, que le roi honora de plusieurs charges, et qu'il écoutait volontiers. Sur son conseil et sur celui de Dubellay, cardinal, frère des deux capitaines, il conçut le projet qui aboutit. C'était de créer, en dehors de l'Université, des chaires auxquelles la nomination du roi assurerait l'indépendance.

Le Collège de France ne fut pas autre chose. Ce ne fut ni un bâtiment, ni un conseil, mais des professeurs royaux, tenant leur charge de la couronne, et ne répondant qu'à elle de leur enseignement, qui pour commencer tinrent leurs cours au collège de Cambrai. Apparemment, dans le choix de ces maîtres, ce fut principalement Budé qu'on consulta. Mais le roi tenait aussi au sentiment d'Érasme. Le déchiffrement longtemps impossible du nom de celui-ci sur un des crayons de Chantilly prouve qu'il avait paru autrefois à sa cour, et plusieurs fois François avait tenté de se l'attacher. Comme sujet de l'empereur il refusa sa personne, mais il dut donner son avis.

Vatable fut nommé pour l'hébreu, Danès et Toussain pour le grec, Oronce Finè pour la géométrie, Guido Guidi dit Vidius, de Florence, pour la médecine.

Le dernier était médecin du roi. Exercé aux langues comme tous ces maîtres, il n'omit pas de traduire Hippocrate, et de compiler les médecins grecs, dans un manuscrit où le Primatice a dessiné d'un goût exquis des pansements et des ligatures, sur les indications de Santorinus de Rhodes, apothicaire, vanté par Lascaris en distiques grecs en tête du recueil.

A ces efforts demandés au savoir, François joignait le secours des monuments. A l'exemple des princes d'Italie, il fit rechercher les manuscrits anciens en Grèce et dans tout l'Orient. Guillaume Postel, à qui il confia ce soin, rapporta de ces voyages, outre quantité de livres précieux dont il

emplit sa bibliothèque, la connaissance de plusieurs langues orientales. Budé eut la garde de cette bibliothèque, qui fut logée à Fontainebleau, au-dessus de la galerie, et dont le roi aimait à faire lui-même les honneurs aux grands et aux ambassadeurs.

Duchâtel, dit Castellanus, qui fut évêque de Tulle et son grand aumônier, était savant dans toutes ces choses. Il avait visité la Grèce et travaillé à Bâle avec Érasme et Bèze aux corrections des éditions de Froben. François faisait de lui en cela son conseiller ordinaire, et Brantôme transmet sans doute la tradition de cour, quand il dit que ce prélat était celui « à qui il se rapportait par-dessus tous les autres quand il avait quelque point difficile ». Il ne manque pas d'ajouter : « De telle façon que la table du roi était une vraie école, où il y avait toujours de grands capitaines qui en savaient très bien discourir avec lui, et ramener toujours les combats et guerres passés, que des sciences hautes et basses. »

Par ces organes et par ces occasions, la science se répandait dans la cour; car, outre que ces savants y étaient reçus, l'émulation de plaire au roi faisait circuler leurs propos et les nouvelles de leurs écrits.

Leur fort était la reine de Navarre, dont la protection s'étendait à tous. Sa cour particulière en était composée; elle se les attachait par des charges et des pensions. Auprès de Marot brillait chez elle Despériers, poète aimable, grand écrivain en prose, le premier du temps avec Rabelais, et qui joignait à ces talents la science approfondie du grec et du latin. Parmi les gentilshommes, les trois frères Dubellay donnaient l'exemple de l'érudition et du savoir, M. de Langeais, l'aîné, en tête, qui écrivit les *Mémoires*, et qui avait rassemblé dans sa terre une superbe bibliothèque. Surtout Montmorency, devenu connétable, et qui commençait à mener ce train princier dont sa maison d'Écouen

demeure le fameux témoin, s'adonnait à l'amour des livres et à l'érudition qui l'accompagnait.

Tel était l'état de la cour dans ses mœurs, dans sa parure et dans ses goûts, quand la réforme protestante, qui grondait depuis quinze ans en Allemagne, fit chez nous ses premiers éclats.

Depuis cent ans la presse catholique en France a très mal dépeint ce mouvement comme un appel à l'indépendance. C'était un effort de compression, d'exégèse pointilleuse et de mœurs puritaines, qui ne souffla la révolte que par l'aigreur d'un zèle que désavoua l'autorité. Dans les classes riches et instruites, l'hérésie de Luther faisait son chemin par l'appât de la dispute théologique et le prestige du rigorisme; un rafraîchissement de vie intérieure, que les nouveautés religieuses apportent ordinairement avec elles, y attachait quelques âmes bien nées; dans le peuple elle fanatisait des brutes. La preuve en fut faite quand, émus par des prédications ardentes, les paysans de Westphalie, pressés de réaliser l'Évangile, s'emparèrent de Munster, en chassèrent l'évêque, et sous la conduite de Jean de Leyde, aubergiste, couronné roi de la nouvelle Sion, livrèrent la ville aux massacres et à tous les excès.

A cet iconoclasme d'en bas, apanage de toutes les révolutions, celle-là joignait une hostilité de principe envers les productions des arts, exclues de l'Église comme traits d'idolâtrie, et suspectes ailleurs comme profanes. La règle de réduire toute invention en ce genre au service direct et essentiel de la religion enlevait à l'esprit une liberté dont la création ne peut se passer. Ajoutez que, dans la vacance de l'autorité méprisée, le bien et le mal à cet égard n'eurent de juges que les docteurs qui s'improvisaient de tous côtés, livrant le monde civilisé à l'enchère du puritanisme. Partout où ils furent écoutés, la poésie et les arts devaient tomber en servage. Tout ce qui dans la renaissance des œuvres de

l'esprit réclamait l'essor de l'imagination fut étouffé. Il n'en resta que l'érudition, conservée pour la controverse, et la musique, seule pompe autorisée du culte, et que les nations protestantes continuèrent à perfectionner.

Dans les effets, la guerre qui s'ensuivit acheva de replonger le monde dans la barbarie, d'où il sortait péniblement. L'Allemagne, dont la Renaissance avait précédé la nôtre par la date et par les talents, rentra dans une espèce de néant pour deux siècles; les Pays-Bas furent ravagés; les guerres civiles qui fondirent sur la France devaient mettre à néant l'œuvre de François I^{er}, et quand Henri IV rentra, il ne restait plus trace de celle-ci.

La première menace de cette ère funeste fut l'éclat de zèle iconoclaste qui fit décapiter les figures de la Vierge aux portails des églises et dans les rues; la seconde, les appels à la subversion religieuse qui furent placardés dans Paris.

Ce qui causait cet éclat n'était une nouveauté pour aucune personne à la cour. Depuis assez longtemps la Réforme y cheminait, tantôt à la faveur d'équivoques, qu'on ne sut débrouiller que plus tard, tantôt en cachette. Outre la séduction qu'elle exerçait ailleurs, la noblesse française offrait à ses progrès des ouvertures qui tenaient à un demi-siècle de résistances menées contre le pape, engendrées de la Pragmatique sanction, à laquelle le concordat de François I^{er} mit fin. Mais il ne put changer d'anciennes dispositions, qu'avait renforcées en dernier lieu le concile schismatique de Pise, où Louis XII prétendit réformer l'Église sans le pape.

Les cardinaux qu'il y avait mis, les gens de guerre qu'il avait employés à la protection de ce beau dessein, n'avaient pu manquer de tenir des propos peu favorables au Saint-Siège, dont leurs proches gardaient la mémoire, et qui traînaient dans les conversations; aussi ne doit-on pas s'étonner que Brantôme, parlant de l'opinion luthérienne,

dise que la cour en ce temps-là « en était un peu abreuvée ». On a répété à satiété que si François I^{er} s'était fait protestant, le royaume entier eût passé à la Réforme. Comment le savoir ? Ce qui est au moins certain, c'est qu'en servant l'Église comme prince catholique, il encourut de sa cour beaucoup de contradiction.

Aussi gouverna-t-il fort mal cette affaire-là, comme toutes les affaires publiques, omettant de prévenir le mal, laissant se former de toutes parts autour de lui, et jusque dans sa famille même, les séductions, les amitiés, les connivences, qui, le temps de la conspiration venu, lui ôtèrent la liberté d'agir. Il ne sut que sévir et réprimer, au risque de ne récolter que la haine, que cependant les religionnaires ont modérée toujours à son endroit : tant, en dépit de séparations cruelles, la cordialité de son commerce lui avait attaché les cœurs.

En réparation de l'Église bravée dans ses États, et des sacrilèges commis, François I^{er} fit faire une grande procession dans Paris, où tout le clergé, tout le corps de ville, tout ce qui put se rendre présent de personnes de la cour parurent, où lui-même, suivant à pied le saint sacrement, qu'on porta de Notre-Dame à l'Hôtel de ville, termina la cérémonie par un discours d'amende honorable à Dieu, où s'annonçaient les répressions.

Parmi les gens de lettres, plusieurs, qui trempaient dans l'hérésie, s'en voyant menacés, songèrent à leur salut. Les gentilshommes se préservèrent par la feinte ou par la faveur, d'autant plus facilement que le mal s'étendait jusqu'aux gens d'Église.

Comme il arrive en pareil cas, les familles étaient divisées. Les Châtillon, tous du côté de Luther, auraient jeté le masque s'ils n'avaient pas craint le roi. Chez les Dubellay, Brantôme assure que le cardinal y penchait. Quantité d'autres, qui se dévoilèrent ensuite, en étaient atteints dès ce temps-là.

Nombre d'historiens laissent indécis le point si la reine de Navarre l'était. Il suffit de lire ce qu'elle a écrit sur la religion, principalement un petit dialogue en rime tierce tenu avec l'âme de Charlotte, enfant défunte du roi, où tous les dogmes luthériens défilent, pour n'avoir nul doute à cet égard. Sans s'être déclarée jamais, Marguerite était de la religion dans l'âme. Il est donc naturel qu'elle se soit employée à soustraire aux châtimens, non par humanité seulement, mais par communauté de croyance, ceux qu'atteignaient les prescriptions du roi.

Marot fut au premier rang de ceux-là. En dépit des dénégations qui courent çà et là dans ses œuvres, cet esprit léger et gracieux fut subjugué par la Réforme. Quelques-uns de ses poèmes sont de vrais prêches protestants, et l'on y prend l'idée de l'ennui et de l'amertume que la querelle religieuse, avec de tels effets, venait jeter dans toute la cour.

Durant le temps que le roi fut captif à Madrid, la Sorbonne avait mis le poète en prison; il fut délivré à son retour; mais après les placards il lui fallut partir. Il se réfugia à Ferrare, où la duchesse, sœur par alliance du roi, non moins séduite que sa sœur de chair, et bien plus déclarée, l'accueillit. François I^{er} lui permit de rentrer, mais, en dépit de l'amitié du roi, ses fréquentations le décelèrent, au point qu'il fut impossible de lui prolonger la tolérance. Il s'exila pour ne plus revenir. Brusquement jeté dans une dévotion que ses exercices antérieurs ne le préparaient pas à mettre en rime, il s'était mis à traduire les psaumes avec le secours de Vatable, qui l'éclaira sur le sens hébreu; mais quant à l'expression française, il n'y a pas de plus bel exemple de l'esprit de la Réforme mettant la Muse en fuite et le vers en morceaux.

Chez les maîtres de langues, la Réforme travaillait comme chez les poètes. L'étude qu'ils pratiquaient y servait de matière, en donnant couleur aux nouveaux sens dans l'explication des Écritures. L'Église, qui veillait sur les textes,

prit de bonne heure l'alarme là-dessus, entamant contre les traducteurs une surveillance et des poursuites dont le bruit remplit toute cette partie de l'histoire. L'imprimeur qui prêtait ses presses était recherché comme le savant, comme l'humaniste ou le docteur qui avait surveillé l'ouvrage, et qui poussait au ciel des cris que nous entendons encore.

Il est difficile de savoir si Lefèvre d'Étaples s'était fait protestant dans le cœur. On a dit sans preuves qu'il travailla à la Bible française d'Olivetan, entreprise par un homme qui ne savait pas l'hébreu, et retouchée plus tard par Calvin, qui ne le savait pas davantage. Bonaventure Despériers surveilla l'impression. Il suivait la Réforme avant que l'aigreur du zèle, venant à consumer toute croyance, l'eût livré à l'impiété farouche, qui, s'exprimant dans le *Cymbalum mundi*, fut cause de saisir l'ouvrage et d'en poursuivre l'imprimeur. Le même libertinage d'opinion absolu qui fait le caractère de Rabelais avait commencé chez les uns par les outrances de la Réforme; chez les autres peut-être il s'était confondu avec l'indocilité qu'elle inspirait. Quand ce libertinage fut révélé, Calvin en fit ses plaintes, accusant Agrippa, qui fut médecin de Louise de Savoie, Dolet, pendu et brûlé à Paris, d'avoir méprisé toute créance; ajoutant que Rabelais et Despériers, « après avoir goûté l'Évangile, furent frappés du même aveuglement ».

Aux poursuites qu'encourait Despériers, il est probable que la reine de Navarre eut l'art de faire échapper l'écrivain, son valet de chambre. Mais ce fut avec peu de profit pour lui. Un fond de noire humeur ou de sombre passion, qui sous la plaisanterie paraît dans son ouvrage, fut cause peut-être qu'il mit fin à ses jours, sept ans plus tard, en se jetant sur son épée.

Ceux qui dans un récit tiennent à trouver le succès, et ne peuvent souffrir les contretemps, font bien de ne pas lire l'histoire, où rien ne réussit qu'à peu près, où quantité d'événements avortent, où ce qui aboutit ne touche presque jamais le but sans être traversé de faits contraires qui en ruinent à demi les effets.

C'est ce qui se passe dans cette histoire. Peut-être n'y a-t-il pas de regret comparable à celui qu'inspire cet essor de la vie sociale succédant à des siècles d'efforts, ménagé par des mains habiles, vainqueur pour commencer de toutes sortes d'obstacles, portant déjà les plus beaux fruits soudain mis en échec par les passions de secte, livrant à la chicane, aux haines intestines, à la guerre, le terrain que la civilité, les lumières de l'esprit, la politesse des mœurs se flattaient de conquérir et pensaient tenir déjà. Toutefois ce regret ne doit pas nous dérober le prix des bienfaits obtenus.

Condamnée à périr dans le sang des guerres civiles et à se voir substituer des mœurs de corps de garde, la société formée par le grand roi François n'en avait pas moins reçu

son achèvement. Elle devait durer quelque temps encore. Elle posait un exemple pour l'avenir. Ce que la fortune de la France vit recommencer plus tard en ce genre eut en elle un modèle auquel elle rendait hommage, et qu'elle se piqua d'imiter. Le Versailles de Louis XIV, conté par Mme de Sévigné, les Tuileries de Charles X, qu'on découvre dans Stendhal, quand ils se sont cherché dans le passé des exemples, sont retournés à celui-là. Ils ont avoué qu'aucun n'était plus propre à leur fournir le ton et la mesure. Aux yeux de la postérité, la cour d'Urbain elle-même fut éclipsée par celle de Fontainebleau.

Aussi la puissance de la France mettait-elle dans celle-là son poids; tellement que, si fatalement terminée qu'on la trouve, elle passa cependant en durée les cours éphémères de l'Italie, livrées aux révolutions, aux dépossessions de princes, théâtres presque aussitôt abattus que dressés, et qui n'offraient aux mœurs, à la culture, d'appui constant qu'en se remplaçant sans cesse.

Celle de François I^{er} dura plus de soixante ans, laps étendu de la vie des hommes, suffisant à fixer un souvenir et à consacrer des effets. Henri II, puis Catherine de Médicis, régente ou conseillère des princes ses enfants, continuèrent l'œuvre du roi leur père, et surent en prolonger le bienfait. Le patronage des arts, lié au sort de la cour, accuse la même durée et la même importance. Il commande tout ce qui s'ajouta ou qui renaquit dans la suite, et qui ne saurait pas même s'imaginer sans cela, pour peu qu'on tienne compte de l'histoire.

Tout ce dont la France fut capable dans les temps modernes, à cet égard, date de là; tout ce qu'elle exerça d'action sur le goût de l'Europe aussi. Sa réputation de politesse, de vivacité, d'esprit sociable, a ses commencements dans ce siècle.

Comme les encouragements en venaient du roi lui-même, comme, en même temps que la production des arts,

l'essor des lettres, il gouvernait la vie civile, il faut considérer le soin qu'il apportait à y distinguer les personnes et à se composer cette société choisie qu'on appela la *petite bande du roi*.

A côté de Fontainebleau il n'y avait pas de maison, comme fut Trianon près de Versailles, où, dans un espace plus réduit et sur un moins fastueux théâtre, le roi pût se relâcher de la grande cérémonie, goûter cette liberté de commerce et d'allure que les grands ne désirent si fort que parce qu'elle leur est plus mesurée qu'aux autres hommes. Sans avoir d'endroit propre où s'y abandonner, François n'en forma pas moins le cercle qui convient à de pareilles retraites, et qui au sein du palais même et de ses jardins, fêté et régala par lui, en tint la place.

Nous possédons quantité d'images de ce que depuis Watteau on a nommé les fêtes galantes, et rien n'est si facile que de nous représenter les grâces civilisées de son temps, dans les déjeuners de chasse, les parties de bateau, les collations, les danses champêtres. Plus avare de ses enseignements, l'ancienne peinture ne nous a rien laissé qui aide à se figurer les scènes du même genre à Fontainebleau, auxquelles le château prêta ses galeries, les jardins leurs parterres, la forêt ses déserts, ses roches et ses ombrages. Le cadre du moins nous est connu, ainsi que les mœurs et les figures. Marot nous en dépeint l'esprit, Janet les visages, et l'essentiel des lieux subsiste.

« Les peintures affreuses que les historiens ont faites de la Thébàïde, dit en son vieux guide l'abbé Guilbert, les antres obscurs qu'ils ont décrits et les profondes cavernes qu'ils ont représentées, ne paraîtront jamais que des crayons imaginaires à qui n'aura pas visité le surprenant désert de Franchart. »

Franchart est aujourd'hui un restaurant; les guides Dennecourt, joints aux points de repère que cet ingénieux

cicerone a placés partout dans la forêt, ont fait de celle-ci une promenade parisienne. Elle était alors fort sauvage. Aucun de ses sites ne portait encore les noms passablement ridicules dont la vogue les a barbouillés. Il n'y avait pas alors de *roche-éponge*, de *cavernes du parjure* et du *sycophante*, non plus que de *mare aux fées*, de *chêne des fées*, de *route des sorciers* et de *caverne des sorcières*, qui sentent l'opéra-comique. Tout y était empreint, noms et choses, de la tradition agreste et forestière; tout y respirait la paix profonde des bois, la désolation des roches nues, la vie silencieuse des eaux dormantes. Des ermites logeaient dans ces déserts, à Franchart, à la Madeleine, contre la chapelle Saint-Louis, que ce prince avait bâtie jadis dans un lieu où, perdu à la chasse, son équipage l'avait retrouvé enfin.

Celles auxquelles s'adonnait la cour virent passer, se rejoindre, s'arrêter en plus d'un de ces endroits, la petite bande du roi.

Les forêts, hantées en ce temps-là par des professions disparues, charbonniers, bûcherons, sabotiers, sans omettre les bergers et leurs bêtes, offraient un aspect que nous ne connaissons plus. On les rencontrait par les bois. La distance entre les classes, plus grande qu'aujourd'hui, faisait de l'entretien de ces gens, quand on les abordait, une source d'information curieuse, et l'ouverture d'un monde inconnu. Dans leurs simples et grossiers propos s'exprimait la terreur des lieux, celle entre autres que causait un spectre appelé le Grand Veneur, dont ils disaient que le cor invisible éveillait les échos de la forêt de Bière, et mettait les chiens en défaut.

D'autres fois le vol du héron transportait nos gens dans la plaine. Le roi y prenait un plaisir, que sans doute il faisait partager. Pour y suffire, il avait soin d'élever ce gibier, qu'on lâchait ensuite, dans un bâtiment que remplacent aujourd'hui des casernes encore appelées les Héronnières.

Plus près du château, dans les jardins, des parties moins pleines d'imprévu durent rassembler cette société. Le clos racheté des Mathurins avait un étang, sur lequel donne la cour de la Fontaine, où l'on allait en barque, et où, dans un petit cabinet que le roi bâtit en son milieu, et qui, plusieurs fois ruiné, fut autant de fois rétabli, on se livrait au plaisir de la pêche.

Plus à l'écart était le jardin des Pins, au fond duquel une grotte offrait la récréation de sa solitude et de sa fraîcheur, imitation de celles que l'Italie mettait dans ses jardins, et dont le palais du Té, à Mantoue, où s'était formé le Primatice, possède un exemple. Ornée à l'intérieur de peintures exquises, de coquillages et de cristaux, elle montrait en façade quatre atlantes et deux termes, dont les formes, imitant un bossage rustique, achevaient l'aspect de cette construction, à la fois bizarre et charmante.

Là, sans aucun doute, trouvaient place quelques-unes des collations dont parlent les écrits du temps. Les pins en voilaient la retraite, le grès dont elle est faite défiait la chaleur, l'eau qui s'y épanchait du haut d'une niche rustique réjouissait l'oreille et donnait du frais. Des contes absurdes, que Champollion-Figeac eût fait sagement de ne pas répéter, ont assuré qu'on se baignait dans cette fontaine, et qu'un pareil réduit situé hors du château, ouvert et donnant sur le jardin, servait d'étuves; que de plus la friponnerie du roi, qui ne saurait manquer en pareille rencontre, y avait ménagé une cachette avec un jeu de glaces, afin de voir les dames dans le bain. Négligeons ces sottises. Comme dans tous les jardins où de pareils endroits ont servi au goûter et à la conversation, ce qu'il faut supposer, c'est que cette eau servait à rafraîchir le vin, et qu'on y mettait les bouteilles.

Nul témoignage complet ne nous fournit le nom des dames qui firent partie de la petite bande.

Pour deux au moins cela est certain : Mme de Canaples,

qu'avant son mariage on appelait la belle Assigny, et la baillive de Caen, Mme de Lonrai, de la maison de Lafayette. On ne peut douter que Mme d'Étampes s'y trouvât, ainsi que ses deux sœurs, Mme de Cany et Mme de Vertus, et peut-être sa nièce, nommée la petite Heilly. Les dames auxquelles Marot a rimé ses étrennes, terminées par des étrennes au roi, durent pareillement en faire partie. Là se lisent parmi les femmes mariées les noms de l'amirale de Brion, Françoise de Longwy, de Mme de Lestrangle, Marie de Langeac, de Mme de Bressuire, Jeanne de Brosse, dont le mari était Laval, de Mlle de Duras Barbe Cauchon, qui fut Maupas, la jeune, dont le moineau mourut déploré par Marot, de Mlle de Macy, qui fut Monchenu et en secondes noces Mme de Pont, enfin de la grand'sénéchale Mme de Maulevrier, femme du grand sénéchal et gouverneur de Normandie, que nous nommons Diane de Poitiers.

L'histoire de cette personne célèbre, qui ne fut jamais maîtresse de François I^{er}, mais de son fils Henri II seulement, n'a couru dans le public que sous de si fausses couleurs, qu'on aura peine à l'imaginer dans ce cercle d'une cour décente, veuve depuis peu, mère de deux filles, et ne songeant assurément à prévaloir dans la faveur du roi sur aucune de celles qui l'approchaient.

Elle montrait déjà ces dehors imposants qui la firent admirer de la cour, en même temps que le savoir et l'érudition, dont les femmes, non moins promptes que les gentilshommes à suivre les désirs du roi, voulurent désormais paraître ornées. L'exemple de la reine de Navarre était imité par ses nièces, filles de France, comme il l'avait été de la duchesse de Ferrare, et Mme d'Étampes elle-même ne dédaignait pas de joindre dans sa personne le charme des belles connaissances et des langues à ceux qui lui avaient conquis le cœur du roi. Sainte-Marthe dans une de ses préfaces l'appelle « la plus savante des belles ».

En fait de jeunes filles, dans la petite bande, paraissaient sans doute Bonneval, les deux Miolans, Torcy, Lachapelle, Châtaigneraie, qui fut Mme de Dampierre, Tallart, qui fut duchesse d'Uzès, à laquelle deux yeux à fleur de tête, dans un petit visage malin, valaient de la part du roi, ami des sobriquets, le surnom de *grenouille*; ce qui, dans une pièce rimée en son nom par Marot, lui fait dire qu'elle nage dans les eaux royales en compagnie de deux autres, le dauphin et le chabot, soit le prince fils du roi, et l'amiral.

De telles plaisanteries rendent certainement l'écho des folies joyeuses qui se débitaient dans ces rencontres, où régnaient l'enjouement, l'esprit et la beauté. Après Mme d'Étampes et Diane, le plus superbe de ces visages était celui de Mme de Lestrangle, et le plus gracieux celui de Bonneval.

A la beauté de Lestrangle,
Face d'ange,
Je donne longue vigueur,

dit Marot, et ceci à Bonneval :

Sa fleur durer ne pourra
Et mourra,
Mais cette grâce laquelle
La fait trouver toujours belle,
Demourra¹.

I. Demeurera

Brantôme s'est complu, dans une liste, à énumérer les cardinaux dont la présence relevait, avec celle des dames, la cour de Fontainebleau, et il est à retenir que les recueils de crayons nous les offrent ainsi à la file, et composant le plus imposant des cortèges. Avec le cardinal de Bourbon, on y voit le cardinal d'Amboise neveu, le cardinal d'Armagnac, le cardinal de Tournon, le cardinal de Givry, le cardinal Farnèse, le cardinal de Châtillon, le cardinal de

Lorraine Jean, premier chapeau dans la maison de Guise.

En attendant que le cardinal neveu de ce dernier décorât les règnes suivants de son train de prince, le cardinal de Ferrare emportait sur tous ces prélats le prix de la magnificence. Il était frère du duc Hercule II, son ambassadeur auprès du roi, et une partie des affaires d'Italie roulait sur lui. Il avait l'archevêché de Lyon, des revenus immenses, et renouvelait en sa personne ce prestige, le premier de l'Italie, que les Este, protecteurs de tous ses plus grands poètes et patrons éminents des arts, s'étaient conquis. Cela achevait de lui donner près du roi le lustre et l'autorité. Il était beau-frère de Renée, fille de Louis XII, ce qui l'apparentait au sang de France.

Dans son évêché de Langres, il est certain aussi que le cardinal de Lénoncourt s'était fait le patron des gens de lettres et des artistes. Tous ces prélats et tous les gentilshommes suivaient à cet égard autant qu'ils le pouvaient, dans leurs domaines, l'exemple du trône. Pour commencer, ils bâtissaient. Comme le maréchal de Gié avait bâti le Verger, Boisy bâtit Oiron, l'amiral son frère Bonnivet, Galiot Assier, d'Urfé la Bâtie, les Guises Joinville, Montmorency, Écouen et Chantilly : toutes maisons superbes, qui parfois rivalisaient avec celles du roi même. Les grands magistrats n'étaient pas les derniers à imiter cette magnificence. Les Robertet avaient Bury, les Bohier Chenonceaux, Duprat Nantouillet.

Quand il fut décidé que le roi ferait ses plus longs séjours à Fontainebleau, les grands se mirent à bâtir auprès. Une ville se forma bientôt des demeures ainsi sorties du sol. Il y eut un hôtel d'Albret, un hôtel de Vendôme ou grand Navarre, un hôtel de La Roche-sur-Yon, depuis Montpensier, dont le beau portail demeure, des hôtels de Nevers, de Rohan, de Martigues, de Randan, depuis Larochefoucauld, de Montmorency, d'Écosse, de Savoie, de Nemours dit

le petit Ferrare. Le grand Ferrare, dont la porte est aussi conservée, était l'hôtel du cardinal, bâti par lui, et le plus splendide de tous pour la décoration et pour les fêtes.

Dans ce somptueux décor, parmi ce brillant commerce, des soucis, hélas ! autres que ceux de l'État ne cessaient pas d'assaillir le prince. De grands malheurs privés l'éprouvèrent. Toute cette cour fut mise en grand deuil, quand le dauphin François, âgé de dix-huit ans, ayant bu froid tandis qu'il s'échauffait à jouer à la paume, prit soudainement un mal qui le fit s'aliter à Tournon, et au bout de quelques jours l'emporta.

Sa jeunesse et l'espoir du royaume, qui reposait en lui, joints à une bonne grâce qui aux noces de son frère lui avait conquis tous les cœurs, le firent amèrement regretter. Les sentiments ardents du roi, touchés au plus vif du cœur des hommes, s'épanchèrent dans un désespoir sans bornes. On cria au poison, versé de la main de l'Autriche. Brantôme a là-dessus toute une fable transmise par quelque commère de cour, qui n'omet ni le gobelet où, par un secret hérité des rois de Portugal, l'eau froide quand on a chaud ne fait autrement pas de mal, ni le bord du puits où le page s'en va le poser pour tirer de l'eau, ni l'instant de distraction durant lequel la drogue y est jetée par un coupable, qu'il ne veut non plus nommer qu'on se nommait, dit-il, « celui qui brûla le temple d'Éphèse ». C'était l'échanson du prince, appelé Montecuculli, dont on s'empara, et à qui la torture fit avouer tout ce qu'on voulut.

Aux accusations dont on le chargeait ainsi, l'empereur fit répondre que Catherine de Médicis, par ambition de succéder au trône, avait fait le coup. Incapable de modérer la haine que lui soufflait le désespoir, le roi laissa rouer le malheureux, qui fut tiré à quatre chevaux.

Il faut dire que tout le monde crut au complot. Dethou et Malherbe y croyaient cinquante ans après, et Bèze, déplorant

en vers latins touchants la mort du prince, écrit que, Mars désespérant de le vaincre, la ruse avait fait son office :

Agressusque dolo, et crudelis fraude veneni.

Six mois après, le château reprenait son air de fête pour marier à Jacques V, roi d'Écosse, Mme Madeleine, sœur du prince défunt.

On fondait alors sur l'alliance écossaise des projets qui devaient aboutir à faire Marie Stuart reine de France, et qui furent déjoués par le supplice de cette reine. Alors ils étaient dans leur fraîcheur. Les maisons royales fraternisaient; les rameaux de la maison de Stuart brillaient dans les rangs de nos gentilshommes, et le duc d'Albany était l'oncle par mariage de Catherine de Médicis.

Par malheur, les fêtes qui les mettaient à l'honneur furent suivies d'un triste lendemain; l'heure de la nouvelle épouse était marquée comme celle du dauphin. Un an n'était pas écoulé, que Madeleine de France terminait ses jours à Édimbourg, n'ayant pas encore atteint seize ans; tant la mort fauchait à coups précipités dans la famille d'un prince en qui le plaisir de vivre n'éteignait aucun des sentiments qu'exaspèrent de pareils malheurs. Le même auteur qui ramasse l'histoire de la cachette pratiquée dans la grotte du jardin des Pins nous régale, à propos des noces de la princesse, d'un épilogue. Il conte que le roi d'Écosse, avant d'épouser, s'y cacha, afin de contempler sans voiles sa fiancée, qui s'y alla baigner tout à point, décidé sans doute à s'en retourner garçon s'il ne la trouvait pas à son goût.

D'autres contes épanchés de la même source courent sur le Fontainebleau d'alors, et peuplent la chronique de fantômes cornus que les guides ont recueillis avec avidité.

La grand'sénéchale Diane de Poitiers est supposée avoir haï dans Mme d'Étampes une rivale, et les deux peintres

Primatice et Rosso avoir brûlé d'envie l'un envers l'autre par l'émulation du même art. Comme le premier eut la faveur de Mme d'Étampes, ne faut-il pas que l'autre se soit prévalu de celle de Diane ? En conséquence, une figure prise pour celle de la déesse de la chasse, que nous possédons en gravure, représenterait Diane de Poitiers et serait le vestige d'une peinture mise par le Rosso dans la galerie pour lui plaire. Mais comment la favorite du roi aurait-elle souffert pareil défi ! Mme d'Étampes fit effacer le tableau, et peindre à la place une Danaé, que le Primatice fit à son image.

Il y a trois sortes de légendes : celles du peuple, où puisent avec profit les auteurs des Odyssées et des Rolands ; celles que les romanciers fabriquent, sans parvenir à les rendre aimables ; celles que les historiens inventent par prévention ou légèreté, qui sont communément ridicules. La Danaé, il est vrai, est en place ; mais elle n'a pas les traits de la duchesse d'Étampes ; la gravure n'a pas ceux de la grand' sénéchale, et ne représente pas même Diane, mais une allégorie à la fontaine Bleau. Enfin, on n'a pas la moindre raison de croire que Diane et Mme d'Étampes se soient haïes, ni que les deux peintres, qui travaillaient ensemble, aient voulu se faire pièce l'un à l'autre en servant des dames, dont l'une au moins, Diane de Poitiers, ne patronna assurément ni l'un ni l'autre.

L'idée que ces fables nous donnent des mœurs de cour n'en est pas le moindre inconvénient. Elles font croire qu'une favorite du roi pouvait effacer les tableaux qu'il commandait, et que les peintres allaient se mêler de pareilles querelles. Rien moins. Ils restaient à leur place, et le roi ne souffrait pas qu'on intervînt dans ces affaires.

Plus le temps marchait, et plus on s'aperçoit qu'il avait établi son ascendant, et que tout ce qu'il avait mis de nouveautés en mouvement lui obéissait.

Dans les arts il sut régler la besogne des deux artistes qu'il employait. Le Rosso, maître dans l'ornement, doué à cet égard d'une invention prodigieuse, dessina pour lui mille objets : des salières, des vases, des coquilles, tout un buffet, et jusqu'à des caparaçons de cheval. Le Primatice, pourvu d'un goût exquis, fut son conseil pour les collections. C'est à lui que le roi s'en remit de rechercher les antiquités en Italie.

Avec la recherche des manuscrits, c'était un de ses grands soucis. Il avait des agents sur place chargés de solliciter ceux qui possédaient de belles pièces de les lui vendre. Vasari nomme en plusieurs endroits Jean-Baptiste della Palla, un de ces agents, qui dépouillait (comme il dit) Florence de ses œuvres d'art au profit du roi de France. Je ne sais combien d'épigrammes latines et françaises célèbrent des Vénus ou autres statues antiques dont il faisait l'acquisition. Non content des originaux, on prenait les moules de ce qu'on ne pouvait pas emporter. Ceux des bronzes qui ornèrent les jardins de Fontainebleau avaient été rapportés ainsi. Le Primatice les jeta en bronze, aidé de Vignole, le fameux architecte, qui fit le voyage de France pour surveiller la fonte. Dans le même genre, le cardinal de Ferrare fit fondre pour lui d'après l'antique le *Tireur d'épine* qui est au Louvre.

Des peintres n'étaient pas les seuls ouvriers d'art qu'il eût demandés à l'Italie. Rustici, sculpteur de Florence, savant dans l'art du bronze, fut aussi à ses gages, et travailla à une statue du roi à cheval dans une maison du faubourg Saint-Germain, qui en garda longtemps le nom de *maison du cheval de bronze*. Il avait aussi un graveur en médailles, Mathieu del Nassaro, de Vérone, et, pour couronnement des ouvrages qu'il requérait des arts précieux, l'orfèvre le plus fameux de son temps, dans la personne de Cellini.

On étonnera beaucoup de personnes en leur disant que la collection de tableaux du roi de France, que Louis XIV



La Porte Dorée, construite en 1528.



Galerie François I^{er} « L'Ignorance et les vices
chassés du royaume » par Le Rosso.

mit à Versailles et qui fait le fonds du musée du Louvre, eut à Fontainebleau son commencement, dans l'appartement des Bains. Il en est ainsi. Des salons de repos, qui dans cet appartement faisaient suite aux étuves, furent d'abord ornés de ces peintures. Six chambres composaient le bain du roi, situées sous la galerie au fond de la cour de la Fontaine, en vue de l'étang et de la forêt.

L'époque y mettait beaucoup de luxe. Il y avait le bain proprement dit ou étuves, les bains de vapeur, qu'on nommait étuves sèches, la chambre des barbiers où l'on tondait la barbe et les cheveux, puis trois pièces destinées au repos ou au sommeil. De belles peintures, des stucs en abondance, rendaient ce réduit magnifique. Dans la chambre des étuves était peinte à la voûte, par le Primatice, l'histoire de Calisto. Dans les trois chambres annexes, le roi mit ses tableaux. Il y mit la *Joconde* de Léonard de Vinci, la *Charité* d'André del Sarte, une *Madeleine* du Titien, une *Léda* du Rosso, le *Saint Michel* de Raphaël, vingt chefs-d'œuvre reçus en présent des princes, achetés par ses agents, peints par des maîtres à ses gages. Ces tableaux n'étaient pas accrochés, mais fixés au mur au milieu d'ornements de relief, qui leur servaient de présentation.

Le préjugé moderne risquera d'être scandalisé de cet usage. C'est que nous voulons que le goût s'immole devant le chef-d'œuvre; alors il se le subordonnait, le faisait entrer dans l'existence, le mettait au nombre de ses plaisirs. Celui que donnent les arts prenait place chez le roi entre les délassements physiques, et comme pour assurer la sincérité de son goût, la peinture semblait n'avoir, dans la recherche qu'il en faisait, d'autre rôle que de fournir à la volupté.

On sait peu de chose de la place qu'il fit à la musique. Des joueurs d'instruments, joueurs de violon, joueurs de luth, joueurs de cornet, faisaient partie de sa maison. Tant pour accompagner les danses de la cour que pour récréer

ses oreilles, il en fut fait certainement grand usage. « Ne savez-vous pas de quelle puissance est la musique ? dit chez Despériers une dame, au docteur qui blâmait les danses. Le son des instruments entre dans l'esprit de la personne, et puis l'esprit commande au corps. Vous avez beau blâmer nos danses, il faudrait nous ôter les pieds et les oreilles ; je vous assure que si j'étais morte et que j'ouïsse un violon, je me lèverais pour baller. » On dansait en habit de cour ; on dansait en travesti souvent aussi. Les mascarades étaient fréquentes chez le roi. Le Rosso en dessina des costumes, avec des masques pour les visages.

On s'y amusait aussi beaucoup des fous. C'était alors le divertissement des princes, un peu différent de celui que nous imaginons parfois.

Nous nous les figurons pleins de bons mots. Il est vrai qu'ils avaient franc parler, et qu'un fou par là faisait des siennes, mais à la façon des enfants, dont les rencontres n'ont de sel que par défaut de discernement. Rien ne ressemble moins au Triboulet véritable que celui de la légende romantique. Ces petits monstres faisaient rire les princes, comme à la campagne les idiots font rire les gens de village. Surtout il y avait à la cour une engeance qui y prenait plaisir : c'étaient les pages.

Despériers conte qu'ils avaient attaché l'oreille de Caillette à un poteau avec un clou. Le pauvre innocent demeurait en silence, sans autre appréhension « sinon qu'il pensait être confiné là toute sa vie ». Un gentilhomme passe, demande qui a fait cela. « Le reconnaîtras-tu ? — Oui », dit Caillette. Et nos fripons de défiler. « Est-ce toi ? — Nenni. — Et toi ? — Pas davantage. » Celui qu'on aurait pris allait être fouetté. Aussi chacun répondait-il : « Non, monsieur, je n'y étais pas. » Quand le dernier eut passé, croyant que c'était à son tour de parler, Caillette dit : « Je n'y étais pas aussi. »

Quand le roi entra dans Rouen, Triboulet y était, faisant galoper son cheval. Le maître, qui le gouvernait et ne bougeait d'auprès de lui, menaçait de le battre s'il n'arrêtait. « Ce méchant cheval, dit le fou, je le pique tant que je puis, encore ne veut-il pas demeurer. » Le conteur ajoute que « quand elle se met à faire ces belles pièces d'hommes, Nature a envie de s'ébattre ». Quelque ébattement qu'il y ait, nous jugeons aujourd'hui que ce fut de trop que d'en faire un office de cour.

C'est qu'il régnait alors par le monde une gaieté qui ne faisait pas de cérémonie, et prenait sans façon son aliment partout. Le trait d'esprit était ce qu'elle recherchait le moins. La première bizarrerie venue, une farce en action, lui suffisait.

Les conteurs du temps en sont témoins, Rabelais le premier, qui (l'ordure mise à part) épanche une verve comique d'une authentique pureté, où ne brille pourtant nul raffinement. La finesse est dans la peinture, et dans le goût qui en choisit les traits. L'attaque du clos de Seuillé, la tournée des églises où Panurge gagne les indulgences, le marchand de moutons précipité dans la mer avec ses bêtes, sont des aventures fort grossières, et des tableaux exquis et achevés. La société avait l'esprit fait ainsi, et pour longtemps encore, puisqu'on vit Louis XIV pousser de grands éclats de rire au *Bourgeois gentilhomme*, où Molière n'a pas raffiné davantage.

Du haut d'une galerie de Fontainebleau, l'abbé de Saint-Ambroise aperçoit un homme nouveau venu, errant seul en peine dans la Basse-cour; l'abbé de Saint-Ambroise se vante aussitôt de l'« accoutrer ». Il descend. « Que faites-vous dans cette cour ? » L'abbé avait le nez court et retroussé. « Je regarde, dit l'autre, qui a le plus beau nez. » L'abbé remonte. « Corbleu, dit-il à ses compagnons, mon homme m'a payé tout comptant. » C'était assez pour les faire rire.

Et encore plus, de ce que, pour ne pas rester coi, l'abbé,

voyant que le roi était à une fenêtre, le désigne au regardeur de nez, disant : « Voici donc celui que vous cherchez. » Car de fait, ajoute le conteur (Despériers encore), le roi François, « outre qu'il était royal de toute façon, avait le nez beau et long » autant que l'autre l'avait court. Aussi le mettait-on de la fête, sans plus de souci de la majesté.

L'auteur nomme son conte « une réponse de nez ». De pareils traits exemptent du reproche de pédanterie une cour où, avec cela, les docteurs avaient autorité, et où les jolies femmes savaient le grec. Avec tout le soin qu'il eut de garder sa royauté, François avait l'art d'y laisser mêler sa personne. D'Italie, où Merlin Coccaïe avait donné l'exemple d'une poésie burlesque comme nous n'en possédâmes jamais, il souffrait de recevoir l'épître où l'Arétin le sollicite de six cents écus, accordés à ce fameux libertin et poète, à Nice, où il suivit le pape quand on maria le duc d'Orléans. Tout le morceau n'est qu'une risée, dont on ne peut douter que le roi se divertit.

On ménageait fort l'Arétin, dont la satire était redoutée, et qui pratiquait sur les princes l'opération que nous appelons *faire chanter*. Charles-Quint le combla de présents; François, moins prodigue envers lui et qui peut-être eut moins de raisons de le craindre, lui fit cependant ce cadeau, qu'il ne restait plus qu'à faire payer par le grand maître. « Roi très chrétien, vous êtes mon Dieu, dit le drôle. J'ai votre portrait chez moi de la main du Titien. Je tombe à genoux devant et je l'adore, comme un pèlerin de Saint-Job, qui va s'y faire guérir et se ruine en chandelle,

*Chè a San Giobbe abbotisconsi di cera
Quando del mal comune hanno il martoro. »*

Suivent vingt quiproquos et balivernes.

L'envoyé qui portait ce placet à la cour reçut la somme, puis la perdit à Rome, au débotté, au jeu du cardinal Gaddi.

Marot plaisante plus discrètement, quand il écrit au roi pour le tirer de prison :

Vous n'entendez procès non plus que moi :

Ne plaidons point; ce n'est que tout émoi¹.

Je vous en crois, et je vous ai méfait².

Encor posé le cas que l'eusse³ fait,

Au pis aller n'y cherrait⁴ qu'une amende.

Prenez le cas que je vous la demande⁵ :

Je prends le cas que vous me la donnez.

1. Tracas

2. Offensé

3. Je l'eusse

4. Tomberait

5. En demande

[remise

Français ou italiens, de tels vers ne se laissent adresser qu'à un maître que le badinage ravit.

La mort déplorable du dauphin François mit au rang d'héritier du trône Henri duc d'Orléans, et fit de Catherine de Médicis, comme dauphine, la première de la cour après la reine. Mais comme aucun enfant ne naissait de son mariage, l'honneur d'être mère du roi à venir lui manquait.

Bèze eut beau, quand naquit celui-ci, faire compliment à ce jeune Hercule des dix années mises à le forger, pareilles à la longue nuit qu'afin de former l'autre Jupiter dut passer chez Alcmène, cela ne consolait pas la cour, tandis que ces années couraient, et dans les étrennes de Marot, Catherine reçoit ce compliment :

A madame la Dauphine

Rien n'assigne¹,

Elle a ce qu'il faut avoir;

Mais je la voudrais bien voir

En gésine.

1. Je n'assigne rien

L'amitié que le roi eut pour elle ne s'en trouvait pas refroidie. Elle voulut être de la petite bande. Le roi lui en sut bon gré, dit Brantôme, « voyant la bonne volonté qu'elle avait d'aimer sa compagnie, et l'en aima toujours davantage ».

La petite bande faisait au besoin faux bond au séjour de Fontainebleau, allant huit jours, dix jours, quelquefois plus, passer le temps dans quelque maison royale, ou chasser dans quelque bois, où la dauphine ne quittait pas le roi et courait toujours à ses côtés. Car elle montait hardiment à cheval, et fut la première, dit le même auteur, « à avoir mis la jambe dans l'arçon, d'autant que la grève y est bien plus belle et plus apparente que sur la planchette ». A la paume, au tir à l'arbalète, où le roi conviait les dames, elle était aussi la première, si adroite à tirer et curieuse de cet exercice, que quand elle allait à la promenade, elle y faisait porter son arbalète.

Elle inventait aussi des jeux, des danses et des ballets quand le mauvais temps, suspendant la chasse et les promenades, renfermait cette cour avide de grand air, et la ramenait aux entretiens galants, brillants du feu de l'esprit et des dons de la science.

IL n'y a pas de plus grand plaisir pour un artiste que de montrer son œuvre. Le roi travaillait depuis vingt-cinq ans à la sienne, quand il la fit voir à Charles-Quint.

Les deux princes s'étaient réconciliés, contraints par le jeu des affaires, qui sont en changement perpétuel. L'accusation d'avoir empoisonné le dauphin fut oubliée, comme la prison de Madrid. L'empereur promettait de rendre le duché de Milan au troisième fils du roi, duc d'Orléans depuis que Henri était dauphin. Il demandait à traverser la France pour aller réduire Gand, révoltée contre lui. François le lui permit, porté par des raisons que les historiens ont présentées diversement, omettant la plus assurée, qui est le plaisir qu'il eut d'éblouir son rival, par les splendeurs d'une cour telle qu'il ne s'en était jamais vu.

L'Italie était dépassée, et ce n'est pas à Vienne qu'on eût pu trouver rien d'approchant. Charles ne connaissait de la protection des arts que ce qu'en avait pratiqué Maximilien son aïeul : honorer et pensionner les peintres sans diriger

leur production; ce qu'avait fait pour commencer François I^{er} sans aboutir.

Je ne sais combien de censeurs ont parlé légèrement des talents des maîtres de Fontainebleau, sans prendre garde aux effets produits par leurs ouvrages, qui furent un avancement sans pareil du goût, un développement immense de la production. L'exceptionnelle éminence des talents n'est pas toujours ce qui produit ce résultat. Assurément le Titien dépasse le Primatice par ce côté. Cependant l'empereur le protégea, se fit peindre dix fois par lui, ramassa dans son atelier le pinceau qu'il avait laissé tomber, sans faire autre chose qu'enrichir les musées de quelques toiles superbes, et la chronique d'une anecdote. Ni ses provinces héréditaires ni l'Allemagne n'en recueillirent rien. Dans aucune résidence décorée par le maître une cour formée au goût et à la politesse ne servit d'exemple à ces contrées. Aucune manufacture, travaillant sur ces modèles, ne porta par toute l'Europe la renommée de l'empereur, et la richesse dans ses États. En France, le génie de Léonard n'avait pas fait plus d'usage. Le roi n'en retira que l'honneur d'orner d'un grand nom la Renaissance française, et la possession de quelques chefs-d'œuvre.

Il voulait davantage. Il aimait en connaisseur les œuvres d'art et les tableaux; mais il avait l'œil aussi au profit que le royaume devait en recueillir, par la production qu'elles inspirent. Il unissait en lui Charles I^{er} et Colbert, et, quant à l'avantage qu'en retirait la vie de société, Louis XIV.

Quelque chose de l'éblouissement que ce dernier causa en son temps aux princes allemands est comme annoncé dans la réception que François I^{er} fit à l'empereur. Bien autrement que dans le camp du Drap d'or, où l'on ne rivalisa que de luxe, la France y étalait cette fois ses talents dans l'art de s'en servir. Comme les alliances des princes et le sort des empires étaient en jeu bien plus encore dans cette

entrevue que dans la première, le monde civilisé y était attentif, et cela contribuait à répandre l'éclat des fêtes qui s'y donnèrent.

Tout le temps que l'empereur en fut régalé, les historiens se plaignent que François I^{er} n'ait pas remis sur le tapis le Milanais et la promesse qu'on avait faite de le céder. En effet, dans la circonstance, le roi ne se piquait que d'une réception courtoise, d'où les affaires sont écartées. Comme il les traita toujours mal, il est probable qu'elles eussent fait peu de profit, ayant été mal conçues, mal soutenues, bâclées par la faiblesse et par l'impatience. Mais la pièce de cérémonie, servie par des ressources dès longtemps préparées, splendidement conçue et réalisée avec amour, réussit prodigieusement.

Mille fables courent à ce sujet, où s'étale le peu d'intelligence des inventeurs : de Triboulet (qui alors était mort) disant au roi qu'il était plus fou que lui de ne pas arrêter l'empereur ; de Mme d'Étampes achetée par ce dernier au moyen d'un diamant qu'il laissa tomber et qu'elle ramassa. Tous nous dépeignent le roi combattu entre l'envie de retenir prisonnier son rival, et la chevalerie qui défendait cette fraude. Mais ce n'est que de la littérature, et il n'y a pas le moindre témoignage de cela.

Non, vraiment. Dans cette occasion, le roi ne visa qu'à être un hôte élégant, courtois, magnifique, entouré d'une noblesse formée à toutes les politesses et à toutes les cultures, dans le cadre de maisons et de jardins splendides, que tous les arts avaient ornés. C'était une partie comme une autre, et en tout cas c'était la sienne.

Il la gagna. L'accueil fait à l'empereur dans la cour du roi très chrétien fut un spectacle à tout le monde civilisé ; il classa l'effort de vingt ans. Hors Rome et le pape, il ne pouvait y avoir de comparaison à faire du roi à cet égard qu'avec Charles, son rival en puissance. Celui-ci le sentait

peut-être, peut-être en était-il jaloux, comme le furent plus ou moins les princes de deçà les monts. Mais les jalousies cessent lorsqu'elles sont trop loin de compte. Ce qui s'offrit à l'empereur alors décourageait l'émulation. La chronique n'a gardé le souvenir que de l'admiration qu'il en conçut.

Le dauphin et son frère allèrent au-devant de lui, le dauphin à Bordeaux, le duc d'Orléans jusqu'à Bayonne. Partout où le train royal passait, menant l'hôte de France, c'étaient des entrées dans les villes, réjouissances populaires, et grande chère partout. Le roi se trouva à Châtellerault, l'embrassa, et, le menant par ses diverses maisons, ne cessa de l'entretenir de fêtes, de parties de chasse et de tournois : tout cela brillant de dépense et de goût.

Le solide y était aussi. L'empereur fut surpris de trouver en toute occasion et en quelque endroit que l'on se trouvât, fût-ce village ou forêt, la table du roi si bien servie. Et comme les gentilshommes qui l'accompagnaient lui dirent qu'à celle où le grand maître les traitait l'abondance et la variété n'étaient pas moindres, Charles se divertit à l'aller surprendre et dîner avec lui, et convint qu'on ne l'avait pas trompé, « trouvant cette table aussi bien garnie et pourvue et chargée de vivres aussi bien apprêtés et assaisonnés, comme s'ils eussent été dans Paris ou dans une autre bonne ville de France ». On était sur les routes, ce qui fit dire à l'empereur, continue Brantôme, de qui ce témoignage est pris, « qu'il n'y avait une telle grandeur au monde que celle d'un tel roi de France ».

Ces témoignages de cuisine ont leur prix. *Ex ungue leonem*. Un prince souverain juge d'une cour par l'office, comme un général, d'un régiment, au paquetage. Une seule réception préparée manqua. Ce fut quand le feu prit aux torches dans le château d'Amboise, où le train du roi s'arrêta.

Il y aurait une revue à faire des accidents survenus dans ces fêtes de cour, témoins de la peine qu'on éprouvait à

régler un train d'existence qui depuis a paru si facile. Outre l'aventure du sanglier qui jeta l'émoi aux noces du duc de Lorraine, celles de Laurent de Médicis avaient vu se produire dans le même Amboise, au siège de la ville de bois, des bagarres où plusieurs gentilshommes foulés aux pieds trouvèrent la mort. Cette fois le contretemps vint du nombre immense de flambeaux dont on eut soin d'éclairer les montées, pour que l'empereur, qui arriva de nuit, y vît comme en plein jour.

Le corps de tous ces flambeaux s'alluma et, mettant le feu aux tapisseries, ne fit plus qu'un brasier, qui jetait une fumée si épaisse qu'on faillit étouffer.

De là on fut à Fontainebleau, où tout se trouvait préparé. Le Rosso et le Primatice avaient dressé les décorations, les figurations, tout le plan des fêtes.

Quand l'empereur approcha du château, il fut d'abord surpris de voir sortir du bois une troupe de personnes déguisées en dieux et déesses bocagers, qui, « au son des hautbois s'étant assemblés et accourus (dit le père Dan), composèrent une danse rustique », non moins agréables « en la bizarre façon dont ils étaient revêtus, qu'en l'ordre et aux passages qu'ils tenaient ». Toute l'érudition de l'époque se donnait rendez-vous dans de pareils travestis. Le ballet fini, les sylvains et les hamadryades s'étant retirés dans le bois, le cortège poursuivit sa route.

La chaussée de Maintenon, qui retient les eaux de l'étang, faisait alors l'accès du château; l'entrée avait lieu par la voûte chargée de deux loges ouvertes que nous nommons Porte dorée, toute décorée de précieuses peintures. Elle ouvre sur la Cour ovale, dont on faisait l'honneur aux hôtes, tout à côté de la vis ou escalier tournant qui mène à l'appartement du roi. A l'entrée de la chaussée avait été dressé un arc de triomphe orné de trophées, où le roi et l'empereur étaient peints accompagnés de la Paix et de la Concorde.

Un concert de musique y accueillit l'empereur, après quoi, trompettes sonnantes et tambours battants, il fit son entrée au château. Le roi l'attendait dans la galerie.

On avait depuis peu agrandi le château.

Au bout de la terrasse donnant sur la Basse-cour, on avait chargé le rez-de-chaussée de deux étages qui formaient le pavillon des Poêles, nommé ainsi de ceux qu'on y mit, à la mode d'Allemagne (disent les vieilles descriptions), sans doute par égard pour Charles-Quint, car là fut son appartement, qu'il fallut chauffer, car c'était en décembre. Tout cet appareil veut être imaginé au sein d'un paysage d'hiver, quand les bois dépouillés se font plus majestueux, et que le soleil plus bas pénètre au fond des salles, dont il faisait briller les ors et les peintures. Au milieu de la cour de la Fontaine, une grande colonne ornée et dorée jetait à son sommet des flammes dont s'éclairait la nuit, tôt venue en cette saison, et, par différents orifices ménagés dans son piédestal, versait des ruisseaux de vin et d'eau pure.

Tous les plaisirs qui se peuvent inventer et que le château rendait faciles firent du peu de jours passés à Fontainebleau un enchantement continu. Tout y fut offert avec art à l'admiration de l'empereur : les soupers magnifiques, les tournois, les feux d'artifice, le déploiement des chasses somptueuses, les combats à pied et à cheval, les entretiens galants, l'érudition gracieuse, la beauté des femmes relevée du bon goût de leurs ajustements, et parmi tout cela la personne du roi, telle que la dépeint l'Arétin, de manière à rendre jaloux tous les princes de l'Europe.

*Quell' affabilità, quella dolcezza,
Quel largo andar, quella galanteria
E quella chiara e nobil allegrezza...
Quel parlar con ognun, chè sempre usate.*

« Cette affabilité, cette douceur, cette démarche superbe

et ces façons gracieuses, une gaieté surprenante que la noblesse accompagne... et cette bonne volonté de parler à tout le monde. »

L'entrée à Paris eut lieu le 1^{er} janvier. Grand branle-bas, délégations, cortèges, arcs de triomphe, fontaines au coin des rues, harangues débitées sur des estrades par des travestis mythologiques, tout l'Hôtel de ville en frais et en mouvement, la cour servant de spectacle et défilant par les rues étroites, où s'écrase le populaire. On n'avait jamais vu d'empereur, il n'y en avait qu'un en Europe. Charles avait couché à Vincennes et faisait son entrée par la porte Saint-Antoine. Quand le canon de la Bastille l'annonça, on peut imaginer la presse, les acclamations, les commentaires, couverts par les cloches des paroisses et des monastères, qui toutes sonnaient à grande volée. Le roi et l'empereur menaient le cortège à cheval, derrière venaient les deux reines de France et de Navarre, portées dans la même litière, ensuite les princes et les princesses, ensuite la cour.

On descendit au Louvre, où les corps vinrent rendre leurs devoirs et la ville offrir son présent. Entre les premiers, vêtus de satin noir, Budé, vénérable par l'âge et par la science, qui tenait du roi une charge de maître des requêtes, brillait par son noble maintien. La reine, aux fenêtres auprès de son frère, lui nommait la cour et la ville. L'empereur, apparemment enivré de tant d'accueil, se faisait bienveillant à tous. Il dit à M. de Vendôme : « En passant par Cambrai j'arrêterai à La Fère pour voir votre grand'mère. » La reine lui disait : « Voilà Nevers, voilà Rohan, voilà d'Aumale. »

Pour présent, à l'Hôtel de ville, on avait songé à un buffet. Le roi, qui veillait à tout, leur dit : « L'empereur est rassasié de buffets. Les tapisseries de son pays de Flandre le dégoûtent, parce qu'on n'y voit, dit-il, que banquets, pots, tasses et raisins, qui sont actes de mangerie. Gardez le buffet pour le premier ambassadeur que vous aurez à

régaler.» Le présent, en conséquence, fut un Hercule d'argent, grand comme la nature, que le Rosso avait dessiné, plantant en terre deux colonnes, propres à servir de flambeaux, qui faisaient l'emblème de l'empereur, et portaient la devise : *Plus outre*.

Telle fut cette réception, dont on se souvint longtemps. Il n'y eut qu'un cri sur sa beauté. François n'en obtint ni Milan pour son fils, ni province, ni alliance durable; mais aux prétentions que pouvaient élever les cours à servir d'école à l'Europe, le prestige de la maison de France mit décidément fin ce jour-là.

Le roi ne faisait plus alors que de rares visites à ses châteaux de Touraine.

Depuis la captivité de Madrid, soit que de nouvelles mesures dans le gouvernement, soit qu'une direction des arts mieux ordonnée lui commandât le voisinage de Paris, on le vit surtout à Saint-Germain, à Compiègne, à Villers-Cotterets, quand ce n'était pas à Fontainebleau. La littérature a beaucoup fait usage des sites des bords de Loire pour dépeindre François I^{er}, et pour faire, comme on aime à dire en parlant de sa lignée, le portrait des Valois; quoique ce nom, ni avant le trône ni après, ne lui ait appartenu, car sa branche était Orléans, et, une fois roi, le nom d'apanage cessait. Valois n'est que pour le discours. Et quant à la Loire, il tiendrait peut-être à un historien mieux informé d'en remplacer le nom par Ile-de-France, et d'y chercher sur nouveaux frais des rapports entre le climat et les mœurs.

Par malheur, Ile-de-France, dont cette métaphysique fait grand usage depuis vingt ans, n'est ni un site, ni même un pays; c'est une entité de l'administration ancienne, aussi peu réelle qu'un département; en sorte que les psychologies ou mentalités qu'on y recherche ont autant de fondement que celles qu'on voudrait tirer de l'Aisne ou de Tarn-et-Garonne.

Si quelque chose comme Ile-de-France existe, ce n'est assurément qu'à titre d'environs de Paris, ne tenant rien du ciel ni du sol, mais des institutions humaines, de l'effort accompli dans la capitale, qui se répand aux alentours, tous différents de site, de mœurs et de production. Marot nous est témoin que le pays picard venait du côté du nord jusqu'à Paris. Villers-Cotterets est en Valois, Compiègne en Soissonnais; Saint-Germain fait l'entrée du climat des bords de Seine, qui caractérise le Mantais.

A Saint-Germain, à Villers-Cotterets, le roi fit de grands frais de bâtiments. Ces deux châteaux furent entièrement reconstruits. Sous Paris même, contre la forêt de Rouvre, qui est aujourd'hui le Bois de Boulogne, il éleva Madrid, la plus ornée au dehors de toutes les maisons qu'il habita.

Un artiste italien de la lignée célèbre des La Robbia en avait orné la façade des ouvrages de poterie émaillée qui firent leur renom à Florence, et dont l'importation précéda ceux que Bernard Palissy fit ensuite. L'ordonnance italienne régnait par tout l'édifice, les dedans en étaient magnifiques; en sorte qu'aussi souvent que les affaires du royaume retenaient le roi à Paris, il eut de quoi se récréer de la demeure du Louvre, triste et maussade, qu'il avait dessein de rebâtir, et dont la reconstruction, commencée bien plus tard, ne fut achevée qu'après lui.

Il avait fait venir de Venise, pour le conseiller sur ses édifices, le fameux architecte Serlio, à qui ses ouvrages imprimés valent dans l'histoire la figure d'un grand précepteur d'architecture. Mais il ne dirigea pas les travaux du roi. Les parties de Fontainebleau auxquelles son nom a été joint sans réflexion sont fort au-dessous de ses talents, et, à Madrid, le bâtiment même fut l'œuvre de Jérôme della Robbia.

Le Rosso mourut. Le Primatice devint le maître de tout ce qui se faisait à Fontainebleau. Égal par ses talents de

peintre, de sculpteur et d'architecte à cette besogne, il remplit désormais, sans titre mais en effet, la charge de conseiller supérieur des travaux, exerçant un ascendant pareil à celui de Lebrun sous Louis XIV. Sa fortune grandit, et tout engage à croire que des manières civiles jointes à son importance lui firent faire figure à la cour. Le roi, qui par le concordat disposait des bénéfices d'Église, lui donna l'abbaye de Saint-Martin, dont il porta désormais le nom. C'est alors qu'il mena le vaste ouvrage, le plus considérable du règne, de la galerie d'Ulysse aujourd'hui démolie, qui bordait sur cent cinquante mètres la Basse-cour de Fontainebleau, du côté du jardin des Pins.

Elle a tiré son nom des sujets qui en décoraient les murailles, et qui sont pris dans l'*Odyssee*. Ils ont été décrits, gravés, en sorte qu'on n'en ignore ni le détail ni la figure. Ils commençaient à l'embarquement des Grecs, et conduisaient l'histoire d'Ulysse, en cinquante-huit tableaux, jusqu'au rétablissement du prince dans Ithaque parmi les hommages de ses vassaux.

Un lecteur moderne se fait ordinairement une idée peu exacte de l'esprit qui régla de pareilles inspirations.

Il ne s'agissait pas pour les peintres de rechercher l'antique pour lui-même, mais d'en user, en ce qui regarde les sujets, comme d'un magasin, et, touchant les moyens d'expression, comme d'un modèle. Ce n'est pas par amour de la couleur locale qu'ils puisaient dans les monuments, mais pour s'alimenter eux-mêmes, et pour nourrir leur production. Comme moyens d'expression, il y avait si fort à apprendre, que tous ont approfondi à cet égard l'antiquité. Pour les sujets, qu'on pouvait trouver ailleurs, beaucoup se sont contentés d'y faire une moisson légère, sans en scruter l'esprit, inutile à leur dessein. D'autres au contraire s'attachaient à cet esprit, afin de jouir de toutes les ressources offertes par la matière choisie. Mais cela fut sans égard

pour une information où le spectateur aurait eu à puiser pour s'instruire.

Ils n'avaient pas pour but la vérité de l'histoire, pas plus que, dans le modèle vivant, le peintre n'a pour but l'anatomie. Ne parlons donc pas plus chez les uns que chez les autres de reconstitution d'époque, d'évocation, de paganisme, et de mille autres choses dont l'Europe, fidèle à l'étude de l'antiquité pendant cinq siècles, ne s'est jamais doutée ni mise en peine, qui sont des idées modernes, et ne peuvent que brouiller le tableau du temps.

Mais il est sûr que les peintres de l'école romaine ont saisi le vrai des mœurs antiques, à la différence des Vénitiens, qui ne mettaient pas là leur effort. Jules Romain en fut comme le modèle. Ce qu'il a peint entre autres au palais du Té est comme imprégné des poètes dont il a rendu les inventions. Quoique différent de lui à plusieurs égards par le style, le Primatice, instruit sous sa conduite, avait saisi ce trait de son génie, et s'était rendu en cela son semblable; si bien que Fontainebleau n'eut pas une seule peinture de sa main où n'abondât ce sentiment poétique.

Dans l'histoire d'Ulysse il a très bien rendu ce que l'action des personnages d'Homère a de direct et de familier. On y voit des mâchoires qui mangent, des poings qui frappent, des bouches qui crient, représentés avec cette franchise de geste et d'accent qui dans les œuvres des anciens fait une si frappante beauté.

Par exemple, autour des victimes immolées par le héros, le mouvement d'avidité de la foule des morts empressés à boire leur sang.

« Les âmes, dit le poète, montaient de l'Erèbe et s'amas-saient, époux et épouses, jeunes gens et jeunes filles, vieillards chargés des maux de la vie... » Le peintre avait fixé en peinture la sombre beauté de ce morceau, donnant des traits et un corps à ce que les mots n'expriment qu'à peine.

Dans un autre tableau, c'est le meurtre d'Agamemnon qu'il avait représenté avec une véhémence tragique. Tout ce que le récit d'Homère a de plus effrayant y était peint. « Autour de moi, comme pourceaux aux dents blanches, quand se font les apprêts des noces de quelque riche ou d'un festin, mes compagnons tombaient, massacrés sans relâche. » Le festin bouleversé s'y voyait en détail. « Nous gisions au milieu des coupes, parmi les tables pleines, le pavé ruisselait de sang. » Égisthe levait son poignard sur Agamemnon renversé, Clytemnestre s'acharnait sur Cassandre. « Près de moi j'entendis la voix pittoiable de Cassandre, que Clytemnestre assassinait : couché à terre pourtant, je tendais les mains, cherchant mon glaive... »

Ceci pour les scènes historiques; les mythologiques ne sont pas moins exactes.

Les dieux y sont introduits avec la même franchise que dans le poème. Minerve dans Ithaque, Mercure dans Ogygie, les Sirènes, Neptune, figuraient aux murs de la galerie d'Ulysse au milieu des hommes qu'ils gouvernent et des éléments qu'ils déchainent, du même air, dans les propres attitudes que leur donna la muse antique.

Entre plusieurs tempêtes, l'artiste avait peint celle que le héros essuie au départ du pays des Ciconiens, transportant dans celle-là, par confusion ou sur l'avis de plus savant que lui, les traits de celle que Neptune en personne suscite à Ulysse après qu'il eut quitté Circé. Le dieu se montre, porté par quatre chevaux marins, et de son trident soulevant les vagues.

« A ces mots il assemble les nuages, et, prenant le trident dans ses mains, jette l'agitation sur la mer. » Du haut du ciel, voilé d'une épaisse noirceur, les vents personnifiés tombent comme des projectiles. « Il appelle tous les vents, suscite toutes les tempêtes, répand les nuages sur la terre et sur l'eau. Du haut du ciel la nuit se précipite (*ruit oceano*

νοχ, ὁρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ), en même temps l'Eurus et le Notus, le souffle violent de Zéphyre et le froid Borée, qui roule une vague immense. » Tout ce qu'il y a de saisissant dans cette mythologie est mis devant les yeux. La confusion des éléments se réalise dans la violence des attitudes que prennent des formes humaines au milieu des nuages et des vagues. Dans l'élan qu'il se donne, l'un des vents porte sa tête au ras des flots, matérialisant le mythe d'un souffle humain agitant la surface des eaux. Ulysse et ses vaisseaux apparaissent comme perdus au milieu de ces forces déchaînées par les « dieux ouvriers géants », en proie à ce qu'Hugo nomme « les vastes courroux ». On l'aperçoit à peine levant les yeux au ciel pour se plaindre : « Oh ! malheureux que je suis, etc. »

L'interprétation est si juste, qu'il y aurait lieu, même pour les antiquaires, de tenir compte de ce qu'elle invente.

Un geste souvent rappelé des anciens, et qui se trouve dans Homère, est celui dont usaient les femmes de Grèce, saisissant la barbe des hommes en signe d'amour ou de supplication. Comment figurer cela sans être ridicule ? Le Primatice l'a peint dans le retour d'Ulysse, et l'action est si naturelle, en même temps que si agréable, qu'on dirait qu'il l'a vue plutôt qu'imaginée. Cela ne doit plus s'appeler commenter les anciens ; c'est penser à leur mode et se rendre leur semblable. Par là le peintre cesse de n'être que peintre, il participe de ce qu'il y a de plus relevé, de plus subtil et de plus insaisissable dans l'exercice de l'imagination.

Au plafond de la galerie, ce que le peintre avait mis n'était aucune histoire suivie. Au hasard de sa fantaisie, il y avait jeté les figures des dieux et divers traits de leurs histoires, non sans agrément, car cette dispersion même réalisait un caractère universel. C'était comme l'abrégé de toute la mythologie, ou, si l'on veut, un vaste poème à la façon des *Métamorphoses*, où les épisodes, tour à tour

piquants ou terribles, formaient un tout par l'unité du style et l'intérêt ingénieusement renouvelé.

Dans l'intervalle des sujets, l'artiste avait semé les belles arabesques dont le modèle, emprunté des Chambres esquilines, ayant premièrement servi à l'atelier de Raphaël, fit une fortune immense chez nous.

La galerie d'Ulysse était faite pour contenir la foule des spectateurs des jeux qui se donnaient dans la cour du Cheval blanc. Elle fut un lieu de rencontre et de conversation des plus fréquentés du château. On peut imaginer par là la part que ces peintures prirent dans les plaisirs de la cour.

Formée aux lettres comme elle était, instruite aux leçons des poètes, celle-ci ne put qu'en être charmée. Les dames goûtèrent l'ouvrage comme les gentilshommes. Ce que les uns comme les autres avaient lu dans les livres, ce dont le prestige des vers les avait entretenus et leur avait inspiré le goût, quel plaisir ne fut-ce pas de le voir réalisé, parlant aux yeux dans ces brillantes peintures, de trouver sur ces murs, outre le mérite de l'art, comme une illustration des textes, si gracieuse et si magnifique !

Dans un pareil ouvrage, on ne peut douter que le peintre n'eût reçu l'avis des savants qu'il avait tout loisir de rencontrer à Fontainebleau. Cent ans plus tard le sujet de l'*Odyssée* était rebattu et populaire; il était alors dans sa nouveauté, car on ne lisait Homère que depuis peu.

Hugues Salel, que le roi fit abbé de Saint-Chéron, entreprenait de le traduire, et même imprima dix livres de l'*Iliade*, dans le privilège desquels le roi fait à l'auteur l'honneur de louer « l'utilité, richesse et décoration que notre langue reçoit par cette traduction ». En ce qui touche l'*Odyssée* même, quel guide meilleur pouvait-il y avoir à la cour que ce savant ? Il est donc naturel de croire que c'est auprès de lui que se renseigna l'artiste.

Le roi ne manquait pas d'avoir l'œil sur ces publications d'ouvrages de l'antiquité.

Il ne se contentait pas d'en faire peindre les sujets ; il fallait mettre à même de les lire. Or cela requérait non seulement des talents, mais des soins d'exécution auxquels nous ne songeons guère. Un privilège d'imprimer en était l'outil principal. En protégeant l'ouvrage contre les contrefaçons, il en assurait le débit et récompensait l'imprimeur. Mais que de difficultés encore ! Au privilège il fallait avoir soin que répondissent des éditions correctes, en latin, en grec, en hébreu, que les ouvriers n'auraient jamais su composer sans la surveillance des érudits.

Il faut lire, dans les récits du temps, la peine que ceux-ci eurent à prendre. Des hellénistes et des hébraïsants se mirent correcteurs d'imprimerie. Castellanus, Despériers s'adonnèrent un temps à cette besogne. Des savants ouvraient une imprimerie ; des imprimeurs se formaient à la science. Les Alde à Venise, Froben à Bâle l'avaient été ; ce fut à Paris le cas des Estienne. Jamais le savoir et l'instrument préposé à sa diffusion ne furent alliés de plus près, ou, pour mieux dire, plus véritablement confondus.

L'initiative royale soutint cette œuvre difficile. François I^{er} fit fondre des caractères, gagea des imprimeurs, que la commission royale émancipait de la maîtrise, comme ses professeurs le furent de la Sorbonne, donnant ainsi naissance à ce qu'on a appelé l'Imprimerie royale, qui, avec le Collège de France et la direction des Bâtiments, résume tout son mécénat.

Son imprimeur pour le français fut Geoffroy Tory, pour le grec Néoba, pour le latin et l'hébreu et bientôt pour le grec aussi, le célèbre Robert Estienne. Ange Vergèce, venu de Grèce avec Lascaris, dessina dans un goût admirable les caractères grecs avec leurs ligatures, que fondit Garamond, et qu'on ne se lasse pas d'admirer dans les éditions de

classiques du temps. Dans son fameux traité de *Champfleury*, Geoffroy Tory, en qui se rassemblaient, comme chez d'autres les arts de peinture, de sculpture et d'architecture, ceux de dessiner, de graver, d'imprimer et de relier, bref de mettre en volume achevé et parfait des écrits dont il était souvent l'auteur, avait donné les règles et posé les principes de la typographie nouvelle, qui rejeta entièrement le caractère gothique, installa la romaine, l'italique, et, dans ces textes rajeunis, mêla les belles figures taillées en bois tirées par Simon de Colines, auxquelles les éditions de Venise servaient d'exemple.

Dans cet effort de la librairie, le soin de corriger les textes et de les annoter se joignait à celui du tirage, au rebours de ce qu'on a vu de nos jours, où les sociétés de bibliophiles sont régalingées de textes fautifs présentés par des ignorants, sur des papiers coûteux et en beau caractère. La perfection recherchée dans tous les genres engendrait de précieux volumes qui allaient former et grossir la bibliothèque de Fontainebleau, celles que Montmorency avait à Écouen, du Bellay à Langeais, servant de modèles à vingt autres.

La recherche curieuse et délicate des livres, des riches impressions, des belles reliures naquit alors. Elle fit son chemin parmi les gens du monde, chez les gentilshommes, dans la robe, où Grolier a rendu célèbre une bibliothèque dont les amateurs d'aujourd'hui recueillent avec empressement les vestiges.

La langue du temps nommait *librairie* ce que nous disons bibliothèque; elle appelait *cabinet* ce que nous nommons collection, dont il se formait aussi de tous côtés des exemples à l'instar de celle du roi.

Les collections de portraits étaient surtout en vogue. Sur de nombreux crayons originaux du temps, dans les mentions qui désignent la personne, on a reconnu l'écriture de Catherine de Médicis, qui sans doute commença de les

rechercher comme dauphine et les accrut beaucoup ensuite. Les portraits en peinture se mettaient autour des chambres, dans une boiserie uniforme faite exprès, qui faisait d'eux comme une société muette, où la physionomie seule parlait.

Les Boisy en avaient à Oiron, avec quantité d'autres œuvres d'art. Le connétable eut aussi de ces portraits, mais en moindre nombre que les tableaux de tout genre recherchés en Italie, qui, outre ses demeures champêtres, ornaient le magnifique hôtel habité par lui rue Sainte-Avoye.

A Fontainebleau, c'était encore chez le cardinal de Ferrare qu'on trouvait le plus de luxe en tout genre. Dans le palais superbe que le Primatice avait en partie décoré, avec un faste digne de sa maison, il traitait les grands, la duchesse d'Étampes, le roi lui-même.

Nous avons le témoignage d'une fête qu'il y donna à toute la cour. La salle, ornée de tapisseries, était couverte de feuillages et de fleurs; les dames étaient assises à table habillées de drap brodé d'or, et si brillantes de pierreries, que le témoin appelle dans son admiration cette assemblée une « cour céleste ». Le roi voulut qu'on lui montrât la maison, et assura n'en avoir jamais vu en France qui fût plus belle ni mieux entendue. Quand prit fin le carrousel que pour le divertir le cardinal donnait dans la cour, il fallut qu'on lui fît revoir tous les appartements aux flambeaux. Venant à la chambre du cardinal, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Notre bon père, voilà qui est fort bien fait ! » Après cela il s'entretint avec les dames, au son de la musique et des chants, jusqu'à minuit, dans la grande salle inondée de lumière, « un spectacle, continue le témoin, qui semblait l'incendie dont nous lisons la description au siège de Troie ».

ENTRE les causes qui font agir les hommes au sein d'une société choisie, comme était la cour qu'on vient de peindre, il n'en est pas de plus délicate, et en même temps de plus de conséquence, que le soin que chacun prend de discerner à certains signes ses égaux. Nous blâmons là dedans l'orgueil de caste; mais c'est aussi l'effet de la nécessité d'assurer un commerce qui n'a lieu sans défiance qu'entre gens qu'un même rang ou une même profession assujettit aux mêmes convenances, aux mêmes égards, aux mêmes préjugés.

Dans l'ancienne cour de France, rang et profession allaient ensemble.

Ce qui venait en tête étaient les féodaux, je veux dire les familles parvenues par la seule profession des armes. Quand le progrès des ans eut donné l'importance à la finance et à la judicature, les familles qui montaient par là disputèrent de rang contre celles-ci, avec un succès toujours croissant; si bien que le rang mêla les classes, et que les mariages en

furent le sceau. La noblesse se recrutant dès lors ailleurs que sur les champs de bataille, cela fit un grand changement dans les mœurs. Il devait se faire sentir dès le temps de François I^{er}. Dans le laps de trente-deux ans que dura son règne, comment, en dehors même de celles qu'il imposait, beaucoup de nouveautés n'auraient-elles pas pris place ? Ce fut le cas de celle-là.

L'honneur qu'il rendait aux savants, aux poètes et aux artistes introduits par lui à la cour ne pouvait qu'y être favorable, en affichant la faveur du roi sur des sujets autrefois peu considérés, en leur procurant la fortune, et en les conviant aux mœurs de cour. Vasari, parlant des artistes que François I^{er} employa, dit qu'ils vivaient à son service *da gran signore*, en grands seigneurs.

Ajoutez que, par l'effet des mêmes causes, ces professions ne dérogeaient plus. Comme il y avait eu des gentilshommes magistrats, il y eut des gentilshommes savants, bibliothécaires, professeurs. Budé en était. Comme exemple du rang où montaient alors ces professions, nous voyons que la duchesse de Roannais, femme du grand écuyer, et par là l'une des plus grandes dames du royaume, avait été d'abord épouse de Burgensis, qui fut médecin de François I^{er}. Elle-même était Beaune et nièce de Semblançay, en sorte que le sort de cette personne participe des trois conditions, épée, magistrature et profession savante.

On avait pendu Semblançay, on ne pouvait pendre un gentilhomme. La différence qu'accuse ce genre de supplice, jointe à la disgrâce de la condamnation, ne déclassait pas la famille, ne lui interdisait pas l'alliance des grands seigneurs, ne la faisait pas déchoir du rang où des mœurs, récentes encore, l'avaient placée.

Assez de signes montrent que pendant tout le règne la robe s'avança considérablement. Elle eut à Fontainebleau un rang qui lui manquait auparavant. Au lendemain de

Marignan, la cour nous apparaît comme exclusivement féodale; vingt ans plus tard on y voit trôner le bonnet carré. Le roi se prêtait à ce changement, il faisait des gens de robe ses ambassadeurs, les ayant ainsi plus dans la main, n'ayant pas, quand il les disgraciait, à essuyer les plaintes et les démarches de toute la parenté. Brantôme, qui est une sorte de Saint-Simon obtus et (à sa louange) moins méchant que l'autre, s'est plaint de cette préférence dans un passage, le seul bien écrit de tout son livre, le seul où il ait mis de l'esprit : la jalousie de caste faisant ce miracle.

Pour défendre les intérêts du roi, les gens de robe ne savent pas parler, dit-il. Tout leur art est dans la dispute, alors qu'il faut crier et menacer, à quoi s'entendent les seuls gens de guerre. Et là-dessus, de citer vingt rencontres où ceux-ci ont rétabli des affaires compromises par les magistrats, présidents au parlement, maîtres des requêtes, etc.

Eh ! quand l'empereur, après son expédition de Tunis, vint braver l'ambassadeur du roi devant le pape et tous les cardinaux, si, au lieu de M. de Vély qui tenait cette place, il y avait eu quelque chevalier ou capitaine, *à savoir mon !* s'écrie le conteur. « A savoir mon, si l'empereur se fût tant avancé en paroles, quand il eût vu l'autre parler à lui, et répondre bravement, quelquefois mettant la main sur le pommeau de l'épée, quelquefois au côté pour faire semblant de prendre sa dague, quelquefois faire une démarche brave, quelquefois tenir une posture altière, maintenant son bonnet enfoncé, maintenant haussé, avec sa plume ou au côté, ou au devant, maintenant laissant pencher à demi sa cape comme qui voudrait l'entortiller à l'entour du bras et tirer l'épée... » Tableau accompli, fait de verve, où s'exprime tout le défi de la profession des armes, dont on concurrençait le service. Et voici la figure que fait l'autre : « Au lieu que M. de Vély, encore qu'il répondît un peu bien pour son état et profession, ne pouvait tenir autre contenance sinon... »

Écoutez le tableau : « Sinon quelquefois avec les doigts rhabiller son bonnet carré, raccourtrer et étendre bien, avec ses deux mains serrées et les pouces étendus, sa cornette de taffetas, retrousser sa grand'robe de velours ou de satin sur les côtés. Tout cela ne pouvait donner la moindre terreur du monde, ni à penser rien de peur dans l'âme. »

De tels propos portent un témoignage complet sur le changement d'une société, puisqu'en le dépeignant ils expriment les résistances qu'il essuya. L'auteur parle cinquante ans après l'événement; il avait vécu et grandi dans le clabaudage qui s'ensuivit et qui durait encore, où le roi certainement n'était pas ménagé.

On faisait moins attention aux mesures que, dans un autre domaine moins signalé aux gentilshommes, mais non moins important aux buts qu'il poursuivait, François gardait envers les artistes : mesures délicates et peu connues des grands, faute desquelles plus d'un patron des arts, libéral de pensions et d'honneurs, n'a quelquefois pas réussi, soit à se concilier les maîtres, soit à les plier à ses desseins.

Dans cette affaire, les mesures de bureau les mieux ordonnées ne suffisent pas. Il y faut une manière qui tient à la personne, à sa conversation, à son abord, à la sympathie qu'elle inspire, à l'estime délicate dont elle donne les signes envers les travaux qu'elle ordonne. En tout pays, en Italie surtout, l'histoire des arts est pleine de commandes négligemment traitées, de contrats rompus, en conséquence de l'humeur mal ménagée des artistes, bien plus souvent que de la laderie de ceux qui les ont employés. Le talent veut être apprécié, plus qu'il n'ambitionne les récompenses; et ceux qui en sont doués sont les plus susceptibles et les plus pénétrants des hommes : aptes comme personne à sentir sous les vains compliments l'indifférence. Mais l'enthousiasme pour leur art, des manières simples et

affables, et dans les entretiens quelque chose de la vivacité qu'ils ont eux-mêmes, sont assurés de gagner leur cœur.

François I^{er} s'en fit aimer.

Nous ne serions que peu au fait de ses manières à cet égard si l'ouverture ne nous en était offerte par les *Mémoires* célèbres de Benvenuto Cellini. Il n'y a pas de source plus précieuse à cet égard. Seulement on en a tiré peu de profit, à cause de la prévention romantique qui les a fait lire, tantôt comme une apologie du génie traversé par l'intrigue, tantôt comme un tissu de généreuses extravagances, où l'on cherchait le portrait du temps.

On s'est épris de Cellini comme de Rousseau. Tous les deux étaient fous, possédés du délire de la persécution; leur caractère était sauvage, leurs récriminations portent l'empreinte évidente de l'injustice et de la mauvaise humeur; dans l'un et dans l'autre on chercherait vainement des traits communs à quelque époque ou à quelque classe d'hommes que ce soit; ils sont originaux, vains et insupportables; mais les ressources de grand écrivain qu'ils déploient ont fanatisé les lecteurs.

En ce qui touche Cellini, un peu de réflexion corrige cela.

Il avait de grands talents d'orfèvre, un goût de dessin exquis dans le style de Florence, où il était né. Le roi le tira de Rome, où il travaillait de son art, le reçut à Fontainebleau, et lui commanda douze figures des dieux de la fable, de grandeur naturelle, en argent, pour servir de chandeliers de parquet. Il faut savoir que l'Hercule de même métal et de même taille offert en présent à l'empereur à son passage n'avait pas réussi au contentement du roi. Même Cellini lui fait dire que c'était « l'ouvrage le plus vilain qu'il eût jamais vu ». Quoi qu'il en soit, il comptait sur le Florentin pour mieux faire, et cela eut part sans doute à son engagement.

Le cardinal de Ferrare connaissait Cellini pour avoir

employé ses talents à Rome même; il l'avait amené dans sa suite; peut-être l'avait-il recommandé au roi, en ce cas sans en tirer de reconnaissance, car l'autre n'a fait que se plaindre de lui, de ses exigences et de son peu de libéralité. Celle du roi était sans limites. Il lui donna l'hôtel de Nesle, et une pension qui lui permit de tenir maison, servantes et valets d'écurie, dans une aisance si grande que ses compatriotes qui passaient par Paris et qui descendaient chez lui se louaient de sa magnificence. Un autre se fût attaché à une pareille fortune, et n'eût mis d'ambition qu'à la mériter; mais l'inquiétude qui possédait Cellini eut tôt fait de jeter un homme ainsi renté, honoré d'une si riche commande, dans les contentions et dans les disputes. Comme il ne pouvait se plaindre du roi, qui ne lui montrait que de l'estime, il fallut que la duchesse d'Étampes fût en secret son ennemie et conjurât contre lui.

D'abord le prévôt de Paris lui disputa l'hôtel de Nesle; puis le trésorier commis par le roi y prit des chambres meilleures que celles qu'il occupait; Mme d'Étampes y mit un fabricant de salpêtre; un quidam s'empara du jeu de paume, que les pièces d'archives nous font voir inoccupé par Cellini et loué par lui pour le profit. Il assure que c'était le parfumeur de la duchesse; dans les pièces d'archives, c'est un briquetier. Dans les *Mémoires*, Cellini se débarrasse lui-même et de vive force de tous ces gens-là; dans les archives, il plaide et se plaint. Au bout de peu de mois, le roi, fatigué de ces récriminations, le reçut mal. Cellini lui-même raconte l'audience. « Qui êtes-vous, dit le roi quand il parut, quel est votre nom ? »

Ceci encore n'est qu'un avertissement, qu'après tant de bienveillant accueil il était aisé de prévoir, quand le sujet se comportait mal. Mais notre homme tenait des pratiques dont il fut peut-être moins aisé de se défendre.

Il affectait la sculpture en grand, la fonte du bronze et

tous les ouvrages d'importance. Le roi, qui tenait à l'avoir pour orfèvre, à ne voir retarder par aucun autre ouvrage les travaux commencés en ce genre, qui ne manquait pas d'artistes appointés pour ses autres besognes, eut soin de ne pas les lui demander. Cellini les entreprit. L'audace de cette ingérence devait causer beaucoup de rumeur.

Cellini raconte qu'il déplut à la duchesse d'Étampes pour n'avoir pas pris soin de la mettre en confidence des travaux qu'il faisait pour le roi, et de lui en montrer les modèles. Un vase d'argent, qu'il avait fait pour elle et qu'il porta à Saint-Germain, fut mal reçu. Pour commencer, elle le fit attendre, ce qui le mit dans une colère si grande, qu'il remporta l'objet et en alla faire don au cardinal de Lorraine. De la sorte, s'il faut l'en croire, toute la cour était mise au courant de ses démarches et de ses querelles.

Tous les lecteurs de Cellini connaissent le détail de cette fontaine qu'il eut dessein d'élever à la gloire du roi et pour l'ornement de Fontainebleau. Quatre escaliers, quatre figures de bronze devaient accompagner ce morceau, dont une statue colossale du roi en Mars, également de bronze, formait le couronnement.

Elle était destinée à la cour nommée cour de la Fontaine, à cause de celle que le Primatice y mit enfin. Cellini, qui n'ose dire qu'il en eut la commande, assure que les modèles qu'il fit furent agréés, et qu'il devait s'en croire chargé, quand il apprit soudain que la besogne était aux mains du Primatice. Aussitôt, de courir chez ce dernier, qui le reçut avec affabilité, l'invita à boire avec lui « comme c'était la coutume de France », et, sans s'émouvoir de ses éclats, répondit que la commande était à lui. Le Florentin dit que, devant cette assurance, il proposa un arrangement, puis que, donnant cours à son humeur, il menaça de tuer l'autre comme un chien : « Ce que j'étais, ajoute-t-il, plus près de faire que de remettre. » Il remit pourtant, ou renonça.

Ce grand carnage ne fut que de paroles, mais on se figure aisément combien ces incartades devaient être importunes.

Le Primatice avait de grands appuis à la cour, il l'habitait depuis plus de dix ans; de grands travaux étaient entre ses mains; il jouissait de la faveur du roi; il agréait à Mme d'Étampes. Une querelle qui se prenait à lui et qui était folle ne pouvait manquer d'impatisser beaucoup de personnes.

Cellini s'est représenté comme la victime d'un rival plus favorisé. Il ne tient qu'à nous, en le lisant, de croire que tout le monde prenait parti dans sa querelle, que les plus grands seigneurs tramaient sa perte.

Les événements les mieux expliqués d'ailleurs et qui semblent les plus naturels n'auraient eu d'autre fin que de lui nuire. Sans cesse conspirant avec la favorite, le Primatice ne serait allé chercher à Rome les antiques qu'on fondit en bronze, que pour les mettre en face des œuvres de Cellini et les rabaisser par la comparaison. Cependant il est sûr que pour ses travaux d'orfèvre, il ne rencontrait que bienveillance chez le roi, qui s'en allait avec Mme d'Étampes, suivie du cardinal de Lorraine, du roi et de la reine de Navarre, du dauphin et de la dauphine, visiter l'ouvrage en train. Puis, mandant l'artiste au Louvre, pendant qu'il était à table, il le louait devant tous du parfait travail d'un bassin et d'une aiguière, à lui commandés par le cardinal de Ferrare, qui venait d'en faire présent au roi.

Mis en goût par ces beaux ouvrages, François I^{er} souhaite (dit Cellini) une salière de même style; sur quoi notre homme alla querir et ramena sur-le-champ un modèle fait précédemment pour le cardinal, que celui-ci avait chicané. Tandis que le roi l'examinait, le cardinal faisait signe de la tête que la salière était à lui. Cellini dit tout haut qu'il avait toujours dit que « qui devait l'avoir l'aurait ».

C'est la salière d'or qui est maintenant à Vienne et qui représente Neptune et Amphitrite. Le cardinal fit ce qu'il

put pour dissuader le roi, qui se leva de table ayant accordé la commande.

Pendant ce temps, la figure d'un des dieux commandés pour les chandeliers, celle du *Jupiter*, s'achevait. La présentation de cet ouvrage est l'épisode le plus célèbre de toute l'histoire des arts en France à cette époque. On en a fait vingt récits, cent tableaux, on l'a mise en livret d'opéra.

Cellini rapporte que cette présentation eut lieu précisément le jour qu'on montrait au roi et à la cour, pour la première fois, les bronzes fondus d'après l'antique. Ces bronzes et le *Jupiter* furent placés dans la galerie où sont encore les peintures du Rosso. Ainsi le voulut Mme d'Étampes afin que la comparaison fût faite entre l'ouvrage du Florentin et les fontes de son protégé. De plus, pour renfort d'artifice, elle n'y mena le roi qu'à la nuit, pour qu'on ne vît goutte au mérite du *Jupiter*. Mais cette ruse fut déjouée : Cellini ayant eu soin de placer entre les flammes du foudre que tient le dieu une torche de cire, qu'on alluma. Les lumières qui tombaient d'en haut firent paraître l'ouvrage dans toute sa force, tandis que les antiques, éclairées d'en dessous par les flambeaux des laquais, se faisaient voir sans avantage. Mme d'Étampes fut confondue, et Benvenuto glorifié.

Par malheur pour l'histoire ainsi tournée, nous avons d'autres témoins du fait que Cellini. Calcagnino, ambassadeur de Venise, a rapporté la réception des antiques; Alvarotto, autre ambassadeur de Venise, la réception du *Jupiter*.

Dans la réception des antiques, le *Jupiter* ne paraît pas; dans la réception du *Jupiter*, il n'est pas question des antiques. Quoique écrit avec moins de talent que le récit de Cellini, celui où se trouve contée cette seconde rencontre contient des traits qui ne sont pas méprisables. La comparaison des antiques est bannie de l'histoire par ce récit, bannie la visite de nuit, banni l'artifice de la torche improvisée, et tout ce qui tient en général à une invention d'ailleurs absurde,



Diane de Poitiers vers 35 ans (*Crayon Fr. Clouet*).



Salle de Bal « Noces de Thétis » fresque du Primitivo.

puisque'il n'est pas croyable qu'on eût hissé au premier étage du palais des bronzes d'un poids énorme destinés aux jardins, pour un motif comme celui-là. Ce que fait voir en revanche le récit du Vénitien, c'est que Cellini et Mme d'Étampes ne cherchaient qu'une occasion pour s'empoigner, qu'ils le firent devant toute la cour, et que le roi les fit taire bientôt.

Le témoin rapporte que le roi, averti que le *Jupiter* est arrivé, commande qu'on l'attende pour le mettre sur pied, afin d'en voir l'opération, et s'y rend l'après-midi avec la favorite.

Benvenuto dressa la figure, à laquelle il avait fait pour plus de cérémonie une chemise de gaze d'or sur un transparent noir. Comme l'ouvrage, retardé fort impertinemment par les besognes hors de son état auxquelles s'adonnait l'artiste, avait traîné fort longtemps, et n'était encore que la douzième partie de la commande, « madame d'Étampes (écrit le témoin) dit tout haut, de manière que Sa Majesté et tous les autres l'entendirent : « Voilà qui coûte dix mille francs et « que l'on met quatre ans à faire. » Benvenuto repartit : Voilà « un des ouvrages qu'on a su fournir en quatre ans, en plus « de la quantité d'autres, qui comptent pour plus de quarante « mille francs. » Un des grands qui se trouvaient avec Sa « Majesté dit : « Qu'est-ce que veut dire cette chemise qu'il « lui a mise sur le dos ? » Mme d'Étampes répondit : « Apparemment c'est pour couvrir quelque faute. » A quoi « Benvenuto repart : « Je ne suis pas celui qui couvre les « fautes dans ses ouvrages, mais qui les découvre dans ceux « des autres. J'ai mis cette chemise pour l'honnêteté, mais « puisque vous ne la voulez, point ne l'ayez donc. » Et il arracha la chemise de dessus le dos du *Jupiter*, disant : « Le « trouvez-vous assez fourni de ce qu'il faut ? » Le roi fit un grand éclat de rire, et Benvenuto ajouta, parlant à Mme d'Étampes : « Je n'ai point de compte à rendre de

« mes ouvrages à personne qu'à Sa Majesté. » Elle répondit : « Et que dirais-tu si tu avais encore à rendre compte à « d'autres qu'à Sa Majesté ? » Benvenuto dit : « Si j'avais à « rendre compte à vous, je ne resterais pas chez Sa Majesté. » Alors le roi dit : « Assez, assez ! »

Telle fut la rencontre, racontée par quelqu'un qui n'y mettait pas d'intérêt. Elle montre le roi prenant fort légèrement les criailleries d'une femme et d'un artiste, et, après avoir ri d'une passe de la bataille, leur fermant la bouche à tous deux.

Mme d'Étampes n'en tombait pas moins juste dans le reproche dont elle se prévalait, car Cellini, lui-même, avoue que ce reproche lui fut fait dans une grande scène qu'il eut avec le roi peu de temps avant son départ.

« Je vous ai commandé, lui dit le roi, de me faire douze statues d'argent, et je ne demandais pas autre chose. Vous avez voulu me faire une salière, et des vases, et des bustes et des portes, et je ne sais quoi encore, qui ne me contentent point du tout, quand je vois que vous laissez en retard ce que je désire, pour vous attacher à ce qui vous plaît. » Là-dessus l'artiste s'excuse comme il peut. Il était assurément en faute; peut-être cependant se serait-il accommodé, si autre chose ne l'eût fait partir.

Dix mille francs d'argent fin, qu'il avait reçus du roi pour ses besognes d'orfèvrerie, ne purent être justifiés par lui, et il reprit le chemin de son pays, dans un mouvement précipité qui eut toutes les allures d'une fuite.

Il quittait la France après quatre ans de séjour, laissant entre les mains du roi, outre le *Jupiter* et la salière, un bas-relief en bronze de la Fontaine Bleau avec deux Victoires en écoinçons qu'il destinait à la Porte dorée, dont personne ne l'avait chargé et qui n'y furent jamais placées. Mais à l'histoire il a laissé bien plus, puisqu'en dépit d'erreurs intéressées nous possédons par lui quelques traits de la

conduite que le roi tenait avec les artistes, de sa libéralité, de sa bonne humeur, et aussi de l'autorité qu'il eut l'art de garder sur eux.

S'il ne put vaincre en Cellini ce qu'un des familiers du maître nomme son *bétéroclite cervelle*, encore fut-il le seul des maîtres qu'il a servis dont il ne fit jamais de reproches. Incapable d'en servir aucun avec constance, le Florentin fit retentir, quand il rentra, toute l'Italie des louanges de celui-là.

Le règne touchait à sa fin quand Cellini partit. Le temps y avait mis bien des figures nouvelles.

Un ancien favori comme Chabot, tombé en disgrâce, y avait vu faire son procès, s'était réconcilié et était mort. Montmorency durait toujours; M. de Saint-Paul, l'amiral d'Annebaud, le cardinal de Tournon, montés au premier rang dans la faveur royale, étaient les étoiles de la cour. De jeunes princes vinrent au monde. François, depuis François II, couronna enfin par sa naissance la longue attente du dauphin et du roi son grand-père. Il vit le jour à Fontainebleau, où le baptême fut fêté avec toute l'allégresse due à un événement qui assurait la perpétuité du trône. Deux ans après, la dauphine accoucha d'Élisabeth, plus tard reine d'Espagne, baptisée comme son frère aîné dans la chapelle de ce château.

Le père Dan, qui fut de l'ordre des Mathurins et de leur maison de Fontainebleau, a décrit l'une et l'autre fête, mentionné la présence du cardinal Farnèse, neveu du pape Paul III, qui fit le baptême du prince, et des lords Dudley et Chenay qui, ménageant la paix qui se traitait alors avec le roi d'Angleterre, furent présents à celui de la princesse.

Curieux de joindre à l'éclat de toutes sortes d'ornements, dont fut paré le palais, le prestige des antiquités de sa monarchie, le roi, dans la seconde de ces fêtes, avait tiré du trésor de Saint-Denis et étalé sous des portiques qui

furent dressés dans la Cour ovale tout ce qui se pouvait de plus rare en ce genre, du temps de Dagobert et de Charlemagne, que des personnes apostées avaient charge d'expliquer « principalement aux Anglais ». Il y eut souper, bal, figurations diverses, enfin tournoi, où le dauphin jouta contre le comte de Laval.

La reine de Navarre avait eu pour enfant, de son second mariage, Jeanne d'Albret, que le roi n'aima pas moins tendrement que ne faisait le roi son père.

A six ans, Marot lui met en bouche un petit compliment pour sa mère; à dix, il la couche dans ses étrennes, l'appelant « la mignonne de deux rois ». A quinze elle faisait les délices de la cour. On l'avait mariée au duc de Clèves, avec lequel elle ne vécut jamais, et dont on annula l'union quand il se mit du parti de l'empereur. Sa vivacité, son savoir, joints aux qualités d'âme qu'elle devait montrer plus tard, la faisaient aimer de chacun. Hélas ! tandis que refleurissaient dans cette princesse l'espoir et les grâces de la cour, François les vit de nouveau se flétrir entre ses mains par la mort de son troisième fils, Charles, duc d'Orléans, emporté à vingt-trois ans par une maladie aussi soudaine qu'avait été celle de son frère. Des sept enfants qu'avait eus le roi, il ne lui restait plus que Henri et Marguerite, entre lesquels se renouvela quelque chose de l'amitié qui unissait François à la reine de Navarre.

Ces coups frappés dans le cœur du prince ne diminuaient pas l'éclat du trône, qui fut aussi grand que jamais. Les plus brillants portraits qu'on nous en ait laissés datent précisément de ces temps-là.

François avait cinquante ans, la figure qu'on lui voit dans le portrait du Titien, véridique quoique peint à distance sur des documents communiqués. Toujours en proie dans les affaires aux vicissitudes engendrées de défaut d'ordre et de faiblesse, il n'en voyait pas moins la victoire de Cerisoles

redonner du lustre à ses armes, et renouveler sous le comte d'Enghien, dont la jeunesse rappelait Gaston de Foix et lui-même, le prestige de Marignan. Dans la société, dans les lettres, dans les arts, il moissonnait ce qu'il avait semé.

Il n'y avait pas de gentilhomme qui ne dût écrire comme fait dans le roman de Rabelais, à Gargantua, Grandgousier, son vieux père : « Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : grecque, hébraïque, chaldaïque, latine; les impressions tant élégantes et correctes, en usance. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples. Et ne se faudra plus dorénavant trouver en place ni en compagnie, qui ne sera bien expoli en l'officine de Minerve. » En continuant de servir d'organe au maître railleur et moraliste, le bonhomme Grandgousier ajoute : « Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant, plus doctes que les docteurs et prêcheurs de mon temps. » L'apologie frivole et inconsidérée des temps antérieurs à cet âge-là a obscurci chez nous la notion de cette renaissance, que de pareilles expressions remettent dans tout son lustre.

Un ambassadeur de Venise encore, Cavalli, qui trace à cette époque le portrait du prince auteur de ce progrès, le dépeint comme digne de sa renommée, « doué d'un jugement excellent, d'un savoir des plus étendus. Il n'est art ni étude, dit-il, dont il ne puisse raisonner parfaitement et comme pourraient le faire ceux qui pratiquent le mieux chacun de ces arts ». Dans la variété des sujets auxquels s'appliquaient ses talents, l'homme d'aimable société, l'honnête homme, se révèle. « Il parle merveilleusement de chasse, de tous les exercices de corps, de peinture, de tous les genres de lettres ou de langues, mortes ou vivantes. » Et Hubert Thomas de Liège, qui fut ambassadeur de l'électeur palatin près du roi, conte un voyage qu'il fit avec

la cour, et les conversations qu'en cheminant tenait le roi.

« Il était d'usage de lire quelque histoire, dit-il, lorsque le roi était par les chemins. En ce moment on tenait un Thucydide, qu'il avait fait traduire en français. Le roi et les savants qui l'entouraient interprétaient cet auteur avec tant d'élégance, que jamais voyage ne me parut aussi court. Toute flatterie à part, je déclare qu'après avoir assisté bien souvent aux repas des plus grands princes, du pape, des cardinaux et des évêques, jamais je n'ai vu de table plus savante que celle de ce roi de France. Ce n'étaient que belles lectures et beaux entretiens, qu'on ne pouvait quitter sans en revenir plus docte et plus érudit, tant docte et érudit fût celui qui s'y trouvait. L'honnête homme, grand seigneur ou simple gentilhomme, ne sortait pas de là sans se sentir plus honnête homme encore. » Et pour finir, ce trait, où se peint avec insistance, dans tous ces portraits, une aptitude universelle : « S'il faut venir à de moindres détails, j'assure que les ouvriers les plus modestes, les jardiniers, les laboureurs, ne pouvaient entendre parler le roi sans profiter de quelque leçon dans leur métier. »

On remarquera ces jardiniers, qui font aux palefreniers de Rabelais un écho à peine attendu.

Devons-nous croire que l'émulation sociale, puissante en France dans tous les temps, eut dès lors un commencement d'effet, faisant descendre des hautes sphères où ils étaient semés ces germes de connaissance qui deux siècles plus tard s'étendirent par tout le pays ? Une fois de plus, en ce cas, il faudrait reconnaître ce que saisissait Voltaire et que nous oublions : que par-dessus une éclipse ou un recul d'un demi-siècle, du goût, de la science et des lumières, le siècle de Louis XIV renoua avec celui de François I^{er}.

Jean Clouet était mort. Un de ses derniers ouvrages fut le portrait du roi à cheval, de petite taille, qu'on voit aux Offices à Florence. C'est le plus gracieux qu'on ait du

prince, le seul où on jouisse tout à fait de sa ressemblance, car des deux signalés que renferme le Louvre, le petit n'offre qu'un style effacé, et le grand, cent fois décrit, n'est qu'une pièce de pratique, œuvre d'un copiste sans talent.

Celui dont il s'agit montre le roi armé, le bâton de commandement dans la main, tenant les rênes d'un cheval placé de profil, qui va le pas. Le visage, placé de trois quarts, offre la réplétion de l'âge mûr; le regard tourné vers le spectateur a de la douceur et de la beauté. Il ne faut pas demander aux portraits de ce temps le mouvement; mais dans la fixité où se renferment alors ceux des plus grands maîtres, celui-là fait naître une sympathie, d'autant plus remarquable que les portraits de l'empereur peints dans le même temps offensent par la dureté, ceux du roi d'Angleterre par une épaisseur brutale.

Sous le princeau de Janet nous reconnaissons le prince « très humain et très doux en paroles » que l'ambassadeur dépeint dans son récit, en même temps l'air de majesté, la fastueuse allure, que du Bellay exprime, quand, le montrant en train de déployer sa magnificence pour l'empereur, il ajoute que ce roi « n'eût pu faire les choses petites ». Dans un instinct porté vers de telles choses, sachons reconnaître plus que du savoir-faire; le caractère y est comme engagé. Avec de nombreux défauts et des insuffisances, il est certain que François eut de la grandeur dans l'âme, qu'il fut capable de magnanimité. « Il est naturellement porté à la clémence, écrit le même ambassadeur, et à l'oubli complet des offenses qu'on lui a faites. »

On épilogue beaucoup de nos jours sur le sens du mot *humanités*. De profonds pédagogues lui font signifier la formation de l'homme; de zélés censeurs y flairent l'apothéose de la nature humaine imaginée sans Dieu; il ne veut dire rien de cela, il veut dire politesse, il correspond à la qualité d'*honnête homme* recommandée cent ans plus tard. Rien ne

semblant plus propre que les lettres à polir les mœurs, l'étude des lettres fut nommée du nom même de la perfection qu'elle procure : tous les écrits du temps ayant soin d'ajouter que dans cette perfection les qualités du cœur ont à se faire sentir. C'est en ce sens complet qu'on doit avouer que le roi fut un exemple d'humanité.

Et pareillement toute sa cour. Cavaliers et dames portent dans les visages que les portraits du temps nous font voir un air de civilisation.

Le témoin qui nous a conté la réception des bronzes antiques à Fontainebleau nous montre François I^{er} et la duchesse d'Étampes les visitant en compagnie du cardinal de Ferrare et de l'amiral d'Annebaud. Pareille cérémonie de nos jours s'accompagnerait de mines et de petits cris. On entendrait vingt fois prononcer le mot de merveille, et, devant l'un ou l'autre de ces morceaux, quelqu'un ne manquerait pas de prendre un air extasié pour proférer ceci : « C'est une splendeur. » C'est que nous sommes redevenus barbares.

La cour de François I^{er} admirait sans grimaces. Quand on fut devant la *Vénus de Gnide*, qui est au nombre de ces fontes, le roi, qui donnait le bras à Mme d'Étampes, s'arrêta et en fit remarquer les beautés, comment elle avait le corps parfaitement bien fait. Mme d'Étampes, dit le témoin, sourit, et, quittant le bras du roi, alla rejoindre les autres dames dans une chambre où elles se chauffaient. Le roi resta avec le cardinal, se prolongeant à discourir sur le mérite de ces statues.

LA mort de François I^{er} priva la cour d'un chef qu'elle ne devait pas remplacer. On ne trouve pas aisément, venant l'un après l'autre, deux princes doués des qualités qui avaient servi à la former. Mais, comme il ne s'agissait que de la maintenir, nulle décadence ne s'ensuivit. Au contraire, les mesures prises par le roi défunt et les exemples qu'il laissait continuèrent de porter leurs fruits. Les arts firent de nouveaux progrès, les mêmes lumières brillèrent dans les esprits, la même politesse dans les mœurs.

Le nouveau roi différait de son père par l'humeur et par les talents. Estimé comme lui pour ses vertus d'homme de guerre, il était comme lui libéral. Mais il régla mieux ses finances, et porta dans les affaires une suite et une application qui avaient manqué au précédent règne. Il était de nature timide et taciturne, peu gracieux dans la conversation, absolu en propos, et dans ses volontés opiniâtre et inconsidéré, au point de commencer son règne par l'aventure la plus sanglante que la cour eût vue depuis cinquante ans.

Jarnac, de la maison de Chabot, aimait à dire que Madeleine de Puiguyon, femme de son père en secondes noces, était libérale de présents envers lui-même, « parce qu'il savait l'entretenir ». Ce mot mal pris fit courir des bruits, dont La Châtaigneraie ne se priva pas d'exprimer crûment le mauvais sens. Jarnac, dont l'honneur était atteint par là en même temps que celui de sa belle-mère, démentit publiquement son insulteur, qui aussitôt demanda le combat en champ clos.

Ces combats se passaient comme de nos jours les duels, avec plus d'attirail, et moyennant la permission du roi. A celui que demandait La Châtaigneraie, François refusa toujours la sienne; mais Henri II se trouva moins libre de tenir la même défense. Il avait lui-même babillé, Châtaigneraie était son ami; bref, six mois n'avaient pas passé sur la tombe du roi défunt, que le combat fut accordé.

L'annonce en fit un bruit énorme, que grossissaient en Châtaigneraie, âgé seulement de vingt-six ans, la réputation d'homme de guerre, une humeur intraitable, et le festin magnifique qu'il osa faire préparer pour célébrer la victoire dont il était certain.

L'affaire se passa à Saint-Germain, sitôt le soleil couché. Dans sept ou huit maisons royales le roi avait permis qu'on requît son argenterie pour le repas qu'on allait servir. De Paris le peuple s'y porta en foule : écoliers, artisans ou simples vagabonds. Brantôme prend le parti de l'agresseur; mais Montluc, plus croyable, dit que dans cette rencontre Châtaigneraie allait contre sa conscience. Tout le monde s'attendait qu'il vainquît; ce fut le contraire qui arriva. En dépit de sa vigueur et d'une science des combats qui lui fit laisser par dédain le choix des armes à l'adversaire, le fameux coup de Jarnac, qui lui trancha le jarret, le mit presque dans le même instant hors de combat et dans le tombeau.

La surprise fut extrême, et l'émotion si grande que

deux partis formés entre les gentilshommes pour l'un et l'autre des combattants en seraient venus aux mains, sans le sang-froid des chefs et du roi lui-même, qui, malgré la peine qu'il ressentait et l'humiliation encourue par la part qu'il avait prise dans l'affaire, reçut le vainqueur dans sa tribune, et le félicita, comme l'exigeaient les règles.

Ces combats singuliers subissaient des lois aussi fixes et tenues pour aussi honorables que celles du droit des gens sur les champs de bataille. Mais la populace accourue, qui vit le festin manqué et ne connaissait point de loi, se jeta sur les tables et les pillâ. Tout dans l'instant lui fut en proie, « les pots et les marmites renversés, dit Vieilleville, les potages et les entrées répandus, mangés et dévorés par une infinité de *herpaille*, la vaisselle d'argent, de cuivre et les buffets ravis et volés avec le plus grand désordre et confusion du monde, et, pour le dessert de tout cela, des coups de hallebarde et de bâton départis sans respect (discernement) à tout ce qui se trouvait dans la tente de Châtaigneraie, par les capitaines et prévôts de l'hôtel, qui y survinrent pour empêcher le vol et sauver ce que l'on pouvait ».

Telle fut la première fête dont la cour eut le régal par l'imprudence du nouveau roi, le premier bal qu'il lui donna. Il faut croire Cavalli, quand il dit que Henri II eut à se corriger de beaucoup de fautes.

Il lui fallut apprendre à ménager les autres, à écouter les opinions, à se priver de la raillerie, dont il avait l'habitude, et dans le privé à témoigner à sa femme, longtemps stérile et pour laquelle il afficha d'abord l'indifférence, les égards, à défaut de la fidélité.

Le changement de prince n'emporta pas la disgrâce de la résidence. Fontainebleau fut toujours fêté. Ce lieu, rendu charmant par quinze ans de soins, d'embellissements et de commodités de tout genre, continua de fournir à la cour son séjour préféré, et au roi sa vraie capitale.

Le progrès des mœurs y était ressenti dans l'amendement de l'habitation. Henri II quitta la Grosse tour et la triste vue de la Cour ovale pour se loger dans le pavillon des Poêles, où on avait reçu l'empereur, d'où l'on apercevait l'étang et la forêt, et qu'il fit richement accommoder de cheminées de marbre et de plafonds sculptés. Cinq chambres y composèrent l'appartement nouveau. A l'autre bout du château, il bâtit, pour les grandes réunions de la cour, la salle de Bal, au prix de laquelle la galerie du Rosso ne fit plus l'effet que d'un couloir, Sur la Basse-cour, que ses vastes proportions élevaient peu à peu au rang de cour d'honneur, il ouvrit une entrée superbe par l'escalier du fer à cheval.

Un architecte de talents supérieurs, le premier artiste français qui ait joué un rôle dans notre Renaissance, auparavant conduite par les Italiens, Philibert Delorme, fut le ministre de ces travaux. Par une résolution tout à fait digne d'un prince patron des arts, Henri le mit à la tête de ses Bâtimens, où le premier soin de Delorme fut de faire rendre gorge aux maîtres d'œuvres, qui, ayant volé le feu roi, ne purent dissimuler leur fraude à un homme de la profession.

Le Primatice vit de ce coup son crédit partagé; cependant il restait le grand ordonnateur des peintures dont la salle de Bal fut décorée. Dans la personne de Nicolo del Albate, né à Modène, qui imita son style, il s'était acquis un auxiliaire d'une grande fécondité et d'un talent très agréable. Ainsi la nouvelle salle fut promptement achevée, et la galerie d'Ulysse, que la mort de François I^{er} avait laissée en train, toucha à son terme.

Sur l'horizon de la faveur un nouvel astre montait, dans la personne des princes lorrains, fils de Claude duc de Guise, acheminés sous le précédent règne.

Leurs talents, leur jeunesse, une renommée sans tache, brillaient principalement dans François, aîné de la maison,

duc d'Aumale, puis de Guise par la mort de son père, et dans le cardinal son cadet. Chez l'un et l'autre un goût de la magnificence accompagnait l'éminence des vertus. Grands dans le conseil et dans la guerre, somptueux en train et en bâtiments, ils prirent le pas sur Montmorency même, et furent les premiers après le roi. Une alliance avec la maison de France acheva de les porter aux nues. François épousa Anne d'Este, fille du duc de Ferrare et de Renée, fille de Louis XII et sœur de la feue reine Claude. Leur sœur Marie avait épousé le roi d'Écosse et mis au monde Marie Stuart, qu'on élevait avec les enfants de France. Oncles et cousins de roi, il n'y avait personne, en dehors de la famille royale, qui pût leur être comparé.

Leur père avait bâti Joinville; ils bâtirent Meudon, et Dampierre en Hurepoix, et dans leur hôtel de Paris, qui fut depuis l'hôtel de Soubise, rassemblèrent les merveilles de l'art. Le Primatice fut leur architecte comme leur peintre. Il peignit à Paris la chapelle de l'hôtel; et le pavillon de la Grotte, qu'il éleva à Meudon, fut célébré par tous les poètes.

C'est l'époque où parurent Ronsard et sa Pléiade, avec un déploiement de talent singulier, et quantité de pièces d'un nouveau style, qui pendant un demi-siècle allaient faire de grands partisans. Mais la vie de société en retira peu de profit.

Trop de pédanterie y était mêlée, la vraie politesse y fait défaut. Gens d'école et formés loin du monde, les nouveaux venus en poésie ne surent ni badiner, ni louer délicatement, ni entrer dans le jeu des entretiens de cour, comme avait fait Marot, comme seul sut le faire encore Mellin de Saint-Gelais, dernier de l'ancienne école.

Il était aumônier du roi, et, avec moins de talent que Marot, se fit estimer cependant, principalement par une pièce de *Sophonisbe*, traduite du Trissin, qui fut jouée à Blois

en présence de la reine, aux noces du marquis d'Elbeuf, l'un des princes lorrains. Tout ce que faisaient les autres sentait le docteur. A leurs vers amoureux l'imitation de Pétrarque, à laquelle ils se sont livrés et pour laquelle le sonnet italien offre des ressources infinies, imprime une mignardise monotone, qui en français n'a de vrai nom que la grimace. Dans l'éloge des grands ils mirent en usage ces lieux communs, ces compliments énormes, qui semblent écraser ceux qu'ils caressent et qu'on imita pendant cent ans. Quelqu'un, une dame, disait de Rousseau : « Il est complimenteur, mais il n'est pas poli. » Rien n'est aussi contraire que ce style au savoir-vivre.

En revanche, les lettres prenaient en prose une avance considérable.

Amyot, traducteur accompli de *Théagène et Chariclée*, de *Daphnis et Chloé*, révélait à la cour les grâces du roman grec; il travaillait à cette traduction de Plutarque qui depuis fut la grande source où allèrent s'instruire les gens du monde curieux d'antiquité. Il y avait de ce côté un sentiment du vrai en fait de la langue et du bien dire, que ne soupçonnait pas la Pléiade, tout occupée à fabriquer des mots. Dans un *Traité de l'éloquence* qu'Amyot écrivit plus tard pour Henri III, on lit que ce prince lui ayant demandé ce qui servait le plus à bien parler, il répondit que le principal point « gît à ne parler d'aucune chose dont on n'ait bonne intelligence »; ceux qui en ont enseigné l'art ne l'ayant « autrement formée qu'avec la connaissance des belles sciences, sans lesquelles ce qu'on appellerait éloquence ne serait qu'une baverie indiscrete et ignorante ». Belle leçon aux auteurs qui disent aux écoliers que Balzac, qui ne sut faire que des phrases, forma cent ans plus tard l'éloquence française.

Jean Clouet était mort; son fils François, qu'on nomma comme lui Janet, avait ramassé ses pinceaux, et livrait de

plus belle à cette société les portraits, dont elle fut plus avide que jamais. Un autre artiste des Pays-Bas, Corneille, qui vivait établi à Lyon, et qui fut ami de Jean Second, joignait, sans épuiser la vogue, ses services à ceux de Janet, et peignait en petit ces images légères qui, tant originaux que copies, ont alors inondé la cour.

Il les exposait dans une grande chambre, où Brantôme nous fait voir la reine, un jour qu'elle passait dans la ville, faisant son entrée avec toute sa compagnie. Là se voyaient, dit-il, en peinture « tous les grands seigneurs, princes, cavaliers et grandes reines, princesses, dames et filles de la cour de France », et parmi tout cela le portrait de la reine elle-même, où elle prit plaisir à se reconnaître dans un habillement passé de mode, « d'un chaperon avec des grosses perles, et d'une robe à grandes manches de toile d'argent fourrée de loup-cervier ». Les portraits de mesdames ses filles y étaient aussi. M. de Nemours lui dit : « Madame, je vous trouve là fort bien portraite, et me semble que vos filles vous portent grand honneur, car elles ne vont point devant vous, et ne vous surpassent point. » La jeunesse de Catherine était alors passée, et ces tableaux anciens inspiraient la mélancolie du souvenir. Elle lui dit : « Mon cousin, je crois qu'il vous ressouvient bien du temps, de l'âge et de l'habillement de cette peinture; vous pouvez bien juger, mieux que pas un de cette compagnie, si j'ai été comme me voilà. »

L'éclat de la faveur dont jouit Diane de Poitiers a traversé les âges et subjugué la postérité. Avec Marie Stuart, célèbre par ses malheurs, c'est la femme la plus célèbre du temps. Leur nom n'est ignoré de personne, et l'on suppose partout leurs portraits.

Aussi la destinée de Diane est-elle unique en son espèce. Jamais maîtresse de roi n'avait paru dans un tel rang; à aucune autre ensuite on ne vit tenir le pareil.

Elle s'était fait aimer du roi quand il était fort jeune, et avait pris sur lui l'ascendant de l'esprit en même temps que de la beauté. De vingt ans plus âgée, elle se fit écouter, d'abord sur sa conduite privée, et plus tard dans le gouvernement. C'est à elle que Cavalli attribue la réforme du caractère du prince. Il ajoute que quelques-uns croyaient que leurs amours se bornaient à cela, n'étant qu'une affection pareille à celle qui lie la mère au fils.

Cela tenait sans doute au respect dont Henri l'entoura toute sa vie, et aux grands signes qu'il en donna quand il fut maître du royaume. Il n'eut de devise que la sienne, à savoir le croissant de Diane la lune, et l'arc de Diane déesse de la chasse, et porta toujours ses couleurs, qui sont noir et blanc. Il la fit entrer au conseil, lui donna le duché de Valentinois, et bâtit pour la loger la merveille d'Anet, où tant d'emblèmes sont déployés en tout genre, qu'on en remporte l'impression d'un temple plutôt que d'un château. En signe du veuvage du sénéchal, qu'elle se piquait de garder et dont elle ne quitta jamais le deuil, les cheminées sur le toit sont en forme de sarcophage; les H et les croissants sont partout. Pour orner cette fameuse demeure, Fontainebleau même fut dépouillé. La Fontaine Bleau et les Victoires fondues par Cellini pour la Porte dorée, des émaux des Apôtres dessinés par le Primatice pour la chapelle, furent mis aux pieds de Diane, comme les trophées d'une victoire que l'amour remportait sur le faste du trône. Il n'est pas jusqu'à la fameuse Diane couchée du Louvre, où l'on a reconnu sans cause les traits de la favorite, qui ne témoigne du même soin, ayant été faite pour les jardins du roi, et portée dans ceux d'Anet alors.

Des hommages si exceptionnels noyaient dans l'apparence d'un culte les vulgaires effets d'une infidélité sur laquelle la reine n'eut jamais de doute.

« Si je faisais bonne chère (bon visage) à madame de

Valentinois, écrivait-elle plus tard à Bellièvre, c'était le roi. Et encore je lui faisais toujours entendre que c'était à mon très grand regret, car jamais femme qui aime son mari n'aime sa... » Elle lâche un mot fort rude, qui vient à point, mettant la vérité nue en face de tant d'audacieuse apothéose. « On ne le peut appeler autrement, dit-elle, encore que le mot soit vilain à dire à nous autres. »

Tout montre que Catherine ressentit vivement les infidélités du roi. Cependant elle tenait grand compte des égards qu'il gardait envers elle, couvrant d'un voile d'honnêteté des amours qui durèrent autant que son règne, ou, si les effets de quelque caprice passager faisaient scandale, ayant soin de l'ôter de la vue de la cour. Philippe Duci, qui fut la mère de Diane de Valois, n'y demeura jamais, et Mme de Flamins la quitta aussitôt qu'elle eut mis le comte d'Angoulême au monde.

Ce départ fut approuvé du roi, qui « le trouva très bon, dit Catherine, et jamais ne m'en fit semblant, ni pire visage, ni moins mauvais langage ». Parlant des apparences que Henri gardait ailleurs comme avait fait son père, elle ajoute : « De madame de Valentinois c'était comme de madame d'Étampes, en tout honneur ; mais celles qui étaient si folles que d'en faire voler les éclats, il eût été bien marri si je les eusse gardées auprès de moi. » Elle n'eût jamais souffert que le roi courût parmi les filles de sa maison. « Que si je l'eusse su, je ne l'eusse enduré, dit-elle. Quand on ne le sait, l'on est excusé, ou que ce sont femmes sur qui l'on n'a puissance. »

Dans toutes ces règles, si la morale n'y a part, habite au moins le souci de sauver la décence, importante à la morale même, et essentielle à la société.

Dans celle dont Diane eut la fortune de colorer son personnage, et qui alla jusqu'au prestige, n'omettons pas les ouvertures offertes par l'imagination du temps, éprise

de la chevalerie, qui, faisant de la servitude amoureuse une vertu, trouvait de la noblesse dans ce tableau. Plus entêté encore de ces chimères que ne l'avait été son père, l'exactitude mise par Henri II à en accomplir tous les rites semble annoncer qu'il prenait lui-même le change. Le souvenir de Pétrarque s'y joignait, ressassé précisément alors par tous les échos de la Pléiade, et qui faisait de toute femme dont s'éprenait roi, gentilhomme, robin ou savant en *us* une Laure radieuse et immaculée.

Ajoutez une fiction plus subtile, celle de l'amour dégagé des sens, dépeinte dans le *Banquet* de Platon, commentée par Marsile Ficin aux plus beaux temps de l'humanisme, et que le livre du *Courtisan* avait répandue dans le public. Le roi, Diane, vingt autres y avaient lu ce passage :

« Bien que l'amour sensuel soit blâmable à tout âge, on l'excuse dans les jeunes gens, auxquels, en même temps qu'il est cause de grands maux, il inspire quelquefois des actions vertueuses, pour gagner la faveur de leur dame. Mais quand la jeunesse a passé, ceux qui ont su se conduire ainsi abandonnent entièrement cette façon d'aimer, comme le plus bas des degrés par lesquels on monte au véritable amour; considérant que le corps, en qui brille la beauté, n'en est pas la véritable source, que de soi, au contraire, elle est incorporelle, en sorte que le désir qui naît en nous de la posséder n'a de vrai terme que la contemplation. »

Un railleur dira peut-être qu'on peut professer ce terme du pèlerinage amoureux sans omettre de faire halte en route. Mais sans mépriser une doctrine à laquelle trop de nobles âmes se sont accordées pour qu'on s'en moque, on peut penser que le voile d'honnêteté dont le roi couvrait une passion différente s'autorisait en partie de ces propos, bref, que Platon se trouva mêlé dans une affaire où le platonisme n'était pas ce qui brillait le plus.

Une quantité de figures en relief et en peinture prétendent

à représenter Diane. Vingt mythologies portent son nom, dont pas une n'est authentique.

En général elle les fuyait. Dans un Festin des dieux, d'émail, qui est à M. de Rothschild, dix personnes de la cour sont représentées nues sous les traits de quelque divinité; une seule y figure avec l'habit du temps, en noir, les cheveux couverts : c'est Mme de Valentinois. Tous les déshabillés galants auxquels on donne son nom sont faux.

Nous avons d'elle cinq portraits au crayon, allant de l'âge de vingt-cinq ans à cinquante. Le premier a beaucoup de charme, et de la fraîcheur; le second est florissant encore. A partir de trente-cinq ans, les traits se fanent; on peut juger par là de cette beauté célèbre, dont Brantôme ose assurer que l'âge n'avait pas effacé l'éclat. Dans le dernier de ces portraits, la bouche et les narines pincées et cette grimace particulière aux visages longtemps travaillés par les onguents et par le fard rendent la figure fâcheuse et presque ridicule; les plis au menton, effet de l'âge, accompagnent une maigreur pointue; tout révèle un printemps depuis longtemps passé, dont les efforts tentés pour le retenir avaient accéléré le déclin.

Les jours du roi étaient comptés. Un court règne de dix ans renferme ce que sa vigilance et le soin qu'il prit de l'œuvre de son père surent ajouter à l'héritage français. Un duel meurtrier avait annoncé ce règne; un tournoi sanglant le termina. La politique mariait deux princesses de France, l'une, Élisabeth, sa fille, au roi d'Espagne; l'autre, Marguerite, sa sœur, au duc de Savoie. Dans les joutes qui formaient un numéro de ces fêtes, Henri lui-même voulut combattre. Un coup de lance porté par Montgomery, qui joutait contre lui, pénétra sous le casque et le tua.

Dans le royaume tombé d'abord aux mains d'un roi de quinze ans, puis en régence, Catherine de Médicis gouverna.

Effacée jusque-là, n'ayant marqué par rien de quels

effets elle serait capable, il lui fallut soudain faire preuve à cet égard de talents d'autant plus grands que la révolution protestante, contenue auparavant par la crainte qu'inspirèrent les deux rois défunts, s'apprêtait à tous les éclats. Trente ans de gouvernement, qui mirent Catherine aux prises avec d'aussi grandes difficultés, avec un fléau si funeste, ont livré sa mémoire à la haine des partis. Dans la cour, cependant, elle fut sage et humaine; si nous ne considérons que les mœurs et les lumières, il faut avouer qu'elle sut maintenir et poursuivre l'œuvre des François et des Henri.

A cet égard aussi elle était traversée.

Les guerres civiles qui se déchaînèrent après la conjuration d'Amboise donnèrent aux gentilshommes l'habitude de s'entre-tuer, et le débraillé des mœurs, effet de la vie des camps, tendit à salir jusqu'à la cour. Pendant quinze ans pourtant elle garda son décor, sa grâce, la décence de ses manières, l'empreinte de culture supérieure qui faisait sa gloire en Europe. Le roi Charles IX ne voulait pas qu'on médît de la cour de France. Héritier en ceci des efforts de deux règnes, considérant ce qu'il leur devait, il disait, quand on en parlait mal, que « c'était à parler ainsi des courtisans de Rome, de Venise et d'autres lieux », mais que, quant à celle dont il était le roi, elle était la plus digne d'admiration et d'estime, la plus féconde en grands courages, « la plus noble et la plus illustre de grandes et belles dames de tout le monde ».

Le patronage des arts fut maintenu par Catherine avec une incroyable ténacité.

Après la Saint-Barthélemy, quand la France n'était plus qu'un champ de bataille, les villes des ruines, les campagnes un désert, la cour une ombre, par le départ de tout ce qui l'avait peuplée et décorée, elle payait encore ses Bâtiments, s'endettant pour les échéances, et rassurant les ouvriers que menaçait le bouleversement. Agée de soixante-dix ans,

et battue d'une tempête comme le trône n'en avait jamais vu, elle trouvait en elle-même la force de suivre les plans, de maintenir les exemples, d'entretenir les institutions que, soixante ans auparavant, le roi son beau-père avait fondées. Tout finit à sa mort, et tout fut à refaire.

Elle continua le Louvre, bâtit les Tuileries, acheta Saint-Maur au cardinal du Bellay, Chenonceaux à Diane de Poitiers, agrandit l'un et l'autre, édifia dans la Brie le magnifique château de Monceaux.

Dans ces premières années prend place le grand essor de l'architecture française; alors s'élèvent les plus beaux châteaux que Ducerceau a gravés dans son recueil fameux des *Plus excellents Bâtimens*, dédié à la reine. Elle avait mis le Primatice à la tête des Bâtimens, mais elle gardait Philibert Delorme. Le premier embellit encore Fontainebleau, où elle occupait l'appartement du feu roi au pavillon des Poêles, devenu par tradition ensuite l'appartement des reines mères.

Elle continua l'ornement des jardins. Sur le chemin d'Avon, elle eut une laiterie, qui s'appela la Mi-voie comme étant la moitié du trajet de ce village, où, comme Marie-Antoinette à Trianon plus tard, elle allait se récréer avec ses filles d'honneur et ses familiers.

Brantôme s'est complu à énumérer toutes les filles de bonne noblesse qui l'entouraient. Comme il arrive en pareil cas, la chronique a beaucoup médité de cet escadron de beautés; mais comme on ne conte d'aventures que de deux ou trois d'entre elles, d'Isabeau de Limeil séduite par le prince de Condé, de La Béraudière, maîtresse du roi de Navarre, il est à croire que les autres offraient en général peu de matière à ces propos.

Les fêtes allaient leur train. Nous avons le récit de celles qui accompagnaient l'entrée que François II fit à Chenonceaux, quand sa mère l'y reçut pour la première fois. Elles sont signalées par les emblèmes funèbres que Catherine

se donnait en deuil de son mari, cyprès, colonnes brisées, autels penchants, etc. Dans tout ce qui lui appartient dès lors, dans tout ce qu'on dessina pour elle, le même veuvage fut rappelé, principalement par les miroirs brisés, les éventails dont les plumes arrachées s'envolent, et les étincelles d'un brasier accompagnant l'hexamètre célèbre : « *Ardorem extincta testantur vivere flamma*. L'ardeur du feu détruit se voit aux étincelles. »

Que de fêtes, dont nous n'avons que les récits ! Il en est une pourtant, une seule, dont les costumes nous sont parvenus, tracés de la main du Primatice, pourvus d'indications écrites qui complètent la curiosité. Ces pièces uniques se voient au cabinet de Stockholm. On y surprend le divertissement de la cour dans ses expressions singulières.

C'est une mascarade mythologique, où figurent Apollon, Saturne, Junon, Pallas, Vénus, sans oublier la Parque et le modèle d'un Satyre, qui dut avec plusieurs autres pareils servir le festin, car il tient un plat à la main. La Parque s'avance assise sur une tortue, ce qui souhaitait longue vie au prince qu'on régala. Mercure, dans son rôle de *psychopompe*, conduisait une âme éplorée. Un vainqueur traîné dans un char par des captifs enchaînés, un couple d'Alexandre et Thalestris, décèlent une partie héroïque dans le bal ou dans le cortège. Il y avait aussi une Vierge folle et un David qui supposent une partie tirée de l'Écriture.

Les animaux qui figurent là dedans sont des mannequins où le figurant s'enferme. Les masques sont attachés au moyen de mentonnières. Les indications du costumier sont de cette sorte : *satin bleu rayé d'argent*, *taffetas rayé d'or*, *pourpoint de toile d'argent*, etc. Quelquefois ces notes viennent du Primatice lui-même : en italien, *tela d'oro* (toile d'or), ou écorchées du français, *velur*.

Ainsi se donnait carrière l'imagination dans la mythologie et dans l'histoire; elle ne courait pas moins à travers les

sciences de la nature, comme il se voit aux grottes et aux fontaines que les inventions de Palissy représentaient poétiquement.

La faïence dont il fut l'inventeur ne servit pas seulement à façonner des plats, mais à représenter des roches souterraines, dont sa fantaisie était pleine, des coquilles fossiles, des suintements d'eau, des veines secrètes, ouvertes sur des bassins rustiques, où glissaient les anguilles qu'il avait l'art de représenter au naturel. Pour le connétable de Montmorency il avait fait une grotte de ce genre, que toute la cour alla voir en morceaux dans son atelier de Saintes. Lui-même nous énumère les plus grands seigneurs : La Rochefoucauld, Rohan, La Trémouille, et avant tout le roi Henri II, le duc de Montpensier, Jeanne d'Albret, reine de Navarre, qui se portèrent à cette curiosité.

Le connétable mourut. La grotte, destinée à Écouen sans doute, n'y fut jamais placée; apparemment, c'est elle dont Catherine de Médicis avait orné le jardin des Tuileries, après l'avoir achetée de l'artiste. Palissy l'a décrite deux fois. « Un rocher orné, dit-il, d'un nombre infini d'espèces d'herbes qui croissent ès lieux aquatiques, comme sont scolopendre, capilli veneris, polypode, etc. Dans les trous, bosses et concavités, il y a plusieurs couleuvres, serpents, aspics et vipères, les uns courbés et entortillés d'une sorte, et les autres d'une autre. » L'eau qui s'échappe des pierres, en tombant, faisant remuer celle du bassin, cause de « certains éblouissements » qui font « perdre de vue par intervalles le poisson », grenouilles ou écrevisses représentés au fond, en sorte qu'il semble « que ledit poisson se démène et court dans ladite eau ».

Ce genre d'ornement, dont l'Italie n'offrait pas d'exemple, prouve combien nos arts montraient, en cette extrême fin de la Renaissance, d'invention et d'heureux caprice. Les derniers ouvrages de Fontainebleau sont de ce temps-là.

On les prend sur le fait dans des lettres que le Primatice écrivait à la reine.

Appartements nouveaux, bronzes jetés à la fonte, portail dressé à l'entrée d'un fossé que l'on creusait dans la Basse-cour pour parer aux coups des guerres civiles, s'y débattaient au milieu des versements d'argent gênés par l'embarras croissant du Trésor. D'autres travaux ailleurs pressaient. « Si je pouvais faire deux parts de moi-même, Madame, écrit le maître, comme je le souhaiterais pour vous contenter, j'irais en dix lieux à la fois pour faire ce que vous désirez. » Puis c'est l'Arsenal qui manque à fournir de vieux canons, pour le bronze des statues de la sépulture du roi.

« Je refais le fourneau, dit-il, où au temps du grand roi François furent jetées les figures qui sont dans les jardins. J'espère que la fonte sera terminée avant que Votre Majesté soit par deçà, et qu'ainsi je pourrai vous rendre le lieu dans son premier état; bien que j'ose me figurer que le roi, et Monseigneur, et monseigneur d'Anjou ne prendraient pas peu d'amusement à cette fonderie, soit à voir jeter ces figures, soit qu'il s'agit d'objets appartenant à la guerre et d'autres choses dignes d'honnête passe-temps. » Ces jeunes princes furent depuis Henri III et le duc d'Alençon. On ne dit pas si le maître eut le plaisir de leur montrer ces travaux en train.

Des besoins si pressants d'argent donnaient l'importance aux financiers. Ils se poussaient à la cour, contractaient alliance et s'imposaient parfois, en dépit de leur origine, qui n'était pas toujours honnête.

Tel fut le cas de Dajacète, comte de Châteauvillain, dont l'hôtel situé rue Vieille-du-Temple, devenu plus tard l'hôtel d'O, éblouissait Paris de sa splendeur. La fille du duc d'Atri, petite-fille du comte de Melphe, qu'il épousa, jetait le lustre sur sa personne. Scipion Sardini, dont l'hôtel Scipion, près de Saint-Médard, fut la demeure, banquier de

la reine et prodigieusement enrichi, eut en mariage Isabeau de Limeil, que Condé avait abusée. Ainsi s'avançaient ces nouveaux venus, tels étaient les points qu'ils marquaient, en attendant la splendide fortune à laquelle atteignit Zamet sous Henri IV.

Les dernières grandes fêtes de Fontainebleau eurent lieu quand Charles IX, sur le point de voyager longtemps par les provinces, voulut laisser avant de partir un souvenir de magnificences dignes du trône.

Les seigneurs invités invitèrent à leur tour, et le roi fut traité chez les grands du royaume avec une émulation de faste et de splendeur. Montmorency, le cardinal de Bourbon, donnèrent des festins et des jeux. Le duc de Mantoue et le Rhingrave, princes étrangers, y prenaient part. Les fêtes, qui tombaient dès le temps du carnaval, donnèrent lieu à mille inventions.

Le tournoi représenta un château enchanté, dont un géant, un nain et des diables défendaient l'entrée aux chevaliers, lesquels commençaient par passer devant son ermitage, qui était à la porte du camp. Sitôt qu'un chevalier paraissait à cette porte, l'ermite sonnait sa clochette, et un de ceux qui étaient enchantés sortait du château pour le combattre. Six dames vêtues en nymphes assistaient au tournoi. Elles firent d'abord à cheval le tour du camp, puis se placèrent sous la tribune du roi. Les lances rompues, saisissant leur épée, les chevaliers se portaient chacun trois coups « si adroitement et avec tant de bonne grâce, dit le Père Dan, qu'il ne se pouvait mieux. » Le prince de Condé, capitaine des enchantés, jouait à l'intérieur du château les Renaud et les Tancrede, tandis que du côté du camp d'autres assumaient le rôle des chevaliers danois. Le tournoi fini, le souper fut servi parmi les brillantes peintures, sous le haut lambris de la salle de Bal. Dans la tribune des musiciens qui la domine et où le Primatice a peint un *Concert*,

il faut imaginer le plaisir que toute cette société, élite du monde civilisé et qui faisait l'envie de tous les trônes, prit aux accents d'une musique que l'art allait perfectionnant, que pratiquaient avec honneur les Certon et les Josquin Després, et qu'illustrait Roland de Lassus.

Ronsard, dédiant au roi son mélange de chansons, lui offre ce compliment, que Henri II, son père, avait tant aimé la musique « que tous ceux qui restent aujourd'hui en France bien affectionnés à cet art ne le sont, dit-il, tant tous ensemble, que tout seul particulièrement l'était ». Et ayant entassé autant d'exemples tirés de l'antiquité que les gentilshommes dans leurs jeux alignaient de souvenirs du Roland et de la Jérusalem, il ajoute : « Ces princes vous seront comme patrons de la vertu, et quand quelquefois vous serez lassé de vos plus urgentes affaires, à leur imitation vous adoucirez vos soucis par les accords de la musique, pour retourner plus frais et plus dispos à la charge royale que vous supportez. »

Cette voix des Muses allait se taire bientôt et faire place au seul bruit des armes.

Le siècle de fer commença. Il étouffa les arts, les lois, les mœurs. L'œuvre d'un demi-siècle fut effacée comme l'avaient été, pour des pareilles causes, de moindres essais de nos anciens rois.

Celui-là avait réussi. Avant de céder au retour de barbarie dont les effets se firent longtemps sentir, il avait porté tous les fruits, offert tous les exemples, divulgué tous les secrets qui servirent à la réparer.

DEUXIÈME PARTIE

DE HENRI IV
A NAPOLEON III

AUSSITOT que Henri IV eut reconquis son royaume, terminant l'espèce d'interrègne qui pendant trente ans avait livré la France à la désolation des partis, dans le temps que pour payer les défections de la Ligue il lui fallait tirer de son trésor trente-sept millions, et qu'il achevait de battre l'Espagne, le soin de ses bâtiments l'occupa. « Sitôt qu'il fut maître de Paris, dit Tallemant des Réaux, on ne vit que maçons en besogne. » C'était la tradition de ses prédécesseurs. Ces bâtiments relevaient l'éclat du trône et permettaient de tenir ouverte une cour, qui faisait partie de leur gouvernement.

Dans le récent passé, Fontainebleau avait eu le pas sur tous les autres. Fontainebleau encore fut le premier auquel s'appliqua le nouveau roi : tant ce château, soit goût, soit prestige, prolongeait au delà des guerres civiles, par-dessus la ruine universelle, son ascendant.

Il n'y a rien au monde de si tendre que les impressions du jeune âge, principalement quand de grandes catastrophes privées ou publiques vous en séparent. Le prince prenait

à quarante ans possession d'une maison qu'il avait connue à vingt ans, dans un décor unique de splendeur, habitée par la cour la plus polie de l'Europe, fréquentée de beaux esprits sans nombre, ornée de chefs-d'œuvre de tous les arts. Le regret d'une mère défunte, qu'il y avait vue paraître dans tout l'honneur que l'amitié du feu grand roi François, son oncle, lui décernait, et qu'il perdit à dix-huit ans, dut ajouter à cet attrait : en sorte que le zèle dont il brûla pour ce château, l'activité et les ressources qu'il déploya pour le réparer, l'accroître et l'embellir lui confèrent-ils, aux yeux de l'historien, le rang, moins de restaurateur de la maison royale, que de second fondateur.

Superbement orné dans ses dedans, le bâtiment de Fontainebleau n'en présentait pas moins au dehors, outre l'inconvénient de l'architecture médiocre, un aspect fort irrégulier. Le Primatice et Philibert Delorme, qui dans les derniers temps en avaient eu la conduite, n'avaient pu racheter entièrement la malfaçon et le pillage du maçon qui en eut la première entreprise. L'irrégularité du plan tenait en partie à ce que la Cour ovale, qui remontait à l'ancien temps, en avait fourni le noyau, parce qu'on avait voulu épargner la dépense en bâtissant sur d'anciennes fondations.

Sur ce tracé gauchissant avaient branché, tant au couchant qu'au midi, des ailes, qui, ramifiées ou butant à leur tour sur des bâtiments alignés, formaient en plan carré le périmètre de deux cours : celle de la Fontaine sur l'étang ; celle du Cheval blanc du côté de la forêt, entièrement fermée, et qu'on nommait la Basse-cour.

Cette dernière offrait à la fois une symétrie et une ampleur que dépréciait le bâtiment mesquin, mais que soutenait, appliqué contre ce bâtiment et faisant le fond de la perspective, le bel escalier de pierre à deux rampes du Fer à cheval. Rien, en dépit de cette disparate, n'aurait été plus propre

à former dès ce temps-là une entrée convenable au château, pourvu que dès lors on l'eût débarrassée du corps de bâtiment qui l'aveuglait à l'ouest comme on s'y est enfin résolu.

Henri IV fit voir d'autres desseins. Il chercha du côté du bourg une entrée pour sa demeure, ménagée par une vaste cour carrée ouvrant au nord, qui procura l'accès de la Cour ovale, débouchée et redressée autant qu'elle pouvait l'être, par le plus beau morceau d'architecture qui soit actuellement dans le château, composé d'un portique à bossage rustique de quatre colonnes adossées qu'un dôme à jour à quatre arêtes surmonte. Le portique fut trouvé tout fait. C'était celui dont le Primatice avait formé l'entrée du pont jeté, au temps des guerres civiles, sur le fossé dont on ceignit le château et qui, désormais sans usage, fut transporté en cet endroit. L'architecte du dôme est inconnu.

De la sorte on passait en ligne droite de la ville jusqu'aux appartements royaux logés au fond de la Cour ovale, qu'amorcèrent de part et d'autre du portail neuf, à gauche le pavillon des Dauphins, à droite, ce qu'on nomme de nos jours l'appartement des Chasses.

En même temps s'élevait, butant à ces derniers, une autre cour, allongée du côté du bourg, qui désormais borna le jardin de la Reine, d'une galerie plus magnifique encore que celle qui, à l'autre bord de ce jardin, porte le nom de François I^{er}. De ces deux cours nouvelles, la première, que bordaient les communs, prit le nom de cour des Offices ou des Cuisines; la seconde, où logea le gouverneur ou concierge, celui de cour de la Conciergerie. Il y eut dès lors, dans le château, cinq cours, qui le rendaient considérable, et consummaient, pour la maison royale, cet aspect d'une ville entière, dont furent frappés tous les témoins du temps, notant cette profusion de pavillons à grands toits, échelonnés dans la perspective, se dominant les uns les autres, et donnant l'illusion de bâtiment sans fin.

A la médiocrité du bâtiment d'autre part, le nouveau roi remédia par des revêtements de pierre à bossage dans ceux de la cour du Cheval blanc et de la cour de la Fontaine, qu'il borda d'une terrasse en saillie de la galerie.

Pour les ornements de l'intérieur, furent mis en mouvement les sculpteurs et les peintres, de moindre talent il est vrai que ceux de la précédente époque, mais qui ne s'en offraient pas moins au service du roi en grand nombre; car plus on pousse la recherche à cet égard, plus on est surpris de trouver, en un temps où n'existait encore rien qu'on puisse nommer école française, tant de peintres prêts à s'employer.

C'est que la renommée de Fontainebleau les avait attirés en foule. Loin de la faire oublier, un demi-siècle de recul avait joint la vénération à la faveur que la résidence en avait recueillie dans toute l'Europe, conférant à celle-ci le caractère, non seulement de riche palais, mais d'école. Outre la troupe des élèves employés sous les maîtres à des décorations en cours, on y voyait paraître en foule de jeunes peintres venus pour s'instruire, à qui, en l'absence de la cour, on ouvrait les salles et les galeries.

Une seconde floraison de talents en cet endroit présentait donc à la fois l'aspect d'un atelier de production et celui d'un foyer d'étude : au point que l'un et l'autre apparaissent confondus jusque dans les artistes que le nouveau règne mettait à l'œuvre; nombre de dessins gardés en portefeuille témoignant chez ceux-ci, par les copies tirées de la production précédente, signées de leur style et souvent de leur nom, une docilité de disciples. Ajoutez les ressemblances saisies jusque dans leurs œuvres originales, avec les productions des grands maîtres de Fontainebleau.

Le principal témoin de ce renouveau de l'art de peindre apparaît dans Toussaint-Dubreuil, qui peignit dans les chambres du pavillon des Poètes, où avait logé Charles-



Escalier du fer à cheval et façade sur la cour du Cheval Blanc.



Effigie équestre d'Henri IV par Jacquet dit Grenoble (1599).
Cheminée de la Salle du Donjon.

Quint, une série des Travaux ou (comme on disait alors des *Forces*) d'Hercule, depuis longtemps détruites. Il est le premier en date qu'ait employé le roi, le premier aussi que la mort lui ait ravi, après lequel Ambroise Dubois, flamand né à Anvers, prit le commandement de tous ces travaux.

Les peintres des Pays-Bas avaient beaucoup ressenti l'influence de Fontainebleau, dont la proximité accourcissait le voyage qu'ils faisaient à la recherche des modèles de l'Italie; si bien que tout un rameau de l'école flamande d'alors, pénétré de ces exemples et que l'empereur Rodolphe manda à Prague pour y décorer des bâtiments, figure dans l'histoire des arts comme une filiale de cette résidence.

Deux autres Flamands, Italiens par le style, travaillèrent aux côtés de Dubois : c'était Jean Dhoey et Josso de Voltigeant. En sculpture, les commandes allèrent soit à Barthélemy Prieur, soit à Mathieu Jacquet dit Grenoble.

L'emménagement dans ce château avait lieu pour le nouveau roi dans des conditions singulières. Cinq rois, ses prédécesseurs, y avaient mené avec eux la reine; et celle qui tenait de lui ce titre, épousée au temps des guerres civiles à la veille d'une Saint-Barthélemy dont cette union servit à couvrir les approches, Marguerite, sœur du roi défunt, vivait séparée de lui au fond de ses États de Navarre, quasi prisonnière dans un château. Il ne menait avec lui, de personne de sang royal, que Catherine princesse de Navarre, sa sœur, à qui le rendait odieux un amour contrarié, dont il fallut qu'elle se défît enfin.

Pour croître la disgrâce de cette situation, la folle passion du roi pour une maîtresse diffamée dans ses origines, non moins décriée dans sa fortune, tenait suspendus, d'un bout de la France à l'autre, la cour, les parlements, le peuple même, dans la crainte de la lui voir épouser.

De quelques fleurs que la postérité ait cru honnête de

parer la légende de Gabrielle, on ne saurait dissimuler que sa mère, Françoise Babou de la Bourdaisière, faisait métier de prostituer à la cour les six filles dont elle était l'une, qu'avant d'être à Henri IV elle avait passé par plusieurs mains et payé de même monnaie celui qui la présenta au roi, que, parvenue enfin dans ce haut état de fortune où l'éleva la faveur royale, elle mit une ténacité d'avare à tirer de l'aventure, en terres, en argent, en meubles et en bijoux, des richesses dont l'amoncellement, inouï jusqu'alors, alla jusqu'au scandale. Ne nous étonnons donc pas que, chez les contemporains, de tout autres sentiments voués à sa personne que ceux qu'a recueillis sa mémoire aient fait peser sur le règne commencé un froid dont la demeure royale devait naturellement se ressentir.

Il n'y a pas de domicile pour le célibataire. Particulier ou roi, un homme n'est chez lui que chez sa femme. Pendant six ou sept ans que vaqua l'appartement qui attendait la reine, on peut imaginer la peine que le roi dut éprouver à en recommander le séjour. Cela dut être tempéré par sa grande ferveur de bâtiment. Dans une rencontre où il n'était question entre eux que d'affaires pressantes, Groulard, président au parlement, n'en rapporte pas moins que le roi (tant il était possédé de cet objet) prit le temps de lui montrer « tout ce qu'il faisait bâtir et accommoder ». Ce qui ne l'empêchait pas de joindre à cette passion de propriétaire des pensées de prince, comme procurant en même temps la renaissance des industries, tissus, tapisseries et le reste, dont il fit voir à ce magistrat les métiers, naguère dispersés, fraîchement rétablis rue Saint-Antoine, pour l'ornement de ses palais. Autour de Fontainebleau, et des maisons royales, c'était, comme sous François I^{er}, un plan de progrès en tout genre qui se reformait.

Aussi n'avait-on garde d'omettre celui de la vie sociale, récemment ruinée dans l'entourage du trône, au sein du

chaos d'où sortait le pays. Une ignorance grossière, des mœurs de corps de garde avaient remplacé chez le gentilhomme la courtoisie et l'estime du savoir dont il s'était prévalu jadis. « Pour s'accommoder au siècle, dit Tallemant, il fallait avoir plutôt la réputation de brutal que celle d'une connaissance des bonnes lettres. » Ajoutez l'habitude formée dans la querelle des partis de recourir, pour venger ses injures, au meurtre, non seulement en duel, mais par trahison et guet-apens, ce qui, outre le crime, constituait pour cette classe de la société, aux dépens de l'ordre public, un régime d'indépendance.

Roi politique, l'attention de Henri IV ne put manquer de porter là-dessus, et quant à l'abaissement des mœurs, apparemment il dut en mesurer la plaie d'autant plus qu'ayant mené lui-même, au camp et sur le champ de bataille, la vie qui les engendre, il continuait d'en étaler l'effet dans les amours scandaleuses qu'il traîna jusqu'à la vieillesse.

Soucieux d'en entreprendre la réforme par la base, chacun sait que le collège qu'il fonda à La Flèche pour l'instruction de sa jeune noblesse fut institué dans ce dessein. Le soin d'orner le lieu de réunion d'une cour rajeunie devait naturellement s'y ajouter.

Ses longs séjours, ses retours fréquents ne cessèrent d'en marquer le lieu à Fontainebleau. Gabrielle y eut son logis dans les chambres d'Hercule, au pavillon des Poêles, où, sur une cheminée, Ambroise Dubois l'avait peinte en Diane. Apanagée de biens considérables, disposant d'un trésor de reine, jouissant, dans l'État, du privilège de faire et de défaire les fortunes et de réconcilier les ligueurs, conseillée dans sa marche en avant par Mme de Sourdis, une tante née Babou, rouée aux intrigues, elle y poussait avec confiance les dernières approches d'un triomphe, que la nullité du mariage du roi, plaidée à Rome, devait, croyait-elle, assurer.

Henri avait ramené la majesté royale dans la vieille chambre du Roi, décorée par François I^{er}, renonçant aux vues plus agréables que les derniers rois avaient recherchées sur l'étang. Il n'y plaça nul ornement nouveau. Dans l'aile du Primate tout proche, qui du côté de la cour de la Fontaine menait à son appartement, il fit dresser au chevet d'une vaste salle, qu'il décora, cette célèbre belle cheminée, depuis démontée et en partie perdue, toute de marbre, haute de huit mètres et large de près de sept. Quatre colonnes corinthiennes en ornaient le manteau, accompagnées de vases et de consoles en bronze, entre lesquelles une figure de haut relief de grandeur naturelle le représentait à cheval. D'un côté et de l'autre, deux grandes figures de marbre exprimaient la fidélité du royaume envers sa personne : c'était l'Obéissance et la Paix. Un bas-relief de la bataille d'Ivry et divers amours et génies portant des attributs qui sont au Louvre complétaient la décoration. Deux pièces dépareillées, de même provenance sans doute, et remontées dans une cheminée moderne, nous donnent à contempler, entre deux petits génies, les chiffres enlacés du roi et de Gabrielle.

Il avait en même temps pourvu à une restauration en règle de l'ancien appartement des Bains, au rez-de-chaussée de la Galerie, en retirant, pour commencer, les tableaux de maîtres italiens, pièces insignes du cabinet du roi, noyau de notre musée du Louvre, que François I^{er} y avait placés, et que le voisinage des étuves exposait à une ruine complète. Afin de ménager ce changement, des copies furent commandées, qui prirent leur place, en même temps que des ornements neufs, lambris et stuc en relief, réparaient le dommage de vingt ans d'abandon. Des peintures neuves s'y ajoutèrent, entre autres par la main de Dupérac, exercée dans cet art, autrement architecte, qui mit dans une de ces chambres des paysages mêlés de ruines antiques. La dernière

chambre surtout, qui terminait le tout du côté de la belle cheminée, reçut d'artistes dont le nom nous échappe une magnifique décoration.

Dans divers travaux, menés avec bonheur, autant que promptement achevés, le roi ne faisait au demeurant qu'user d'un service constitué cinquante ans plus tôt par François I^{er}, celui des Bâtiments du roi, administration autonome, dont le prince assurait le contrôle, ramassait les fonds, choisissait les organes, avec une facilité bien autre qu'au temps où tout cet effort se trouvait dispersé entre des services différents. Aussi essentiels en leur genre que l'imprimerie royale et le Collège de France, les Bâtiments avaient été à la lettre l'instrument de la Renaissance française dans les arts. A peine recouvrée sa couronne, Henri n'avait eu qu'à le remettre en mouvement. Quelque chose pourtant y manquait, qui fût comme réservé à son institution.

Car il apparaît par ses actes qu'il avait fort l'œil aux jardins ; Claude Mollet l'y servait, comme jardinier en chef, dans ses diverses résidences, de parterres, dont Olivier de Serres nous a transmis quelques traces. Ceux de Fontainebleau auront aussitôt ses soins, et dans les ornements qu'il se hâta d'y mettre, les eaux eurent une grande importance. Elles apparurent avec une abondance, une grâce, une variété, qu'on n'avait encore jamais vues. C'est qu'elles dépendent de l'art du fontenier, négligé chez nous, par le peu de soin qu'on eut d'en remettre l'exercice à des compétences qualifiées.

On le livrait aux architectes, qui au besoin s'y fourvoyaient. Bernard Palissy, qui y était entendu, a fait à mots couverts l'histoire de deux déconvenues de Philibert Delorme, arrivées aux Tuileries et sans doute à Saint-Maur, où un plan défectueux de pompes et d'aqueducs causa des espèces de catastrophes, avec d'énormes pertes d'argent. Or, une des nouveautés d'un règne que ces exemples instruisirent

peut-être fut la création d'un propre office en ce genre, celui d'intendant général des Eaux et Fontaines de France. Thomas Francine, Florentin, l'occupa. Il y fut assisté par Alexandre son frère, avec un si heureux succès qu'on peut bien dire qu'alors les Bâtiments du roi reçurent leur parfait achèvement.

Ce n'est pas que Fontainebleau dût jamais posséder la moindre de ces ingénieuses machines dont les Francine amusèrent Saint-Germain, où des mannequins articulés étaient mis en action par les eaux, où l'air foulé dans les tuyaux s'échappait en gazouillements d'oiseaux, en mélodies et en concerts. On épargna ces fantaisies et, à vrai dire, le goût n'y perdit rien. Les eaux ne jouèrent dans cette résidence qu'en bouillons, en ruissellements, en jets ou en cascades, dont furent décorés trois endroits : les jardins du Roi et de la Reine et la cour de la Fontaine.

Dans le jardin du Roi où prenait vue la salle de Bal et qui s'étend vers la forêt, il n'y avait encore que des eaux plates versées dans trois canaux qui servaient à la pêche : deux tirant le long d'une même allée, le troisième y venant buter. En ce point de rencontre, le roi mit une fontaine, dont la pièce principale fut le *Tibre* de bronze autrefois fondu dans les creux que le Primatice avait rapportés de Rome, porté sur une rocaille à jour soutenue de deux cygnes et de deux dragons. Le bassin alentour était bordé de quatre vases de bronze, qui en occupaient les angles et versaient l'eau par l'encolure, tandis que des jets jaillis du bassin même achevaient le dessin de ce riche ouvrage. Dans quatre parterres, auxquels se répartissait le jardin, et dont les trois canaux fournissaient la bordure, quatre fontaines, deux rustiques et deux d'architecture, pareillement pourvues d'eau ruisselante et jaillissante, complétaient la décoration.

La cour de la Fontaine vit déposer l'*Hercule* qui en encombra le passage, et le porter dans un petit parterre bâti au

sein de l'étang même ; en même temps qu'une île, maçonnée à quelques pieds du balustre de la cour, recevait une figure antique de Persée entourée de quatre jets lancés par des dauphins. C'était vaquer richement à la décoration d'une pièce plus que toute autre célèbre à Fontainebleau, par l'effet des plaisirs divers auxquels cet étang se prêtait. On y pêchait, on y allait en barque, on y donnait la collation ou à dîner, dans le petit pavillon qui en occupe le centre. Les carpes qui l'habitent ont part à cette grande popularité, non sans cause, car on les chassait au cormoran. Le P. Vanière, dans le *Praedium rusticum*, a mis en vers latins la légende de leur longue vie, si bien répandue, qu'on se les figurait aisément centenaires, et que le public se laisse encore conter que quelques-unes s'y conservent du temps de François I^{er}, portant en signe de cette antiquité un anneau d'or dans les naseaux reçu de quelque favorite.

Un fait royal au moins, dans leur histoire, est que tout un lot de ces carpes fut envoyé sous Henri IV, en présent, par le duc de Lorraine au roi. C'était un moyen de faire sa cour.

Dans le jardin de Diane, depuis de la Reine, la Diane de marbre antique, remplacée par une fonte de bronze, figura désormais entourée de quatre chiens assis, de bronze aussi et fort beaux, sur un piédestal rond cantonné de têtes de cerf, qui aujourd'hui encore crachent l'eau dans un bassin. Mais ce jardin avait reçu un bien autre ornement dans la volière, élevée en forme de galerie du côté du bourg, et couverte d'un dôme en son milieu.

Là, le principal morceau était une grotte rustique habitée par un fleuve, qui de ses deux mains pressait une urne, d'où l'eau tombant dans une coquille s'épanchait ensuite dans un bassin. Deux chutes d'eau venaient l'y rejoindre, lesquelles, parties d'un jet formé tout en haut de l'édifice, et s'écoulant sur les côtés, coupées de cinq paliers avant de

toucher le bassin, s'y mêlaient pour finir dans un flot contrarié avec un effet d'abondance qui donnait la vie à tout l'ouvrage.

L'édifice abritait une profusion d'oiseaux. Sur la porte, dans un fort beau buste, apparemment celui qu'on peut voir aujourd'hui sur la cheminée refaite de la salle des Gardes, paraissait la figure du roi, auquel deux distiques latins rendaient hommage dans une allusion aux hôtes ailés du lieu, dont le nombre égalait celui de ses ennemis vaincus :

*Tot populos victor justa rex morte redegit
Regius iste tenet quos sibi carcer aves ;*

et qui, enfermés en ce lieu, célébraient la fermeture du temple de Janus :

*Qui fanum clausit volueres hic sponte reclusas
Detinet alternum quae sua gesta canant.*

Tant de poésie n'empêchait pas que l'endroit ne renfermât aussi, en façon d'attrapes, des jets d'eau secrets, dont le robinet tourné inondait soudain le visiteur, par une surprise dont lui-même en ce temps-là consentait à se divertir.

Les amusements de la cour de Fontainebleau renaissante semblent avoir fait peu de fond sur le savoir et la culture. Le roi n'y connaissait que le jeu ou la chasse ; les gentils-hommes s'y adonnaient en foule, soit à courir dans la cour du Cheval blanc, la bague qu'une dame mettait en prix, soit à jouer à la paume dans le tripot, logé dans un coin de la même cour, contre le mur de la chapelle. Un autre exercice s'appelait rompre au *faquin*, qui était un bonhomme de bois posé sur un pivot, percé d'un trou, qui, en tournant, échappait au coup de lance que le joueur y devait faire passer.

Quand le roi se mêlait à ces jeux, un protocole y trouvait place, qui pour la paume nous est connu. Sitôt qu'il paraissait,

le compte des frais en cours était arrêté, la suite en étant prise en charge par le roi, soit qu'il perdît, soit qu'il gagnât, soit même qu'il omît de jouer et ne comptât que par sa présence.

S'il jouait, le garde-manteaux du lieu devait, en lui présentant les balles de la main droite, tenir la gauche sur la garde de son épée. Le jeu fini, le maître du jeu de paume avait ordre de traiter tous les officiers de chambre et de garde-robe présents pour le service de Sa Majesté, d'une collation honnête si c'était l'après-midi, et si c'était le matin, d'un déjeuner.

Le jeu de hasard était principalement les dés. On s'y adonnait avec fureur et apparemment tant d'éclat, que l'exemple en passa jusque dans la ville. Villagomblain dit que c'est depuis cette époque qu'il se fit à Paris plusieurs académies de jeu. A Fontainebleau, jusqu'à la fin du règne, la passion n'en devait pas cesser ; au point qu'on y vit se produire en un jour, de perte ou de gain, plus de mille pistoles ; qu'il n'était presque pas de journée où l'on ne vît perdre ou gagner, dit le témoin, au moins vingt mille pistoles : les moindres marques étant de cinquante pistoles, et les plus grandes de cinq cents, ce qui fait qu'un joueur pouvait tenir plus de cinquante mille pistoles dans sa main. Un Portugais, nommé Pimentel, que le démon du jeu y recommanda, qui garantissait, soit sur fonds, soit sur gages, tout ce qu'on jouait, y gagna (avec ce qui se fit ensuite à Paris) plus de deux cent mille écus.

Des passions moins violentes trouvaient en même temps leur contentement dans les échecs, qui jouirent aussi d'une grande faveur, en héritage peut-être des guerres civiles où tant d'heures passées dans l'attente réclament une puissante diversion ; si bien qu'on contaît que des Yveteaux et le célèbre écuyer Pluvinel avaient fait le voyage de Nantes tête à tête devant un échiquier emporté dans le carrosse,

et qu'ils en descendirent au retour sans avoir échangé un mot.

Quant à la vie que menaient les femmes dans cette cour privée de reine, on l'imagine aussi peu réglée que mal remplie. Les jeux des hommes, dont elles prenaient le spectacle du haut de la galerie d'Ulysse, qui donne sur la cour du Cheval blanc, celui de la garde du roi qui y faisait ses exercices, leur faisaient passer quelques heures. La promenade dans les jardins ou à la volière, les étalages de quelques marchands suivant la cour, durent les aider à traîner les heures que ne remplissaient ni la galanterie ni les trafics de cour.

Celles qui passaient la quarantaine et qui sortaient des guerres civiles en rapportaient des mœurs fort dévergondées. L'aptitude à l'intrigue en engageait plusieurs dans des commerces moins honnêtes encore, et les mémoires du temps ne permettent pas de douter que ces premiers temps de la cour de Henri IV aient été un parfait théâtre de proxénétisme mondain. Les amours de caprice, qu'une maîtresse présentée n'empêchait pas le roi de rechercher sans cesse, alimentaient en grand cette industrie, dont les grands seigneurs, encouragés par de si augustes exemples, se faisaient à l'envi les ouvriers et les clients.

Par une fatalité singulière, la seule inclination honnête qui se déclarât dans cette cour encourait la censure du roi ; et par une circonstance moins raisonnable encore, c'était lui qui l'avait formée, ayant dix ans plus tôt, au temps de la guerre civile, présenté à sa sœur pour époux le comte de Soissons, leur cousin, avec un succès si complet, que le roi, par caprice ou par politique, venant à changer de dessein, ils n'en maintinrent pas moins celui de s'épouser.

La princesse avait vingt-neuf ans, le comte vingt et un. Un voyage que celui-ci osa faire en secret, en Béarn où elle se trouvait, alluma chez le roi un ressentiment que porta

bientôt à son comble un trait de bien autre indépendance. Car quoique par des mesures promptement prises le roi eût su fermer les portes de Pau au prince, il lui fallut bientôt apprendre que, rebelles à sa volonté, les deux amants n'en avaient pas moins échangé, par l'entremise d'une dame dévouée à leur service, l'engagement d'être mariés ensemble.

Dès lors, la volonté d'empêcher cette union devint chez Henri IV une passion, dont Sully a pu peindre la violence, car ce fut lui qu'on osa charger d'aller ravoïr d'entre les mains de la princesse cet engagement; qu'elle ne livra que sur l'assurance formelle que le roi, content de cette preuve de son obéissance, accorderait aussitôt le mariage. Mais cela n'avait garde d'être tenu.

La triste Catherine donc traînait à Fontainebleau les chagrins et les impatiences de cette persécution détestable, quand le même messenger, fort de l'abandon qu'elle avait consenti, reparut pour lui signifier que la volonté du roi demeurerait la même, et qu'il ne fallait plus qu'elle songeât à cette union. A cette nouvelle, une scène où se peignaient à la fois l'indignation et le désespoir, que Sully lui-même a contée, éclata. Jamais les échos de la résidence ne retentirent de pareilles larmes et de pareilles fureurs. La princesse dut céder, mais on a peine à croire qu'elle ait jamais pu pardonner, soit la violence qu'elle subissait, soit la fraude dont elle était victime, soit la suprême humiliation de se voir porter par un ministre de pareils ordres.

Bien différente de ces épreuves du cœur, l'intrigue galante qui menait son tracas dans la cour se consommait dans la politique, procurant chez les courtisans des élévations de fortune et des disgrâces, dont Gabrielle en haut tenait les fils, aidée de commères dans tous les rangs. Car tous ses soins n'allaient qu'à peupler, autour du roi, le ministère, et auprès des populations le gouvernement des provinces, de gens attachés à sa fortune, prêts à la reconnaître pour reine

et à souffrir sans sourciller que, dans la cérémonie où sortirait son lot, les Vendôme, ses enfants, parussent sous le poêle nuptial, l'aîné d'emblée passant dauphin. Ce n'est un mystère pour personne que Sully parvint ainsi à la surintendance et que Sancy n'en fut écarté que parce qu'il osait dire au roi qu'à mœurs égales il ne devait au moins pas troquer la fille de Henri II contre celle des Babous.

Une récréation pour tout le monde à Fontainebleau était la chasse. La forêt proche y était une perpétuelle invite, et le roi se portait à cet exercice avec une ardeur insatiable, y ayant pour compagnon de choix Montmorency, le second connétable, le premier de la cour dans l'art de la vénerie. Les parties en duraient au besoin plusieurs jours, poussées à de vastes distances, soit en Gâtinais vers Nemours ou Montargis, soit en Brie vers Sénart.

Au retour, la curée réjouissait tout le château. Les règles anciennes en fixaient l'endroit là où le cerf avait été pris ; Henri IV la différa. Elle avait lieu au chenil, de l'autre côté de l'étang. Les trophées en étaient conservés dans deux endroits qui bordaient le jardin de la Reine : l'un sous la galerie neuve qui recevait les bois de cerfs ; l'autre en face de celle-ci dans une aile en retour de la volière, qui recevait ceux des chevreuils ; l'une et l'autre superbement décorées. Dans la galerie des Cerfs étaient peintes sur les murs de grandes vues cavalières de maisons royales : Blois, Amboise, Folembray, Saint-Germain, Monceaux, Compiègne, Villers-Cotterets, Madrid du Bois de Boulogne, Chambord, Charleval, Verneuil, Saint-Léger-en-Yvelines, Fontainebleau enfin occupant un espace double des autres. Aux murs de la galerie des Chevreuils, c'étaient des chasses : chasse au loup, chasse au sanglier, chasse au renard, chasse au cerf, double des autres, chasse au lièvre et chasse à l'oiseau.

Par leurs provenances variées, ces souvenirs composaient comme un récit palpable des déplacements des veneurs et

une façon de monument régional, où l'on inscrivait au besoin les circonstances singulières ou funestes qui en avaient signalé la prise, témoin cette inscription entre autres relevée par un ancien guide du château : 1608, le 14^e jour d'octobre fut laissé courre un cerf dans la forêt de Sénart par le roi, et aux abois tua le jeune Saint-Bon l'un des veneurs de Sa Majesté, d'un coup d'andouiller. Dont la tête est au-dessus.

Tous ces divertissements, non plus que le plaisir de bâtir, ne contentaient cependant pas les besoins privés du roi. Il était en peine d'établissement, non de vie de famille, toujours difficile aux rois, et qui au surplus n'était pas son fait, mais à coup sûr de paternité. Dans la recherche de ses maîtresses, le président de Cheverny observe que d'avoir promptement des enfants était son principal désir et dessein. Mais qu'est-ce que des enfants de qui la condition, imprimée par la naissance même, vous sépare, en qui l'on ne revit que par la chair, assuré de ne leur rien transmettre de ce qu'on tient de la société ? Dans le dessein d'épouser Gabrielle, la tentation d'abattre cette barrière entre ses petits Vendôme et lui jouait puissamment, aiguillonnée de plus par la peur d'une carnosité, dont Bérault eut ensuite tôt fait de le guérir, mais que, par l'entremise d'un médecin stylé, on avait soin de lui dépeindre alors comme menaçant sa paternité.

L'an 1599 vit les faits se précipiter. Gabrielle était grosse pour la quatrième fois. Le 3 février, la reine Marguerite donna procuration à Rome pour la nullité de son mariage. L'événement ne semblait plus tenir qu'à un fil. La favorite touchait au but, malgré le préjugé de la cour, malgré l'opinion des sujets, qui appelaient la *duchesse ordure*.

Un paysan de Saint-Germain, que Henri, dans ses promenades, sans se laisser reconnaître, interrogeait au sujet du roi : « Si, dit-il, n'est-il pas des pires : mais il a une belle Gabrielle qui le gratte et qui nous gâte tous. » A Paris, le passeur du port Malaquais, surpris par le même incognito,

répondait que le roi était assez bon homme, « mais il a, disait-il, une méchante p... qu'il entretient et qui nous ruine. Encore si elle n'était qu'à lui, mais on dit que bien d'autres y ont part ». Le roi, dans un grand éclat de rire, le redît à sa maîtresse, qui de colère voulait qu'on le pendît. Pâques approchant, Groulard disait attendre pour Quasimodo le mariage, et Gabrielle osait se vanter qu'il n'y avait que Dieu ou la mort du roi qui pût l'empêcher. Elle ne comptait pas avec la sienne.

Le roi et elle étaient à Fontainebleau, quand la semaine sainte les sépara, comme elle le faisait à l'ordinaire. Jamais le roi n'avait vu partir avec plus de regret sa maîtresse, et elle-même versa ce jour-là plus de larmes que jamais, de le quitter. Afin d'en retarder l'instant, Henri l'accompagna à cheval passé Melun jusqu'à Souvigny, où il la mit sur l'eau, après de déchirants adieux.

Elle descendit à Paris chez Zamet, vieille connaissance à elle, et qui avait trempé dans les origines de sa fortune. Tout le monde a ouï parler de ce fameux financier, Lucquois, immensément riche, logé et meublé mieux qu'un prince, mêlé depuis le temps de la Ligue à des intrigues politiques qui le rendaient dépositaire du secret de tous les partis. Il la logea magnifiquement, lui fit une chère splendide. Le lendemain, mercredi saint, au retour des ténèbres, la favorite ne se trouva pas bien, et ressentit une première attaque. Le vendredi, un courrier dépêché à Fontainebleau annonçait qu'elle était au plus mal, et demandait à voir le roi.

Partie de l'hôtel Zamet le jeudi, elle s'était portée chez Mme de Sourdis, sa tante, proche le Louvre, où le mal, empiré soudain, l'avait jetée dans des convulsions, qui en peu d'heures la mirent à l'agonie. Le roi, promptement mis en route, ne put arriver si vite, qu'au passage de Villejuif, Ornano et Bassompierre, qu'il croisa sur la route, ne l'avertissent qu'elle était morte. Ensemble ils allaient en porter

la nouvelle à Fontainebleau. Toute la diligence que Mme de Sourdis, qui était à Alluye, put faire, n'empêcha pas aussi qu'elle arrivât trop tard. Elle trouva le corps tordu, le visage défiguré, « devenu, dit Cheverny, en un moment hideux et effroyable ». Les médecins, mandés en hâte, n'avaient pu fournir aucun secours, ni nommer le mal qui l'emportait.

Le roi voulait poursuivre sa route. On gagna sur lui qu'il rentrât au château, où n'allant pas plus loin que la Belle Cheminée et renvoyant presque toute sa suite, il dit à Bassompierre qu'ayant été le dernier auprès de la maîtresse dont il pleurait la perte, il fallait qu'il restât le dernier à l'en entretenir.

Cet événement survint le 10 avril 1599. Un plus grand deuil en fut porté que la cour n'en avait jamais vu. Pour les souverains, princes et princesses, on n'y drapait qu'en violet : le roi voulut qu'on prît le noir, ajoutant au scandale des mœurs, à la menace ressentie dans l'État, par une obstination singulière, un renversement de l'usage même. Mais par une destinée plus forte, l'honneur du trône était sauvé.

IL n'y a pas de plus grand plaisir au monde pour un artiste que de montrer de ses ouvrages. Ne nous étonnons donc pas de l'empressement que Henri mettait à mener par les bâtiments neufs dont il embellissait son règne, ce qui lui arrivait de visiteurs, non seulement d'entre ses sujets, mais venant de l'étranger, ambassadeurs et princes, surtout quand ce furent d'anciens alliés de la Ligue, sur qui cet appareil royal manifestait sa revanche.

Le premier de ceux-ci qui vint à Fontainebleau fut Charles-Emmanuel, duc de Savoie, auquel il réclamait le marquisat de Saluces, en vertu de droits peu certains, récemment soufflé par la conquête. Le duc résistait à cette restitution, crainte principalement de livrer aux huguenots, clients de la politique française, l'accès de ses États par cette province. Contrarié dans les négociations qui se menaient de loin à ce sujet, confiant dans des pratiques et dans une éloquence qu'il pourrait exercer sur place, il avait entrepris ce voyage pour amener le roi à céder. Quoique contrefait d'une

épaule, c'était, dit un témoin, « un prince infiniment accort et courtois », du reste menant un train magnifique, impénétrable et semant l'argent.

Il avait atteint Orléans, où Henri devait l'aller recevoir, lorsque, soit dessein, soit caprice, quittant soudain sa suite, il prit la poste, et à la surprise générale, le matin du 13 décembre 1599, apparut dans la cour du Cheval blanc. Le roi sortait de la messe et se préparait à monter à cheval, quand on vint l'avertir que le duc était là. Leurs embrassements, dit l'abbé de Pontlevoy qui les vit s'aborder au pied du Fer à cheval, furent comme de gens « qui eussent passé toute leur vie ensemble et se retrouvent avec enchantement ».

Le duc demeura huit jours à Fontainebleau, qui se passèrent en jeux, chasses et festins, courir la bague dans la cour du Cheval blanc, rompre au faquin, jeu de paume, revues de la garde du roi le long de la chaussée de l'Étang, et, sur la grande esplanade au delà de la porte du château, devant le chenil, tir au pistolet de cette garde et son escrime à l'épée, repas magnifiques dans la salle de Bal, auxquels le roi se livrait de tout son cœur, ayant le plaisir de trouver son hôte porté aux mêmes divertissements que lui.

En affaires cependant il demeurait fermé, et ferme sur ses exigences ; en sorte que le Savoyard n'aurait rien avancé sans les pratiques secrètes qui, dans une intrigue plus vaste, qu'il allait tramant avec l'Espagne pour la dissolution du royaume, lui gagnèrent Biron et le comte d'Auvergne, bâtard de Charles IX, sans compter de moindres auxiliaires. Dans le conseil, tout se termina au choix qui lui fut accordé à trois mois d'échéance, ou de restituer Saluces ou de céder la Bresse en échange, qui alors était de son domaine. On partit là-dessus pour Paris où le duc prolongea son séjour dans les négociations, les menées secrètes, les jeux et les festins.

Il n'y avait pas six mois que le grand bruit de ces fêtes

avait retenti dans Fontainebleau, qu'un événement d'un autre genre y vint agiter les esprits. Non moins considérable, quoique plus silencieux, il les renvoyait à la querelle, chaude encore, dont le triomphe de la maison de France n'avait que tout récemment terminé les violences, n'ayant mis la paix que dans l'État, sans réconcilier les consciences.

Contre l'Église rendue par Henri IV à la liberté de son ministère, la critique protestante ne faisait nul mystère de chercher dans la controverse sa revanche. L'erreur des Églises réformées fut d'en remettre, dans la personne de Duplessis-Mornay, la fortune à une autorité formée au sein des guerres civiles, école de la fidélité, mais non pas du discernement. Par une légèreté singulière, par un abandon prodigieux, un gentilhomme grandi dans la guerre et les négociations d'État, qu'on pouvait bien nommer *le bras* ou *le chevalier* de la Réforme, en fut regardé comme le pape ; en sorte qu'au lendemain de la victoire de l'Église, l'honneur doctrinal des dissidents se vit livré à l'incompétence ; et l'héritage des Calvin et des Bèze embarqué dans la scabreuse aventure d'un zèle dénué de théologie.

Avec cette intrépidité que l'insuffisance professionnelle inspire, Mornay venait de se rendre auteur d'une *Institution de l'Eucharistie*, où, fondé sur des textes qui montaient à cinq mille, il se flattait de prouver les deux points par où s'était surtout répandue la Réforme (la thèse essentielle de la justification n'ayant recueilli que peu d'écho) : savoir le caractère d'idolâtrie de la messe, et celui de l'invocation des saints dans les images. Comme il eut vent, par ceux de sa religion, que le livre rencontrait peu d'estime, étant de ces gens que rien au monde ne met en défiance d'eux-mêmes, le parti qu'il prit aussitôt fut de défier publiquement la critique, suppliant le roi de nommer des commissaires pour l'entendre, lui et ses censeurs, et par là décider le débat.

Plus d'un dans le parti redoutait la rencontre. Du côté

des politiques, Sully, et Casaubon chez les savants auraient préféré qu'on s'abstînt. Duperron, depuis cardinal, dont le crédit allait grandissant dans l'Église, aussi savant théologien que Mornay fut excellent capitaine, fut désigné pour la contradiction. Il avait en outre beaucoup d'esprit, la répartie prompte et la satire piquante. De Mme de Simier, qui rima, en imitation du Tansille, un poème des *Larmes de la Madeleine*, il disait que de la vie de cette sainte, ce qu'elle avait fait de plus achevé en était la première partie. Comme la même lui demandait si c'était péché mortel de faire l'amour, il répondit qu'assurément non, parce qu'autrement il y aurait eu longtemps qu'elle serait morte. D'un prédicateur qui, en citant les Pères, disait *Monsieur Saint Chrysostome, Monsieur Saint Augustin*, il disait qu'il ne fallait pas qu'il eût grande familiarité avec ces docteurs de l'Église, puisqu'il les appelait encore monsieur. Écrivant à Sully quand il fut amiral et le tâtant sur la religion : « La joie que j'ai de vous voir, disait-il, commander aux canons de la France sera parfaite quand je vous verrai obéir aux canons de l'Église. »

L'annonce de la rencontre eut lieu avec un grand retentissement. « Cette dispute, écrivait L'Étoile, fait l'entretien de tout Paris. Dans les chaires et dans les écoles, chez les grands et chez les petits, on ne parle que de ce défi. » On choisit pour tenir la conférence, dans le quartier du château récemment remis à neuf, la dernière salle au bout de l'appartement des Bains, qui servait au Conseil, et qui depuis s'appela toujours salle de la Conférence. Le lieu était digne de la rencontre. L'abondance des peintures et des ornements de relief en faisait une pièce magnifique, et l'on y voyait en plusieurs endroits briller la devise du roi : *Duo protegit unus*.

On y prit séance le 4 mai, à ces conditions : que cinquante articles proposés à l'examen chaque jour seraient communiqués à l'auteur à l'avance, pour lui faciliter la réponse ;

que sur ces cinquante articles il choisirait ceux qu'il voudrait. Comme il ne s'agissait que de vérifier des textes, on pensait s'acquitter promptement de cet examen. Au milieu de la chambre une table de porphyre, qui en faisait le plus riche ornement, rassembla la personne du roi, Mornay, Duperron et les secrétaires. Alentour, comme participants, se trouvaient entre autres, du côté des catholiques, de Thou, l'historien, et Pithou, procureur au parlement de Paris, auteur dans la *Satire Ménippée* du discours supposé de Daubray ; du côté des protestants, Defresne-Canaye, représentant le chancelier de Navarre, et Casaubon, célèbre par ses éditions savantes, récemment tiré de Montpellier, qui l'avait emprunté de Genève, par le roi, pour enseigner le grec à Paris.

Bellièvre, chancelier de France, recueillait les opinions et prononçait la décision. Derrière le roi se tenaient les prélats et la cour, l'archevêque de Lyon, les évêques de Beauvais et de Nevers, le duc de Vaudémont, Nemours, Mercœur, Mayenne, Nevers, Elbœuf, Aiguillon, etc., qui avec le reste de l'assistance ne faisaient pas moins de deux cents personnes.

Sur les cinquante passages où devait se faire son choix, Mornay n'avait eu le temps d'en vérifier que dix-neuf, mais sur lesquels il annonça en termes solennels son triomphe, disant que si un seul en était trouvé faux, il voulait là-dessus « perdre l'honneur et la vie ». Le livre fut mis sur table, et les premiers textes combattus, tirés de docteurs scolastiques, dont il fut constaté qu'il ignorait à ce point le sens, la forme et les usages, qu'il prenait le *videtur quod non*, qui chez eux annonce les objections, pour l'expression de leur propre sentiment; de façon que la présence du Sauveur dans le pain et le vin de la messe se voyait chez Mornay combattue par Duns Scott : ce qui, faisant succéder d'emblée à sa jactance la confusion, la tourna bientôt en

déroute. Car, par une aussi folle gageure, il appelait des docteurs tels que saint Chrysostome et saint Jérôme en témoignage contre le culte des saints, et même, contre celui de la Vierge, saint Bernard même; ce qu'on lui fit voir ne provenir que de ce qu'il avait omis de suivre jusqu'au bout le passage qu'il leur empruntait.

Au reçu de ce coup, Palma Cayet rapporte qu'« il demeura quelque peu étonné (confondu), et depuis ne fut plus à lui-même et à toute la conférence ». Cependant, soit obstination, soit honte de céder en présence de ceux qu'il avait convoqués pour voir son triomphe, il se rejetait à des défaites, qui ne faisaient que l'enfoncer davantage. Car Duperron serrait le sens et le texte de près. Deux ou trois fois le roi prit la parole. Au crime d'invoquer les suffrages des saints, comme Mornay, glissant sur ce terrain, mêlait l'assistance implorée des fidèles vivants dans leurs prières : « Mais, dit le roi, quel abus y a-t-il à s'aider des prières des autres ? Cela se fait aussi dans votre religion. »

Dépeignant l'intérêt qu'il prenait aux ripostes de Duperron, Bertaud, qui mit en rime la cérémonie :

« L'honneur (dit-il) qu'il s'acquerrait paraissait votre gloire
Et tout autant de fois qu'il gagnait la victoire,
Soudain le feu de joie en luisait dans vos yeux.

Comme Henri ne put une fois s'empêcher de demander pourquoi, dans un texte qu'il citait, Mornay avait omis la fin : « C'est, s'échappa de dire Casaubon, que ces paroles-là faisaient contre lui. » Mû par l'honneur même de sa cause, il fallut aussi que Casaubon intervînt pour montrer aux ministres, qui contestaient une négation, qu'elle était dans l'original grec.

Des dix-neuf passages que Mornay avait retenus, neuf seulement furent examinés, soit que le temps manquât de passer aux autres, soit que la défense, battue, aspirât au

repos. Sur quoi la commission s'ajourna au lendemain. Mais ce fut sans effet, parce qu'on apprit le lendemain que le soutenant était malade, et qu'il s'excusait d'y paraître; après quoi l'on ne sut de lui plus rien, sinon que quelques jours plus tard il était parti, sans en aviser le roi, pour Saumur, où était son gouvernement.

Ainsi se termina l'épreuve demandée par un homme que, dans son parti même, on appelait « un gouverneur armé de l'écritoire ». Sa seule défection finit la conférence après une séance unique : ce qui ne l'empêcha pas, dans une relation qu'il en fit, de dire, abusant du petit nombre de points réfutés en comparaison de ces cinq mille textes, que ce que Duperron annonçait comme un éléphant s'était trouvé n'être qu'une mouche : à quoi Duperron répliqua qu'il n'avait tenu qu'à lui que cette mouche ne grossît fort au delà d'un éléphant.

A son tour, Casaubon, livré par les fureurs de l'orgueil humilié aux calomnies de « ceux de Saumur, dit-il, ministres indignes de leur charge », se vit traité de vendu aux faveurs du roi. Ce fut aussi le sort de plusieurs, que l'éclat de cette démonstration suffit à ramener dans l'Église : Canaye entre autres, dont le célèbre P. Poisevin acheva l'instruction à Venise, où il alla comme ambassadeur.

Dans le privé, la mort de Gabrielle avait livré le roi à de nouvelles amours; et dans son personnage public, à des ouvertures de mariages dignes enfin de la maison de France. Des négociations menées à la cour de Florence préparèrent son alliance avec Marie, fille du grand-duc défunt, tandis que les porte-poulets de la cour se hâtaient de lui procurer dans la personne d'Henriette de Balzac, fille de M. d'Entragues, sœur du bel Entraguet qui périt dans le duel des Mignons sous Henri III, une maîtresse nouvelle.

Il la paya cent mille écus. Mais quant à la livrer, la dame

et ses parents s'entendirent pour que ce fût sur promesse de mariage, que le roi eut la folie de signer. On le prenait toujours par la paternité, et dans ce contrat singulier, il était stipulé que pour en jouir elle accouchât d'un fils. La comédie des résistances fit pour commencer que Henri la tira de Malesherbes, où ses parents se portaient gardiens de ses mœurs, pour la loger à Beaugency, où il allait la voir de Blois, et dont il lui donna la terre. Quand elle fut grosse, elle eut Verneuil en Beauvaisis, dont il la fit marquise, et le superbe château, bâti par le duc de Nemours, que la veuve de ce prince vendit au roi.

Quand furent ouverts les pourparlers de Florence, rien ne fit plus surprenante figure qu'une intrigue pareille et qui les traversait. Comparant un jour à celles du roi les vertus de Philippe-Auguste, dont celui-ci avait sollicité l'éloge, Sully disait que le règne de ce prince avait souffert « de ses mal fondées amourettes et de ses mariages entortillés ». Cela peignait au vif le cas, que le naturel de la nouvelle maîtresse, loin de l'adoucir, ne faisait qu'irriter : étant le contraire de Gabrielle, qui, jouant d'avance à la reine, ne montrait en elle que grandes manières, respect et affabilité, celle-ci dominait son amant par des scènes, et savait le divertir par de plaisants propos, qui allaient parfaitement au roi, « incapable (dit Scaliger) de deux choses : lire et tenir gravité ».

C'était, dit Sully, parlant de la demoiselle, « un bec affilé en bonnes rencontres ». Dans les *Amours du Grand Alcandre* dont la cour du temps fournit la clef, il est conté qu'à Fontainebleau, quand le duc de Savoie fit séjour, les disputes pour la préséance entre les dames ne manquèrent pas. « Alcandre (le roi) y prenait son plaisir et ne les terminait pas. Somène (Henriette) en prenait son passe-temps. » Parlant de la fiancée qu'on recherchait pour le roi chez les Médicis, elle la lui nommait « votre banquière ». Plus tard,

interrogée sur ce qu'elle aurait fait dans l'accident du bac de Saint-Germain qui renversa le carrosse du roi et jeta la reine dans la rivière, elle répondit qu'elle aurait crié : La reine boit.

Les couches annoncées se firent à Fontainebleau fin mai, trois mois après la conférence, et ce qui ne laisse pas d'être surprenant, dans l'appartement de la reine, toujours vacant, donnant effet à la promesse royale, car ce fut un fils qui naquit. On ne songeait alors qu'à retirer le roi de l'aventure. L'enfant mourut, qui le dégageait.

Cependant, le duc de Savoie avait laissé prescrire son terme, dans la confiance, comme il disait, « qu'il saurait donner au roi tant d'affaires dans le royaume, qu'il lui faudrait remettre cette querelle ». Henri partit, portant chez le duc une guerre, où Henriette eut la hardiesse de le rejoindre, et de s'attacher à lui pour toute la campagne, « tenant plutôt, dit l'abbé de Pontlevoy, la place d'une maîtresse ou d'une garce que d'une femme à être reine », tandis que la princesse de Florence, dûment épousée dans cette ville au nom du roi par le duc de Bellegarde, sous les auspices d'une paix prochaine, s'avancait à petites journées vers Lyon, où devait avoir lieu leur rencontre. A l'imitation des fuites précipitées qui brusquent en pareil cas, par quelque couloir secret, la fin des rencontres clandestines, il fallut que la marquise de Verneuil décampât.

La nouvelle reine venait accompagnée du légat du pape, lequel apportait à la fois l'accommodement qui terminait la guerre, la nullité du premier mariage du roi et la bénédiction de Sa Sainteté pour le nouveau. La favorite, qui avait osé menacer d'un éclat cette ambassade, dut se laisser reconduire par le roi jusqu'au Bourgan où on l'embarqua.

Enfin Fontainebleau revit une reine. Elle y toucha le 19 février 1601, déjà grosse du roi et donnant à la maison de France l'espoir tant attendu, si longtemps contrarié, à maintes reprises découragé, d'un dauphin. Il y vint effecti-

vement au monde au château, le 19 septembre suivant, dans la chambre que les guides ne manquent pas de signaler aux visiteurs comme lieu d'un événement en ce temps-là considérable par le raffermissement du trône.

Car il avait passé, quant à la succession, par de singulières alternatives : le roi ayant recherché celle-ci tour à tour dans des neveux que lui eût donnés le mariage de Madame et du comte de Soissons, dans son neveu Bourbon, le jeune prince de Condé, qu'il fit pendant un temps élever à cette intention et dont le retour à l'Église catholique fut stipulé à Rome dans son absolution, dans les enfants qu'il avait de Gabrielle, dans ceux qu'il attendait d'Henriette. A tant d'espérances troubles et de desseins imparfaits, la naissance de Louis XIII mit fin, par le triomphant éclat d'une naissance directe et légitime, dont le roi fut le premier à goûter le bienfait.

La Boursier, sage-femme de la reine, nous en a laissé le simple et touchant récit. Le roi dit à la reine : « M'amie, vous savez que je vous ai dit plusieurs fois le besoin qu'il y a que les princes du sang soient à votre accouchement, je vous supplie de vous y vouloir résoudre. C'est la grandeur de vous et de votre enfant. » Elle répondit que, pour lui plaire, elle y était résolue.

Le travail fut singulièrement long. Elle fut vingt-quatre heures en mal d'enfant, auquel on apportait des remèdes, l'apothicaire du roi ne manquant pas d'y vouloir introduire les siens. Quelques commères de cour venues d'Italie disposaient de leur côté de conseils infaillibles, auxquels le roi, qui ne quitta pas la chambre, mit bon ordre, en défendant à la Boursier de donner autre chose que ce que commanderaient les médecins selon les rapports qu'elle leur ferait du développement de l'opération, « tellement, dit-elle, que je puis dire qu'en aucun lieu du monde, je n'ai eu telle tranquillité d'esprit ».

L'enfant vint dans un état de faiblesse extrême, dont la longueur du travail était cause. Du vin que l'accoucheuse lui souffla dans la bouche le ranima. Le roi cependant s'éloignait, « tout pâle et changé », dit-elle, doutant quel enfant c'était, dont il n'avait vu que le visage. A la fille de service, qui lui disait que c'était un fils, il répondit : « Elle fait trop mauvaise mine », et comme cette fille y revenait, il se fâcha. Enfin la dame en charge, qui entraît, à qui la Boursier fit un signe, allant faire sa révérence au roi l'avertit. « La couleur lui revint, continue l'accoucheuse, il vint à moi et se baissa, mit sa bouche contre mon oreille. « Sage-femme, est-ce un fils ? » Je lui dis que oui. « Je vous en prie, » dit-il, ne me donnez pas de courte joie : cela me ferait « mourir. »

Dans un train de vie relâché jusqu'au scandale, il avait un besoin d'affection conjugale et d'ardents sentiments de père. Il disait à Sully qu'en ce genre il n'avait jamais eu de plus grand désir que de posséder une femme « qui fût douce et de complaisante humeur, qui lui donnât des enfants de si bonne heure qu'il lui restât encore assez d'années pour les instruire, afin d'en faire de braves, galants et habiles princes ». Les larmes, écrit la boursier dans sa simplicité, lui coulaient sur la face, aussi grosses que de gros pois.

Il demanda s'il fallait avertir la reine. Avec le moins d'émotion possible, dit l'accoucheuse. « M'amie, dit le roi en s'approchant, vous avez eu beaucoup de mal ; mais Dieu nous a fait une grande grâce de nous donner ce que nous avions demandé. C'est un beau fils. » Elle joignit les mains, pleura ; une faiblesse la prit, dont elle revint bientôt, pour ressentir la joie que ressentaient toutes les personnes présentes.

Les princes du sang, Conti, Soissons et Montpensier, en venaient d'être les témoins, affligés, disait le roi, qui

toujours se gaussait, de la peine que par sympathie ils ne pouvaient manquer de prendre aux maux de la reine. Car, avait-il dit à l'avance, si jamais l'on n'a vu trois princes en grande peine, on en verra tantôt. C'est qu'il gagnait à leur égard par là une complète indépendance. Après qu'il les eut embrassés, la chambre royale fut ouverte et tout ce qu'il y avait de monde dans l'antichambre s'y précipita, tandis que la nouvelle volait par tout le château, causant l'allégresse universelle. Le thème de la forêt prochaine se proposait trop naturellement pour que la poésie omît de l'y associer. En y mêlant le chêne de Dodone, ce fut des Yveteaux qui s'en chargea :

Si comme on vit jadis les forêts prophétiques
De Dodone parler les chênes fatidiques,
De Bière ainsi parlaient les arbres cette fois.

Car la forêt de Fontainebleau s'appelait alors la forêt de Bière. Dans les cours étrangères, la rumeur ne fut pas moindre et des présents furent envoyés : de la grande duchesse de Toscane un berceau, et du pape Clément VIII, qui avait absous Henri IV, des langes brodés.

Le mariage du roi, cette naissance transformaient l'aspect de la cour. Ils ne pouvaient aussi manquer, dans le château, d'être cause d'embellissements nouveaux. C'est alors qu'on décora de neuf une partie des appartements qui, faisant suite à la chambre du roi, étaient demeurés les mêmes depuis que François I^{er} les avait ornés pour Éléonore; et premièrement, celle des couches de la reine, qui fit dès lors le grand cabinet du roi, n'en recevant pas moins en l'honneur de celles-ci une décoration magnifique, dont une pièce parlante fut, au milieu du plafond, un enfant porté sur un dauphin.

Tout auprès, l'ancien cabinet, qui tombait au second rang, reçut un plafond neuf. Chez la reine, qui jouit dorénavant de cinq pièces, le redressement de la Cour ovale donna lieu à parer un cabinet nouveau, qui prenait jour sur le jardin, et qu'on appela le cabinet de Clorinde, à cause des sujets qui y furent peints.

Dubreuil peignait alors le château de Saint-Germain, et comme il mourut peu après, privant le roi d'un de ses meilleurs artistes, tout fut remis aux mains d'Ambroise Dubois, accusant, comme il arrive toujours, quand la peinture quitte les allégories, dans les sujets, les préférences du temps en fait de littérature.

Un demi-siècle auparavant, une cour savante, où les femmes savaient le grec, avait passé sa fantaisie de la peinture des travaux d'Ulysse; dans celle-ci, le goût était, en fait de langage, à l'Italie, et en fait de genre, au roman, dont la *Jérusalem* du Tasse, alors en vogue, tient pour une si grande part. Aussi en peignit-on à Paris, aux Tuileries, l'épisode d'Olinde et de Sophronie, et à Fontainebleau ceux qui se rassemblent autour du pathétique personnage de Clorinde, la vierge amazone. Dans la chambre de la reine, le sujet, pris dans l'antiquité, fut celui de *Théagène et de Chariclée*.

Amyot l'avait récemment fait connaître dans une excellente traduction, mise par quelque ami des bonnes lettres dans la main du peintre, qui n'en tira pas moins de vingt et un sujets, suspendus au plafond, ou courant sur les murs. La même ordonnance se conservait, dont l'usage remontait à François I^{er}, d'un lambris à hauteur du bras levé, au-dessus duquel les tableaux s'alignaient. Tout le changement qu'on y apportait était d'y égayer le lambris de paysages qu'on attribua dans la suite à Paul Bril, quoique cet artiste n'ait assurément jamais paru à Fontainebleau.

Dans le lambris de la chambre de la Reine où paraissent de ces paysages, il y avait aussi des S semées, barrées d'un

trait, que les guides ont interprétées comme un rébus d'*Estrées*. Mais outre qu'on prononçait é-trées, rien n'est si commun que cet emblème utilisé chez les amants comme rébus de *fermesse* ou constance.

Héliodore, évêque en son temps de Tricca en Thrace, était l'auteur du roman de *Théagène*, dans lequel Chariclée, fille d'un roi nègre d'Ethiopie, qui refuse comme blanche de la reconnaître et veut la tuer, est transmise par sa mère en Égypte, puis à Delphes, où le prêtre d'Apollon l'élève. Devenue en ce lieu prêtresse de Diane, elle est aimée de Théagène, venu en pèlerin dans le temple, lequel, sur la foi d'un songe accordé par les dieux à Calasiris, prêtre d'Osiris, présent aux mêmes solennités, l'enlève, et (comme il est pareillement aimé d'elle) l'emmène en Égypte, où ils doivent s'épouser. Mais leur passage est traversé par les pirates qui hantent ces îles de l'Archipel, et surprennent le vaisseau; en sorte que la belle, passant de main en main comme une autre fiancée du roi de Garbe, n'évite le sort de celle-ci que par le soin que prend l'auteur de supposer le respect des mœurs chez des gens dont on l'attend peu. Trachin, le premier, s'empare d'elle, puis d'autres, puis Thiamis enfin, lequel, avant de voler à des combats nouveaux, l'enferme dans une caverne, où, retournant vaincu, il l'immole, craignant de la laisser au vainqueur. Mais cette immolation n'est que pour amuser le lecteur : une autre y ayant été enfermée avec elle, sur qui la rage du corsaire s'égare. Théagène, conduit par un esclave échappé comme lui du carnage, à la lueur de l'incendie que les barbares ont allumé, parvient à la grotte, et déjà croit pleurer sur le cadavre de sa maîtresse, quand il entend la voix de celle-ci à peine moins que mourante, qui l'appelle.

Pour dernière épreuve, les deux amants rejoints tombent aux mains du roi nègre qui, ne connaissant ni l'un ni l'autre, afin d'apaiser ses dieux, est sur le point de les sacrifier,

quand des signes mystérieux gravés sur une ceinture que Chariclée tient de ses origines la font reconnaître par son père, dont le cœur, amolli cette fois par la pitié de tant d'aventures, lui pardonne. Elle est unie à Théagène qui devient prêtre d'Osiris ou du Soleil, comme elle-même est prêtresse de Diane ou de la Lune. Les mêmes personnes qui avaient paru au commencement de ce roman reparaissent à la fin au complet pour être témoins de leur bonheur.

La traduction d'Amyot, qui ne datait que d'un demi-siècle, n'avait pas dans cet espace de temps été réimprimée moins de cinq fois, et elle allait l'être une sixième, attestant à l'honneur du livre une renommée si solide, que Racine la lisait en grec cinquante ans plus tard à Port-Royal, et que du prêtre Calasiris, Fénelon, cent ans après, tirait le Thernosisiris par qui son Télémaque est consolé dans l'esclavage; si bien que, passant ainsi trois fois par des mains épiscopales, l'ouvrage pourrait s'appeler le roman des trois évêques.

Dix des tableaux qui en retraçaient les épisodes sont encore en place. Dans celui où l'histoire prend fin, la chronique prétendait reconnaître, à côté des figures de fantaisie, outre le portrait d'Ambroise Dubois qui le fit, des figures de plus grande importance, celles de Sully et de Zamet.

Le cabinet de Clorinde est détruit. Les tableaux dont il était orné ont fait place à d'autres décorations. Peu d'années avant sa transformation, le meilleur des anciens guides du château le décrit comme « le plus gracieux de tout l'appartement ». De huit tableaux qui s'y trouvaient on n'en a sauvé que trois, dont deux sont encore au château; le troisième a pris le chemin du Louvre.

Tout cet ornement nouveau de l'appartement de la reine avait reçu son couronnement de la galerie neuve élevée par Henri IV et dont le premier étage, au-dessus de la galerie des Cerfs, reçut la plus riche des décorations. Toute

refaite qu'elle est, et transformée, on la désigne encore au besoin de son ancien nom de galerie de Diane.

Elle ouvre sur un vestibule voisin du cabinet de Clorinde par un portique de deux colonnes rappelant les colonnes de marbre noir fort belles que Henri IV avait fait placer là, faisant présent de quatre autres, tirées de la même veine, au grand-duc de Toscane, oncle de la reine.

Une quantité énorme de peintures se déployait dans la galerie, à la voûte et sur les murailles. D'excellentes aquarelles de l'architecte Percier, que la bibliothèque de l'Institut conserve, peuvent donner une idée de l'ensemble. La voûte avait vingt sujets principaux, qui ne formaient pas, comme dans celle d'Ulysse, des travées distinctes, mais se reliaient les unes aux autres par des motifs ingénieusement disposés. Des paysages formaient quelques tableaux secondaires. Quelques-unes de ces peintures, levées lors de la suppression de l'ensemble, ont été recueillies par les soins de Louis-Philippe, dans la galerie des Assiettes. Junon, Cérès, Neptune et d'autres ont été disposées au-dessus du lambris. Au plafond a pris place, entre autres, une ronde d'enfants jouant autour du chiffre de la reine, à l'honneur de laquelle était voué tout l'ouvrage.

A ne juger que les morceaux, on est forcé de convenir que Fontainebleau avait vu beaucoup mieux; en revanche, quant à l'ensemble, nous en savons assez pour juger qu'on y trouvait le premier exemple de ces beaux arrangements, de ces habiles répartitions de surface, bien supérieurs à tout ce qui s'était vu encore, et qui ne devait ensuite faire que s'étendre et prospérer dans notre école.

Cependant, dans l'ombre de la cour, l'intrigue de Savoie se poursuivait. Battu sur les champs de bataille et engagé par les traités, le duc continuait d'en développer les fils, poursuivant le même but, usant des mêmes complices, dont le plus considérable était toujours Biron.

Fils du vieux maréchal, fait maréchal lui-même par Henri IV, exempt naturellement de soupçon par des services qui l'ont fait appeler par un contemporain « le plus tranchant instrument des victoires du roi », il semblait avec cela qu'une amitié formée avec celui-ci dans les camps dût l'écarter de la trahison.

Mais l'ambition qui le dévorait, un orgueil insatiable qui lui faisait regarder comme un affront tout ce qu'on manquait à lui rendre d'honneurs et comme une injustice ce qu'on lui refusait de récompenses, le jetèrent bientôt dans ce parti. Ces grands seigneurs n'étaient engagés à l'État que par fidélité au roi; aussi longtemps que le roi, en payant leurs services, en maintenait le ressort actif, la monarchie les avait pour soldats; sentaient-ils au contraire ces services méprisés, ou venaient-ils à croire qu'ils l'étaient, le sentiment de leur honneur les rendait à la liberté.

Les premières tentations eurent lieu pour celui-là à Bruxelles, où il alla pour voir jurer la paix de Vervins, et ressentir la mauvaise humeur d'une guerre qui, en prenant fin, le privait de son importance. Le voyage du duc en France fut l'occasion de l'approcher davantage et de lui faire offrir par Lafin, bon gentilhomme, formé à ces pratiques dans les troubles des guerres civiles, introduit par le duc à Paris, et choisi pour agent principal de l'intrigue : au nom de l'Espagne, la transmission des droits de cette couronne sur la Bourgogne, dont il était gouverneur; au nom du duc, la main d'une fille de ce prince, qui le faisait entrer dans les maisons régnantes.

La campagne de Savoie, où il suivit le roi, et qui le surprit dans cette intrigue, lui fut cause d'y porter des gages par des intelligences qu'il eut avec l'ennemi, bornées quelque temps au service de lui adoucir la défaite, mais qui furent près de perdre le roi, quand celui-ci, lui refusant la citadelle de Bourg, il ne laissa plus de vivant en Biron que l'humilia-

tion et la fureur, jusqu'à ce qu'une paix nouvelle, qui terminait ce jeu, et l'avis qu'il reçut qu'il était découvert le fissent voir le roi à Lyon, et s'adressant à sa clémence, reconnaître son péché, confesser sa rancune, et implorer son pardon, qu'il obtint.

Mais il recommença bientôt, séduit par les promesses d'une souveraineté qu'on lui représentait comme prochaine.

Henri IV en fut promptement informé; bien plus, Lafin, à qui Biron retirait son secret sur des soupçons de trahison, offrait de livrer le complot : aussi le manda-t-on à Fontainebleau où il fut reçu dans le plus grand mystère.

On le tint caché à la Mi-voie, dans une maison de délassement champêtre, autrefois bâtie pour la jeune reine Catherine, près du Pressoir, sur le chemin d'Avon. Sully, aussitôt avisé d'aller à sa rencontre sous le même secret, dans la forêt, entre cet endroit et Moret, où demeurait le surintendant, le vit, l'entretint et régla la rencontre avec le roi, qui, se transportant lui-même à la Mi-voie, y reçut tous les papiers de la conspiration.

On ne pouvait se flatter de se rendre maître de Biron dans Dijon, son gouvernement, où il était retiré alors. Le roi l'invita donc à venir à Fontainebleau, feignant devant ses amis que ses informations avaient dissipé les soupçons qu'il avait conçus à son sujet; tandis que de son côté Lafin lui écrivait : « Courage et bon bec : ils ne savent rien. » Le courrier qu'on lui dépêcha l'assura sur l'honneur qu'il ne lui arriverait aucun mal. Le maréchal n'était pas sans méfiance, il hésita, puis se résolut enfin.

Il parut à Fontainebleau le 15 juin 1602, non en homme qui serait venu se blanchir, mais comme celui qui venait demander raison des fausses accusations dont il se disait victime. Contre les fautes confessées à Lyon, il avait une défense toute prête : c'est que couvert pour celles-là par le pardon du roi, il n'avait encouru depuis lors aucun blâme,

mais avait tenu fidèlement les engagements de son repentir, au reste faisant front, sauf le respect du roi, sur le ton du défi, de l'arrogance et du mépris.

Le roi entra dans le grand jardin, disant : « Non, il ne viendra pas », quand on l'avertit qu'il était là. Le premier mot qu'il eut de son maître fut qu'il avait bien fait de venir, et qu'autrement on le fût allé chercher. Henri ensuite lui demanda s'il n'avait pas quelque chose à lui dire ; mais le maréchal se déroba. Il était de si méchante humeur, que devant la Belle Cheminée où le roi était représenté à cheval en grand appareil, celui-ci demandant par passe-temps ce que le roi d'Espagne dirait le voyant ainsi, il répondit : « Sire, il ne vous craindrait guère », parole qu'il fallut excuser en disant qu'elle ne s'adressait point au roi, mais à sa figure.

Henri n'avait pas résolu de le perdre, c'était le plus humain des rois, faisant fond pour lui pardonner sur des aveux, que, ni dans un entretien qu'ils eurent après le dîner dans son cabinet, ni ensuite, il ne put jamais obtenir. On descendit après au jeu de paume, où le roi joua contre Epernon et le maréchal, avec le comte de Soissons, qui, sollicité de fléchir tant de dureté, n'y put, après souper, parvenir davantage. Le lendemain, le roi et le maréchal se promenèrent encore seuls dans le jardin de Diane. Les princes pouvaient les voir de loin, allant et venant devant la Volière, et dans les gestes du maréchal s'exprimer la même résistance. C'était d'une tête qu'on disputait. Le conseil, assemblé là-dessus, entendit le cas et décida la mort.

Le maréchal passa la soirée chez le roi avec plusieurs autres, joua à la prime avec la reine. Une lettre qu'on lui remit en entrant le prévenait d'un danger couru dans les deux heures. Le comte d'Auvergne, qui était là, le poussant en cachette, lui dit : « Il ne fait pas bon ici pour nous. » Toutes les précautions étaient prises. Les soldats emplissaient

la cour du Cheval blanc, les escaliers et la galerie. La porte du cabinet était gardée. Le roi fit un suprême effort, qui fut une fois de plus dédaigné. « Adieu, dit-il en le quittant, vous savez ce que je vous ai dit. »

Le cabinet du roi était la chambre de Théagène; on en sortait par la chambre de Saint-Louis. Le maréchal trouva sur la porte Vitry, qui lui réclama son épée. « Tu te railles, dit le maréchal. — Le roi me l'a commandé. — Hé ! mon ami que je parle au roi. — Non, monsieur, le roi est retiré. »

Il y avait eu division dans le conseil sur la façon de l'arrêter : le roi voulant qu'on l'allât prendre chez lui. Sully, qui conseilla ce qui fut fait en effet, ne sut pas que le roi avait changé d'avis. Rentré dans le pavillon qu'il occupait au château, et qui faisait face à celui du maréchal, il se tenait prêt à l'alarme, quand, sortant à minuit de sa chambre et trouvant tous ses hommes au jeu ou endormis, il ne douta pas que Biron eût échappé. Il commande sur-le-champ ses chevaux et son bagage; l'instant d'après il s'entend appeler d'en bas, met la tête à la fenêtre. « Le roi vous demande. Messieurs de Biron et d'Auvergne sont arrêtés. — Où ont-ils été pris ? — Dans le cabinet du roi. »

Le maréchal fut gardé au pavillon des Armes, à gauche de la cour du Cheval blanc, et conduit le lendemain à Paris. Les pièces étaient aux mains du chancelier; la justice eut son cours. Par égard pour son nom et ses services passés, il évita la Grève et fut décapité dans la cour de la Bastille où il avait fait sa prison.

JAMAIS la vie de cour ne put, sous Henri IV, redevenir pour la politesse et la décence ce qu'elle avait été avant les guerres civiles. Ni dans le roi, ni dans les seigneurs, ni dans les simples gentilshommes, elle n'en trouvait les éléments. Toutefois la présence d'une jeune reine, dont le monde vantait la beauté et dont les mœurs furent sans reproche, ne pouvait manquer de l'amender.

Dans des termes que je me garde de traduire, l'ambassadeur venu de Florence rendait ainsi son impression de cette cour : *In verita non veddesi mai bordello simila a quello di questa corte.* Et comme Henriette d'Entragues demandait au roi quand sa banquière allait venir, un chroniqueur conte qu'il répondit que ce serait quand il aurait chassé de la cour toutes les p... Dans la mesure où ses propres désordres rendaient ce nettoyage possible, il ne se peut pas que la suite du règne n'en ait pas montré quelque effet.

La poésie, la musique, la peinture, tous les arts, l'émulation du goût et du savoir, ne sont pas les mœurs : cependant ils en favorisent le relèvement en proposant aux hommes

rassemblés d'autres relâches que la débauche du jeu, des femmes et du vin. Le roi ne l'ignorait pas. Aussi donnait-il place dans son œuvre de redressement à l'estime de tous les talents.

Tallemant conte qu'un ambassadeur de Hollande, à qui il prenait soin de nommer ceux de ses sujets qui se distinguaient dans les sciences diverses, lui ayant observé qu'il y manquait un géomètre, parce qu'Adrianus Romanus, qui en avait fait la liste pour toute l'Europe, ne parlait d'aucun qui fît honneur à la France, le roi dit : « Qu'on m'aille querir M. Viète », lequel vint et fut présenté. Le célèbre mathématicien, si Tallemant dit vrai, était donc à la cour.

Outre l'honneur qu'elle faisait aux grands dont elle aimait les actions ou la race, la poésie servait alors à ce qu'on appelait les *galanteries* ou les *gentilleses* de cour, et le souvenir durait encore de ce qu'en mettant en vers le train de l'ancienne société : fêtes, naissances, mariages, intrigues et propos, éloge des belles, Marot y avait apporté de lustre et d'agrément en son temps. Par malheur, les pédanteries de Ronsard avaient rompu cette tradition, et Malherbe, qu'on mit à la place, n'était pas fait pour la ressusciter, sa muse ne démarrant qu'avec pompe et fracas, qui ne sont pas les façons des gens bien élevés. Toutes les louanges qu'il a faites de la beauté des femmes ne sont qu'emphase et lieux communs, où les yeux de celles-ci sont astres et soleil, leur personne miracle, etc. Et quant aux divertissements de cour, ayant à peindre un ballet où le dauphin, âgé de neuf ans, avait aimablement dansé, il l'en loua, s'adressant au roi, en ces termes :

Voici de ton État la plus grande merveille...

Il n'y a rien, outre l'absurdité, de plus contraire à la politesse que ce ton-là.

Bellegarde, grand écuyer, aux gages duquel il avait été, l'avait présenté à Henri IV, qui, l'ayant pris à son service, en tira, outre les odes fameuses sur l'attentat du Pont-Neuf, le voyage de Sedan et celui du Limousin, des pièces d'une morale différente pour les besoins de ses pourchas amoureux. Avec des complaisances pareilles et toujours prêtes, il n'eut cependant que peu d'accès dans le beau monde, généralement absent de ses lettres et des dédicaces de ses pièces. Il suivait la cour à Fontainebleau dont il a rimé l'éloge en vers fort noblement frappés :

Beaux et grands bâtiments d'éternelle structure
Superbes de matière et d'ouvrages divers...
Beaux parcs et beaux jardins qui dans votre clôture
Avez toujours des fleurs et des ombrages verts...

Mais comme nul trait précis n'y est articulé, et qu'il ne s'y trouve pas un mot qui ne convînt aussi bien à n'importe quel château ou à n'importe quels jardins, ils ne nous offrent pas autre chose qu'une pièce de cérémonie.

Au vrai, le poète détestait Fontainebleau, en partie à cause du mouvement que la cour s'y donnait, qui l'obligeait à vivre avec elle, à Nemours, à Montargis, à Briare, à Sully, « en tant de lieux, dit-il, que je ne sais où donner de la tête » ; au reste, l'appelant « malplaisant lieu », et quand son service l'y ramène, « l'infortuné Fontainebleau », c'est-à-dire Fontainebleau de malheur.

Ce n'était pas le moyen de s'y faire aimer, ni d'y rallier l'opinion à une muse qui n'a su célébrer les personnes, comme les lieux, vaillance des gentilshommes, regards des belles, que dans la roideur et la banalité.

Ne nous étonnons pas que, parties d'au delà des monts, des voix plus flexibles et plus tendres aient conquis alors l'estime du goût français, dans l'*Amyntas* du Tasse, le *Pastor fido* de Guarini, en dernier lieu dans la *Phillis* de

Scyre, œuvre du Bonarelli, drame d'amour en cinq actes avec chœurs, dont la scène est chez les bergers. De cette poésie pastorale, aussi pathétique que brillante, d'Urfé, gentilhomme savoyard qui fit l'*Astrée*, venait de tirer l'inspiration du *Sireine*, poème en trois chants, de peu de mérite; Jean de Lingendes, une *Bergère Iris*, rimée de même avec un talent bien supérieur, qui eût valu la renommée à ce jeune poète, si une mort prématurée ne l'eût bientôt ravi à l'estime de ses contemporains.

La dédicace de ce poème fut reçue par la princesse de Conti, fille du Balafré, elle-même adonnée aux lettres, car le roman des *Amours du grand Alcandre*, lu en abondance pour les allusions et la clef, l'eut pour auteur. Ainsi la Muse commençait à recruter chez les princes mêmes, et les contemporains nous disent que le duc de Nemours, Henri de Savoie, fils du capitaine qui défendit la Ligue « fut le premier d'entre eux qui ait fait des galanteries en vers et des desseins de carrousels et de ballets ».

En dépit de ces avances pourtant, un vrai patronage des poètes ne s'exerçait alors nulle part. La reine y songeait à peine, le roi ne savait pas l'italien, et ne s'adonnait en fait de lecture qu'à l'*Amadis*. La reine Marguerite, rentrée après le mariage du roi, qui autrefois avait vécu entourée de poètes et de beaux esprits, vivait retirée dans son hôtel fraîchement bâti de la rue des Petits-Augustins, et ne paraissait pas à la cour : on ne la vit qu'une fois à Fontainebleau et elle n'y resta qu'un jour. Un rare exemplaire de la *Bergère Iris*, portant dédicace à cette princesse, donne à croire que le poète avait en vain tenté de lui en faire la présentation. Seule un bas-bleu, la vicomtesse d'Auchy, à qui manquait l'esprit autant que la beauté, dont Malherbe avait fait sa maîtresse, apportait à la cour le rôle ainsi délaissé, sans succès. En revanche, la musique était un des arts les plus fêtés.

Il y avait alors en Italie deux cours qui servaient de

modèles au monde civilisé, comme l'avait fait, un peu moins de cent ans en arrière, celle des Montefeltre à Urbino : à Florence celle des Médicis, et celle des Gonzague à Mantoue, toutes deux en relations avec la reine, fille de l'une, et que sa sœur Éléonore, épouse de Vincent de Gonzague, apparentait à l'autre. L'une et l'autre faisaient de la musique grand usage : celle de Florence étant servie en ce genre, dans la personne de Caccini et Rinuccini, par les premiers maîtres de l'Europe. Le premier, appelé par la reine en France, parut quelque temps à la cour; le second l'y avait suivi, y demeura cinq ans aux gages de Henri IV et fit jouer à Paris une *Eurydice*, qui est le premier drame lyrique qu'on ait vu dans notre pays.

D'autre part, les concerts étaient fréquents, ainsi que les morceaux chantés avec costumes. Fontainebleau ne s'en passait pas plus que le Louvre : les musiciens y suivaient la cour, qui, tout le temps de son séjour, les logeait à Avon.

Surtout, il n'y avait pas de fête où quelque ballet ne fût dansé, non par des gens de la profession, mais par les courtisans eux-mêmes, et constamment par les plus huppés, allant jusqu'aux grands seigneurs, aux princes et princesses de la famille royale, qui tous tenaient à mériter l'éloge de bien danser; en sorte qu'on les y exerçait dès la jeunesse, comme à une partie essentielle de l'éducation du gentilhomme. L'invention des figures était aussi de leur fait. On y portait un goût si vif, qu'à défaut d'occasion le ballet se dansait pour lui-même, et que, s'il était trouvé joli, on s'empressait d'en redonner le spectacle en quelque bon lieu, soit de la ville, soit de la cour : au Louvre, à l'Arsenal, à Saint-Germain-en-Laye, à Fontainebleau, aux hôtels de Nevers, de Montmorency, de Longueville, ou chez Zamet.

Les costumes y étaient, soit de la fable, soit de simples allégories, et c'est ainsi que Bassompierre fait mention

d'un ballet des Étrangers, où il figura dans la troupe des Indiens, d'un ballet des Barbiers, des Turcs, des Amoureux, des Lavandières, des Nymphes. Il y a dans Lingendes des couplets pour un ballet des *Amoureux vêtus de vent*.

Ces couplets, dont le ballet marchait accompagné, étaient matière d'autre musique que celle qui nous était apportée de Florence. Guidron, maître de musique de la reine, intendant de la musique du roi, prédécesseur dans ces deux charges de Boisset qui composa des airs à plusieurs pièces de Malherbe, pourvoyait à celle-là, dont le triomphe fut un ballet dansé chez la reine, rimé par Lingendes, où Mlle Paulet, fille du conseiller Paulet, décrié par l'impôt de la paulette, qu'il inventa, chantait, montée sur un dauphin, en costume d'Amphion, des vers qui commençaient ainsi :

Je suis cet Amphion, la merveille du monde,

Dans la suite des couplets se trouvait la strophe célèbre qu'une tradition orale avait conservée pendant deux siècles sans qu'on connût la pièce (découverte en ces derniers temps) d'où elle était tirée :

Si c'est un crime que l'aimer,
L'on n'en doit justement blâmer
Que les beautés qui sont en elle.
La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.

Inégalement récréée par ces passe-temps, mais servie par de vrais talents, capables de former son goût, la cour de Henri IV y trouvait au moins de quoi polir ses mœurs. Fontainebleau, par l'aisance que procure aux relations le séjour de la campagne, eut certainement grande part à ce progrès. Les jardins, la volière y favorisaient la liberté des entretiens; la Cour ovale, où les courtisans se rencontraient en grand nombre, y faisait circuler les nouvelles. « Ce que

je sais, écrit Malherbe à un de ses correspondants, je le puise dans la Cour ovale. »

A la facilité de ces relations, ajoutez que le caractère du roi prêtait beaucoup, par l'entrain dont il était plein. Agé de plus de cinquante ans, vieilli dans son physique par la vie des camps et le tracas des affaires, il maintenait dans son geste et dans ses reparties, dans la vivacité de son regard comme dans la souplesse de ses membres, une jeunesse extraordinaire. Malherbe a fait le portrait de son visage en deux traits : « Grandeur du nez, éclair des yeux. » Prompt à la plaisanterie et apte à s'en servir, il avait l'art d'en envelopper, soit l'ascendant du commandement, soit les saillies de l'impatience, évitant de la sorte tout ce qui peut offenser; au reste, sujet à de grandes colères, se fâchant au jeu quand il perdait, ce qui faisait dire à Bassompierre : « Sire, votre sang me trouble dans une partie mise en l'air de la sorte. »

Aux jeux de force ou d'adresse, combat à la barrière, paume, etc., jusqu'à la danse, la surprenante ardeur de son tempérament faisait l'admiration de tous. « Le roi se porte bien, écrit quelque part Malherbe, rajeunit tous les jours, court la bague, fait honte à toute la cour. » A la chasse, Praslin rapporte une journée du roi aux environs de Fontainebleau, signalée par une endurance extrême : « Je trouvai le roi à la volerie, dit-il, laquelle finie, nous chassâmes au loup, et pour la fin nous courûmes un cerf, qui dura jusqu'à la nuit, avec une pluie de trois ou quatre heures durant. Après tout cela, il nous fallut faire retraite de six grandes lieues tout mouillés, hormis le roi, qui changea de tout. Au retour, je ne pouvais manquer de trouver Sa Majesté de bonne humeur, quoique fort lasse, puisque nous étions demeurés vainqueurs de toutes les bêtes que nous avions attaquées. »

Et quant à sa conversation, le récit d'une promenade

faite en sa compagnie dans Fontainebleau et ses jardins par Camille Guidi, ambassadeur de Florence, nous en rend le vivant tableau :

« M'ayant mis, dit-il, la main sur le bras, comme il fait à plusieurs, il commença à me montrer la maison, chambre par chambre, commençant par ses appartements et galeries, et continuant par toutes les autres, me désignant tout ce qu'il y avait de remarquable, nommant chaque peinture de prix, m'en disant l'époque et l'auteur, avec le mode d'acquisition, distinguant avec beaucoup de soin ce qui venait de ses prédécesseurs et ce que Sa Majesté y a ajouté et restauré. » Il continue par ces détails : « Nous marchâmes et tournâmes deux grandes heures, et allâmes partout. Nous montâmes par des escaliers et sur les échafaudages des peintres, pour les voir à l'œuvre. Non sans fatigue et sans danger Sa Majesté allait là-dessus, se haussait et sautait avec tant d'agilité et de liberté que je n'en revenais pas d'étonnement, et au lieu que j'eusse dû le servir, c'était lui qui m'aidait dans les pas difficiles. »

En son particulier, il avait peu de goût pour le grand appareil et la magnificence, et délaissait ordinairement, quand il venait seul à Fontainebleau, l'habitation de la Cour ovale pour les petits appartements de la cour de la Conciergerie, accommodés à une vie plus simple, outre qu'ils donnaient sur la volière, ce qui en consommait l'agrément. Il les avait ornés après son mariage et décorés de son chiffre et de celui de la reine, sans négliger le tableau sur les cheminées, qui fut confié dans cette partie presque uniformément à un peintre dont on ne sait pas autre chose et duquel aucun ouvrage ne s'est conservé, Charles Dauvertas, dit Maugras.

Sa vie avec la reine souffrit naturellement de l'intempérance de ses amours : se montrant en avançant en âge « plus fort, dit Tallemant, sur ce chapitre-là qu'il n'avait

été dans sa jeunesse ». Elle pâtit aussi de ce que la princesse, quand elle lui fut amenée de Florence, n'entendait pas plus le français que lui l'italien ; en sorte que leur première rencontre à Lyon se fit par signes. Henri, en outre, avait besoin d'être diverti dans les entretiens. Quoique fort sensible à la beauté, il l'était davantage encore aux ressources dont l'esprit dispose.

« La reine, dit Fontenay-Mareuil, était plus belle que Gabrielle, mais élevée à la mode d'Italie, qui tient les filles enfermées dans leurs chambres sans leur faire voir le monde comme en France ; elle ne savait pas l'entretenir et le divertir, ainsi que Gabrielle avait fait. »

Elle lui donna six enfants, dont quatre naqurent à Fontainebleau, ayant, un an après le dauphin, donné naissance à Elisabeth, qui fut depuis reine d'Espagne, non sans grande déception pour elle, parce que Sœur Ange, qui lui avait prédit le trône et par l'événement accompli s'était établie dans sa créance, envoyée exprès par le pape, lui avait annoncé un fils, de quoi elle l'appela drôlesse, *ragazzza*, et se prit d'aversion pour sa chambre de la Cour ovale comme propre seulement à faire des filles. Ce n'en est pas moins dans cette chambre que cinq ans plus tard elle mit au monde un fils, Nicolas, signalé par un événement rapporté dans tous les mémoires du temps.

« La nuit du 18 avril 1607, dit Malherbe, il fut vu par les gardes un certain feu en forme d'oiseau qui s'éleva du jardin des canaux, passa par-dessus la cour du Cheval blanc et par-dessus le château, et alla crever en la cour du donjon, à l'endroit de l'horloge avec un grandissime bruit. »

Il nomme ainsi la Cour ovale, et l'horloge était celle qui, contre Saint-Saturnin, résonnait sous le coup de marteau qu'y venaient frapper d'heure en heure un Vulcain et des Cyclopes logés dans la machine. Ce phénomène, survenu deux jours seulement après les couches de la reine, fit

prédire à l'enfant de grandes destinées, que l'événement démentit, car il mourut âgé de quatre ans. Il ne fut jamais apanagé, et ne tint que du populaire le nom de duc d'Orléans, sous lequel on le mentionne dans l'histoire.

A peine la reine eut-elle accouché du dauphin, que le roi le remit à Mme de Monglat, depuis lors gouvernante de tous les enfants de France, avec Héroard pour son médecin, qui, désormais ne le quittant plus, nous a laissé des faits et propos de l'enfant royal un récit journalier de chaque instant, monument unique en son genre, d'une véracité inestimable. Car on y voit paraître, en même temps que le jeune prince, le roi son père, la reine sa mère en conversation avec lui, ainsi que les personnes de tout rang qui l'approchent.

On l'élevait à Saint-Germain. Quand il paraît à Fontainebleau, c'est par tout le château que ce journal nous le fait voir courant, et comme ce n'était jamais que lors des séjours du roi, caressé, baisé, diverti, promené, comme aussi corrigé, par ce dernier ; en sorte que ce n'est pas le moindre prix de ce journal, de mettre sous nos yeux, dans des sites repérés, le portrait de Henri IV père de famille.

C'est celui d'un père des plus tendres, des plus constamment divertis par les reparties de l'enfance, des plus patiemment mêlés à des jeux, en même temps que des plus attentifs à ne lui céder en rien qui fût de conséquence, ce qui faisait que la reine (au rapport de Sully transmis par Richelieu), se plaignait que le roi fouettât son fils.

Cependant l'enfant l'adorait, s'attachant, quand il était de loisir, à ses pas, ou lui donnant la main, rapportant tout à lui dans ses propos d'enfant, ne concevant de bonheur que de rester avec lui et de faire comme lui. « J'irai, disait-il, à la guerre avec papa, je serai toujours avec papa. » Aperçoit-il le roi dans son jardin, dit le journal, « on ne le peut plus retenir, il y court ». Le roi revient un jour de Montargis ; « il lui va au-devant *courageusement* (nous dirions de

toute la vitesse de ses petites jambes) jusqu'au pied de l'escalier de la Basse-cour (Cheval blanc)». Ailleurs : « Le roi de retour, il court au-devant de lui, lui embrasse la cuisse, puis lui saute au cou. »

Un soir le roi débarque à Fontainebleau, l'enfant et lui de courir au jardin des canaux, tout de suite avant le coucher, l'un menant l'autre, voir les truites, les canes blanches, etc. Au réveil, retour au même jardin, à la cour de la Fontaine, voir les carpes, les cygnes, ensuite les faisans, puis l'autruche. Après la messe, c'est la volière, où l'on ne manque pas de tourner les robinets. « Il fait mouiller le roi, le roi le fait mouiller aussi. » D'autres fois, poursuites dans les allées ; « le roi court après lui, faisant semblant de lui vouloir prendre son chapeau ; puis il court après le roi, qui se laisse surprendre ».

Un jour, au jardin des canaux, le roi l'excite à en sauter un, ce qu'il ne veut pas. Le roi commande, l'enfant s'obstine, mettant enfin le roi si fort en colère qu'il disait s'être senti sur le point de l'y jeter. Le jour où la reine Marguerite vint à Fontainebleau, par un caprice d'enfant, il refusa de la saluer, et fut fouetté. Quand le roi faisait un tour aux travaux, qui dans ses jardins ne cessaient guère, il l'accompagnait, l'écoutant donner ses ordres, s'intéressant aux palissades ou autres ouvrages qui s'achevaient.

Il logeait au haut du pavillon où bute, du côté de la cour, la galerie de François I^{er}, et avait au jardin des Pins un petit jardin, où il s'amusa à semer et à bêcher. Il y avait au bout du château, vers le bourg, un atelier de vitres pour la cour où Héroard le menait par passe-temps voir travailler le verre, et à Avon force potiers, artisans de ces petites figures en couleur qu'on a cru de Palissy, dont Héroard et sa femme, quand il était tout petit, lui rapportaient, allant par là, quelques-unes pour le divertir.

Il se plaisait à voir travailler les peintres qui quelquefois

venaient pour le peindre, comme ce fut le cas à Fontainebleau de Mallery et de Charles Decourt, fils du Decourt de Charles IX, que Henri IV fit concierge (gouverneur) de la Place Royale. Le prince, de son côté, s'amusait à barbouiller. Appliqué à son petit ouvrage : « Faut-il, demandait-il, mettre du bleu dans les yeux ? » Traversant la galerie d'Ulysse, comme Mme de Monglat lui montrait un léopard tracé dans un des tableaux dont elle était peinte : « Il ressemble à Dhoey », dit-il. Ce tableau se laisse reconnaître dans l'estampe : c'est Ulysse chez Circé, où sont les compagnons du héros changés en bêtes. C'était vrai, dit Héroard, ce qui met entre nos mains la ressemblance (au moins vague) du peintre ainsi désigné.

Sans plus d'embarras de bienséances auxquelles nous sommes devenus sensibles, il était élevé avec les bâtards de son père, les deux Vendôme, enfants de Gabrielle, et le petit Verneuil, qui naquit d'Henriette. Jacqueline de Beuil, troisième maîtresse du roi, distinguée par lui entre les filles d'honneur de la princesse de Condé, qu'il fit comtesse de Moret, fut mère d'un quatrième qu'il annonça (selon Héroard) au dauphin, âgé de six ans, en ces termes : « J'ai fait un enfant à une dame, je veux que vous l'aimiez comme un frère. » Telles étaient les mœurs de ce temps-là.

Henriette avait accouché à Moret cinq jours après que la reine mettait le dauphin au monde. Celle-ci à peine reçue et embrassée à Lyon, le roi l'avait quittée pour courir à Verneuil rendre le même hommage à sa maîtresse, laquelle venait à peine d'en porter témoignage qu'un coup de foudre, qui traversa la chambre sans la blesser, se vient joindre au bruit qu'elle faisait de ce mâle enfin issu du roi, et « mis au monde, dit en se jouant un contemporain, à coups de tonnerre ».

Avec une intrépidité qu'encourageait cette concurrence, ce fut pour la dame, appuyée de ses parents, l'occasion

de ressortir la promesse de mariage, qui ne pouvant désormais servir qu'au chantage, fut premièrement rattrapée par Sully, invariablement chargé de ces besognes (à son grand dépit) par le roi, en même temps qu'un papier, que dut signer Entragues, disant qu'en implorant de la bonté du roi cet engagement, tout son dessein n'avait été, sans plus prétendre, que de ménager la vertu de son enfant.

Pressée d'avancer ses affaires, la belle en même temps s'était lancée dans un complot contre l'État, qui fit arrêter le comte d'Auvergne, relaps de la conspiration de Biron ; elle-même n'échappa aux derniers châtimens que par l'empire qu'elle avait sur le roi : en sorte que le ménage entre eux recommença, jusqu'à la fin troublée d'aigres querelles, suivies de raccommodemens trompeurs.

Le baptême reçu du dauphin à sa naissance des mains de l'Église romaine avait confirmé la conversion du roi et consommé la promesse d'une monarchie catholique à la France. Pour des raisons que l'on ignore, les cérémonies n'en avaient pas moins été prodigieusement retardées. Le soin pour le roi de ménager ce qui demeurerait huguenot dans sa famille et dans sa cour n'y fut peut-être pas étranger.

On a tant répété que les guerres de religion n'avaient eu que des causes politiques, que nous soupçonnons à peine la violence de passion religieuse qui soulevait les dissidens contre l'Église, laquelle leur était sincèrement en horreur ; ses cérémonies ne figurant à leurs yeux que des artifices du diable et des instruments de perdition. Henri trouvait ces sentimens dans ses anciens compagnons d'armes, dans plusieurs de ses ministres, et dans nombre de ses courtisans. Inculqués par sa mère à sa première enfance, ils demeuraient présens à sa pensée, que dis-je ? à côté de lui vivans, dans la princesse de Navarre, qui ne les abjura jamais, et qu'en dépit des persécutions dont il l'affligea dans son mariage il ne laissait pas d'aimer tendrement ; car quoique



Dessin de Fréminet exécuté pour Louis XIII enfant.



Cour des Fontaines. Estampe du xvii^e siècle.

versant rarement des larmes, il la pleura quand elle mourut. Dumoulin, fameux par les aigres satires dont il poursuivit Rome et l'Église, était l'aumônier de cette princesse. Ajoutez, dans une parenté toute proche, le mariage d'Éléonore de Bourbon, nièce du roi, sœur du prince de Condé, dans une famille aussi publiquement vouée à la défense du calvinisme dans toute l'Europe que celle du Taciturne, dont elle épousa le fils.

Tout cela dut dicter au roi bien des égards, que la conférence où Mornay avait couru se faire battre vint infailliblement relâcher. Car nombre de conversions qui suivirent cet engagement, et qu'on dépeignait à Saumur comme inspirées de calculs intéressés, n'en donnaient pas moins à connaître l'excès des sanglantes invectives naguère proferées dans la Réforme contre l'idolâtrie romaine. De plus, des amitiés que maintenaient les convertis au sein de l'Église qu'ils renonçaient, inspiraient la modération. Comme le roi de son côté travaillait dans le même sens, quelque apaisement général s'ensuivit, auquel les Jésuites, d'abord persécutés comme complices supposés de Jean Châtel qui tenta d'assassiner le roi, et ensuite rentrés en grâce, ne refusaient pas leur concours.

Il n'est personne qui ne sache le nom du père Cotton que Henri IV prit dans cette compagnie pour confesseur. Un sermon qu'il donna alors à Fontainebleau devant toute la cour fit l'effet en ce genre d'une déclaration. Car en nommant les réformés, qu'il appelait « nos adversaires », on remarqua le soin qu'il prenait d'ajouter : « quant à la religion, non autrement ».

C'est dans de pareilles dispositions publiques que le roi décida d'accomplir en grand appareil un acte si plein de signification. Sa première intention était d'en donner le spectacle aux Parisiens à Notre-Dame ; une contagion qui régnait à Paris le fit reporter à Fontainebleau. Comme

outre le baptême du dauphin on y célébra celui de deux princesses ses sœurs, de Madame Elisabeth qui fut reine d'Espagne et de Madame Chrétienne, depuis duchesse de Savoie, la fête pour la cour en fut d'autant plus grande.

Elle eut lieu le 14 septembre 1606, non pas comme on le trouve imprimé partout, sous le dôme dit du baptistère qui ferme du côté des Cuisines la Cour ovale, mais sur un échafaud dressé dans cette cour même, sous un velum, au milieu de gradins formant amphithéâtre le long des bâtiments. Un pont de bois partant de la Grosse tour, au niveau du premier étage, y conduisait. Un autel y était dressé, d'un côté duquel était le banc des prélats participants de la cérémonie, de l'autre celui du chancelier et du conseil : le baptême étant acte civil. Un peu plus loin étaient les bancs des gentilshommes et officiers de la maison du roi. Une table sous un ciel, parée de coussins de toile d'or, devait recevoir le prince et les princesses, dont l'une était âgée de cinq ans, l'autre de moins d'un an ; le dauphin en avait six.

Le cortège partit du pavillon des Poêles, où trois chambres de parade lui avaient été assignées, à quatre heures de l'après-midi. Les Suisses ouvraient la marche, suivis de cent gentilshommes de la chambre, les uns et les autres avec un flambeau au poing ; venaient ensuite les trompettes, les tambours, les fifres et les hautbois sonnant la marche, puis les hérauts au nombre de neuf sous la cotte d'armes, enfin les chevaliers des ordres : Saint-Michel et le Saint-Esprit.

Les enfants royaux venaient ensuite, chacun d'eux suivi des gentilshommes désignés pour l'honneur de porter les divers vases ou pièces de la cérémonie : aiguière, bassin, coussin, vase pour le chrême, salière, et d'une dame pour porter la queue ; les parrain et marraine venant derniers. Madame Chrétienne fut tenue la première, avec le duc de Lorraine pour parrain et la grande-duchesse de Toscane, tante de la reine, pour marraine, représentée par un seigneur

de sa cour. Diane, duchesse d'Angoulême, fille du feu roi Henri II, représentait dans le second cortège l'archiduchesse Isabelle, gouvernante des Pays-Bas, marraine de l'autre jeune princesse. Dans le cortège du dauphin ne figuraient que des princes : Guise et Vaudémont de la maison de Lorraine ; Montpensier, Condé, Soissons, Conti, de celle de Bourbon, et les deux bâtards de Vendôme. Le dauphin était en satin blanc, portant par-dessus le manteau d'hermine dont le duc de Guise tenait la queue.

La duchesse de Mantoue, sœur de la reine, venait ensuite, comme sa marraine ; le pape Paul V était parrain, représenté dans ce cortège par le cardinal de Joyeuse. Suivait une file de cinq princesses, vêtues de grandes robes à queue traînante enrichies d'or et de pierreries.

M. de Rhode, grand maître des cérémonies, avait réglé cette pompe superbe. Le cardinal de Gondî, évêque de Paris, baptisait. Le duc de Montpensier baissa le collet du prince pour l'onction du chrême sur les épaules. Les fonts n'étaient rien moins qu'une pièce aussi antique que vénérable, dits baptistère de Saint-Louis, que conservait alors la chapelle de Vincennes comme rapportée de Terre sainte par le saint roi, et qu'on peut voir au Louvre, de travail arabe du XIII^e siècle, à figures en cuivre damasquiné d'argent.

La cérémonie dura deux heures. Elle finit sur le cri du premier héraut d'armes : Vive Monseigneur le Dauphin de France ! que la foule présente, où quantité de peuple se mêlait aux gentilshommes, acclama, et sur une salve de mousquets du régiment. Sur quoi le retour des princes eut lieu, par la chambre du roi et celle de la reine, en la leur. Puis le souper fut donné dans la salle de Bal, magnifiquement servi, où le roi avait à sa gauche le cardinal de Joyeuse et la duchesse de Mantoue, et la reine, à sa gauche, les princesses de Condé et de Conti, la comtesse de Soissons et la duchesse de Montpensier. Ensuite il y eut feu d'artifice,

tiré devant la porte de la chaussée, aux yeux de douze mille personnes attirées en bas par la fête, qui représentait un château enchanté, assailli de satyres et de sauvages, jusqu'à ce que, pour le bouquet, un dragon y mît le feu.

Un mois après, le roi rendait au pape l'honneur qui lui fut fait ce jour, en remettant au nonce Maffeo Barberini, depuis pape Urbain VIII, appelé à la pourpre, de sa main, dans la galerie, la barrette de cardinal.

Le roi passait à Fontainebleau la fin du carême et les Pâques. Le jeudi saint, en souvenir du lavement des pieds des Apôtres pratiqué par le Sauveur le jour de la sainte cène, il y lavait les pieds à treize pauvres rassemblés pour cette chrétienne cérémonie, dans la salle de Bal, où on leur servait ensuite à manger. L'année qui suivit le baptême, Henri s'y trouvant empêché, le dauphin reçut ordre de prendre son rang de prince et de l'y remplacer.

Le P. Dan, de l'ordre des Trinitaires, attachés au service de la chapelle du château, qui a fait un livre des curiosités de Fontainebleau et de ses fastes, conte que cela alla tout seul, et que le prince s'y comporta de la manière la plus édifiante ; mais il est constant par Héroard que, pas plus qu'à sauter le canal du jardin, on ne put le contraindre à cette cérémonie, pour le dégoût qu'il en avait ; qu'il passa tout le temps du sermon dont on la faisait précéder à piquer des figures d'oiseau avec une épingle dans du papier, et, quand ce vint au fait, qu'ayant reconnu le bassin de son baptême dans celui dont on faisait usage avec ces pauvres, il en fit une telle scène, que, tout espoir ayant cessé de le faire céder, les aumôniers du roi durent opérer à sa place.

Zélé dans le royaume pour l'Église catholique, chacun sait que le roi soutenait sur toutes ses frontières une politique protestante : en Allemagne, en prenant parti pour les princes luthériens contre l'empereur ; en Savoie, par la protection de Genève ; aux Pays-Bas, en favorisant contre l'Espagne

l'indépendance des provinces calvinistes, acquérant par là dans celles-ci une autorité que l'Espagne, à son tour, quand Philippe II fut mort, souhaita tourner de son côté en obtenant pour l'héritier de son trône la main d'une fille de Henri IV ; d'où s'ensuivit en la personne de Pierre de Tolède, de très grande famille espagnole, allié à la reine par la cour de Florence, une ambassade que le roi reçut à Fontainebleau.

Bienvenu, dès son arrivée à Orléans, de la part du roi, accueilli au seuil de la forêt par le maréchal de Brissac, l'ambassadeur fit au château son entrée par la chaussée, où la garde du roi faisait la haie, et de là par la Cour ovale, toujours remplie de monde, conduit jusqu'à la Conciergerie, prévue pour son habitation. Le roi le reçut le lendemain dans son grand cabinet, en appareil et sous un dais, ayant à ses côtés les princes du sang, le surintendant, les secrétaires d'État et les officiers de sa maison. Ayant mis genou en terre, l'ambassadeur, à qui dans son passage à travers les appartements du château les courtisans, les grands officiers, les gardes avaient rendu les honneurs, fut relevé et embrassé par le roi, puis, son ambassade faite, alla saluer la reine, sa parente, et le dauphin.

Le roi, après sa seconde audience, le promena comme il aimait à faire par tout le château et ses jardins, non sans malice cette fois par la comparaison qu'il se piquait d'en faire avec les bâtiments de Philippe II, alors célèbres dans toute l'Europe, au reste n'accordant aux vœux du roi d'Espagne que l'espoir d'une trêve avec les Pays-Bas, et des ouvertures pour le mariage.

LA fin du règne de Henri IV vit achever à Fontainebleau deux importants ouvrages : dans le château, la grande chapelle dite de la Trinité, au dehors, le parc et le grand canal. Ce fut à Fréminet que le premier fut confié.

Cette chapelle n'était pas le propre du château : c'était celle d'un couvent aussi ancien que le château même, tenu par l'ordre des Trinitaires, voué au rachat des captifs que faisaient les Barbaresques en Méditerranée, nommés à Paris Mathurins, sur le terrain desquels François I^{er} s'était peu à peu étendu, faisant entre autres de leur étang un ornement de ses jardins. Dans la chapelle, dont le vocable même attestait leur propriété, quoique enveloppée dans le château, les Mathurins n'en continuaient pas moins d'occuper le chœur, ne laissant au roi que le bas de la nef, fermé par un jubé, que Henri IV, dans le dessein de faire cette chapelle toute sienne, fit abattre, quoique les Mathurins continuassent à la desservir, usant désormais pour leurs offices du bas-

côté seulement qui avoisine l'autel, et donnait alors à gauche sur leur couvent.

De propres au château en fait de chapelles, il n'y en avait alors que deux, celles-là petites et l'une sur l'autre, au bout de la salle de Bal, dont l'inférieure se nomme Saint-Saturnin. Dans celle d'en haut prirent place alors quatre tableaux : une Résurrection et une Pentecôte d'Ambroise Dubois, une Assomption et une Adoration du Saint-Sacrement par Jean Dhoey, lesquels en attendaient deux autres, que Jean Dubois, fils d'Ambroise, peignit vingt-trois ans plus tard : une Nativité et le Crucifiement. Cette décoration n'était qu'un essai de celle qui fut achevée dans la chapelle de la Trinité, laquelle commença cette même année.

Fréminet, qui l'entreprit, était le plus jeune de tous les peintres qui aient travaillé en ce temps-là au château. De bonne heure, il alla à Rome, âgé seulement de vingt-deux ans, où le graveur Thomassin, qui y faisait son séjour, a gravé assez de ses compositions pour faire voir qu'il tenait dès lors moins du style régnant à Fontainebleau, que de celui qu'enseignait la ville éternelle par les exemples de Frédéric Zuccaro, de Pomérancio l'aîné de Joseppin, auxquels venaient se mêler, tantôt le grandiose de Michel-Ange, tantôt le goût charmant des tableaux que le Baroque, retiré à Urbain, envoyait de temps en temps dans la ville.

Après six ans d'absence, l'artiste rentra en France, s'arrêtant au passage à Turin, pour des travaux que lui commanda Charles-Emmanuel. Il était de retour en 1603, attendu sans doute sur la foi d'une renommée naissante, que le titre et les appointements de valet de chambre du roi consacrèrent. Deux ans plus tard, il était à Fontainebleau, où le journal d'Héroard nous le fait voir conversant avec le dauphin, qu'il avait charge de peindre et qui lui-même se prête à dessiner. « Monsieur, dit le peintre, vous plaît-il que je vous fasse faire un oiseau avec la plume ? » Il lui conduit la main

et trace l'oiseau. Puis il fait un modèle : « Monsieur, faites un visage comme celui-là. » Les dessins ainsi faits ont été conservés, et le *Magasin Pittoresque* en a donné le fac-similé. Deux ans plus tard encore, l'artiste fut appliqué au grand ouvrage de la chapelle de Fontainebleau.

Cet ouvrage en couvre toute la voûte, divisée en trois plafonds, deux voussures aux extrémités, quatre ronds d'entre-deux, trente-quatre sujets sur la corniche et l'arcade au-dessus de l'autel. Avec quatorze tableaux faisant l'entre-deux de six fenêtres de chaque côté et qui sont détruits, ce n'était pas moins de cinquante-huit morceaux dont l'artiste eut à s'acquitter. Les grands sujets sont Noé entrant dans l'arche, la Chute des anges, le Très-Haut dans sa gloire, l'Ange Gabriel envoyé à Marie, les Saints-Pères réjouis de l'avènement du Messie, l'Annonciation : cette dernière est au-dessus de l'autel et cachée par le retable qui fut placé ensuite.

Pour la disposition et l'aspect magnifique, il n'y avait encore jamais rien eu de pareil dans les maisons royales, et ce qu'on fit à Versailles ne l'a pas dépassé. Quant au mérite de la peinture, le défaut de charme dans le dessin, l'outrance dans les attitudes, la rudesse sombre du coloris, empêchent d'y prendre beaucoup de plaisir. Ni l'invention décorative pourtant, ni la science, ni l'habileté n'y manquent : audacieux raccourcis, fortes musculatures, dispositions brillantes et ingénieuses, attestent en même temps qu'un défaut de goût de grandes ressources. Bref, il n'y a pas d'ouvrage où l'on puisse mieux s'instruire du degré d'avancement de notre art à la veille d'une école française définitive et constituée.

Ce n'est pas le génie qui manque à Fréminet : il a la vigueur et l'abondance, mais il n'en a pas l'économie. Livré à des influences trop faibles qui se corrompaient l'une par l'autre, il ne sut ni s'y débrouiller, ni se les soumettre : nulle ferme

décision, nul choix bien ordonné ne gouverne la matière recueillie par ses talents. En lui se reflète parfaitement la médiocrité contrariée qui régnait en Italie même. Et c'est pourquoi, quoique digne d'éloge, quoique fêté de son temps sur tout autre, il n'a pu recueillir dans la postérité le suffrage empressé du goût.

La partie de la sculpture, stuc et marbre, n'est pas moins remarquable dans cette chapelle que la peinture. Le stuc sert à modeler tout l'ornement de la voûte et aux deux bouts de l'édifice, sur la corniche, deux paires d'anges volants de grande taille soutenant les armes de France et de Navarre. Le dessus de porte dans la tribune est fait d'une corniche enroulée, couronnée d'un amortissement dans lequel quatre enfants font un concert : toute cette partie conçue dans le style de Rubens et rappelant l'ornement des Jésuites d'Anvers. Le maître-autel de marbre, avec son retable décoré de chapiteaux et de quatre anges de bronze, debout à l'aplomb des colonnes, est l'œuvre de Bordoni, Italien. Dans les deux niches sont les statues de Charlemagne et de saint Louis. Le pavé de marbres compartis, premier exemple en France d'un genre d'ouvrage dont le pavé des Invalides consumma le chef-d'œuvre sous Louis XIV, en fut fait par le même Bordoni. Des ouvriers du stuc nous ne savons rien.

Lors de l'ambassade de Pierre de Tolède, quand le roi eut fini de le promener par tout le château, on conte que, lui ayant demandé comment il trouvait son bâtiment, pensant n'en recevoir que des éloges, l'Espagnol, qui lors de l'audience, avait traversé toutes les chambres et paru devant le roi le chapelet au poing, répondit que la maison lui eût paru fort belle « si Dieu y était logé, dit-il, aussi bien que Votre Majesté ». Un si magnifique ornement échu enfin à la chapelle lavait entièrement de ce reproche la plus belle résidence de la monarchie française. Tout cependant y était encore en train quand le roi fut assassiné, ce qui fait

qu'en plusieurs endroits le chiffre dont elle est timbrée est celui de Louis XIII.

Les jardins à leur tour étaient l'objet de grands soins. C'est que dans l'œuvre qu'il avait entreprise, le roi ne se plaisait pas moins à planter qu'à bâtir. Le parc fut sa création, moyennant des acquisitions de terrain qui, succédant les unes aux autres, poussèrent au levant jusqu'à Avon, absorbant toute la seigneurie dont la jeune reine Catherine n'avait occupé que la Mi-voie, et sur laquelle enfin fut creusé le grand canal, grande nouveauté dans l'histoire de nos jardins de France, à laquelle était promis tant d'avenir, et qui à Vaux, à Sceaux, et à Versailles devait procurer tant d'ornement.

En même temps, sur tout ce vaste espace, les plantations allaient leur train, prises si fort à cœur par le roi, qu'on le voit s'ouvrir à tout le monde du contentement qu'elles lui causent. Les ordres donnés par lui n'en sont pas seuls témoins. C'est au cardinal de Joyeuse qu'il annonce que, dans l'espace d'un an, il a planté dans le parc, qui commence, soixante mille arbres. Il ajoute : « Avant cet hiver j'espère y planter cinq ou six mille arbres fruitiers. » Et quant aux eaux : « J'ai fait nettoyer tous mes canaux, tant aux jardins des canaux qu'aux autres. L'aqueduc que je fais faire pour conduire les eaux et les amener dans le château fait que j'en mettrai pour tous mes jardins où je voudrai. » Pour les mêmes jardins il ajoute que « ses palissades sont fort belles ».

Il y avait un canal chez les Clause, à Fleury au bord de la forêt. C'était un modèle tout trouvé, mais qui fut imité dans des proportions autrement vastes et grandioses, car celui du roi eut plus d'un quart de lieue de long et quarante mètres de large. En fait de beautés au grand air, c'est aujourd'hui encore la pièce maîtresse de Fontainebleau.

Le roi en chérissait le projet comme son invention essentielle, comme une création de son esprit, qu'il mettait son

orgueil à voir s'achever promptement. Il gagea contre Bassompierre qu'il serait rempli en deux jours. Son dessein était d'y élever la truite et d'y aller en bateau. « Son grand canal de Fontainebleau, écrivait Malherbe, dans le temps où l'on y travaillait, est aujourd'hui chez lui une passion si dominante, qu'avec les chaleurs qui ont été excessives, il était ordinairement assis sur une pierre depuis cinq ou six heures du matin jusqu'à midi, sans parasol ni ombre quelconque, à voir travailler ses maçons. » Comme, au cours des travaux, la chaussée qui servait à retenir les eaux se rompit, il fit exprès le voyage de Paris au château pour en voir la réparation. Au vrai, le canal prit huit jours à remplir.

François I^{er}, de ce côté des jardins, avait bâti les Héronnières, où il élevait des hérons pour la chasse. Henri en avait repris le soin, ajoutant aux nouvelles de ses plantations celles-ci : « J'ai déjà trois aires de hérons, qui me fait espérer que puisqu'ils ont commencé, j'en aurai force autres dans cette année. » Et à côté des Héronnières, il avait fait un bâtiment où, tant pour la curiosité que pour l'usage, étaient élevés aigles, vautours, cigognes, aigrettes, goélands, tadornes, paons, cormorans, etc.

Tout cela fit diversion sans doute aux contrariétés qu'il éprouvait dans son ménage, en partie causées par l'humeur de la reine, opiniâtre dans ses sentiments, et livrée par faiblesse de courage à tous les bruits qu'on venait lui rapporter : ce qui portait aisément leurs contestations à un degré d'aigreur extrême. Sully, à qui échéait au besoin la tâche de les raccommoder, disait (au témoignage de Richelieu) qu'il ne les vit jamais huit jours sans querelle ; au point qu'un jour le roi partit pour Fontainebleau, et de là fit dire à la reine que, si elle ne changeait, il la renverrait à Florence.

Concini, depuis maréchal d'Ancre, et Éléonore son épouse, qu'on brûla comme sorcière quand lui-même eut subi le sort qu'il méritait, soufflaient ce feu, dès lors en faveur près

de la reine, qui les avait pour son malheur traînés de Florence après elle et fait de tous deux ses favoris, à la grande impatience du roi, qui s'en savait desservi en secret, et redoutait, en les chassant, d'user de tyrannie envers la maison de la reine. Car tout en lui manquant de foi, il avait pour elle de grands égards, dans sa dépense et dans sa liberté. Autant que son humeur ardente le permettait, il la traitait avec beaucoup de douceur, causait avec elle de ses ennuis, et avait soin de l'emmener dans tous ses voyages, ce qui lui sauvait en partie la figure d'épouse négligée.

L'un et l'autre trouvaient dans Sully un confident soigneux de les apaiser, avec peu d'effet chez le roi, que la passion d'Henriette, qui faisait le fond de leur querelle, retenait esclave. La conduite de celle-ci durant le mariage du roi, qu'on peut penser qui fut rapportée à la reine, le scandale d'une faveur maintenue après des attentats publics, l'intrépidité de chantage et d'insolence qui la rendait pareille à la première venue des filles galantes, avait tout ce qu'il fallait pour que l'épouse trahie, qui contre une autre se fût armée peut-être de ce qu'il faut bien appeler la patience des reines, éclatât.

Quand elle avait couru après le roi aux armées, Henriette avait osé faire son entrée dans Lyon en litière découverte comme une reine. D'insolents propos à l'égard de sa souveraine, à qui ils étaient rapportés, ne cessaient de couler de ses lèvres, ne ménageant pas même les enfants royaux, auxquels elle proclamait l'égalité du sien, de quoi la reine concevait une colère sans bornes, l'appelant en sa langue *putana*, soufflant (comme on peut croire) quelques-unes des ripostes que le dauphin faisait au besoin aux *fé-fés* que lui donnait son père ; car au petit Verneuil, qui lui disait que c'était son papa aussi, il répliqua que c'était « une autre race de chiens », ce qu'il n'avait pas trouvé tout seul. Joignez le séjour de la dame à Moret le temps que la cour passait à

Fontainebleau, en sorte qu'une façon d'obsession s'ajoutait à cette rivalité. Sully contait qu'un jour en proie à la colère ressentie de ces provocations et disputant contre le roi, la reine osa lever la main sur lui, qui l'arrêta d'un coup si net, qu'elle put dire qu'il l'avait battue.

Pas plus que lui à sa maîtresse, la reine de son côté ne renonçait à ses Concini, dont le roi se sentait espionné et trahi. Les entêtements de la faveur ne se rendent guère moins insupportables que les aveuglements de l'amour. Derrière ces coureurs d'aventure, il présumait l'Espagne active par l'entremise de Florence, où Sully le pressait, à mots couverts, de les renvoyer. Mais soit qu'il n'en eût guère la preuve, soit pour la paix de son ménage, il n'en fit rien. Parfois lui-même était porté à céder et menaçait Mme de Verneuil de l'enfermer dans un couvent. Mais on n'en vit jamais l'effet.

Au début de ses Mémoires (qualifiés au temps de Voltaire de *testament*), Richelieu, se faisant le truchement des traditions du dernier règne, rapporte une conversation que le roi eut avec le fils de Lesdiguières, sur l'établissement de ses enfants, filles et garçons, légitimes et bâtards, n'y considérant autre chose que l'intérêt de son trône et de sa maison. L'essentiel était de veiller à ce qu'au dauphin, quand il serait roi, tous se trouvassent assujettis. Le premier qu'il maria, le seul, ayant été le duc de Vendôme, l'entretien mentionne que celui-ci ayant un parfait naturel, rien n'empêchait de le marier à une riche héritière choisie dans une maison souveraine.

La coutume n'était pas que les maisons de ce rang souffrissent l'alliance des bâtards, même issus de maisons pareilles. On ne mariait ceux-ci qu'à de simples enfants de gentils-hommes. Louis XIV, qui fut le premier à enfreindre cette règle en grand, ne put au demeurant le faire qu'avec la complaisance de sa maison, Condé, Conti et Orléans mariés

à des enfants des Lavallière et des Montespan, aucun de ses bâtards n'ayant trouvé d'alliance au sein des maisons étrangères. Un peu avant le règne de Henri IV, un Farnèse y avait dérogé en épousant Diane, bâtarde de Henri II. Gabrielle, qui se crut sur le point d'être reine, ne craignit pas d'aspirer pour son fils à une alliance aussi illustre que celle de la maison de Lorraine, alors la plus vieille de l'Europe et prétendante au trône de Naples et même de Constantinople, dans la personne de Mlle de Mercœur, fille du duc de ce nom, et nièce de la reine Louise, qui fut épouse de Henri III.

Si inouïe que fût cette prétention, les circonstances créées par les guerres civiles devaient la faire aboutir. Le duc de Mercœur, qui, mêlé dans la Ligue, y tint tête au roi, pressé en conséquence d'apaiser son courroux, dut se prêter à ce qu'on voulut; d'autre part, l'affection que le roi portait à ses bâtards faisait de cette alliance pour la fille de ce prince un établissement tolérable. Bref, le mariage, promis dix ans plus tôt, fut célébré enfin à Fontainebleau, entre un fiancé de quinze ans et une épouse de trente.

Ni la tare de naissance chez l'un, ni la disparate d'âge chez l'autre, n'auraient empêché que la fête ne brillât d'un éclat sans nuage, la faiblesse du roi couvrant l'une, le lustre de l'alliance faisant avaler l'autre, si la fatalité ne l'eût fait survenir dans le temps où se déchaînait au château une des plus singulières et des plus enragées tempêtes dont annales de cour aient conservé le souvenir.

Tallemant en a conté les premiers frémissements, qui furent en ce ballet de la reine dansé au Louvre le 16 janvier 1609, où Mlle Paulet chanta les couplets de Lingendes et dont le beau monde avait gardé le souvenir. Mlle de Montmorency, âgée de quinze ans, y parut dans le travesti d'une nymphe de Diane, tenant un dard, dans un mouvement

que le pas de la danse rendait si fier et si gracieux, que le sang du roi, qui se trouva en face d'elle, en sorte qu'elle semblait qu'elle l'en voulût percer, s'en allumant soudain, il ne songea plus, âgé de cinquante-quatre ans, qu'à faire de cette enfant sa maîtresse.

A un lecteur moderne, ce qui suivit offre plusieurs sujets d'étonnement : que Montmorency, qui fut ami particulier du roi en ait reçu la confidence; que loin de s'en mettre en courroux, il se soit prêté à ce dessein; que le premier soin du roi, pour avancer sa cause, ait été de presser un mariage auquel de récentes fiançailles avaient engagé la jeune fille; que pour sauver le scandale de l'intrigue l'époux dont il attendait ces complaisances n'ait été rien moins qu'un prince du sang, son neveu, naguère héritier de son trône, et dont l'éducation, remise entre ses mains, avait longtemps compté pour un service d'État : le prince de Condé en personne.

L'opinion de la cour en demeurait ébahie, moins de tout cela au reste que de la violence de passion qui lui en procurait le spectacle. L'appât d'une aussi grande fortune que celle de favorite royale faisait taire alors toutes les pudeurs; mais jamais on n'avait vu le roi à ce point possédé de ses amours. « Il en est furieux et outré », dit un témoin, c'est-à-dire *fou* et *hors de lui*. Dans un langage plus surprenant encore, songeant à la soixantaine proche, lui-même disait que celles-là lui seraient « la consolation de sa vieillesse ».

Le mariage prévu se fit en mai. Mais l'époux qu'on mit dans l'affaire ne l'entendait pas au gré du roi, au rebours de l'épousée, qui, flattée de l'aventure, se prêtait aux hommages dont elle était l'objet : ce qui fit naître chez le prince une jalousie égale à la passion qui rajeunissait le roi, au point de le donner tous les jours en spectacle dans Fontainebleau. Car il changea, dit l'Étoile, « en moins de rien d'habits, de barbe et de contenance », courant la bague (dit Tallemant) en collet de senteur et en manches de satin de

la Chine, tandis qu'en cachette la princesse laissait tirer d'elle-même par Ferdinand un portrait, que Bassompierre remit à son adresse roulé dans du beurre frais.

Sur quoi le prince, ayant résolu de partir et demandé congé du roi, qui le refusa, brûla la politesse, et quitta Fontainebleau, emmenant la princesse à Vallery, qui est une terre du Gâtinais, demeure principale de sa maison. Le voisinage du roi l'y maintenant en alerte, il en eût promptement décampé, sans la nécessité de revenir bientôt, pour les noces de Mlle de Mercœur, qui se préparaient, et furent célébrées en juillet.

Tel fut donc l'état de la cour au milieu duquel elles tombèrent : un prince du sang menacé dans son ménage par un amour obstiné du roi, qui le trouve prêt à la résistance; un monarque absolu abaissé devant un monde qui vit de ses faveurs et tremble de sa colère, jusqu'au plus piquant des ridicules.

Car quelques détails controuvés qu'aient peut-être ramassés les auteurs de Mémoires, du moins sont-ils l'écho des commérages dont on peut se figurer le tableau. Dans le dernier entretien du prince avec le roi, comme le premier taxait de tyrannie cette poursuite, le second se serait emporté jusqu'à dire que tyran il avait été en effet, quand il avait fait reconnaître le prince pour ce qu'il n'était pas, ajoutant que « quand il voudrait, il lui montrerait son père à Paris ».

Ce ne sont pas là de petits propos. Apparemment, les pensées en étaient pleines et les passions actives, lorsque Malherbe, tout à la cérémonie, en dépeignait ainsi dans une lettre le train : « L'épousée et le reste des dames furent si longtemps à se parer, que la messe ne se dit que sur les cinq heures. Elle avait un manteau ducal de velours cramoisi violet, attaché sur les épaules avec des nœuds de pierreries et la queue longue d'environ trois aunes, et une couronne ducale toute de pierreries, c'est-à-dire diamants, car d'autres

pierres il ne s'en parla du tout plus », laquelle « pouvait avoir quatre doigts de haut et autant de diamètre ». Suit la robe, toile d'argent, pierreries. La compagnie partit de la chambre de la Reine, par le degré du quartier de celle-ci, les Suisses faisaient la haie de chaque côté jusqu'à une barrière qui était dressée à l'entrée de la chapelle, à savoir la haute au-dessus de Saint-Saturnin.

Le roi, extrêmement paré de pierreries, avec une cape et un bas attaché, menait la mariée du côté droit, monsieur le grand (écuyer) aussi fort paré, la menait du gauche. Mlle de Vendôme portait la queue. Après, marchaient Mme la princesse (de Condé la mère), Mme la princesse de Conti, Soissons, Guise, Luxembourg, etc. « Toutes ces dames avaient des mantes de gaze noire rayée, les unes d'or et les autres d'argent, rattachées et couvertes partout d'un nombre infini de pierreries. De la messe on alla droit au festin royal », servi dans la salle de Bal encore, « la table dressée en potence. Aux côtés de la cheminée étaient l'épousée, le roi, la reine et monsieur le dauphin, en la table qui descendait étaient les princesses ».

De là, on alla ouvrir le bal, où le roi menait la mariée, le dauphin, la reine, le prince de Conti, la princesse et par rang d'illustration les princes et les princesses. Les échappés de la veille, sur lesquels on peut croire que tout le monde avait les yeux, n'y en venaient pas moins mêlés, à leur place et selon leur rang, comme si rien ne se fût passé, comme si ce qui se passerait le lendemain n'eût pas été un point dont tout le monde avait à disputer et se mettait en peine : elle dans le cortège qui menait la princesse à l'église, lui dans les couples qui s'en allaient danser, donnant la main à la princesse de Conti, tandis que celle de sa femme était tenue par le prince de Conti.

Une note jointe ajoute qu'on dansa environ l'espace d'une heure, « que la reine se retira, en faveur, comme

je crois (dit l'auteur), de la mariée, qui était si chargée de ses habits qu'elle était digne de pitié ». Car tel était le fardeau des pierreries attachées aux vêtements avec un tel excès que, dans la robe où on la voit peinte par Pourbus, la reine n'y pouvait durer plus d'une heure ou deux.

Minutieuse à décrire en prose la pompe du présent mariage, il est plaisant d'observer que la même plume de Malherbe travaillait en même temps en vers à défaire l'autre, versant sur les amours du roi les couleurs toutes prêtes de l'*Amyntas* et du *Pastor fido*. Oranthe dans ces pièces était le nom de la princesse, et Alcandre celui du roi. Une première, rimée sur le modèle du *Sireine* et de la *Bergère Iris*, se plaignait, au nom de celui-ci, de l'absence à laquelle le brusque départ du prince avait d'abord condamné ses feux, flétrissant le barbare époux du nom de Seythe, réclamant pour l'amant contrarié le privilège

De l'innocence qu'on outrage,

et annonçant de douleur sa fin prochaine :

Assez de preuves à la guerre
Ont fait paraître ma valeur;
Ici ne veux autre victoire :
Que de céder à ma douleur.

Sur quoi un « démon favorable » se présente pour le rassurer.

Que fais-tu, monarque adorable ?
La belle Oranthe sera tienne,
C'est chose qui ne peut faillir.
Et tous deux vous aurez des roses
Plus que vous n'en saurez cueillir.

Quoique déclarée infaillible, la possession d'Oranthe ne s'en révéla pas moins éphémère, car sitôt finie la cérémonie qui avait été la cause de son retour, Condé ne perdit pas un instant pour repasser, suivi de sa femme, les portes

du château, déconcertant le poète, qui dans une seconde pièce chantait le « retour d'Oranthe à Fontainebleau » en strophes alexandrines cette fois, où ses yeux sont des « astres adorables » et où elle-même est un soleil, avec cet avantage sur l'autre que c'est elle qui fait le printemps :

Certes l'autre soleil, d'une erreur vagabonde
Court inutilement par ses douze maisons,
C'est elle et non pas lui qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Le second départ surprit l'ouvrage en train, comme il paraît à ce repentir ajouté en queue du morceau :

Mais, ô rigueur du sort, tandis que je m'arrête
A chatouiller mon âme en ce contentement,
Je ne m'aperçois pas que le destin n'apprête
Un autre parterment;

partement sans remède, car la belle, cette fois, ne revint plus, le prince l'ayant mise à Muret, autre de ses maisons près de Soissons, sous la garde de madame la princesse sa mère, qui l'avait suivi dans ce départ. Tous trois ensuite allèrent à l'abbaye de Breteuil sur les confins de la Picardie, où, survenant la Saint-Hubert, le prince et quelques amis allèrent en faire la fête. Ce qui va suivre est à peine croyable, mais il est vrai.

Un gentilhomme du voisinage pria de son côté à dîner les princesses, qui, en se rendant chez lui, ne furent pas peu surprises de voir passer devant leur carrosse une meute et les livrées du roi. La princesse mère, qui se méfiait de tout, ayant eu tôt fait d'interroger les veneurs, il lui fut répondu que cette meute n'était là que par un capitaine de vénerie qui courait le cerf aux environs; bien loin de révéler que le roi était parmi ces veneurs, parti en grand secret de Fontainebleau, en complicité non moins secrète du gentilhomme qui priait les princesses.

Sa Majesté arrivait déguisée, masquée d'une fausse barbe, avec quelques compagnons masqués de même, en tel équipage, qu'au bac de Saint-Leu ayant été pris pour des voleurs, le prévôt des maréchaux envoyé après eux ne tourna bride que quand il eut appris que c'était le roi.

Il menait sous la livrée deux lévriers en laisse, et, pour plus de mystère, portait sur l'œil gauche un emplâtre qui n'empêcha pas que la jeune princesse l'aperçût. Quand elle fut au château, comme elle se récriait sur la vue qu'on y avait de la salle sur la campagne, la dame du lieu, qui faisait en prose le même métier que Malherbe en vers, lui dit qu'elle en prendrait une bien plus belle encore, si elle voulait bien mettre la tête à la fenêtre, de laquelle s'étant approchée, elle ne fut pas peu surprise de voir, posté à celle d'un pavillon en face, le roi qui lui faisait signe, d'un baiser sur les lèvres et de la main sur son cœur.

Au cri qu'elle en poussa, sa mère, aussitôt mise au fait du guet-apens et transportée de colère, accabla de menaces ses hôtes, et de reproches le roi même, lequel accourait au bruit, et fit tout ce qu'il savait au monde de soumissions et de promesses pour la retenir et l'apaiser; mais en vain. Les princesses remontèrent en carrosse sur-le-champ, retournant à Breteuil sur la parole du roi, donnée contre la leur qu'elles ne soufflèrent mot de l'aventure au prince, qui l'apprit d'elles à l'arrivée, avec autant d'alarme que de colère.

Le roi, rentré à Paris, le manda. Il vint seul, vit le roi, et apparemment instruit par ce colloque de ce qui l'attendait, repartit sans plus de retard pour Muret, prit sa femme et s'enfuit à bride abattue, gagnant la frontière des Pays-Bas et ne s'arrêtant qu'à Landrecies, qui était à l'archiduc.

Personne ne s'attendait à pareil dénouement. Le roi en fut instruit le jour même, et le choc qu'il en reçut fut terrible. De tous côtés des ordres furent lancés par le nouveau

David, pour arrêter ce nouvel Uri. Il fallait que Montmorency allât sur-le-champ rechercher sa fille en Flandre, sur promesse de quinze mille écus; qu'un courrier porté à l'archiduc obtînt sans retard l'extradition; tous signes d'un désarroi sans nom. que Malherbe continuait de peindre en couleurs tendres :

Que n'êtes-vous lassées
Mes tristes pensées
De troubler ma raison ?

ou ceci :

Que d'épines, amour, accompagnent les roses !

et, pour finir, cette élégie, où, paraissant en personne, le grand Alcandre prend la résolution de mourir, comme avaient fait Sireine, Alcée et Amyntas :

Non, non, je veux mourir, la raison m'y convie.
Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie
Ne peut être plus beau,
Et le sort, qui détruit tout ce que je consulte,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand Alcandre, aux campagnes de Seine,
Faisait loin des témoins le récit de sa peine
Et se fondait en pleurs.
Le fleuve en fut ému, ses nymphes se cachèrent,
Et l'herbe du rivage où ses larmes touchèrent
Perdit toutes ses fleurs.

Vers dont le visage fardé et le vil racolage feraient au roi un complet affront, si l'on pouvait omettre les traits de tendresse sincère qu'il prodiguait dans de pareilles aventures, en même temps qu'une douceur extrême envers celle qui les inspirait. En amour, comme dans les entretiens, en dépit de la vie dégradée où le plongeait une longue

habitude, Henri IV était le plus aimable des hommes. Il y avait en lui du chevalier servant, des égards et des soumissions à l'adresse de l'objet aimé, retenues de la tradition courtoise que la pastorale transmettait. En sorte que, jusque dans l'ignominie des mœurs, on ne peut tout à fait méconnaître chez un prince qui dans le gouvernement fait si grande figure, du moins une étincelle d'honneur qui tempère cet avilissement.

Les vrais traits de son visage sont assez peu connus. Un stéréotype répandu par les recueils des rois de France et albums de tout genre s'est substitué dans l'imagination des foules à une vérité qu'on ne retrouve qu'à une assez grande profondeur et dans les pièces originales, les peintures de Pourbus même n'y suffisant pas. La chance en cela veut que son règne ait encore connu, entre les mains des Dumoûtier et des Quesnel, l'usage des crayons, qui depuis les Clouet vivait implanté en France, et qui sont les témoins directs d'une ressemblance. La mode en passa peu après les guerres civiles et le tableau à l'huile à nouveau triompha, le plus souvent au détriment du vrai, négligé pour la pompe et l'effet.

A côté des crayons dont on nomme les auteurs, il en est de main inconnue parmi lesquels se trouvent en ce temps-là les meilleurs. De ce nombre sont les plus beaux portraits que nous ayons de Gabrielle, accusant au surplus, dans une figure charmante par l'expression du regard, le plus intéressé et le plus despotique des caractères.

D'Henriette nous n'avons pour crayons que deux Quesnel, de Jacqueline de Beuil, un Foulon. Du roi nous en possédons deux : l'un de Quesnel, l'autre de Foulon, merveilleusement concordants, le second animé d'un éclair singulier de la prunelle claire, et d'un sourire qui sous le large nez, confondu dans la demi-grimace qu'impriment des traits fatigués, ne s'en rend que plus vif et plus parlant.

C'est en vain qu'on courut après le prince de Condé, en vain qu'on se flatte de le faire reconduire par l'archiduc, qui déclara que n'ayant jamais violé contre aucun réfugié dans ses États le droit des gens il se garderait bien de le faire, pour commencer, contre un prince du sang de France. Il fallut que le roi digérât sa disgrâce, avisé que l'archiduchesse traitait celle qui lui échappait et qui séjournait à Bruxelles, avec des honneurs qui étaient pour lui autant de réprobations. Mais une obstination le tenait.

C'était le temps que le comté de Juliers, subitement tombé en quenouille, disputé par cinq maisons rivales et menacé de séquestre par l'empereur, donnait matière aux princes allemands de rechercher de nouveau en France une alliance que le roi accorda. Ce comté confine aux Pays-Bas. En prenant parti dans cette querelle, tous les contemporains ont cru qu'en même temps qu'un dessein politique Henri suivait celui d'enlever la princesse. L'un et peut-être l'autre, par un coup fatal, allaient être déjoués ensemble.

Il s'était toujours diverti à appeler la reine *Madame la Régente*, apparemment pour colorer le souci de se savoir destiné à mourir avant elle, abandonnant son successeur aux périls d'une minorité. Des conjonctures qu'il n'avait pas prévues changèrent l'ordre de ces événements. Par la nécessité de la guerre, qui le réclamait en personne, la reine venait d'être sacrée régente, quand le poignard de Ravaillac, en terminant un règne réparateur dont le bienfait durait depuis quinze ans, vint remettre soudain au hasard les destinées de notre pays.

Fontainebleau devait ressentir le deuil qui s'étendit à toute la France. Pendant cinq ou six ans il n'eut de roi qu'un enfant, et, quand il eut épousé l'infante, âgé de quinze ans, une reine du même âge : car, par une circonstance qui fut remarquée alors, elle était née cinq jours après lui. Deux ans durant, on ne put donner ni le bal, ni la comédie.

D'assez belles fêtes y furent cependant données quand la duchesse de Lorraine et le cardinal de Mantoue, neveu de la reine, y parurent pour tenir sur les fonts les derniers enfants du feu roi, le cardinal de Bonzi faisant la cérémonie.

Il y avait grande assistance, où brillèrent en beauté Mlle d'Urfé, dont l'auteur de l'*Astrée* fut oncle, plus tard duchesse de Crouy, et Mlle de Bains. La princesse de Conti céda courtoisement la préséance à l'Altesse de Lorraine, que l'on promena par les jardins, qu'on régala de concerts dans la galerie de la Reine, et, par le beau temps, de parties de chasse, que suivaient les dames sur des haquenées richement caparaçonnées, à qui, enfin, l'on fit admirer le grand canal, orgueil déclaré du château. Dans la chambre de la Reine, en grande cérémonie, la barrette de cardinal fut remise au prélat baptisant.

Sur la vie de tous les jours, le journal d'Héroard, qui se prolonge, continue de nous informer. Le canal tenait une grande place dans les amusements du petit roi, qui y voguait dans une galiotte, jusqu'à ce que le général des galères lui eût fait envoyer de Marseille une galère tout équipée, où il prit ce plaisir désormais. Celui de la chasse ne lui manquait pas aussi : chasse aux toiles, où il prend un chevreuil, chasse au loup, avec d'autres plaisirs, tir à l'arquebuse, pêche chez Lomenie, à Arvanne, près de Moret, combat de dogues contre un ours, dont un Anglais, qui voulait lui en faire service, le régala dans la Cour ovale.

Il y fait aussi métier de roi, donne audience aux ambassadeurs, à Spinola, général de l'Espagne, qui y retournait après une campagne des Pays-Bas, reçoit à Pâques l'hommage du parlement, auquel il répond par une exhortation à le bien servir, reçoit le serment que prête entre ses mains Concini nommé maréchal. Ses douze ans ne le gênent pas de dire à ce favori de sa mère qu'« il avait grand sujet d'être son serviteur, lui qui était étranger, venu en France sans

rien, où il avait reçu tant de bienfaits de Sa Majesté défunte et de la reine ».

Agé de seize ans, on le voit s'amuser à faire la garde du château, recevoir le commandement du sergent, et y demeurer jusqu'à une heure après minuit. Selon la coutume de plusieurs rois en Europe, reconnue entre autres à ceux de France, il touche en gage de guérison, le jour de Pâques, les malades rangés sur son passage, parfois en si grand nombre qu'on le voit aller jusqu'à six cents, le long de l'allée royale, qui borde l'étang, dans le jardin des Pins.

QUAND la disparition de deux indignes favoris, l'un de la reine mère, l'autre du roi, eut rouvert pour la monarchie les destinées que lui avait fermées un renouveau de la guerre civile, que Concini, promptement expédié, Luynes, enlevé par un sort propice, eurent laissé la place au ministre qui devait remettre l'ordre dans l'État, la cour qui se trouva rassemblée autour de Louis XIII l'emporta beaucoup en décence sur celle qu'avait tenue son père. Cette différence tint à deux influences qui descendirent, non pas du trône, mais de quelques personnes privées, formées par la nature, ou instruites à les exercer.

L'une est assez connue, car les manuels des classes se sont chargés de la populariser : c'était Mme de Rambouillet. « Elle a toujours aimé les belles choses, dit Tallemant. Elle fut elle-même l'architecte de l'hôtel qui était la maison de son père. On ne savait alors que faire une salle à un côté, une chambre à l'autre et un escalier au milieu. Vite, du papier, dit-elle, et sur l'heure elle en fit le dessin. On la

suivit de point en point, et c'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers (plafonds), et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges et vis-à-vis les unes des autres. C'est la première qui s'est avisée de peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné, et c'est ce qui a donné à sa grande chambre le nom de chambre bleue. »

Ces choses semblent petites. Qui ne voit cependant que, mises au service de plus grandes, elles leur prêtent au besoin un secours indispensable ? La vie de société ne se développe que dans un espace bien ménagé : l'aisance des relations qu'elle réclame suppose des lieux de réunion où le goût se sent à l'aise et le corps en liberté ; et ce n'est pas du tout par hasard que l'histoire d'une réformation du goût et des manières en France enrôle dans la chronique du temps des innovations d'architecte et de tapissier.

Les modèles en venaient à celles-là de l'Italie, à laquelle Mme de Rambouillet tenait par sa mère, qui était Savelli et fille d'une Strozzi, ce qui, par les Médicis, la faisait alliée de la reine. Elle-même était Vivonne, de grande noblesse de France, fille du marquis de Pisani, que le service du roi retint à Rome comme ambassadeur l'éducation de sa fille durant, en sorte qu'en plus d'un genre elle tenait à la péninsule, dont la langue et les auteurs lui étaient familiers. L'espagnol, qui cédait de peu à l'italien dans la culture des esprits d'alors, lui était également connu. C'est avec ce bagage et ces dispositions qu'elle bâtit ce foyer de lumière et de bonne tenue d'où devait sortir, de l'aveu de tous les historiens, pour le grand monde français une politesse nouvelle.

Son salon rassembla les beaux esprits du temps, qui y polirent les gentilshommes, tandis que dans le commerce de ceux-ci, eux-mêmes y déposaient le travers de pédanterie.

Les plus grands seigneurs étaient de ses relations, et pas un écrivain de renom presque, pas un poète, pas un savant dans les lettres, n'y manquait. Godeau, Chapelain, Conrart, Ménage s'y donnaient rendez-vous; Voiture en était le roi, comme jadis Marot à la cour de Fontainebleau, par les galants écrits, les pièces de circonstance et l'improvisation.

Elle-même prenait soin d'y imposer la décence. Jamais on n'a médité de ses mœurs, ce qui chez une personne ainsi mêlée dans le monde était alors presque une nouveauté. L'intrigue galante fut priée de se chercher d'autres asiles, et l'intrigue politique, qui, mêlée à celle-là, avait empoisonné la cour de Henri IV, frappa à sa porte en vain. Comme elle était en instance auprès du roi de quelque grâce, Richelieu ayant pris cette occasion de lui faire dire qu'il serait de l'intérêt de l'État d'être informé des intrigues que le cardinal de la Valette et la princesse de Condé, qui la fréquentaient, avaient ensemble, elle lui répondit tout à plat qu'elle ne croyait pas qu'il y eût entre ce cardinal et madame la princesse aucune intrigue, mais que, quand ils en auraient eu, elle ne se croyait « pas trop propre à faire le métier d'espion ».

L'autre influence est moins connue, et les historiens la négligent. Elle est attestée cependant. Ce fut celle de Pluvinet, célèbre chez les amateurs du cheval et chez les bibliophiles par son *Manège royal*, luxueusement imprimé avec planches, « qui fut, dit un contemporain, le plus poli des hommes en ce qui dépend de la perfection du chevalier, et qui en a rendu de telles preuves qu'on peut dire qu'il a plus dressé d'hommes et de chevaux que tous ceux qui s'en sont mêlés depuis cent ans ».

De même qu'un maître de danse enseigne le maintien, il n'est pas étonnant que, montrant l'adresse à cheval, celui-là, de bonne noblesse lui-même, ait plié les jeunes gentilshommes à des façons honnêtes, dont leurs pères avaient perdu l'habitude. Ainsi que Mme de Rambouillet,

c'est en Italie que Pluvinel s'était instruit et qu'il avait fait sa réputation, ce qui ne l'empêchait pas d'estimer que « l'école étrangère n'est pas propre aux esprits français ».

Rentré en France, il eut de Henri III la charge de premier écuyer; Henri IV lui donna la grande écurie et le fit gouverneur du duc de Vendôme et du dauphin. En même temps, il ouvrait une académie, où l'on se porta en foule, et pour laquelle, quand Louis XIII fut roi, il proposait l'établissement d'État, avec des filiales dans quatre autres villes du royaume.

Autant que d'une science accomplie en ce qui regarde sa profession, on trouve dans le livre où il en fait le projet des vues générales riches d'information et les marques les plus agréables d'une pénétration singulière. « Toute la noblesse de cet État, dit-il, est plus passionnément désireuse d'être instruite à la vertu, à la civilité, à la courtoisie, aux bonnes mœurs, à la propreté, à bien faire les exercices, soit des armes, soit de ceux qui se font pour le plaisir et pour la bienséance, que de toute autre chose. » Et il a soin de mettre dans ces écoles (qu'on pourrait dire *normales*) de la guerre, du grand monde et des charges publiques (en même temps que la cavalerie, les armes, la lance, la voltige, et la course de bague), les mathématiques, la morale, l'histoire, la politique, le commandement militaire et celui des places et des provinces.

Tels étaient ses desseins; tel fut sans aucun doute l'esprit qui l'inspira dans son ministère particulier, lequel tendait justement au même but que celui qu'avait poursuivi dans son école de La Flèche le feu roi. Il n'est pas moins certain que l'espèce d'anarchie où retomba le royaume quand celui-ci fut mort ne put, en livrant la noblesse aux intrigues et aux complications, qu'en contrarier et en retarder les effets.

Personnellement, le roi se montrait peu capable de la

dominer et de la civiliser, étant naturellement taciturne et doué de peu de conversation. La méfiance et une extrême dissimulation faisaient le fond de son caractère, et en fait de prestige il voyait petitement. Tallemant raconte qu'il fit battre un sergent ou huissier qui était venu faire sa charge dans la cour de Fontainebleau pour dette sans arrestation, dans ce préjugé commun chez les petits gentilshommes de ne pas souffrir à de pareilles espèces d'instrumenter chez eux. Cependant leur commission porte ces mots : de par le roi.

Un conseiller d'État qui se trouva présent dans la circonstance s'amusa à dire : « Il faut, si c'est de par le roi d'Espagne, châtier cet insolent » ; le roi devant apparemment entendre, par ce propos, que punir autrement c'était se dédire lui-même.

Longtemps ce prince ne connut de divertissement que la chasse, laquelle le tint de bonne heure asservi au point de donner les charges de l'État à un favori dont tout le talent était d'y dresser les faucons. Pour la forêt, cette passion l'attirait souvent à Fontainebleau pour un temps court, durant lequel, ne menant avec lui que peu de suite, il usa plus souvent encore que son père du simple logis de la Conciergerie.

La reine mère n'était pas davantage celle qu'il eût fallu pour cet office, paresseuse à toute peine, prompte à se repaître de tous les commérages de cour. Tout ce qu'elle sut tirer des exemples donnés par Mme de Rambouillet fut d'envoyer ses architectes étudier ses distributions quand elle bâtit le Luxembourg, qui fut au demeurant le seul grand ouvrage du règne, car jamais on ne vit à cet égard contraste plus grand qu'entre le roi défunt et son fils.

Autant Henri IV avait été curieux de bâtiment, autant son successeur s'en fit voir économe. Il ne bâtit que Versailles et sur un tout petit pied. Quand on parcourt aujourd'hui

les autres maisons royales, on n'y trouve presque rien de sa main, et les témoignages du passé ne nous en offrent pas davantage. Au corps de Fontainebleau, en vingt-cinq ans de règne comptés depuis sa majorité, il n'ajouta à peu près rien, et au dedans guère davantage. Le principal fut d'y achever les ouvrages commencés. Cependant il en aimait le séjour, apparemment plus que celui de Saint-Germain même, où il avait passé son enfance; en sorte que cette résidence n'en maintint pas moins la faveur du dernier règne, continua de rassembler en elle les splendeurs de la monarchie.

La cour s'y trouvait, lorsque le premier effet de la politique de Richelieu, qui guettait sur les cols des Alpes, du côté de Milan, les progrès de la maison d'Autriche, contesta à celle-ci l'accès de la Valteline, territoire protégé des Liges Grises, depuis réunies à la Suisse. Comme ses populations tenaient pour l'Église romaine et les Grisons pour la Réforme, que l'Autriche pourchassait en tout lieu, ce fut une occasion au pape d'intervenir, et de députer au roi une ambassade, dont l'éclat laissa de longues traces dans les souvenirs du château.

Le pape était Urbain VIII, signalé par la longueur inaccoutumée de son règne, le concours qu'il apporta en plusieurs rencontres à la politique française en Italie, et la protection que nos artistes en éprouvaient à Rome : Poussin entre autres, recommandé par le cardinal Barberin son neveu, le même qui faisait cette ambassade. Il y venait accompagné du commandeur del Posso, l'un des plus grands amateurs d'art qu'eût alors la Ville éternelle, et qui était de sa cour; si bien que dans le journal que celui-ci a laissé de son voyage, nous tenons le plus fameux témoignage de l'admiration que l'Italie ait payé à cette résidence, en même temps que de plusieurs points, qui ne sont éclaircis que là, de la décoration du château.

Le cardinal y fut reçu à la mi-août de 1625, après trois mois de séjour à Paris, par toute la cour, lui et son train étant défrayés de tout, le temps qu'il y demeura, par le roi. Une messe, la première qu'il eût dite depuis son arrivée en France et dont il fit honneur au roi, paya d'abord sa bienvenue, dans le décor tout frais de la grande chapelle, tendue pour la circonstance des tapisseries du grand Scipion et parée sur l'autel d'une Nativité d'argent envoyée en présent par le pape. Devant une énorme affluence, la chapelle et la chambre du roi fournissaient la musique. Tous les princes, Condé, Conti, Soissons, Longueville, etc., communierent de la main du prélat. L'exposition du saint sacrement fit suite.

Au repas magnifique qu'on servit, dans la salle de Bal comme toujours, le roi porta la santé du Saint-Père et le légat celle du roi. Huit jours après, les deux reines le traitèrent dans des collations que la reine mère donna dans la galerie de François I^{er}, et la reine régnante dans celle de Diane. Toutes les beautés du château furent montrées, appartements, chambres, salles, galeries, bains, etc., sans compter les jardins, où le récit laissé par le commandeur nous met à même de suivre le légat pas à pas.

Les tableaux retirés de l'appartement des Bains sous le précédent règne se trouvaient alors rassemblés dans le pavillon du fond de la cour du Cheval blanc, qui en prenait le nom de pavillon des Peintures, formant une collection dont l'énumération fournie par le même visiteur nous est comme une première édition des catalogues de notre musée du Louvre.

A l'intérieur du royaume, cependant, on était en grand tracas des factions qui se formaient autour de Monsieur duc d'Anjou, depuis duc d'Orléans, puîné du roi, prince aimable, ayant hérité du charme personnel de son père, quoiqu'il n'en eût jamais le sérieux.

Il avait l'art de rendre son abord gracieux, sa personne chère, ce qui se voyait à l'empressement qu'il y avait à occuper des charges dans sa maison et à s'y maintenir. Il aimait la conversation et savait y plaire, ainsi qu'y proposer d'intéressants sujets dans de petites réunions qu'il tenait dans le temps qu'il passait à la cour; adonné au surplus à la curiosité des bâtiments, des tableaux, des médailles et des simples, qui tirées à gouache sur ses ordres par Nicolas Rober, son peintre, ont depuis formé le fond de la précieuse collection de nos vélins du Muséum, il tenait ordinairement sa propre cour à Blois, où Mansard éleva pour lui le bâtiment neuf, chef-d'œuvre de l'architecture française. Par malheur, un défaut de bon sens, qui faisait de lui un jouet entre les mains des favoris, ne le destinait qu'à des agitations, dont l'une des plus funestes se termina, comme la conspiration de Biron sous l'autre règne, à Fontainebleau.

Elle eut le mariage du prince pour cause, résolu avec l'héritière de Montpensier, en qui tombait en quenouille la troisième branche (venant après les Condés) de la maison régnante, selon les intentions du feu roi d'éviter pour les cadets du trône l'alliance d'une maison souveraine à l'étranger, tout en vaquant à la fortune que lui assurait un pareil choix.

Ce dessein, livré, comme tous ceux qu'avait formés le précédent règne, aux hasards d'un pouvoir faible et tirillé, encourut la contradiction de la part d'intrigues toujours prêtes, lesquelles, ayant dix ans sous de moins grands seigneurs entretenu la guerre civile, comptèrent la renouveler avec de bien autres chances, avec l'appui de celui-là; d'autant plus enhardies à l'essayer que le roi, naturellement jaloux de son frère et en qui ce sentiment s'aiguillonnait alors de la stérilité de la reine, de qui l'on devait attendre vingt-cinq ans un dauphin, aussi longtemps que cet heureux événement

n'assurerait pas chez lui la succession du trône, ne voulait pas le marier du tout.

L'intrigue prenait corps cette fois dans Ornano, tout-puissant sur l'esprit du prince, dont il avait été gouverneur, avec Chalais pour associé, et pour ouvrière la fameuse duchesse de Chevreuse, de la maison de Rohan, veuve de Luynes, remariée à un fils du Balafre, abondante en relations, fertile en menées secrètes, en fait de conspiration pourvue de tous les grades. Il s'agissait de conquérir pour le prince la liberté d'une autre alliance qui le fortifiât dans une action prochaine où on le poussait contre l'État. Les princes du sang connivaient à l'affaire, Condé en tête, dans la seule vue d'ajourner la naissance d'un héritier entre le trône et eux; les deux Vendôme aussi, en quête d'une importance qu'ils sauraient ensuite se faire payer. L'étranger, Savoie et Espagne, y était mêlé par l'intérêt d'une révolution intérieure, qui, en abattant Richelieu, leur eût rendu les ouvertures dont ils profitaient avant lui.

Celui-là seul faisait obstacle, représentant au roi tout ce qui s'agitait autour du mariage de son frère contre la couronne, et ne cessant de l'éclairer sur ses intérêts.

On se flatta d'abord de gagner Ornano, on le fit pour cela maréchal. Mais, quoique feignant de travailler pour le roi, il poussait le prince à la désobéissance, s'excusant du peu d'effet de son zèle sur la résistance qu'il en endurait. Quand le roi eut la preuve de sa duplicité, sur le conseil de Richelieu, il se résolut à agir, ce qui fut dans un secret si grand, que ni Bassompierre, ni Fontenay-Mareuil, qui partaient pour Paris et qu'il pressa de rester, leur disant que sa garde ferait ce jour-là des choses qu'ils n'avaient encore jamais vues, n'en différèrent pas leur voyage.

Tout le régiment de la garde fut mandé dans la cour du Cheval blanc sous couleur de faire l'exercice, lequel étant fini, et se faisant presque nuit, le sergent-major demanda

tout haut au roi que les deux compagnies de relevée pour le lendemain fussent autorisées à rester jusqu'au jour, ce qui fut accordé; en sorte que toutes ces forces demeurèrent rassemblées. Le roi alla souper là-dessus. Après souper, d'Ornano fut appelé, et au sortir de l'entretien, au même fatal passage de la chambre dans le cabinet où l'on avait arrêté Biron, sans avoir eu le plus petit soupçon que cette pièce lui fût préparée, il fut pareillement arrêté. C'était le 4 mai 1626.

La surprise le lendemain ne fut pas moindre dans la cour, ni la frayeur de ses complices, ni l'indignation de Monsieur, qui porta chez le roi les plaintes les plus amères, proférant contre Richelieu des menaces, qui n'étaient pas vaines, car un dessein d'assassiner le cardinal était préparé dans le complot; lequel, sur avis qu'il reçut que le prince le viendrait saisir à Fleury, où il faisait sa demeure, partit avant le jour, toucha à Fontainebleau à temps pour faire sa cour au prince, et fut à son lever lui présenter la chemise.

Monsieur cependant se mettait en peine d'entente avec la maréchale. Une lettre qu'il lui adressa réussit à passer les lignes que la garde formait dans la forêt; mais le retour fut moins heureux, quoique le messenger eût reçu l'ordre de ne quitter des yeux la réponse qu'il portait, qu'après qu'il l'aurait vu remettre aux mains du prince, lequel descendu dans la cour trouva ce messenger sur les degrés du Fer à cheval, qui jouait l'ébahi d'avoir perdu la lettre, et disant qu'il fallait qu'elle fût tombée de sa poche. Mais elle se retrouva aussitôt que le cardinal, à qui elle parvint en droiture, en eut pris connaissance assez pour tenir prête la réponse qui fut faite à Monsieur, que les grâces que, d'accord avec la maréchale, il alla demander pour elle et son mari n'entraient pas dans le dessein du roi, et que toute instance en faveur de celui-ci ne ferait qu'empirer son sort.

Le maréchal fut gardé prisonnier à Vincennes. Chalais,

décapité comme ayant trahi deux fois, en changeant de parti, le roi au cours de cette intrigue, Mme de Chevreuse bannie, le duc de Vendôme un temps tenu en prison et dépouillé de son gouvernement. Surpris par Monsieur, qui lui demandait s'il avait eu part dans l'affaire, d'Aligre, chancelier, eut la lâcheté de répondre qu'il n'en avait rien su, ce qui lui fit retirer les sceaux. Richelieu, interrogé de même, répondit que oui.

Monsieur donc épousa, mais sans effet d'aucune sorte, car Madame mourut, n'accouchant que d'une fille qui fut la Grande Mademoiselle; en sorte que, le prince redevenant à marier, de nouvelles intrigues se formèrent au sujet d'une union nouvelle : pour commencer, celle de Marie de Mantoue, qui traversait les desseins du roi en Italie; ensuite, celle d'une princesse de Lorraine, qui renouvelait le danger d'une maison redoutée à grandes parentés, postée sur la frontière, objet de la méfiance du feu roi. Ni l'une ni l'autre ne purent être approuvées.

Dans la guerre émue en ce temps-là par la turbulence des huguenots, le prince commandait dans les armées du roi. Louis XIII était à Fontainebleau, quand il reçut la nouvelle que, par mauvaise humeur, son frère avait fait défection et s'en allait boudier à Blois. Mis aussitôt en route pour Orléans, où il lui ordonna de le joindre, la paix se fit entre eux, sans empêcher que plus tard, le même jeu recommençant, Monsieur épousât sa princesse, dont, par une sorte de fatalité, naquirent, sans plus d'héritier mâle, trois filles, qui furent l'une duchesse de Toscane, une autre duchesse de Guise, la troisième duchesse de Savoie.

La guerre de religion cependant se poursuivait dans les provinces, à La Rochelle d'une part, de l'autre en Languedoc, en présence du roi et de Richelieu lui-même, qui, volant d'un endroit à l'autre, en surveillait l'opération. La prise de La Rochelle, ensuite celle d'Alais, y mirent fin de façon

si complète que ce fut la dernière fois que le roi accorda aux religieux un traité. Le cardinal rentra le 14 septembre 1629 en triomphateur à Fontainebleau. La cour pour lui faire honneur alla à sa rencontre jusqu'à Nemours. La paix avec l'Angleterre avait suivi de près. Il ne restait plus au roi qu'à en prêter le serment.

Cela se faisait alors par voie de démonstration solennelle, de part et d'autre des parties contractantes; chacune allant recueillir par son ambassadeur l'engagement public de devant Dieu, ce fut dans la chapelle qu'il fut pris, après que le parlement venu de Paris d'une part, les ambassadeurs étrangers de l'autre, eurent été reçus au château.

Arrivèrent les premiers messieurs du parlement, de la Cour des comptes et de la Cour des aides, lesquels d'abord allèrent saluer le roi et furent magnifiquement traités.

Le cardinal vint le lendemain, un peu plus tard les ambassadeurs d'Espagne, d'Angleterre et de Venise, que le roi fêta dans un festin splendide, que charmaient le son des instruments, violons, hautbois, etc. La chapelle, où le serment fut prêté après vêpres, reçut sa parure des grands jours. Une estrade y était préparée de cinq pieds de haut, de douze carrés en surface, habillée d'un velours bleu semé de fleurs de lis d'or, au haut bout de laquelle siégeait le roi.

L'ambassadeur anglais, lord Hay, envoyé querir et introduit par une avenue où la garde faisait la haie sur son passage, parut accompagné d'un des grands de la cour, fut reçu par un autre, et mené par tous les deux jusqu'au pied de l'estrade où le héraut monta le premier. Lui-même monta ensuite, et, pliant le genou, s'avança vers le roi, qui le reçut debout, en habit magnifique, entre les comtes de Longueville et de Chevreuse d'un côté, Richelieu et le cardinal de la Valette de l'autre. Auprès de ceux-ci paraissaient le garde des sceaux et Boutillier, secrétaire d'État, qui

à haute voix donna lecture du traité, laquelle finie, le cardinal-ministre fit apporter le livre des Évangiles, sur lequel le roi jura. Aussitôt éclata un chant de *Vive le roi*; puis les trompettes et les tambours sonnèrent, et l'ambassadeur se retira avec les mêmes cérémonies par la même avenue, entre les mêmes haies de gardes qui avaient honoré son arrivée.

Il n'est personne qui, au musée de Cluny, n'ait contemplé avec curiosité ces beaux manteaux dont se paraient les chevaliers du Saint-Esprit, quand se tenaient les chapitres d'un ordre qui égala en renom dans toute l'Europe la Jarretière d'Angleterre, la Toison d'Or de Bourgogne, l'Annonciade de Savoie. Henri III le fonda à la veille de la Ligue, et il n'y a rien de si fréquent dans l'histoire de la cour de France aux derniers siècles que la mention qui s'en fait sous le nom de Cordon bleu.

Les Grands Augustins conservaient ses archives et il tenait chez eux ses assemblées, dans l'endroit de Paris où le nom de ces religieux se conserve, près du Pont-Neuf, donné à une rue et à un quai. Deux tableaux au Louvre font mémoire des cérémonies de promotion où les nouveaux chevaliers étaient reçus; l'une célébrée par le roi fondateur, peinte par Jean-Baptiste Vanloo, l'autre tenue par Henri IV, œuvre de Detroy. Celle que tint Louis XIII le fut à Fontainebleau, l'année 1633, au jour de la Pentecôte, fête liturgique du Saint-Esprit.

La salle de la Belle Cheminée arrangée en chapelle servit à la cérémonie, déployée en grande pompe, en présence de la reine et des princesses, des cardinaux et des ambassadeurs. Les nouveaux chevaliers étaient reçus la veille dans une première tenue, que présidait le roi, où ils entraient en cape et où, des mains de Sa Majesté, ils recevaient, après le sermon, le manteau de velours noir semé de flammes et le mantelet de toile d'or brodé de colombes de l'ordre. Au

nombre des nouveaux qui, cette fois, prenaient ces insignes et jurèrent le serment, étaient La Meilleraye, le maréchal, le duc de Longueville et Richelieu.

Ces tenues prononçaient aussi des exclusions. La Grande Mademoiselle, qui assista à celle-là âgée de six ans, conte qu'elle y vit dégrader, comme mêlés au passé de son père, le duc d'Elbeuf et La Vieuville, et rompre les tableaux de leurs armes qui se trouvaient au rang des autres.

Au grand office du lendemain, la messe fut dite par l'archevêque de Lyon, frère du cardinal, servie par deux abbés mitrés et une troupe de clercs de tout rang. La procession qui suivait l'Évangile eut lieu par le double escalier qui donne accès au bâtiment, descendu d'une part, remonté de l'autre, longeant en vue de l'étang la cour de la Fontaine. A l'offrande, chacun des chevaliers, le roi en tête, apportait, avec le cierge, un écu d'or. Les vêpres du soir étaient chantées à l'intention des chevaliers défunts. Le troisième jour, une messe des morts, après laquelle le roi descendait au jardin pour toucher les malades, termina la cérémonie.

Nulle résidence alors ne se prêtait davantage à ces solennités de tout genre, et cela fut apparemment cause qu'on les y célébrait si souvent. Tout économe de bâtiment qu'il était, Louis XIII n'avait laissé de concourir à la beauté des lieux.

La décoration de la chapelle avait été achevée par lui. C'est sous ses traits, au retable du maître-autel, qu'est en sculpture représenté saint Louis, tandis que Charlemagne paraît sous ceux de Henri IV. Il commanda à Jean Dubois le tableau qui aujourd'hui y représente, à propos de la descente de croix, la Trinité. C'est lui qui, sur le palier de la tribune, fit sculpter en bois l'admirable porte décorée de chérubins par Gobert, et qui, pour lui faire compagnie, tira du même artiste celle de la galerie, ornée des motifs profanes de la Force et de la Terreur.

Enfin c'est à ses soins qu'on doit les magnifiques pla-

fonds compartis de poutres puissantes et semés d'ornements dorés à forte saillie que l'on trouve dans les trois pièces des appartements royaux donnant sur le jardin de Diane ; et c'est sans doute pour sa magnificence que Napoléon choisit comme salle du trône la pièce du milieu, jadis chambre du roi.

Dans le bâtiment, tout porte à croire que le Fer à cheval ne fut reconstruit que parce qu'il menaçait ruine. Mais il le fut sur des dessins et dans un appareil parfait. Avec l'aile de la Belle Cheminée et le Baptistère, c'est le plus beau morceau de Fontainebleau. Sans preuve, on l'a longtemps donné pour un ouvrage de Lemer cier ; on sait maintenant qu'il est de Jean Ducerceau, petit-fils du célèbre ornemaniste qui travailla sous Henri II. Il réussit prodigieusement ; les vues pittoresques que les graveurs du temps ont multipliées de ses voûtes en sont la preuve. Elles forment sous cet escalier quatre arcades, que des piliers à bossages accompagnent, supportant vingt-quatre piédestaux introduits dans la balustrade. L'appui de cette balustrade est à jour, orné de sceptres et de caducées. Il y a deux rampes en symétrie, coupées d'un palier en leur milieu et développées au-dessous de ce palier suivant une double courbe, au-dessus suivant un simple fer à cheval ; combinaison qui, par le jeu des raccourcis, produit vu de face un magnifique effet, et de biais, quand on se déplace, des variétés sans fin.

La production de peinture française était alors en grand renouveau, entre les mains de Vouet, en qui un long séjour à Rome avait développé un génie à la fois abondant et souple, propre comme nul autre à la décoration. Rentré depuis peu en France, il avait semé en quelques années, dans Paris et ses environs, en galeries et chapelles, en voûtes et plafonds, en dessus de cheminée et retables, les fruits de son pinceau. Doué pour l'ornement autant que pour la figure, il remettait en vogue l'usage, abandonné depuis un demi-

siècle, de l'arabesque, dont le plus parfait essai qu'on ait vu de sa façon orna l'antichambre de la reine, du côté de la galerie de Diane.

Nous possédons de son style en ce genre un peu plus que des descriptions et des éloges. Car en ayant entre autres fourni l'échantillon, dans des panneaux qui décoraient le cabinet des Bains d'Anne d'Autriche, cet ouvrage, détruit depuis, subsiste dans d'excellentes gravures de Dorigny, où l'on en saisit tout le mérite, toutes les ressources et toutes les grâces.

L'ouvrage de Fontainebleau était de quatre panneaux dont les motifs étaient fournis par les quatre Éléments. Les cartouches étaient octogones, des Satyres et des Termes les accompagnaient, au milieu de l'attirail ordinaire à ces sortes de décoration. Au plafond, le milieu était fourni par un sujet de Tithon enlevé par l'Aurore. Tout cela malheureusement a cessé d'exister, balayé dans les remaniements qui ne cessèrent pendant deux siècles d'être pratiqués dans le château.

Quand, le roi mort, la reine eut la régence, un autre genre d'ouvrages prit place à Fontainebleau pour l'ornement du pavillon des Poêles et des chambres voisines, où elle prit résidence alors. Marie de Médicis y avait logé déjà, et cet usage renouvelé est cause qu'on donne encore parfois à cette partie du château le nom d'appartement des reines mères. L'ancienne chambre de Henri II en était le morceau principal. Le plafond seul en fut gardé, œuvre de menuiserie qu'on transporta seulement dans une pièce voisine en y mettant le chiffre de la reine.

Quant au reste, ce qu'on y fit fut l'effet d'un système pareil à celui qui, trente ans plus tard, allait opérer à Versailles sous la direction unique et toute-puissante de Lebrun : à savoir toutes les parties de la décoration exécutées par des talents spécialisés, sur les dessins d'un seul et sous sa direc-

tion. L'essai s'en faisait alors au Louvre par la volonté de la reine, avec Errard pour maître d'atelier, architecte et décorateur, à qui l'on doit, en fait d'architecture, le portail de l'église de l'Assomption de Paris. Il fut suivi de point en point à Fontainebleau.

La salle des Gardes, maintenant coupée en deux, eut un plafond d'Errard. Le plafond de menuiserie transporté se voit encore dans l'antichambre qui suit. La chambre de la reine vient troisième, et conserve sa décoration, de sept montants d'arabesques dessinées par Errard et exécutées par Cotelie, peintre de Meaux, et excellent dans le genre que Vouet venait de ressusciter. Le plafond y répond avec un sujet de milieu, quatre ronds et deux carrés longs, ainsi que les vantaux de deux portes. Sur les murs étaient autrefois des paysages de Mauperché, conformément à la pratique qui se prolongeait depuis Henri IV.

Chacun sait qu'Anne d'Autriche commença sa régence au milieu du fracas des armes et de l'éclat que jetait sur son gouvernement la brillante victoire de Rocroi. Le grand Condé, alors duc d'Enghien, parut à Fontainebleau dans tout l'éclat de ses vingt-deux ans et de ce premier succès, en même temps que le duc d'Orléans, réconcilié après tant de méfaits.

Marie de Mantoue, qu'il avait courisée, continuait de hanter la cour de France. Elle était Gonzague, sœur de la Palatine dont Bossuet fit l'oraison funèbre, fille du duc de Nevers, premièrement prince français, porté ensuite au duché de Mantoue par la fortune des héritages. On cherchait pour elle une alliance, qu'elle trouva enfin quand le roi de Pologne Ladislas Sigismond envoya demander sa main.

On reçut l'ambassade au château, avec beaucoup de curiosité, à cause de la différence des mœurs qu'on supposait entre les deux nations. Avec tout ce qu'on peut attendre de fine observation d'une femme, Mme de Motteville a

décrit la rencontre des ambassadeurs et de la princesse. Elle se trouvait alors dans le cabinet de la reine où ils furent accueillis, mêlée au petit cercle de celle-ci. L'embarras de ne jouer qu'un second personnage dans ce premier abord de gens dont elle allait être la reine lui fut cause de se dissimuler comme elle put, ce qui n'empêcha pas que quelques-uns d'entre eux qui avaient été en France ne la décelassent ; si bien que, sans autre présentation, ces ambassadeurs se tournèrent pour la saluer. Dans l'audience qu'elle leur donna le lendemain, ils la traitèrent de Majesté. Elle, jusqu'à son départ, ne réclama de rang dans la cour que celui dont elle avait joui jusque-là. Le contrat fut signé dans la chambre du roi. Des mesures mal prises en estropièrent la fête. Au souper, le premier service manqua, et l'on oublia d'éclairer le chemin par où les ambassadeurs eurent à se retirer dans leurs chambres ; de quoi la princesse ne fit que rire. Les noces, là-dessus, se firent à Paris.

Des témoignages conjoints de plusieurs Mémoires du temps tracent en 1646 le tableau complet d'une année que la régente, quoique d'ordinaire elle préférât Paris à la campagne, passa presque tout entière à Fontainebleau.

Cependant la saison fut d'une chaleur étouffante, qui fit de la rivière où l'on s'allait baigner le rendez-vous quotidien de la cour, vers Thomery ou Samoreau où la Seine touche à la forêt, à moindre distance du château. Les dames s'y adonnaient couvertes d'une chemise de toile grise qui tombait jusqu'aux pieds. On y restait à tremper tout le jour. Le roi, âgé alors de onze ans, ne manquait pas une de ces journées, où le suivait Villeroy, son gouverneur. On ne laissait pas de suivre, parmi ces délassements, la campagne de Flandre alors en cours, où il n'était pas une de ces dames qui n'eût un fils, un frère ou un époux et dont le courrier apportait les nouvelles. Celles de Mardick, qu'assiégeait le duc d'Enghien, éclatèrent comme une catastrophe, par

la quantité de gentilshommes qui y périrent, et qui mirent en deuil tout le château. « Toutes les chambres, dit Mme de Motteville, y retentissaient de cris. »

L'infortunée reine d'Angleterre y parut sur ces entre-faites. On l'y avait déjà vue neuf ans auparavant, quand, chassée de Whitehall par les premières guerres civiles de son royaume, elle avait passé, relevant de couches, en France pour y prendre les eaux de Bourbon. Cette fois elle était fugitive, loin du roi son mari, qui était en Écosse, où il allait bientôt être livré aux parlementaires. Le prince de Galles, son fils, était en fuite. Il la rejoignit à Fontainebleau.

Ce fut plus tard le roi Charles II. Un poète de sa nation, Guillaume Roland, s'exprimant en latin, a fait le tableau de ses sentiments à son débotté dans le château :

*Ubi magnificam pergis stipatus in aulam
Quae patet ingenti vastissima regia tractu, etc.*

Charles, quand tu abordas, entouré de ta maison, la cour vaste et splendide que borde la demeure royale, à voir ses toits sans nombre et ses avenues où se pressait la foule, il te sembla entrer dans les murs d'une grande ville. Les tambours battent, les cloisons sonnent, la forêt tout entière frémit ; l'air retentit au loin du son des instruments. Tu descends de voiture, Louis t'embrasse de ses petits bras, etc.

La reine était la plus jeune des filles de Henri IV et n'avait pas eu le temps de connaître son père à Fontainebleau ; ses plus anciens souvenirs n'y remontaient qu'à vingt ans. De plus, elle n'y retrouvait cette fois qu'une régente qui lui était étrangère ; en sorte que l'accueil qu'elle y reçut n'alla pas sans tracas de préséance, dont la chronique du temps nous a laissé le récit.

Elle aurait souhaité pour son fils la main de Mademoiselle,

filles du duc d'Orléans, et faisait dire à celle-ci par la reine qu'il la trouvait tout à fait à son gré et lui parlait d'elle à toute heure, dans l'impuissance où, ne sachant mot de français, il était de faire lui-même sa cour. « Je sais bien, dit la princesse dans ses Mémoires, que je ne ferais pas grand compte de ce qu'on me dirait de la part d'un homme qui ne saurait rien dire par lui-même. » Ce jeu ne s'en poursuivit pas moins, sans plus aboutir, dans deux séjours que le prince refit au château, le second au retour de la guerre en Écosse et de ce fameux 29 mai, où, fugitif après sa défaite, il échappa aux poursuites des parlementaires, caché dans le feuillage d'un chêne sur lequel il était monté.

Les jacobites ont mis en vers, en prose et en chansons cet événement. Pendant cent ans ils en fêtèrent l'anniversaire, buvant la santé du roi par-dessus l'eau (*king over the water*) avec des glands de chêne à leur chapeau. Le prince avait acquis cette fois assez de français, il en contait l'aventure ; en sorte qu'à Fontainebleau appartient la primeur d'un récit en notre langue de ce légendaire événement.

Au premier séjour de ce prince vinrent s'ajouter d'abord le remuement que produisit le duc d'Orléans, retour de la campagne de Flandre, accompagné de beaucoup de noblesse : Elbeuf, Guise, Candale, etc. ; puis l'ambassade de Lagardie, envoyé par Christine de Suède, touchant les intérêts de cette reine et du roi dans l'imminente conclusion d'une paix où marchèrent associées leurs couronnes.

Il n'était bruit alors en Europe que de cette fille du Grand Gustave, pour l'indépendance de ses mœurs et la qualité de son esprit, qui faisait dire que « les hautes sciences étaient pour elle ce que l'aiguille et la quenouille étaient pour le reste de son sexe ». A ce motif de curiosité pour l'ambassade, l'ambassadeur en joignait d'autres, dans la singularité de sa fortune, qui, d'origine française médiocre, l'avait rapidement porté au rang de grand favori de sa souveraine, jouis-

sant (à ce qu'on disait) de ses dernières faveurs. Il fut traité superbement, et étala lui-même un faste surprenant, ayant fait faire pour la reine un carrosse en broderie d'or et d'argent, qu'il fit promener autour du grand canal dont la cour lui faisait les honneurs, vide, à défaut de celle qui devait l'occuper, traîné par six chevaux et suivi de douze pages de Christine à ses livrées, jaune et noir avec passement d'argent ; lui, suivant dans le sien propre, escorté de ses pages en livrée orange et argent.

La dernière des visites d'une saison si chargée eut lieu par la princesse de Palestrina, née Colonna, épouse d'un Barberini, laquelle demandait aide pour les deux cardinaux de ce nom, neveux du feu pape Urbain VIII, que le nouveau persécutait. L'intérêt de la couronne étant de ce côté, cette assistance fut accordée, et la princesse était encore à Fontainebleau, quand elle reçut avis qu'Innocent X se rendait à composition.

Ce furent, à la veille de la Fronde, les derniers fastes de cette maison. Tout le temps que durèrent les troubles, la campagne exposée à l'offensive des rebelles en rendit par instant le séjour même impossible, et Mademoiselle conte que, passant par là l'année 1653 comme elle revenait de Pont-sur-Seine, qui était aux Boutillier, et prenant cette occasion de montrer le château à une de ses dames qui la suivait et qui ne l'avait jamais vu, elle prit logement à l'hôtellerie, ne trouvant pas « qu'il fût respectueux de loger dans la maison du roi pendant l'exil ».

DANS l'histoire des maisons royales, le règne de Louis XIV ferait une révolution, si la faveur déclarée pour Versailles eût entraîné d'autre déclin que celui du Louvre et des Tuileries. Les séjours de Paris seuls pâtirent, les autres conservèrent leur rang. La capitale du royaume changea de place ; mais ses lieux de récréation restèrent, et parmi ceux-ci Fontainebleau, autant que jamais au premier rang.

Car au lieu que jusqu'alors la fréquentation du lieu avait dépendu du goût du roi ou quelquefois des seules circonstances, elle se fixa désormais dans un usage constant qui tous les ans y ramenait la cour, avec appartements désignés pour les grands, habitudes pour les serviteurs, et, comme il arrive aujourd'hui pour les villes d'eaux ou les bains de mer, mise en mouvement prévue de la ville et déplacement des marchands de Versailles et de Paris. L'air courtois, au dire de La Bruyère, s'y prenait par cette fréquentation, chez le bourgeois et le menu peuple comme à Versailles. La route

qui menait à Fontainebleau devenait comme un chemin particulier du roi, qui dut à cet usage, au temps de Louis XV, le fameux ornement du pont des Belles Fontaines, jeté sur le vallon de l'Orge, près du village de Juvisy.

A vrai dire, jamais Louis XIV n'y entreprit de grands bâtiments ni d'importants ouvrages. On se servit en ce genre de ce qui existait, en l'accommodant pour le mieux à des usages qui en cent ans avaient extrêmement changé. Même dans le décor intérieur on n'innova longtemps que peu, et il faut en venir à la fin de ce règne, quand la mode des chambres boisées de petit relief, à plafond blanc, à cheminées basses, à larges glaces, commença de poindre, pour voir entreprendre dans ce domaine terre à terre un rajeunissement général du château.

Ce qui se fit d'un autre style dans la chambre du roi est ici seul de son espèce : deux portes, à vrai dire supérieurement sculptées, qu'on croirait apportées de Versailles, portant de ces devises latines que recherchait l'époque, faites de tronçons d'hexamètres, dont le P. Delarue, pour aider les curieux, a composé tout un recueil.

L'une de celles-ci est copiée d'une médaille qui fut frappée quand le roi, si longtemps attendu, vint au monde ; tandis que dans la guerre que nous avons en Italie, la citadelle de Turin était prise par le comte d'Harcourt. Le roi là-dedans est Phaebus, et Turin un taureau qui vient au sacrifice : d'autant moins aisé à déchiffrer que le texte y est abrégé ainsi : *Phaena et taurus accessit ad aras* ; mais il faut le lire en cette sorte :

Phaebus nascitur et taurus accessit ad aras.

Près de cet hommage que recevait le roi régnant, le défunt eut le sien dans un portrait, placé sur la cheminée et peint par Philippe de Champagne ; apparemment original de celui qui, dans les bâtiments de la colonnade du Louvre,

le représente vêtu à la romaine et les bras nus. La pièce passait pour belle ; elle périt à la Révolution, brûlée avec d'autres objets dans un sacrifice à Marat, dont le bourg érigeait la statue, et où le roi comparut après cent cinquante ans, pour se voir qualifié (comme porte le procès-verbal) d'« imbécile », qui, par poltronnerie, avait fait « répandre plus de sang que toutes les inquisitions » ; cependant, le peintre était loué avec tant de zèle, qu'en l'honneur du chef-d'œuvre les patriotes décidèrent d'en conserver un bras. Mais venant à se repentir, ils rapportèrent ce bras, en sorte que tout fut consumé.

La chronique du château, depuis la majorité de Louis XIV, s'ouvre par un épisode, le plus sanglant qu'aient connu les maisons royales depuis les assassinats de Blois, et tel que, sans toucher presque à la politique, et n'ayant concerné que le plus obscur des hommes, il n'a pas laissé de s'emparer de l'imagination publique et d'immortaliser le nom de Monaldeschi.

C'était un gentilhomme de la reine de Suède, laquelle, après que son carrosse eut fait à vide le tour du canal de Fontainebleau, y parut par fortune elle-même en chair et en os, dix ans après, l'année 1648. Elle n'avait pas fait dans l'intervalle moins de deux voyages à Paris, où, pour commencer, le souvenir du roi son père, aidé d'une renommée de grandes qualités en elle, accompagnées de mœurs singulières, l'avaient fait rechercher. Mais l'expérience de sa personne lui fut bientôt moins favorable. Son esprit parut peu et ses manières choquèrent ; l'effet qu'elle fit fut surtout celui d'une reine despotique et d'une fille mal élevée.

Depuis le traité de Westphalie elle avait abdiqué, quitté le luthéranisme pour l'Église romaine, et fixé sa résidence à Rome, d'où elle partit pour ce troisième voyage, qui, n'étant rien moins que désiré de la reine, de Mazarin et du roi, fit qu'on la pria, avant de toucher Paris, de relayer à

Fontainebleau, où les appartements de la Conciergerie la reçurent avec son train.

Comme elle était décriée à la cour, peu de personnes l'y allèrent voir, en sorte qu'elle y demeura reléguée et s'y ennuya. On n'a jamais su si les causes de la disgrâce de Monaldeschi, qui la suivait dans ce voyage comme gentilhomme de sa maison, étaient d'ordre politique ou galant. Des lettres en faisaient foi, qu'elle osa commander, comme si ce couvent eût été à ses ordres, au P. Lebel, supérieur des Mathurins logés à côté du château, de recevoir en dépôt secret, pendant qu'elle ferait à l'infortuné son procès.

Après quoi, entraînant celui-ci dans la galerie des Cerfs, qui tenait au logis que lui prêtait le roi, elle lui reprocha de l'avoir trahie. Comme il s'en défendait, les lettres furent rapportées par le P. Lebel en personne, sur le témoignage desquelles se voyant convaincu, il implora avec larmes son pardon. Mais elle le refusa, et ne fit autre chose, toujours parlant en reine à qui n'était pas son sujet, que de commander au père de le confesser, parce qu'il allait mourir, pendant qu'elle envoyait chercher le bourreau.

Ce fut Santurelli, capitaine de ses gardes, frère d'un Santurelli, favori de cette princesse, que Monaldeschi avait par jalousie tâché de noircir dans l'esprit de celle-ci. A son tour cependant, celui-ci plaida la grâce, sans rien obtenir de la reine, obstinée dans sa cruauté. Il aurait pu se défendre, et même portait sous son collet une cotte de mailles, qui le sauva des premiers coups. Mais la peur que faisait la reine l'en empêcha, comme elle força sans doute le père à le confesser en tremblant. Alors le bourreau improvisé, lui ayant de son épée percé la gorge, finit de la lui hacher à petits coups.

Mademoiselle, qui vit le château quelques semaines après cette boucherie, dit que la galerie était pleine de sang, quoiqu'on l'eût fort lavée, et qu'il en restait toujours des

traces ; le malheureux, dans son désespoir, ayant couru par toute la pièce, tandis qu'on achevait de l'égorger.

On l'enterra sans bruit, sans plus de souci de la reine, qui pendant ce temps était à causer et à rire dans sa chambre, en sorte que tout se rassembla pour rendre horrible cette exécution. Le corps repose dans l'église d'Avon, la cotte de mailles dans la galerie des Cerfs, où il fut abattu.

Christine fut à ce coup plus que jamais désertée. Sur ses instances, on ne laissa pas de l'admettre pour un court séjour à Paris, qu'elle passa à se divertir en dehors de la cour comme la première venue, ensuite de quoi elle reprit le chemin de l'Italie, non sans avoir fait au retour un second séjour dans le château.

Le second événement de Fontainebleau, en ces temps-là, fut l'ambassade du cardinal Chigi, envoyé d'Innocent X, pour faire réparation au roi de l'insulte reçue de la garde corse du pape dans les rues de Rome par notre ambassadeur. L'essor que prenait en Europe notre politique depuis qu'étaient apaisés les troubles de l'intérieur, le succès de nos armes consacré par les récents traités, l'ascendant que gagnait décidément la cour de France sur toutes les autres, le prestige personnel du roi succédant à l'effacement de Louis XIII, s'unissaient pour donner à cette cérémonie une signification considérable.

Une pièce de la tenture de l'Histoire du roi, tissée aux Gobelins sur les dessins de Lebrun, en retrace la scène principale, laquelle a lieu dans la chambre du roi : où le roi et le nonce se voient assis tête à tête, le second lisant la réparation, le premier l'écoutant avec un visage et dans une attitude qui ne marquent ni hauteur ni dédain. Peu de personnes, celles seulement auxquelles il appartient, assistent à cet acte diplomatique.

L'accueil qu'on fit au nonce fut des plus magnifiques. Pour la seconde fois en cinquante ans, une ambassade

papale était reçue dans la cour du Cheval blanc ; mais la première, partie de Paris trop tard ou retardée par les chemins, n'y était arrivée qu'à la nuit. Celle-ci y fit son entrée en plein jour, avec des honneurs singuliers.

Douze pages avec leurs écussons l'annoncèrent, suivis de deux cents estafiers, après lesquels venait l'écurie du roi, tous très beaux chevaux richement harnachés, portant les palefreniers vêtus à l'avenant. Marchaient ensuite les officiers de Monsieur à cheval, puis neuf trompettes dont cinq à la livrée du roi, quatre à celle du prélat ambassadeur, dont le carrosse venait après ce train splendide, précédé des timbaliers, entouré de pages et d'estafiers du roi et de pages de Monsieur. Suivaient les carrosses de Monsieur, de Madame, du prince de Condé, formant cortège. Deux carrosses du légat fermaient la marche, l'un portant des personnes d'Église considérables, l'autre celles de sa suite.

Au festin qui se donna dans la galerie des Cerfs, les santés furent bues, par le roi au Saint-Père, et par le nonce au roi, lequel porta la sienne assis et couvert, après s'être levé et découvert pour l'annoncer. Le cardinal but la santé du roi debout et tête nue.

Au reste, la splendeur de ce festin était à la mesure du cortège. Jamais tant de pompe n'avait été déployée pour une réception d'ambassadeur. On pouvait mesurer par là ce que seraient les splendeurs de la cour de Versailles, ainsi que la politesse dont pendant un demi-siècle elle allait offrir le modèle aux nations.

Après mille contretemps, issus de deux régences, les efforts commencés sous Henri IV pour rééduquer la noblesse française et, par son exemple, la nation, touchaient au but sous une monarchie raffermie. Voltaire a parfaitement bien vu qu'à cet égard le règne de Louis XIV rentrait dans l'héritage de celui de François I^{er}. Les esprits s'y avancèrent, en même temps que s'y recivilisaient les mœurs, et ce n'est

pas non plus par hasard que les écrivains du temps reconurent dans Marot, par-dessus plus d'un siècle, malgré l'inspiration modeste, un goût châtié pareil au leur.

Le pastoral, qui fut comme une étape sur le chemin de ce renouveau, était abjuré, non moins que les grimaces de l'érudition et le masque glacé de l'hyperbole.

Son trop d'esprit s'épand sur trop de belles choses
disait La Fontaine de Malherbe.

Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.

Ce retour s'étendit jusqu'à la galanterie, où dès le règne précédent Monsieur disait ne pouvoir souffrir la mode de faire le malade, d'être pâle et de s'évanouir, qui était alors celle des Alcandres. Tout à cette fois enfin se réduisait au naturel. Ce fut le ton de cette société, saisi moins chez les écrivains de profession, dont chez plusieurs continuaient de traîner la rhétorique et les façons de collège, que dans les écrits familiers, Mémoires et correspondance.

Aussi ne pouvait-il venir que d'en haut. Les gens de lettres peuvent le prendre, ils ne l'inventeront jamais ; de même que, de leur côté, les grands n'en deviennent capables qu'en s'instruisant, ce qui en outre les forme à la décence. Pas plus que de nulle autre cour la galanterie ne fut absente de celle-là ; mais le cynisme et l'ordure en furent bannis cette fois, et des historiographes plus dégoûtants encore, tels que les Tallemant et les Brantôme. Ajoutez que de la tenue, la discipline passait au fait. Les prédicateurs prêchaient les mœurs, au besoin contre le roi même.

L'abbé de Choisy a décrit la vie que Louis XIV menait à Fontainebleau. Cinq ou six heures passées tous les jours au conseil, le temps donné à ses ministres pris à part et, en particulier, celui qu'il prenait de répondre lui-même aux lettres des ambassadeurs, qu'il se faisait lire sans exception,

composaient comme ailleurs le fond de sa journée. Le reste se passait en promenade le long du canal où il menait en calèche Madame Henriette d'Angleterre, femme du duc d'Orléans son frère, et quelques autres dames. La reine, qui était grosse, s'y faisait porter en chaise. Les courtisans étaient à cheval.

Quelquefois, l'après-midi se donnaient des parties de chasse, et le bal le soir. On y donna le ballet des Saisons où le roi faisait le Printemps, accompagné des Jeux, des Ris, de la Joie et de l'Abondance, avec beaucoup de grâce et de légèreté ; sans omettre, dit le témoin, « cet air de maître, qui, même sous le masque, le faisait remarquer entre les courtisans ». Autre ballet se dansa en plein air dans la cour de la Fontaine, au bord de l'étang ; et sur le canal même se donnaient des médianoches, sur un bateau illuminé, que régalaient les violons et la musique, nageant alentour dans la nuit.

C'était alors le temps de la faveur de Mlle de La Vallière. La cour vivait au sein des fêtes, et le jeu, qui y fut toujours une grande passion, y faisait rouler l'argent, que les notaires prêtaient en abondance. Le duc de Saint-Aignan, alors petit favori, premier gentilhomme de la chambre, se distinguait dans le choix et la conduite de tous ces amusements, entre autres d'une comédie nouvelle qu'il fit représenter dans une allée du parc, sur un théâtre dressé exprès, à si grands frais qu'on soupçonna qu'en cette affaire il n'avait été que le prête-nom du roi.

Ce fut dans le même temps que celui-ci prit pour surintendant de sa musique Lulli, qui avait commencé par être valet de Mademoiselle, et dont les opéras, succédant aux drames lyriques essayés en son temps par Mazarin, devaient honorer le règne à l'égal des plus éminentes créations qu'il ait produites dans tous les genres.

Le grand dauphin naquit à Fontainebleau, où le roi

en fit lui-même l'annonce. Ceux qui se promenaient en cet instant dans la Cour ovale eurent la surprise de le voir ouvrir la fenêtre, et le plaisir de l'entendre crier : « La reine est accouchée d'un garçon ! » Plus tard, à Versailles, quand il s'agit du même événement pour son fils, il dit : « Madame la dauphine est accouchée d'un prince. » Un témoin de l'un et de l'autre fait observer dans ces deux façons de parler, la différence qu'il y a, dit-il, « entre joie et joie ».

Dans le public, la plus vive fut pour la seconde de ces nouvelles. La première s'exprima sur place par des feux allumés partout, un ballet, des comédiens espagnols dans la cour de la Fontaine, devant le balcon de la reine mère avec des castagnettes, des harpes et des guitares. « A la naissance de Monsieur le duc de Bourgogne, dit le même témoin, on devint presque fou », chacun se donnait la liberté d'embrasser le roi, qui se laissa faire et porter depuis la chambre de la dauphine jusqu'à son appartement.

Dans l'espace de cinquante-cinq ans, que Louis XIV gouverna la cour, celle-ci devait grossir beaucoup. Elle était le lieu où, sous le regard du prince, on se flattait de plus en plus de mieux pousser sa fortune dans les postes ou dans la faveur ; d'autre part, il était de la politique du roi de tenir à sa portée les grands de son royaume, afin de les empêcher de méfaire, et, par l'émulation qui naissait de l'étiquette, de les mieux plier à ses volontés. Le plan de Versailles ne semble avoir été tracé qu'en vue de loger cette affluence, et cependant jamais l'embarras et la presse n'y furent complètement évités. A Fontainebleau, dont le bâtiment avait poussé en partie au hasard, et où nulle régularité ne rendait faciles, soit les distributions, soit le passage, ce fut un encombrement prodigieux.

D'un bout à l'autre de l'histoire intérieure du château et jusqu'à la Révolution, ce ne sont qu'appartements prêtés et repris, tantôt par ordre supérieur, tantôt avec approbation

des arrangements que faisaient entre eux les courtisans, agrandissements, échanges, compétitions, dédoublement, soit en surface par des cloisons, soit en hauteur par des entresols, de chambres et de cabinets, déménagements causés par la fonction, le rang, les commodités, la faveur. C'est à peine si le logis du roi demeure le même au sein d'un flux et reflux d'affectation des lieux, qui n'épargne pas les plus grands, s'étend jusqu'aux princes du sang et aux princesses.

Avec cela, que les plus grands seigneurs, quoique logés par le roi, avaient hôtel en ville, que de moindres gentilshommes y avaient une demeure, dont l'abandon ou le libre usage tour à tour resserrait ou relâchait celui qu'ils faisaient de leurs chambres au château ; si bien qu'un siècle et demi durant, la figure de celui-ci, sous la poussée d'une foule grossissante, apparaît, chez les chroniqueurs, en incessante transformation : le moindre événement qu'ils enregistrent ne devant pas être, ici, des dégagements nouveaux, là, la destruction de pièces de luxe que le changement des mœurs avait fait délaisser.

En fait de dégagements, le plus considérable que Louis XIV ait ordonné fut le grand escalier qui du pied de la chapelle aboutit à la Galerie, permettant de ce côté, depuis la cour du Cheval blanc, l'accès de l'appartement du roi, par une percée que reconnaît le visiteur à la mutilation d'un des motifs de stuc mis en cet endroit par le Rosso, et à la substitution d'une figure d'un autre style fournie par Mazière et Langlois, au commandement du roi, qui y avait mis son soleil, supprimé lors de la restauration sous Louis-Philippe.

La galerie avait pris alors le nom de galerie des Réformés, non pas (comme disent les anciens guides) de ce que le roi y prononça la réforme d'officiers, dont il composa après le traité des Pyrénées une compagnie pour le dauphin, mais

d'une déclaration qui y fut faite, l'année 1664, qu'entre les tenants d'offices dans la maison du roi, seuls jouiraient des privilèges de leur charge ceux qui servaient actuellement et se trouvaient couchés aux états, joint leurs veuves non remariées ainsi que les vétérans : mesure d'ordre financier, inspirée par Colbert.

Cette galerie, qui à l'origine avait été le seul lieu de grande assemblée de la cour et fait partie de l'appartement du roi, était alors fort déchue, et quoiqu'on la laissât debout, ne servait plus que de promenade ou de passage. Et de fait, après que l'escalier neuf eut livré l'accès de ce côté, le roi, entrant par le Cheval blanc, se servit constamment de cette galerie pour gagner ses appartements.

En fait de destruction, la moins attendue peut-être fut celle de l'appartement des Bains, que Henri IV avait mis tous ses soins à réparer et à enrichir, et que l'ambassade Barberini avait contemplé un demi-siècle auparavant dans sa splendeur. Le besoin d'y loger selon son rang la princesse de Conti, fille de Louis XIV et de La Vallière, les plus beaux yeux de la cour et veuve à dix-neuf ans, fut cause de le réduire en appartements, d'en abattre les stucs, supprimer les peintures, bref d'y ruiner, dans six chambres successives, où brillaient, avec quelques-unes des plus belles pièces du Primatice, des chefs-d'œuvre en tous genres du passé. Le profit en fut mince, l'espace ainsi gagné étant demeuré quarante ans bloqué à l'usage de la princesse, dont la vie devait se prolonger fort avant dans le nouveau siècle.

Il ne faut pas s'étonner que tant de beau monde rassemblé ait traîné après soi les boutiques de Paris, et que quantité de marchands quittassent cette ville pour Fontainebleau dans la saison, comme ils la quittent de nos jours pour les villes d'eaux ou les bains de mer. Et de même qu'à Paris les libraires tenaient boutique au Palais, on souffrait aux métiers de luxe à Fontainebleau l'envahissement du château

même. La tolérance était ancienne, on en a le témoignage déjà sous Henri IV, au moins dans la cour du Cheval blanc. Alors il s'étendit à la cour de la Fontaine, sous la galerie de la reine et sous la galerie de Diane, où gantiers, parfumeurs, brodeurs, passementiers tenaient étalage, sous l'autorité du grand prévôt. Les libraires aussi n'y faisaient faute, sous la même surveillance, qui, chargée de supprimer les livres défendus, ne laissait pas, en plus d'un cas, de se relâcher des ordonnances. Ainsi la foule allait croissant, ainsi se rétrécissait l'espace.

Une autre pièce principale du château qu'on avilit sans la détruire fut la salle de Bal, qui longtemps avait au moins continué de servir pour les banquets, lesquels la désertèrent enfin. Le suranné de sa décoration et la constante dégradation de ses vastes peintures, ou l'absence de relief n'avait été rachetée que par un brillant de nouveauté dont le temps les privait chaque jour, furent cause sans doute de cet abandon. Louis XIV n'en fit plus que sa salle des Cent Suisses, la retirant par là de l'usage constant de la cour. En revanche, celle de la Belle Cheminée prit une importance considérable. On y avait auparavant dansé, on y avait donné le concert : désormais elle logea la Comédie, les concerts se donnant dans les appartements, ainsi que l'opéra, au besoin par fragments, et aussi dans la galerie des Cerfs. Cette salle, dans son nouvel emploi, prit le nom de salle des Machines, que portait aux Tuileries une salle du même genre qui fut célèbre. C'était le premier pas fait vers la destruction du superbe ouvrage dont Henri IV l'avait ornée, comme l'antichambre d'honneur, par où, comme à Versailles l'escalier des ambassadeurs, ceux-ci devaient passer pour entrer chez le roi.

Un prince à qui l'on doit ailleurs de si beaux jardins ne pouvait négliger ceux de Fontainebleau, qui se parèrent alors selon le goût nouveau dont Lenôtre fut le dispensateur.

Les ouvrages de Francine furent ôtés, comblés les canaux, dessiné le parterre que nous voyons aujourd'hui, et dressée la terrasse à quatre pans d'où l'on prend le coup d'œil. Un parterre plus petit ménagé en contre-haut vers la forêt, depuis supprimé, arrosé d'un bassin qui formait pot bouillant, hérita de la figure du Tibre. Diverses autres commandées aux sculpteurs qui décoraient alors Versailles, Tuby, Renaudin, les frères Marsy, Lehongre, composèrent à la terrasse neuve un ornement dont il ne reste que deux sphinx, ouvrage de Lespagrandel.

A la tête du canal, sous le parterre, furent établies en outre des cascades, dont le bassin et le mur de fond subsistent seuls aujourd'hui. Ce mur, décoré de rustique, coupé de pilastres taillés et percé de voûtes et de niches, compose ce qu'on appelait en ce temps-là une *grotte*.

Enfin, le long du canal même, à gauche, fut ménagé, sous le nom de prairie des Fontaines, un tapis vert, jusqu'à son terme, coupé de bassins avec jets d'eau qu'un aqueduc amenait de la plaine de Samois, lesquels, en semant la variété, achevaient la beauté de cette promenade, pratiquée sur une petite flotte de trois ou quatre embarcations, que le roi mit sur le canal, décorée, comme celle qu'il avait à Versailles, avec beaucoup de magnificence.

Les dehors du château à l'intérieur des cours virent aussi changer plusieurs choses. Le jardin sur l'étang fut supprimé, le pavillon au milieu rebâti. Comme l'entrée régulière et publique du château avait toujours lieu par la cour des Cuisines, pour donner à ce parcours plus de magnificence, on dressa à droite et à gauche de la porte du baptistère deux termes colossaux, œuvre de Gilles Guérin, le même qui sculpta à l'autre bout du Gâtinais, dans l'église de Vallery, le tombeau du prince de Condé dernier mort, qu'on y voit encore.

Quand, à l'amour du roi pour Mme de Montespan,

qui remplaça bientôt celui qu'il avait eu pour La Vallière, succéda l'affection plus grave et plus solide que sut lui inspirer Mme de Maintenon, c'est à Fontainebleau que les signes de cette faveur parurent avec le plus d'évidence. Cette dernière fut logée dans un appartement de plain-pied avec celui du roi dont la chambre principale est sur la porte Dorée, précédée de l'ancienne loge ouverte, alors fermée par un vitrage qu'on a déposé de nos jours. C'est dans cette chambre que le roi commença à lui rendre visite tous les jours. Aussi le secret de leur mariage, qui ne fut jamais publié, se nomma-t-il le mystère de Fontainebleau.

Il coupe le règne en deux parties, dont la seconde n'est, comme on se le figure, ni la moins longue, ni la moins favorisée des arts. Le roi, qu'on nous représente alors sur son déclin, était âgé de quarante-six ans; il en allait régner trente encore, et le renouveau qui devait aboutir en peinture à l'art aisé et gracieux où le brillant de Rubens et la douceur du Corrège se mêlent aux qualités de l'école française, en architecture aux ordonnances dégagées des Hardouin, Mansard et des Decotte, en décoration intérieure aux boiseries des Oppenord et des Boffrand, commence à ce moment-là. Les Goncourt se sont étonnés que Watteau ait fleuri « sous le règne embéguiné d'une Maintenon ». Embéguiné ou non, c'est ainsi. Le style de Lebrun, la direction de Lebrun, les dessins que tous les corps d'État recevaient de Lebrun et d'où était sorti Versailles, prirent fin alors, par le décès de cet éminent artiste.

Il n'opéra jamais à Fontainebleau, non qu'on ait pris soin de l'en repousser; le hasard seul en fut cause. Il y parut, mais occupé à un tableau qui devait prendre place ailleurs, au demeurant de grande importance : c'était la *Famille de Darius*. Aucun alors ne fut plus vanté : on le proclamait son chef-d'œuvre, et cinquante ans plus tard Voltaire le mettait au-dessus des *Pèlerins d'Emmaüs* du Véronèse.

L'intérêt que prenait Louis XIV à cet ouvrage lui fut sans doute cause de se faire suivre du maître, auquel on eut soin de ménager dans l'étage supérieur du pavillon des Dauphins un atelier à la mesure de cette vaste machine, dont le roi allait observer les progrès.

Le nouveau style qui devait transformer l'intérieur d'une large partie du château commençait par la mise en état de l'appartement de Mme de Maintenon. Sa chambre, la vitrée, les pièces environnantes, en conservent le témoignage dans le lambris peint en blanc relevé de dorure, qui en rend l'aspect clair et agréable. On s'y croirait à Trianon. Partout c'est l'ouvrage de Lalande. La chambre au milieu est la plus belle de toutes, avec deux glaces en vis-à-vis sous des corniches cintrées dans l'une desquelles est un fronton avec la devise du soleil. Historiquement, le lieu n'est pas moins remarquable, puisque c'est là que chaque soir, dans la saison, le roi venait se délasser des soins que lui donnait l'État dans les entretiens agréables autant que sages de celle qu'il appelait Votre Solidité.

Du côté de la cour de la Conciergerie, des ouvrages du même genre parurent, de la main d'ouvriers dont le nom demeure obscur, autant que leurs ouvrages sont admirés, représentants d'un véritable essor de la sculpture sur bois à cette époque : Dugoulon, Taupin, Legoupil. On achevait alors de fermer cette cour par un corps de bâtiment doublant et prolongeant la galerie de Diane, et qui servit à loger dans l'époque avancée du règne les petits-fils du roi, Anjou, Berry, Bourgogne, que le séjour de ce quartier charmait, comme il avait fait Henri IV et Louis XIII; en sorte que la cour en prit le nom de cour des Princes. La Volière, autrefois contiguë à cette cour, avait seulement cessé d'en relever l'agrément. Soit révolution du goût, soit épargne, la régente, dès le commencement

du règne, en avait changé le bâtiment qui ne servait plus que d'orangerie.

Une autre nouveauté dans le décor intérieur furent les arabesques que Claude Audran, remettant une fois de plus, après un nouvel abandon, ce genre d'ornement en honneur, exécuta dans le second cabinet du roi. La vogue en fut énorme alors. Il inspire l'ornement de Bérain, et Watteau en fit son étude. Des liens plus étroits que la simple présence le rattachent en outre au château, car l'évidence fait voir, et les contemporains ont avoué, que le renouveau en fut recherché dans les arabesques, œuvre du Primatice dont la voûte de la galerie d'Ulysse, alors intacte, était chargée.

Ce cabinet tenait de François I^{er}, sur autant d'armoires, quatre figures des Vertus cardinales en face d'un héros leur exemple. Ce thème de vertus fut gardé : on le porta seulement à trente-cinq, que l'arabesque environnait. Les comptes qui nous en sont laissés les nomment un « ouvrage de vernis », ce qui fait supposer qu'il tenait quelque chose de ces travaux à fond d'or pour lesquels l'artiste et ses frères avaient obtenu un privilège et dont les exemples se conservent dans quelques dessus de clavecin du temps.

Le Grand Condé mourut à Fontainebleau le 11 décembre 1686. Il y avait fêté sa première victoire; il y rendit ses derniers devoirs au roi. Il était accouru de Chantilly sur l'alarme d'une petite vérole dont la duchesse de Bourbon, femme de son petit-fils, était atteinte, afin de la veiller lui-même, crainte de la contagion pour de plus jeunes que lui. La goutte dont il souffrait, la fatigue ressentie d'un voyage fait en hâte, avec le tourment intérieur pesant sur ses soixante-cinq ans, le forcèrent à s'aliter lui-même et en peu d'heures le mirent à l'extrémité.

« Pendant cinq ou six jours il se vit mourir, dit l'abbé de Choisy, et donna ordre à ses affaires avec une présence d'esprit admirable. » Longtemps inclinant au libertin, il

avait mis sa conscience en repos depuis plusieurs années, et quant aux fautes jadis commises contre l'État, il en renouvela le désaveu dans une lettre suprême qu'il écrivit au roi. Tout cela causait dans la cour une émotion, que redoubla la grâce du prince de Conti, alors exilé à Chantilly, que le roi accorda à ses dernières prières, touché lui-même au cœur du danger de la princesse, qui était sa fille en bâtarde. De peur qu'il ne prît le mal, Condé prétendit lui barrer la chambre. Dans « un combat (dit Mme de Caylus) que l'amour paternel livrait au zèle du courtisan », le roi fut le plus fort et passa outre.

Le prince avait son logis au premier étage du pavillon des Dauphins. Ce fut là qu'il termina ses jours. Mme de Sévigné conte qu'à Chantilly, peu de jours avant son départ, un gentilhomme à lui, qui rentrait de la chasse en plein jour, vit à une fenêtre du cabinet des Armes un fantôme, que son valet vit comme lui, qu'ayant là-dessus ouvert ce cabinet, fermé à clef depuis plus de six mois, il y avait trouvé toutes choses dans le silence de l'abandon, que le fait étant rapporté au prince, il n'avait fait que s'en moquer. Cependant, à ce qu'elle ajoute, le gentilhomme était « homme d'esprit et peu capable de vision »; ce qui la fait conclure ainsi : « Comme ce conte est vrai, je vous le mande. »

Le corps du prince demeura exposé vingt-quatre heures, le visage découvert, avant d'être embaumé, veillé par vingt prêtres de la paroisse, et par vingt moines franciscains, puis conduit en cortège à Vallery, où il a sa sépulture.

Le héros venait de disparaître, et sa cendre était pour ainsi dire encore chaude, quand la guerre de la Ligue d'Augsbourg, qui devait être cause des premières grandes difficultés du règne, n'en débuta pas moins par la fameuse prise de Philisbourg.

D'autant plus douce au cœur du roi que le dauphin

en cueillait les lauriers, la nouvelle en parvint à Fontainebleau, le jour de la Toussaint, comme la cour était à la chapelle. Ce fut pendant le sermon, que le P. Gaillard, jésuite, prêchait. On vit soudain Louvois, averti le premier, se pencher à l'oreille du roi, et celui-ci par un signe de commander le silence à l'orateur. Tout haut à toute la cour, il donna la nouvelle, puis se jeta à genoux pour en rendre grâce à Dieu. Sur quoi le sermon fut continué avec un ornement tout prêt, dont le père, sans débrider, tira parti.

Cela, dit Mme de Sévigné, « fut repris avec tant de prospérité, que mêlant sur la fin Philisbourg, Monseigneur, le bonheur du roi et les grâces de Dieu sur sa personne et sur tous ses desseins, il fit de tout cela une si bonne sauce, que tout le monde pleurait ». Et comme elle faisait profession (comme nous dirions) de *pro-jansénisme*, elle ne se prive pas d'ajouter : « Le roi et la cour l'ont loué et admiré. Enfin l'humilité d'un homme de son état a dû être pleinement contente. »

Au nombre des revers qu'endura dans la guerre qui s'ouvrait ainsi la politique de Louis XIV, fut la révolution dynastique qui mit un Nassau sur le trône d'Angleterre, culbutant le dernier des Stuarts, auquel il fallut faire une façon d'établissement en France. Il eut sa cour à Saint-Germain, et désormais ce prince et la reine sa femme firent toutes les saisons de Fontainebleau. Le marquis de Sourches conte une cérémonie qu'on leur fit le 12 octobre 1690, au début de leur séjour sans doute. Le roi alla prendre au matin la reine, pour la mener à la messe, le roi d'Angleterre marchait un peu devant eux; le supérieur des Mathurins présenta l'eau bénite; le coussin de la reine était au milieu, ceux des deux rois sur les côtés, les princes et princesses n'ayant pour leurs genoux que le tapis; trois cardinaux étaient présents, une foule énorme qui emplissait l'église forçait les plus huppés des courtisans à s'entasser dans les



La cérémonie du mariage de Louis XV le 5 septembre 1725.



La Cour ovale sous Louis XV (*Gravure de J. Rigaud*).

Boudoir de Marie-Antoinette avec le bureau de Riesener (1



Le gros Pavillon construit en 1750
par Ange Gabriel.





Rencontre de Napoléon et du pape Pie VII dans la forêt de Fontainebleau, le 25 novembre 1804 (*Peinture de Demarne et Denouy*).

tribunes. Celle des musiciens était comble, comme contenant la musique du roi, chambre et chapelle au grand complet.

Le roi d'Angleterre déplaisait, on lui trouvait une pauvre mine; la reine Marie d'Este fut trouvée aimable. Louis XIV logea le premier dans l'appartement des reines mères, la seconde dans la cour des Princes avec la galerie de Diane pour salle des gardes, et les régala du mieux qu'il put.

Dans les dernières années de son règne, Louis XIV ne quitta presque plus l'appartement de Mme de Maintenon. Il y tenait le conseil, y soupait, y dînait au moins deux fois la semaine, s'y faisait donner par ses musiciens quelques morceaux de la comédie, qu'il avait cessé de fréquenter, partie par dévotion, dit Mme de Caylus, qui ajoute que pour la même cause il avait des égards plus stricts, dans les évêques qu'il choisissait, aux propres nécessités d'Église, qu'il n'en avait observé auparavant.

La dernière joie de famille qu'il eut dans ce château fut l'arrivée de la princesse de Savoie, qu'il mariait au duc de Bourgogne, Adélaïde, charmante enfant de quatorze ans, espiègle et toute menue, qui conquiert aussitôt toute la cour. Saint-Simon dit qu'à la voir près du roi, elle « semblait sortir de sa poche ». Elle fut reçue par lui dans la cour du Cheval blanc, ainsi que par le prince son époux; les ducs d'Anjou et de Berri se tenaient, pour l'accueillir, debout en haut du Fer à cheval.

ON bâtit, sous Louis XV, beaucoup à Fontainebleau, on y fit également beaucoup de choses en peinture, que signale leur beauté autant que leur volume, mais moins par l'impulsion du roi, comme cela s'était produit sous les précédents règnes, que par la mécanique des bureaux.

Quoique brillante autant que jamais en fêtes, en belles personnes, en parure et en politesse, la cour, dans le domaine de l'esprit et du goût, ne mena plus alors et jusqu'à la Révolution qu'une existence fort effacée, supplantée dans les lettres, croissantes en importance, par les publicistes parisiens et les grands ouvriers de l'esprit : Voltaire, Montesquieu, Buffon, habitant la province, et dans les beaux-arts par les financiers, les fermiers généraux, les particuliers amateurs et les marchands : le beau monde ne faisant que suivre, et le roi laissant à peu près tout aller à cet égard, comme en tout le reste; tandis que la reine et ses enfants, menant à part un train de vie aussi obscur qu'honnête, comptaient pour rien dans la pensée publique. Quant à

Mme de Pompadour, dont on s'est avisé de célébrer le mécénat, il ne faut qu'y regarder pour connaître que ni son origine ni ses talents ne la mirent jamais à même d'usurper dans la cour autre chose que le rôle politique que le malheur public lui livra.

A nouveau, les commencements de ce règne furent dévorés par une régence stérile et périlleuse, comme les précédentes, décriée en outre par la débauche au Palais-Royal et la banqueroute rue Quincampoix. Quand le roi fut majeur et marié, l'État fut réparé, de nouveau l'opinion reprit courage, et la société respira. Le Régent ne vint jamais à Fontainebleau. Seul y parut alors en fait d'illustration le moins attendu des hôtes en pareil lieu, dans la personne de Pierre le Grand, tsar de Russie, qui, en ce lendemain de la mort de Louis XIV, visitait divers royaumes d'Europe, en quête de leurs institutions.

On trouva chez lui, comme chez la reine de Suède, du barbare, mais pour des causes bien différentes, comme venant chez celle-ci de vice dans la personne, tandis que la maison et le milieu en portaient le reproche chez le prince, en qui brillaient d'ailleurs les plus éminentes qualités.

« C'était, dit Saint-Simon, un fort grand homme, très bien fait, assez maigre, le visage assez de forme ronde, un grand front, de beaux sourcils, le nez assez court sans rien de trop, gros par le bout, les lèvres assez grosses, le teint rougeâtre et brun, de beaux yeux noirs, grands, vifs, perçants, bien fendus, le regard majestueux et gracieux quand il y prenait garde, sinon sévère et farouche, avec un tic qui ne revenait pas souvent, mais qui lui démontait les yeux et toute la physionomie, et qui donnait de la frayeur. » Ainsi fait au physique, toute sa personne montrait l'habitude d'être promptement obéi, absolument et en toutes choses, un parfait dédain du luxe pour lui-même, et, dans ce qu'on offrait à sa curiosité, peu d'attention donnée à l'ostentation

pure, et beaucoup de zèle pour ce que, dans tous les genres, il estimait capable de résultats.

Il n'observait de courtoisie qu'un essentiel assez grossier, fondé seulement sur ce qu'il concevait de la prérogative du rang suprême et de ses ministres, ne tempérant cette rusticité que par ce que la nature peut inspirer de douceur, comme quand il prit le jeune roi, âgé de sept ans, dans ses bras pour le caresser, au reste sujet dans ses mœurs aux sales habitudes de son pays.

Un jeu de circonstances singulier valait alors au duc d'Antin, issu de Mme de Montespan et de son légitime époux, le privilège d'héberger les puissances, à cause de sa terre de Petit-Bourg, qui se trouvait sur le chemin allant de Fontainebleau, soit à Versailles par terre, soit à Paris par la batellerie de la Seine. Tant qu'avait duré la faveur du maréchal de Villeroy, le roi, à l'aller et au retour de Versailles, s'était arrêté à Villeroy, qui se trouve dans les mêmes parages. Après sa disgrâce, Petit-Bourg hérita de la halte royale, et d'Antin d'un relais plus sûr que tous les postes du monde, pour se recommander au maître et s'avancer dans la faveur.

Le tsar avait fini de voir Paris et Versailles sous la conduite de guides divers. Il s'agissait de lui montrer Fontainebleau. Ce fut le tour de d'Antin de paraître, et, pour commencer, de l'inviter chez lui. Il le reçut à Petit-Bourg, où il dîna, ne touchant que dans la soirée au but de son voyage.

C'était le 30 mai 1717. La bâtardise du roi défunt, à laquelle le rang de sang royal allait être ravi bientôt, en bénéficiait encore; en sorte que le comte de Toulouse, second fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, reçut au nom du roi le tsar au château, où le lendemain une chasse au cerf fut donnée en son honneur. « Le lieu, dit le même peu endurant Saint-Simon, lui plut médiocrement et point du tout la chasse, où il faillit tomber de cheval. » Mais ce qui surprit plus encore le prince au retour, fut le désir

qu'exprima l'empereur de n'avoir à souper pour commensaux que sa suite.

Ce souper avait lieu dans le pavillon de l'étang. Retranchés au milieu des eaux dans cette agréable solitude, les Moscovites, libres de toute contrainte, s'y adonnèrent à leur débauche de boire avec un excès tel, que tous, quand le souper fut fini, le prince en tête, incapables de mouvement, durent être portés à bras-le-corps dans les barques, puis dans les carrosses qui les ramenèrent à Petit-Bourg, laissant aux officiers et aux hôtes du palais le plus dégoûtant des souvenirs.

Le ministère du duc de Bourbon, qui prit les affaires quand le régent mourut, vit renaître pour le château des soins dont témoignent les travaux qui transformèrent alors la salle de la Belle Cheminée. Quoique pourvue déjà des machines propres à la comédie, elle n'avait pas encore pris l'aspect d'un théâtre. L'énorme cheminée l'encombrait, et elle manquait de décoration. La cheminée fut donc démontée, mise au magasin, et, pour orner la salle, on eut recours au même Claude Audran, praticien d'arabesques, qui avait peint le cabinet du roi.

Ce fut un de ses derniers ouvrages. Il avait décoré dans le même genre Meudon, Anet, La Muette, la Ménagerie de Versailles et passé à Watteau, qui travailla chez lui et le précéda dans la tombe, en ce genre d'ornement, ce que ce fameux artiste en a lui-même pratiqué.

Louis XV est le seul de nos rois dont le mariage se soit célébré à Fontainebleau. Cela fut le 5 septembre 1727. Il n'avait alors que quinze ans, la princesse de Pologne qu'il épousait, vingt-deux. Il l'alla querir à Moret, où la lui amenait l'ambassadeur. Le cardinal de Rohan, premier du nom, fit la cérémonie. Le cardinal Fleury, dont ce mariage était l'œuvre, logé dans le pavillon des Dauphins, y paraissait dans l'éclat du triomphe. Depuis la paix jurée au même

endroit par l'Angleterre au temps de Richelieu, la vieille chapelle de Henri IV n'avait pas revu de fête si auguste.

Louis XIV l'avait ornée d'une magnifique parure d'autel, ouvrage de Girardon, dont le tabernacle seul, de marbre et de bronze, subsiste, ôté à la Révolution, et visible maintenant à la paroisse.

L'abbé Guilbert, dans son Guide du château, tout plein de cet événement, récent quand il parut, en célèbre le souvenir en disant que jusque-là « aucun roi ne s'était vu dans sa vingtième année père d'une nombreuse famille et n'avait pu se flatter de voir tous les ans affermir le trône français, qui toujours avait chancelé entre les mains de ses prédécesseurs, faute d'héritiers en ligne directe ».

Tels étaient alors les espoirs que faisait naître le ménage royal, longtemps soutenus dans le roi de traits d'humanité et de valeur militaire, et dans l'État du rétablissement passager des finances, suivi du bienfait de la paix, auxquels seulement enfin le mauvais gouvernement, aggravé chez le roi de l'ավilissement des mœurs, devait infliger le plus éclatant des échecs.

La cour se fit alors plus nombreuse que jamais, non seulement par les charges qu'on y multipliait, les faveurs qu'on y étendait, mais par la croissante importance accordée à la maison des princes, qui passa bientôt toute mesure. Dans ses Mémoires, Luynes nous avise en outre que la cour de Fontainebleau était alors plus remplie que celle de Versailles même, toutes les princesses du sang ayant soin de s'y trouver, et ceux qui y venaient y prolongeant leur séjour davantage, en partie à cause des chasses, qui avaient lieu trois ou quatre fois la semaine, et qu'on ne manquait guère comme donnant occasion de faire sa cour au roi.

Louis XV était grand veneur. Il avait, dit d'Argenson, cinq ou six équipages de chiens, dont les jours de repos et de marche étaient fixés par lui, car mieux que personne

il en connaissait les mœurs, les qualités, le mélange et les ménagements des jeunes et des vieux. Lui-même en arrangeait les marches suivant les déplacements dont on dressait le projet, ou qu'on avait en vue, usant pour cela de cartes et d'un calendrier, qu'il combinait. Moins savant dans la fauconnerie, elle ne lui était pas moins chère : le vol du roi, en effet, le suivant dans tous ses voyages et à l'armée.

Cet amusement séculaire de la cour de Fontainebleau demeura donc plus que jamais en vogue, avec le jeu, qui, après un déclin dans les derniers jours de Louis XIV, reprit avec une nouvelle fureur, et la comédie. Au demeurant, de grands changements s'y faisaient sentir dans les manières, tantôt au détriment, tantôt à l'avantage des mœurs.

D'Argenson, dans ses Mémoires, nous en a soigné le tableau. Ce qui avait traîné d'habitude d'ivrogner parmi les gentilshommes jusque sous le précédent règne cessa. On ne jura plus. On tint, en causant, le ton plus bas. Dans la contestation on épargna l'aigreur, les querelles bruyantes furent évitées, source jusque-là d'offenses, dont la réparation n'avait lieu que par l'épée. Ce changement fit l'affaire des poltrons : il n'en convenait pas moins aux âmes modérées, et s'accordait à une douceur de mœurs dont il fallait se féliciter. Un certain ton aussi de galanterie passa de mode : tant en paroles, celui du madrigal, qu'en fait, les bonnes fortunes dont la mode avait été de se vanter. En ravalant l'indiscrétion au seul chapitre des courtisanes, cela avait du moins l'avantage de ménager le respect des autres. La même modération passa dans le train de vie, les meubles, le vêtement. L'or et la broderie furent abjurés; la magnificence des tapisseries, désormais réservée pour les pompes solennelles, fut renoncée dans la vie civile. On rechercha moins de luxe et plus de commodité, et quoique dans cette préférence même une sensualité s'exprimât, qui dégradait les

caractères, elle s'accordait aussi avec une discrétion où s'exprimait le progrès du goût.

Personne n'ignore qu'en ce dernier point le roi eut à la passion celui de son temps. En ce qui concerne les bâtiments il avait le goût, dit le même témoin, et le talent d'en faire le dessin, mais, ajoute-t-il aussitôt, « pour les petites commodités de son appartement ». Aussi est-ce par là que, sous son règne, les travaux de Fontainebleau commencèrent.

Ce qui précéda n'avait été que des ouvrages de nécessité, réclamés par un incendie qui sur la fin du dernier règne, communiqué par les cuisines, avait consumé le pavillon des Armes et le Jeu de Paume qui y touchait. Le visiteur qui, sur cette partie refaite de la cour du Cheval blanc, lit les F de François I^{er}, doit savoir que ce chiffre n'y est mis qu'en souvenir d'un bâtiment reconstruit en 1728. En 1735, l'appartement du roi mit les ouvriers en besogne.

D'abord, pour l'obtenir plus large et y faciliter les passages, on en abattit le mur sur le jardin de Diane, que l'on recula de plusieurs pieds. De plus, au rez-de-chaussée du bâtiment refait, furent installés ces petits appartements qu'un rassemblement de peintures de Boucher, de Natoire, de Pierre, de Lancret, de Detroy, aujourd'hui dispersées, mais ajustées dans des boiseries que nous y admirons encore, signalait à l'attention du temps à l'égal des petits appartements de Versailles. Mais le roi, qui y faisait son séjour, y trouvait bien plus qu'à Versailles une liberté dont on vit bientôt les effets.

Il omit, non sans scandale, ses pâques l'année 1739, pour l'amour de Mme de Mailly, à laquelle succéda bientôt, comme maîtresse présentée, Mme de Châteauroux. L'opinion s'est établie que Louis XV avait logé ces dames, et en bloc ses maîtresses, dans l'ancien appartement des Bains. Celles-ci le furent sur le jardin de Diane; la seconde, comme maîtresse présentée, dans un logis complet, où l'on entrait par la

Cour ovale, et qui avait la communication avec les nouveaux petits appartements. Luynes a noté que, comme on avait vue de la galerie des Réformés sur le jardin que bordaient ces deux endroits, plusieurs fois le soir le passage de cette galerie fut défendu et ordre donné de prendre la terrasse.

Les anciens Bains ne logèrent jamais d'autre favorite que Mme de Pompadour, pour laquelle on y fit de coûteux aménagements, quand la vieille Mme de Conti, en mourant, eut livré la place; ce qui tomba dans le temps de la plus grande fièvre de bâtiment qu'eût connue depuis longtemps le château, et que signale en particulier la destruction totale, édifice et peinture, de cette ancienne galerie d'Ulysse, orgueil du premier Fontainebleau. Cela fit alors beaucoup crier; aujourd'hui encore on la déplore, comme ayant emporté l'ouvrage le plus considérable en étendue, le plus riche en peinture de figure et d'ornement, que le Primatice eût laissé à la postérité. Tout ce qu'il y avait d'amateurs en Europe en ressentit la perte. En quinze travées successives, tant à la voûte chargée d'arabesques qu'aux murailles, sur cent cinquante mètres de long, s'y déroulaient quelque deux cents sujets mythologiques, épiques, etc., dont les dessins originaux conservés en grand nombre dans les collections ne font qu'accroître le regret.

Mais la cour, qui grossissait sans cesse, était cause de cette destruction. Elle ne retint dans la galerie rebâtie pas moins de cinquante appartements, qu'occupèrent plusieurs dames, entre autres la princesse de Conti la jeune, qui, comme celle du précédent règne dans le sien, veuve depuis plusieurs années, devait y vieillir sans fin, car elle s'y maintint quarante ans.

Le bâtiment fut l'œuvre de Gabriel, dont le nom devait s'illustrer par les plus beaux ouvrages d'architecture du siècle, et dont on goûta, dans ce premier et modeste fruit de ses talents, des formes bien prises et la simplicité sur

lesquelles se réglèrent alors les hôtels neufs du faubourg Saint-Germain.

Les mêmes talents se montrèrent dans un essor croissant quand on requit de lui le gros pavillon qui domine aujourd'hui, sur la droite, la cour de la Fontaine et l'étang. Une œuvre de création et un énorme effort étaient cette fois accomplis, effet apparemment de projets formés et renoncés dans ces parages depuis vingt ans; car on découvre remontant à cette époque, dans les papiers de Robert de Cotte, le dessin de toute une façade appuyée à l'ancien pavillon des Poêles, bordant l'étang sur toute sa largeur. On en fit donc au moins le projet. Comme elle aurait fermé la cour de la Fontaine, on peut croire que l'horreur d'une pareille barbarie fut ce qui la fit abandonner, et prendre son parti de renvoyer au néant ce qui avait été le pavillon des Poêles, séjour autrefois de Charles-Quint, que celui de Gabriel, doublant les proportions, remplaçait par un fragment de palais : deux avant-corps d'équerre, soutenus d'arcades cintrées, décorés d'un dorique de colonnes à l'étage, attique et toit à la mansarde. Il n'y a rien de plus simple, de plus noble et de mieux combiné, de plus propre, en se reflétant dans les eaux qui touchent à ses pieds, à donner de l'éclat aux bâtiments dont ce site lui délègue la présentation. A l'heure qu'il est, la vue qui s'en compose est avouée pour la plus magnifique du château.

De l'autre côté des bâtiments, la même poussée de foule avait produit ses effets. La galerie des Cerfs sur le jardin de Diane fut alors divisée en appartements. Il n'était pas jusqu'à, dans la chapelle, la tribune qui ne fût trouvée trop petite, dépourvue d'élégance et de commodité. On en porta le balcon plus avant, on l'habilla des boiseries de Verbreck, et, comme Mme de Châteauroux en jugeait le meuble insuffisant, on en drapa les sièges et on les rembourra.

A la fin du règne, cette tribune ne devait pas contenir

moins de cinquante-huit musiciens, rangés sur des gradins, que Couperin dirigeait. Un buffet d'orgues de Clicquot y prit place. A l'autel, d'autre part, le roi fit le don superbe de flambeaux d'argenterie, gravés par ce que Voltaire a appelé la « main divine » de Germain.

Dans les appartements du roi, la recherche des commodités conseilla bientôt de grands changements, opérant aux extrémités, d'un côté sur l'ancienne chambre du Roi, où, pour rendre la pièce plus convenable à sa destination déjà séculaire d'antichambre, la décoration faite par le Primatice fut levée. La fresque fut mise sur toile, mais avec peu de profit, car, faute de soin, elle périt ensuite obscurément. A l'autre bout, pour un dégagement comparable à celui qu'avait opéré le grand escalier sous Louis XIV, un nouvel escalier prit place, transformant l'ancienne chambre de la duchesse d'Étampes, dont les stucs et les peintures ont nagé depuis lors au-dessus du vide. En rapprochant l'accès de l'appartement du roi de la porte du Baptistère, cet arrangement confirmait le plan de Henri IV. Aussi est-ce par là que, jusqu'à la Révolution, le public fut admis à visiter le château, entrant par la cour des Cuisines et montant aux appartements par cet escalier neuf de Louis XV, comme il y monte maintenant par celui de Louis XIV.

Au sein des appartements mêmes, du côté du jardin, le surcroît d'espace conquis permettait des embellissements, tandis que sur la cour on vaquait à des commodités nouvelles. La chambre de Théagène vit agrandir ses portes et déplacer pour cela quatre des tableaux de Dubois, le cabinet de Clorinde changea d'aspect. Tout ce qui constituait l'appartement de la reine fut amendé. Dans la chambre on ne laissa d'ornement ancien que le plafond, auquel, par empiètement sur le cabinet voisin, s'ajouta le dôme à fleurs de lis sur azur qui s'y voit, avec les M, chiffre de la reine, laquelle régla elle-même ce nouvel arrangement, toujours soigneuse d'y

ménager une allure de repos, de discrétion et de retraite. D'Argenson note la disposition qu'elle avait donnée à son lit, jusqu'à « le faire tourner, dit-il, de manière à ne faire qu'une seule ruelle, ce que tout le monde a remarqué comme un divorce d'ostentation ».

Dans les appartements que nous disons des Chasses, tout à l'entrée de la Cour ovale, longtemps dénommés appartements de Monsieur, comme occupés sous Louis XIV par le duc d'Orléans son frère, le Dauphin et la Dauphine qui les eurent sous Louis XV furent cause d'un renouveau plus complet encore, « sans beaucoup de magnificence, dit Luynes, mais avec beaucoup de goût ». Nous n'en gardons plus que les boiseries dont la plupart sont admirables, celles en particulier d'un salon donnant sur l'escalier au premier étage, qui représentent des jeux d'enfants.

La même décoration se poursuit aux yeux du visiteur, sur la cour des Princes, dans la longue enfilade des chambres qui, rejoignant l'ancien pavillon royal, revenaient dès lors par une aile neuve (dont l'époque demeure incertaine) à la Cour ovale, où bute tout le bâtiment. Six pièces ainsi ornées y sont encore visibles, cinq dans l'aile neuve et une dans le pavillon. Mais ce qui, en fait de décor intérieur, devait couronner le travail du siècle fut la salle du Conseil, dressée dans l'ancien cabinet du roi.

Le conseil s'était tenu sous Henri IV au bout de l'appartement des Bains; depuis lors, et sous Louis XIV, dans le pavillon des Dauphins, au rez-de-chaussée de la Cour ovale, puis sous la salle de Bal; en le transportant dans ce qui fut longtemps le second cabinet du roi, Louis XV devait en illustrer le séjour par le plus brillant des ensembles qu'on ait achevés sous son règne.

Boucher, Carle Vanloo et Pierre la peignirent en 1753. Le premier y a peint cinq caissons du plafond : celui du milieu d'Apollon sur son char figurant le Soleil, les autres

des quatre Saisons représentées par des figures d'enfants. Tout autour de la pièce, par une tradition unique et singulière dans le château, le même sujet fut maintenu. Aux trente-cinq vertus d'Andran en succédèrent vingt de Vanloo et de Pierre, comme les précédentes avaient succédé aux quatre du Primatice, formant autant de panneaux où la figure en camaïeu tantôt bleu, tantôt rose, s'accompagne d'attributs et de fleurs. A ces morceaux autant de motifs correspondent dans la plinthe d'une part et de l'autre sur les corniches. Dans ces dernières sont représentés les Éléments et les Saisons. Les fleurs sont de Peyrotte. En dépit de ce partage, une unité parfaite court d'un bout à l'autre de ce riche ouvrage, aussi surprenant par l'abondance que par l'éclat et la variété, sans compter l'excellence des morceaux, examinés à part, dans le plafond.

Ce fut à Fontainebleau que Louis XV eut la nouvelle d'un des plus grands événements du siècle, portée par le prince Liechtenstein, n'étant rien moins que celle de la mort de l'empereur, survenue à Vienne le 20 octobre 1740. Elle décida la guerre de succession d'Autriche, dans laquelle, quoique engagés à reconnaître Marie-Thérèse, nous n'entrâmes que pour la combattre. Huit jours avant, le propos du roi était de s'en désintéresser; il avait dit qu'à moins que la contestation n'y vînt d'un prince protestant il resterait « les mains dans les poches ». L'intérêt des Bourbons d'Espagne fut en partie ce qui les en fit tirer, par les instances d'Élisabeth Farnèse, en peine d'établir, aux frais de la succession, son fils Philippe, cadet du trône, qu'on fit duc de Parme à la paix. A Fontainebleau même le traité particulier qui liait la France à cette fortune fut signé, la guerre ayant cours, le 25 octobre 1743.

De la paix qui mit fin à celle-ci, Voltaire dit que nulle ne fut suivie de plus beaux jours pour toute l'Europe. Le royaume en connut sa part, goûta le repos qu'elle procurait,

les espoirs qu'elle faisait éclore. On fit à la gloire de Louis XV le projet de la place de la Concorde, avec la statue du roi à cheval, dont Bouchardon porta le modèle à Fontainebleau. On se flattait aussi, mais en vain, d'intrigues ménagées pour obtenir du roi le renvoi d'une maîtresse aussi funeste que Mme de Pompadour. C'est dans le même temps que fut reçue au château Madame Infante, aînée du roi, qui venait d'épouser don Philippe, la cour allant jusqu'à Bouron à sa rencontre. Pas une année, de son côté, Stanislas, père de la reine, ne manquait de prendre cette saison, venant de Lunéville, pour voir sa fille.

Les divertissements allaient leur train. Dans la salle de la Belle Cheminée rajeunie, la Comédie donnait ses représentations, où se disputaient au besoin, non plus entre les dames, mais entre gros seigneurs armés de droits inconciliables, les préséances. Luynes nous apprend que deux bancs en furent cause, qui flanquaient le fauteuil du roi, destinés l'un aux princes, l'autre aux ambassadeurs, mettant les princes du sang à droite, lesquels ne laissaient pas, quand ils manquaient leur place, de la passer à de moins qualifiés, qui prenaient ainsi le pas sur les ambassadeurs. De là force cris poussés vers le grand maître, lequel s'en délivra par la promesse d'en faire à leurs altesses royales l'observation.

C'est dans cette salle de Comédie ainsi réglée que dans l'automne de 1752 fut représenté le *Dévin de Village*. Les *Confessions* en font le récit.

« J'étais ce jour-là, dit Rousseau, dans le même équipage négligé qui m'était ordinaire, grande barbe et perruque assez mal peignée. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, et qui était la sienne. C'était une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis d'une petite loge plus élevée, où se plaça le roi avec Mme de Pompadour. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens excessivement parés, je me demandai si j'étais à ma

place, et si j'y étais mis convenablement. » C'était tard y songer. « Mais, dit-il, soit effet de la présence du maître (assurément), soit naturelle disposition des cœurs (eh ! envers qui ?), je n'aperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étais l'objet. » La politesse lui était chose nouvelle.

L'ouvrage réussit. Peut-être le contentement lui en grossit-il le succès. « Le murmure inouï de surprise et d'applaudissement », et la « fermentation croissante » causée par sa pièce l'enchantèrent. « Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne pus les retenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer. » En mars suivant, la pièce se donnait à Bellevue, et la maîtresse du roi s'y montrait sur les planches.

Hors du château, le parc ne fut pas l'objet de moindres soins du roi, qui pour la première fois y fit lâcher des daims ; tandis que la célèbre treille de Samoreau était replantée aux murs du parc sur une étendue de six cents toises.

La guerre de Hanovre qui survint et qui, en attendant la perte des colonies, apporta le déficit au royaume, mit un terme à ces facilités, au détriment sensible de la Comédie, que l'épargne des décors et des costumes neufs condamna dès lors à des reprises qui firent s'y ennuyer tellement que le roi cessa d'y paraître, et que peut-être elle eût fermé, si Panillon de la Ferté, qu'on fit alors intendant des Menus, grâce à son esprit d'entreprise et sa sage administration, n'en eût ressuscité le succès.

Le 14 août 1761 fut signé à Fontainebleau le célèbre Pacte de famille, qui coalisait les maisons de France, de Parme et d'Espagne contre les victoires que l'Anglais remportait sur mer, par un trait de sage politique, qui, venant après une moins habile, ne laissa pas de réparer l'humiliation du règne par un succès définitif.

Les arts cependant continuaient à fleurir, pour mieux dire ils refleurissaient. Car chacun sait que ce qu'on nomme style Louis XVI, où se déclare un retour de zèle pour l'emploi des motifs antiques que les fouilles de Pompéi venaient de rendre au jour, n'attendit pas la fin du règne pour naître, mais la précéda de vingt ans. Dans les boiseries encore visibles aux appartements de la cour des Princes, plusieurs qui ne sont pas les moins belles sont peut-être de ce temps-là. De pareilles dateraient d'alors dans le corps du château même, si l'on eût conservé l'appartement que le roi fit décorer pour Mme du Barry.

Comme celle à qui elle succéda, cette favorite était logée sous la galerie des Réformés, dans un décor qui raffinaient encore, en richesse de matière et en fini d'exécution, sur celui de l'âge précédent. Les bronzes, entre autres, s'y sont montrés dans une exquise perfection. De gracieuses fantaisies, qui tiennent d'un goût champêtre, y versent une grâce imprévue. Contre l'appartement de la maîtresse nouvelle, pour répondre à ses fantaisies, fut dressé en ce genre un petit pavillon d'un rez-de-chaussée dans le jardin, octogone, relié par un passage. Devant la porte, une corbeille de treillage était remplie des plus belles fleurs. A l'intérieur, Rousseau pour les boiseries, Guibert pour les corniches, Boizot pour la cheminée, Gouthière pour les bronzes, en avaient fourni l'ornement, que le règne suivant allait raser.

Mme de Genlis, qui vit le roi Louis XV dans les dernières années de sa vie, rend hommage à la beauté de ses traits et à la majesté de sa figure. En dépit de la faiblesse du régime, en dépit de ses mœurs dégradées, l'air de grandeur dans sa personne maintenait autour de lui le respect. Ajoutez que toute la cour conspirait à lui sauver ce personnage, par les égards qu'y observaient entre eux, dans le train de la vie quotidienne, des gens que la parenté, les alliances,

le voisinage des emplois et une promiscuité d'habitation extrême devaient incliner à les enfreindre. Il n'en fut pas de même sous Louis XVI.

Chose imprévue, sous ce roi de mœurs pures, un relâchement des manières commença, en partie par l'imitation qui se répandait de l'Angleterre, où elles étaient alors fort libres. Mais elles y procédaient d'un air de naturel, dont ne s'engendra chez nous autre chose que le sans-gêne. On se relâcha sur l'habillement. Par un louable effet de cette révolution, qui ne saurait cependant l'absoudre, dans le visage des femmes, le rouge et les mouches furent quittés, sans lesquels sous le règne défunt on ne se fût pas cru habillée. Le jeune roi prêtait à cette transformation, par peu de prestige dans sa personne, que ne relevait nulle fermeté de tempérament, affligé au surplus d'une timidité dont il affectait de s'échapper par un air de raillerie que la vieille cour trouva du plus mauvais ton. Ajoutez son défaut de formation militaire, qui le rendait incapable, fût-ce sur le front de sa garde, de donner un ordre à ses soldats.

La reine avait au contraire toute la noblesse et toute la grâce qui peuvent faire l'ornement d'une cour. Elle était jolie, ce qui valait à celle-ci une parure dont (ne parlant que de la souveraine) elle avait jeûné jusque-là. Ce fut, à la veille de la Révolution, la dernière que tint la maison de France, et nulle part, même dans les petits appartements de Versailles, même à Trianon, elle n'a laissé plus brillants vestiges qu'à Fontainebleau.

Car une fois de plus le grand appartement de la reine y fut remis en état pour elle, et dans celui-là même de vraies merveilles naquirent, dont il n'y avait pas eu d'exemple; tandis qu'au-dessous les petits appartements recevaient des ornements frais et qu'un bâtiment neuf s'ouvrait à d'autres embellissements.

Celui-ci fut l'œuvre de Rousseau. Il doubla, du côté

du jardin de Diane, la galerie des Réformés, depuis lors aveuglée par là et amputée du cabinet qui, depuis François I^{er}, y faisait saillie en son milieu sur ce jardin. De cette époque date en cet endroit à l'intérieur le grand cartouche de stuc copié de celui d'en face, où l'on a peint vers 1860 l'allégorie de la fontaine Bleau.

Dans le grand appartement, le cabinet de Clorinde était depuis longtemps découpé en logements pour les femmes de la reine et ne devint pièce unique que sous Louis-Philippe. L'antichambre auprès servit, comme on disait alors, au « concert ». Deux panneaux, douze montants, six portes, qui datent d'alors, y offrent une décoration d'arabesques à l'antique en blanc sur fond feint de marbre. Le plafond est peint par Barthélemy.

Cette pièce, en même temps qu'au concert, servait aussi de salon de jeu. Un inventaire de la Révolution nous y révèle la singulière variété de tables petites et grandes qui y servaient pour des jeux différents : grande table de loto, table de quinze, tables longues pour la basset et le lansquenot, tables de brelan, tables de piquet, tables à quadrille, tric-trac, etc.

Dans la chambre de la reine, qui suit, une soierie de Lyon dont les murs et le lit sont tendus fait un des plus fameux ornements du château. Le dessin est un entrelacs de feuillage, autour de cartouches remplis de trophées champêtres : tambourins, flûtes de Pan, paniers fleuris. On en avait refait la boiserie, qui se présente dans le même style, avec des grisailles en dessus des portes. Au bout de toutes ces chambres enfin, du côté de l'appartement du roi, se trouvait et se trouve encore le fameux boudoir de la reine.

Il succédait à l'ancien cabinet dit des Empereurs, que des médaillons d'empereurs romains, dont Testelin l'avait décoré sous Louis XIV, avaient fait longtemps nommer ainsi. On le coupa déjà pour Mme Leczynska et, en 1785-

1786, on refit en bas ce boudoir où toutes les richesses de la décoration s'unissent à une exactitude d'exécution et à un assemblage hors ligne des parties. Des trumeaux décorés d'arabesques pompéiennes sur champ d'argent en font le tour, encadrés d'une marge d'or, interrompus aux quatre coins par quatre portes en pan coupé qui portent sur leur corniche dorée autant de groupes en stuc de deux figures chacun. Le modelé de ces figures est charmant; la peinture des arabesques, non moins; l'effet des fonds d'or près de ces couleurs brillantes, accompli. L'ensemble donne l'idée d'un soin et d'une dépense exceptionnels. Ce serait peu. Malgré l'or prodigué, malgré l'ornement semé partout, l'effet d'ensemble évite absolument le luxe indiscret et le tapage. Un goût délicat règle tout, si bien qu'il n'y a peut-être pas d'autre exemple d'une pareille réussite de l'art.

Au-dessus, dans l'entresol de l'ancien cabinet, se trouve le boudoir turc, décoré en 1777, mêlé, selon le goût d'alors, de motifs exotiques et de dessins plus modernes, auxquels on a joint, par un trait de souci rétrospectif bien rare, des enfants nus imités des stucs de la galerie de François I^{er}. L'évocation du turc paraît dans la tenture du lit où un menu zigzag d'or fait un effet pailleté sur des rideaux de soie aurore. Deux portes qui se font vis-à-vis, peintes d'un brûle-parfum accosté de deux termes d'odalisque, sont l'œuvre de Rousseau de la Rothière. Le tapis, que tissa la Savonnerie, et dont le dessin fourni par Bellenger ne coûta pas moins de douze cents livres, porté plus tard au garde-meuble, y est encore.

Le bruit de ces petites merveilles se répandit dans le public. Il agita la chaussée d'Antin, où actrices et gens de finance bâtissaient alors des hôtels dont le luxe les vengeait des dédains de la cour. On rapporte que Mlle Contat, prise d'une furieuse envie de connaître le boudoir de la reine, s'y fit introduire en secret par un courtisan complaisant, qui

paya, quand le fait fut connu, cette indiscretion de sa disgrâce.

Avant tout, ce fut dans la musique cependant que Marie-Antoinette rechercha les distractions de la cour. Elle lisait peu, donnant peu d'attention aux lettres, qui avaient en France leur capitale. Vienne, au contraire, où elle avait été élevée, était la capitale de la musique en Europe, et c'est avec passion qu'elle s'adonnait à cet art. Elle fit venir Gluck à Paris, encouragea Grétry, rassembla autour d'elle tout un monde d'amateurs, fit représenter entre autres à Fontainebleau l'opéra de *Zémire et Azor*. Le lendemain de la première, comme elle passait par la galerie se rendant pour la messe à la chapelle, quelqu'un prit cette occasion de lui présenter à la fois Grétry et Marmontel, lequel avait rimé le livret. Elle dit au premier que son œuvre l'avait à ce point enchantée qu'elle y avait rêvé la nuit, particulièrement au trio du père et des filles de *Zémire* derrière le miroir magique. « Voilà, dit Grétry quand elle les eut quittés, de quoi faire d'excellente musique. » Marmontel n'avait eu nulle part au compliment. Il répliqua, vexé : « Et de détestables vers. »

La cour ne fut pas à Fontainebleau depuis 1786; en sorte qu'il est comme impossible que le bâtiment nouveau sur le jardin de Diane, élevé l'année précédente seulement, ait jamais été prêt pour recevoir ses hôtes royaux. Ainsi tout ce qu'on prit soin d'y orner d'appartements, tant au premier qu'au rez-de-chaussée, ainsi les fines boiseries sculptées, les superbes cheminées de marbre à leurs chiffres et à leurs devises, et, dans la jolie salle à manger d'en bas, la charmante figure de l'enfant au cygne en plomb, du modèle de Roland, semblent n'avoir été mis au monde qu'afin de voir tomber leurs têtes.

Une chose au moins est sûre, c'est que dans la suite des chambres placées directement sous la galerie, du côté de la cour de la Fontaine, Mme de Lamballe eut un logis,

qui, confinant aux petits appartements, la joignait à celui de la reine.

En cette date extrême de l'ancienne monarchie, la chapelle encore reçut ses dons. Louis XVI y commanda à Duraumeau, à Lagrenée jeune, à Taraval, à Amédée Vanloo et à quelques autres, les quatorze tableaux naguère retirés dans la sacristie de l'édifice et qu'on a reportés (sauf trois qui sont perdus) sur la corniche à leur place d'origine, et pour le maître-autel le grand tableau de Regnault, représentant la Déposition de Croix, qui dut prendre la place de celui de Jean Dubois, que l'on n'y mit jamais et qui est au Louvre.

LA Révolution fit à Fontainebleau le sort que devaient éprouver des mêmes événements les autres maisons royales. Elle dispersa ses hôtes, pillà ou vendit ses meubles, mutila ce qu'elle put en retenir de bâtiment à son usage, et laissa dépérir le reste, jusqu'à ce que, venant après quinze ans d'abandon, une nouvelle cour y rentrât avec Napoléon.

Ce qu'il y eut d'étonnant dans celle-là, est que, reformée de gens sans naissance et privés de l'éducation du monde, elle n'en rechercha pas moins le prestige dans un genre de représentation qui suppose cette éducation. Cette erreur fut commise. Un faste égal à celui qu'avait déployé Louis XIV reparut brusquement sur la scène de France, dans les pompes, les fêtes, les habits. Le maître lui-même était très mal élevé. Il avait d'autres dons, mais qui, dans cette entreprise, ne devaient lui servir que de peu. D'une noblesse levée sur les champs de bataille, qu'il ne pouvait tirer d'ailleurs, il se flatta de faire en un moment ce que l'ancienne, partie du même point, avait mis des siècles à produire, cela précisément quand le souvenir des derniers règnes, où l'étalage du

luxe s'était fort tempéré, en devait faire paraître le renouveau comme une plus grossière usurpation. On voulait frapper le peuple, qui n'y vit que la splendeur; mais de près, un ridicule en tomba sur cette cour, que la gloire, qui ne put l'effacer, aida seulement à avaler.

Par un retour imprévu, comme les grands événements qui le traînèrent dans leurs conséquences, entre les résidences qui s'offraient à son choix, ce fut Fontainebleau qu'élut Napoléon. Il aimait Fontainebleau. Il en aima le séjour, peut-être pour le site, sûrement pour une antiquité dont ses vues politiques, autant que ses complaisances de parvenu, faisaient cas. Il l'appelait « la maison des siècles ». Il y mit ce qui, de mémoire d'homme, n'y avait jamais été, une salle du trône, si bien que le château redevint tout à coup, comme au temps de François I^{er} et de Henri IV, et plus encore, le premier siège du prince après Paris.

Son premier soin fut d'y occuper le bâtiment dont Louis XVI n'avait pu faire usage; d'abord l'appartement qui, joint à ce que celui des Bains donnait, mettait quantité de pièces à son service, remeublé de nos jours d'un mobilier du temps fort riche, que le Garde-Meuble a fourni. C'est là qu'on voit la chambre des premiers temps de l'empereur, et deux pièces dans l'état ancien, fort remarquables : la bibliothèque, où tout le meuble, marchepieds compris, d'acajou supérieurement ajusté, compose, avec des pièces de la soierie de Lyon qui décore la chambre de la reine, un ensemble du plus beau style, et le cabinet topographique, curieusement disposé comme il avait pu l'être quand le maître y venait travailler.

Les petits appartements de Louis XV qui, au delà de ce cabinet, s'articulent à ce qui précède firent la demeure de Joséphine, pour laquelle on les remeubla. La chambre à coucher y est de violet et blanc, avec des panaches au baldaquin du lit, un meuble d'appui orné de griffons, un

miroir forme d'écusson, de style troubadour. Un salon vert à alcôve suit les bains, orné d'un meuble dont le panneau de marqueterie imite la peinture des vases grecs. Le tout depuis l'antichambre de l'empereur composant un musée du mobilier français d'une grande magnificence, dans le style de Jacob.

Le luxe fut porté à son comble quand, peu d'années plus tard, le rez-de-chaussée fut quitté pour habiter le premier étage. Alors se vit aménagée la vaste enfilade de chambres par où s'ouvre aujourd'hui la visite du château, longeant pour commencer la galerie des Réformés et qui se poursuit au delà de la chambre de l'empereur, par les anciens appartements royaux, mis comme le reste à son usage.

Cette disposition devait être de conséquence pour le château parce qu'en portant au niveau du Fer à cheval, pour la première fois, l'entrée des grands appartements du prince, elle renversa décidément le plan recherché jadis par Henri IV. La cour du Cheval blanc en devint vraie cour d'honneur, et il était inévitable que, dans ces conditions nouvelles, l'aile dont fut aveuglée cette cour, deux cents ans durant, du côté de la ville, fût abattue, comme l'empereur prit bientôt soin de le faire, en mettant une grille à la place.

Deux notes remises successivement par lui au grand maréchal du palais, et dont nous possédons de sa main l'original, contiennent un détail fort précis de l'usage à faire, en haut et en bas, de chaque pièce de ces bâtiments, et des chargés d'office qui devaient, soit s'y trouver, soit s'en tenir proches. Les marques d'une scrupuleuse étiquette s'y observent, en même temps que la recherche de l'éclat plus que de la grandeur. Car pour une salle du trône rien n'était plus désigné que la salle de Bal. Cependant on la fit dans la chambre du Roi. La salle du Conseil fut le salon de l'empereur.

L'appartement débute par une chambre des huissiers,

que suit le cabinet des secrétaires, tout de pourpre et d'or, meublé d'acajou et de bronze doré, et sur la cheminée de deux candélabres de même, formant série avec d'autres semblables qui décorent les pièces suivantes, supérieurement exécutés. Toute cette partie du château est celle où l'unité règne davantage dans le meuble, n'ayant vu que peu de règnes succéder, n'ayant subi aucun remaniement, ni traversé aucune révolution. La chambre de l'empereur en fait le somptueux aboutissement.

Une partie de l'ornement en remonte à Louis XVI, une autre est de Napoléon. Du premier est la cheminée de marbre blanc, soutenue de deux termes d'enfants avec une aigle sous la corniche, qui n'est pas celle de l'empire français, mais l'aigle d'Autriche, mise en cet endroit en l'honneur de Marie-Antoinette. De la même époque, aux portes sont les chambranles admirablement sculptés de feuilles de chêne et de rangs d'oves sous les corniches. Les abeilles au-dessus de ces portes et, sur les murailles, des victoires et des médaillons sont de l'autre.

Le trône de Napoléon, substitué au lit dans la chambre du Roi, attire les regards par sa richesse, mais il n'a d'important que les souvenirs qu'il rappelle, le dessin, fourni par David, en étant à la fois énorme et malheureux. Un dais de forme ronde de bois doré y couronne pesamment un siège tout en boule, entre deux maigres montants que surmontent deux N dressés à plat dans deux couronnes. Il n'y a rien de si froid ni de si mesquin, et, par malheur, de si prétentieux.

Dans le soin que prenait l'empereur de marquer au château le premier rang entre ses résidences, compte la bibliothèque dont il la pourvut, à l'exemple de François I^{er}, qui y eut la sienne, transportée depuis lors à Paris. Il ne pouvait s'agir d'en refaire ce qu'elle avait été, un trésor d'imprimés et de manuscrits rares, un instrument de travail

pour les savants. Apparemment autre chose n'y était visée que le divertissement ou l'instruction de la cour. Elle reçut cinquante mille volumes, sur lesquels eut autorité un bibliographe de grand renom, Barbier, auteur du *Dictionnaire des Anonymes*.

La chapelle sur Saint-Saturnin, où l'on n'avait plus dit la messe depuis la Révolution, fut désignée pour les loger. On la dépouilla des tableaux qu'y avaient mis Dhoeï et Dubois. Robit, architecte du château, chargé de cet arrangement, fit de l'état ancien une aquarelle, qui nous en conserve la figure. C'est cette bibliothèque qui, depuis lors fort réduite, eut pour conservateur, nommé par Gambetta en dernier lieu, J.-J. Weiss.

Dans le ménage de Napoléon, il est piquant d'avoir à observer que, si les bonnes manières avaient accès par quelque endroit, ce n'était pas par le général couronné qui distribuait en France les majorats et en Europe les royaumes, mais par la femme que lui avait passée Barras. En épousant Joséphine de Beauharnais, Napoléon était entré dans le monde où, sans jouir de tant de relations que la célèbre Fanny sa cousine, qui maria sa fille au grand-duc de Bade et fit par là les Beauharnais cousins de tous les princes de l'Europe, Joséphine n'en avait pas moins sa place. Aussi devons-nous remarquer que, comme vice-roi d'Italie, Eugène, son fils, sut tenir dix ans avec la plus grande aisance, aux côtés d'une princesse de Bavière, à Milan, la cour la plus polie de l'Europe.

De cette alliance, un bond prodigieux fit passer l'empereur à celle de l'archiduchesse, dont les souvenirs sont à Fontainebleau. Marie-Louise n'y logea jamais que dans l'ancien appartement des reines, ceux de Joséphine demeurant au rez-de-chaussée. Aussi est-ce pour elle que l'empereur entreprit l'un des plus grands projets que, depuis Henri IV, eût vu former le château.

La galerie de Diane tombait. Il s'agit, en l'abattant, de la refaire plus riche que jamais, et l'état où nous la voyons marque en effet un assez grand effort pour que le trône impérial, bientôt abattu, ait dû passer aux règnes suivants le soin de l'achever. Sous ses fenêtres, en même temps, il refaisait dans le genre paysagiste le jardin de Diane, qui tient de ce temps-là ses formes irrégulières et pittoresques. L'ancien jardin des Pins subit le même changement, en sorte que Fontainebleau ne conserve en fait de jardins suivant le dessin ancien que le parterre et le grand canal.

Avant que commençassent tous ces aménagements, embellissements, meubles ou bâtiments, une visite illustre, venue d'Italie comme dans le passé tant d'autres, avait ressuscité les fastes de Fontainebleau, celle du pape Pie VII. Il venait pour le sacre. L'empereur se déplaça pour l'y recevoir en personne. C'était le 4 frimaire an XIII (25 novembre 1804). Le pontife séjourna trois jours, logé dans l'ancien appartement des reines mères et magnifiquement hébergé, car on souhaitait alors de faire oublier au Saint-Siège l'injurieux traitement qu'avait enduré du Directoire, qui le tint prisonnier à Valence, Pie VI son prédécesseur.

Tant que dura la Révolution, une école militaire, qui fut depuis Saint-Cyr, avait occupé cette partie du château, faisant sa bibliothèque dans la chambre d'Anne d'Autriche, où le portrait de cette reine et celui de Marie-Thérèse, qu'on n'en avait pas retirés, étaient montrés au visiteur (le souvenir de Henri IV accaparant tout ce temps-là) pour ceux de Gabrielle et de Marie de Médicis. Plus tard, on y mit le roi d'Espagne Charles IV, que Napoléon détrônait, presque captif et sommé d'abdiquer, avant d'être emmené à Compiègne.

Un premier essai de Fontainebleau comme lieu de pompes et de solennités eut lieu pour le retour de l'empereur et de Joséphine, après que, comme roi et reine d'Italie, on les

eut couronnés à Milan. Les grands dignitaires de l'empire, les ambassadeurs, des députations du Sénat, du Tribunat, du Corps législatif, y vinrent complimenter Leurs Majestés en grand appareil, et furent reçus de même. Deux ans après, à l'occasion des noces de Jérôme, frère de Napoléon, qui fut roi de Westphalie, avec Catherine de Wurtemberg, l'automne de 1807 y vit donner des fêtes d'une splendeur inouïe, où l'on se flatta de dépasser, non sans cause, tout ce qu'avait fait en ce genre l'ancienne cour.

Cela se passait aux yeux quasi de toute l'Europe, devant les princes de la Confédération du Rhin, des princes italiens et ceux de la maison impériale investis de couronnes à l'étranger, et leur suite. Une profusion de diamants, de bijoux et de fleurs brillaient dans cette illustre assemblée, faisant du château, de ses jardins, de sa forêt, un séjour qu'un témoin de ces fêtes qualifie de « fantastique et d'enivrant ».

L'antique tradition du festin servi dans la salle de Bal y fut reprise, et aussi bien l'on y dansa, moyennant le soin qui fut pris de couvrir l'usure des fresques qui la décorent, de soies cramoisies, dont une aquarelle de Hurtault, tirée alors, nous retrace le superbe effet. Le soir, tout le château, les jardins, la ville même, étaient brillamment illuminés. Chasses sur chasses, collations sur collations, servies au plus épais du bois, plaisirs de toute sorte, y tenaient sans relâche en haleine des hôtes dont une étiquette inflexible réglait au demeurant le divertissement et la parure.

Regnault, qui a peint en grand le contrat de ce mariage signé en présence de l'empereur, dans un tableau qui est à Versailles, nous rend témoins de l'incroyable mascarade à laquelle elle pliait les grands dans ces sortes de cérémonies; le récit des fêtes du château montre ces consignes humanisées à des costumes plus agréables. L'habit de chasse était vert pour les hommes avec des galons d'or et d'argent en bran-

debourgs sur la poitrine, et des poches et parements de velours amarante; pour les femmes en casimir chamois, le col et les parements de l'amazone en drap vert, brodé en argent, chapeau de velours noir avec bouquet de plumes blanches; et c'était un charmant spectacle de voir quand les calèches s'ébranlaient, sur la tête des jolies personnes qu'elles emportaient, ce flot de plumes remuées dans le vent. Deux sœurs de l'empereur, Pauline, princesse Borghèse, et Caroline, grande-duchesse de Berg, en étaient les reines par la beauté, offertes pour la première fois aux regards dans un décor, au sein de divertissements qui en multipliaient le triomphe.

Dans ses Mémoires, d'ailleurs pleins de commérages aussi vains que platement contés, desquels sont pris tous ces détails, Mme Junot d'Abrantès a confondu ces fêtes avec de moins splendides, données l'année suivante, où l'empereur chassa le cerf et le sanglier, et où toute la gaieté qu'on se flattait de répandre ne put dissimuler le souci de l'impératrice.

Un revers tragique pendait sur elle. Le premier rejeton qu'on eût vu naître de la lignée des Napoléons, donné par la jeune reine Hortense à Louis qu'elle avait épousé, accueilli comme un gage d'avenir, était mort, et de nouveau l'empereur, atteint de la crainte de voir défaillir sa maison. Toute la famille le poussait à renvoyer Joséphine. « Madame Junot, disait celle-ci, ils ne seront contents que quand ils m'auront chassée du trône de France. » Et Mme Junot conte que, dans la salle du trône, elle la voyait aller d'un meuble à l'autre, en proie aux regrets de l'enfant défunt, et adressant un adieu muet aux objets qu'elle ne verrait plus. Selon le même témoin, Napoléon quitta brusquement Fontainebleau, sans aviser personne, un matin à quatre heures, pour aller à Mantoue, où l'attendait Lucien. Tout porte à croire que dès ce moment le divorce était résolu.

Il fut prononcé le printemps suivant, et la nouvelle

épouse conduite l'automne de l'année même à Fontainebleau. Elle y demeura six semaines, et cette occasion fut prise par elle et par l'empereur de tenir à la fois sur les fonts vingt-quatre enfants de la maison impériale ou de ses alliées, qui furent baptisés le même jour à la chapelle du château. Le roi de Rome, qui naquit peu après, parut au château en 1811, pour cette seule fois, et n'y revenir jamais.

Pendant ce temps, Napoléon annexait les États romains et infligeait au pape une prison, qui, par une dérision du sort, fut à la fin dans le même château et le même appartement où, huit années plus tôt, il l'avait reçu en souverain. Dans l'usage courant, ce quartier en a reçu le nom d'appartement du Pape, lequel y fut gardé quatre ans, dans une captivité si rigoureuse, qu'il était interdit d'assister à sa messe. Il s'agissait de l'obliger à plier sur des matières ecclésiastiques que l'empereur prétendait régler, et dont il pensa venir à bout dans une entrevue que lui-même vint prendre du pontife au château, et qui n'eut que peu d'effet. Car à peine le pape se fut-il laissé surprendre et ravir plusieurs points par les façons brusques et commandantes de l'empereur, qu'il se ravisa et s'en dédit.

Durant que l'accord parut conclu, qui fut en janvier et février 1813, il fut aisé de voir à quel point une si grande violence avait porté le scandale dans l'opinion, en faisant du pontife l'objet de la compassion publique. Dans le relâchement de captivité qui s'ensuivit, comme la défense d'ouïr la messe du pape fut levée, l'empressement des fidèles parut. Dès que la nouvelle en fut semée, dit le cardinal Pacca, « des personnes de tous les états et de toutes les conditions accoururent en foule, quelques-unes venues de quarante lieues, tant la dévotion était grande, et demandant la faveur de communier de sa main ». La prison n'en durait pas moins. Ce ne fut qu'à la veille de la campagne de France, quand s'annonçait sa ruine prochaine, que Napoléon, se

voyant contraint de céder, fit reconduire le pape à Rome, le 23 janvier 1814. Trois mois après, c'était dans la cour du Cheval blanc la scène pathétique des adieux.

L'empereur vaincu arriva à Fontainebleau le 31 mars, séparé de son armée repliée sur Paris et venant de la cour de France. A ce château, témoin de ses triomphes, il était réservé de voir sa déchéance. Il y logea dans ses appartements au-dessus du jardin de Diane, tandis que les alliés décidaient de son sort. Roidi contre la destinée, il méditait, de son côté, une diversion qui l'eût sauvé. Dans la nuit du 2 au 3 avril, trop tôt pour qu'il l'eût pu trouver, Caulaincourt accourt à Fontainebleau, annonçant qu'une abdication peut au moins sauver la dynastie; l'empire passant au roi de Rome avec Marie-Louise pour régente. Il présentait cette conclusion comme obtenue au prix de beaucoup de négociations et de tractations difficiles. Napoléon la refusa. La nuit du 3 au 4 apporta par Marmont la nouvelle de sa déchéance déclarée par le Sénat français.

Le premier mouvement fut à la résistance. Les ordres étaient donnés pour transporter son quartier entre Ponthierry et Essonnes. La réflexion fit changer d'avis; un peu après midi il signa. Caulaincourt emporta le papier à Paris. Mais il était trop tard pour qu'on s'y contentât d'une abdication de l'empereur. Les alliés l'exigeaient avec tous ses effets. Trois plénipotentiaires revinrent pour obtenir que la dynastie y fût comprise. La défection de Marmont, que l'empereur venait d'apprendre, devait l'incliner à céder. « Les alliés, dit le baron Fain, osaient à peine se flatter qu'on pût l'amener à un sacrifice aussi absolu. » Au bout de dix jours il s'y résolut. Le 12 avril il mit son nom au bas du document célèbre, où ce vainqueur de vingt champs de bataille avouait sa retraite nécessaire au salut de la France et à la paix de l'Europe. Son départ eut lieu le 20 avril, à une heure de l'après-midi.

Le bagage était rangé dans la cour, la garde armée formait la haie. L'empereur, en sortant de son appartement, tendit la main à ce qui restait de sa cour. « Il descend vivement l'escalier et, dépassant le rang des voitures, s'avance vers la garde. » Suivent les paroles d'adieu dont l'effet, en d'aussi tragiques circonstances, pénètre au cœur de tous les assistants. « A ces mots, poursuit le baron Fain, le général Petit, saisissant l'aigle, s'avance. Napoléon reçoit le général dans ses bras, et baise le drapeau. Le silence d'admiration que cette grande scène inspire n'est interrompu que par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion est visible, fait un effort, et reprend d'une voix ferme : « Adieu encore une fois, mes vieux compagnons; que ce baiser passe dans vos cœurs. » Sur quoi il monte d'un mouvement prompt dans la voiture qui l'emporta.

Il revit pourtant Fontainebleau, au fameux retour des Cent Jours, le 19 mars 1815, escorté de quatre cents hommes de la vieille garde, que commandait Drouot, arrêtant un instant avant de gagner Paris. Mais cette apparition, que suivit une défaite plus retentissante que les autres, ne pouvait laisser, après celle des adieux, nul souvenir dans la tradition du château.

La maison de France, rendue à ses résidences, ne fit, durant quinze ans que dura son régime, que peu de séjour à Fontainebleau. La cour qu'elle rassembla, infiniment brillante dans les manières, dans le bon goût de son luxe et de ses fêtes, n'eut de propre siège qu'aux Tuileries, que peuplait le faubourg Saint-Germain, lequel par ce voisinage ne prit (ce qu'on omet de remarquer) son importance qu'en ce temps-là.

Ce fut, au rebours de l'ancienne, une cour toute parisienne, dont le commerce de luxe tira sa renaissance en ville, principalement par l'impulsion reçue de la jeune duchesse de Berry, dont il n'y avait gantier, gainier, parfumeur,



Salle du Trône de Napoléon dans l'ancienne Chambre du Roi.



Peurs Appartements. Le Salon jaune de Joséphine.



Les adieux de Napoléon.



our du Cheval Blanc, le 20 avril 1814.



Napoléon III et l'impératrice dans le Musée Chinois
(Gravure d'après le croquis de Moulin, 1863).

éventailliste, couturière ou marchande de mode, qui n'aspirât (de même que les maisons de Londres se vantaient de fournir la duchesse de Kent) à se dire fournisseur à Paris.

La princesse aimait la peinture, comme faisait aussi le prince son mari, avec assez de discernement pour que le ministère des Beaux-Arts ait pratiquement été remis alors entre leurs mains. Il y a donc lieu de croire qu'ils ne furent pas sans prendre part à la décoration de la galerie de Diane, de quoi il est certain, du reste, qu'on aurait peine à les absoudre, s'il n'était avéré que l'époque ne pouvait rien fournir de mieux : l'art que pareil ensemble réclame ayant été entièrement ruiné par la réforme de David. Cependant, pris dans son ensemble l'ouvrage ne laisse pas d'être magnifique et de réaliser une façon de grandeur. L'écueil est dans l'examen des morceaux, œuvres d'Abel de Pujol et de Blondel, qui, jugés en détail, ne sont pas supportables.

Ces deux peintres recueillaient alors les brocards de la jeune école romantique, qui les associait dans un commun mépris sous le nom contracté de Blondel de Pujol. Abel se sauvait dans le public par la réputation du bas-relief en trompe-l'œil, qu'il a pratiqué en teinte de marbre au Louvre, et de cuivre repoussé dans ces peintures, et qu'il tenait des Pays-Bas, sa patrie, où s'en gardait la tradition.

La voûte est faite de huit travées, dont les deux du milieu offrent cinq tableaux et les six autres trois seulement, peints de couleurs voyantes et d'exécution froide dans autant de compartiments rectilignes d'une excessive monotonie. Au bout est le salon de Diane, entièrement peint par Blondel, de quatre grands sujets représentant l'aventure d'Endymion, celle d'Actéon, celle de Calisto et la querelle de Vénus et de Diane.

Un autre ornement vint alors à cette galerie du grand nombre de petits ouvrages qu'on suspendit dans le lambris acquis aux salons successifs, tous de cette peinture de genre

à costumes, qu'on a nommée style troubadour. Les seuls noms de Mauzaisse, de Révoil, de Duperreux, de Mme Hau-debourt-Lescot, qui se lisaient sous ces tableaux et qui semblent pour nous sortir du puits des âges, apportent avec eux le geste, le ton et la couleur des chevaleries de 1820; huit seulement sont encore en place, depuis qu'on a transporté la bibliothèque en cet endroit, et que la plus grande partie de la muraille est occupée par des rayons.

Le roi Louis XVIII ne vint qu'une fois à Fontainebleau, où le suivit toute la cour pour y recevoir la duchesse de Berry arrivant de Naples pour son mariage, et qui n'y posa que trois jours. De Paris, celle-ci n'y fit qu'un seul voyage, à la veille de 1830, menant avec elle le duc de Bordeaux âgé de neuf ans. On y installait aux environs le camp d'Arbonne, qui fut l'occasion de quelques fêtes au château. Hors de là, le roi Charles X y venait chasser, dans la saison, accompagné de peu de suite, avec le duc de Berry et le Dauphin.

Louis-Philippe ne marqua son règne à Fontainebleau que par peu de créations : il n'y fit guère que restaurer l'ancien. Un renoncement du même genre se manifesta sous lui dans la vie de cour, qui pratiquement cessa d'être. C'était la première fois depuis qu'il y avait des rois. La révolution de Juillet avait mis l'ancienne cour en fuite, le faubourg Saint-Germain s'était fermé, la reine et les princesses ne faisaient pas toilette, et le roi ne recevait pas. Outre les cérémonies publiques, où l'on convoquait toute la foule, il n'avait d'hôtes que dans le privé.

Ce n'était pas la première fois que dans le château on vaquait à des réparations, les peintures dont François I^{er} l'avait rempli étant de conservation fragile. On trouve dès le règne de Henri IV mention des soins qu'elles exigeaient. Sous Louis XV, la galerie des Réformés vit refaire d'un bout à l'autre ses traits effacés, par Vanloo. D'autres

n'évitaient ce genre de soins que par la destruction, consécutive à de nouveaux projets. Ce fut le cas de la galerie d'Ulysse; ce fut pareillement celui de l'ancienne chambre du Roi. La mise en escalier de la chambre de la duchesse d'Étampes fut apparemment cause d'effacer dans cette pièce des parties de peinture dont on mentionne plus tard l'absence.

Ajoutez à cela dans l'ornement de relief les parties détachées par la vétusté, brisées par la négligence, ou mutilées par souci d'une décence souvent peu respectée lors de la construction; d'un bout à l'autre du château ce n'étaient pas seulement des raccommodages qui se rendaient nécessaires, mais une réfection générale, que le nouveau roi envisagea, et que, dès le début de son règne, il eut le mérite d'entreprendre.

Il vint à Fontainebleau en 1831, passa en revue la garde nationale rassemblée de tous les environs, et, parcourant le château d'un bout à l'autre, décida les réparations. Dans un nouveau voyage accompli deux ans plus tard, il en surveilla l'exécution; le 21 septembre 1833, il en inaugura le succès par des fêtes officielles, où se mêlèrent tous les rangs, visite du palais restauré, banquets, feux d'artifice, comédie. La Comédie-Française y vint, Mlle Mars y joua; l'Opéra et l'Opéra-Comique y donnèrent des représentations.

Quant à l'entreprise même, alors fort célébrée, mais dont après cent ans nous jugeons sans passion, elle fut médiocre, et par quelques côtés, il faut l'avouer, ruineuse. C'est que ni le goût qui régnait alors, ni l'état des arts à l'époque, ni celui des connaissances à l'égard du château, n'en pouvaient favoriser le succès. Ajoutez que nulle part il n'était difficile de toucher au passé comme dans un édifice œuvre de vingt règnes successifs, dont les adjonctions s'enchevêtraient. Il eût fallu la discrétion du goût qui défend de toucher au passé plus récent sous couleur de faire resplendir l'ancien, et la pénétration de la science, qui démêle, date

et classe les apports et les modifications successifs. Il eût fallu l'amour éclairé des débris, alimenté aux sources authentiques des dessins originaux et des vieilles estampes, et ce juste sentiment de la fuite du temps qui borne et retient l'envie de refaire; qui, dans un retour sur le passé, sait maintenir les droits du présent et recueillir quelques-uns des avantages qu'il donne. Surtout, il eût fallu sortir du préjugé qui, dans le siècle écoulé, a fait croire aux modernes que leur goût est meilleur et plus définitif qu'autrefois.

Tout cela fit défaut à la fois, l'habileté comme la science; en sorte qu'à part le bienfait certain, et d'ailleurs considérable, d'un état présentable du bâtiment et de ses appartements, ce qu'on se proposait fut manqué. Des corrections impertinentes furent faites dans la disposition des chambres, des raccommodages mal compris comme celui de la Belle Cheminée, où l'on mêla une pièce de Henri II avec ce qui provenait de Henri IV, canonisèrent des disparates. Ce qui restait des peintures anciennes en quatre endroits : galerie des Réformés, chambre de Mme d'Étampes, salle de Bal, vestibule de la Porte Dorée, fut définitivement anéanti par les restaurations qui en travaillèrent, en mutilèrent et en recouvrirent les malheureux restes sous le pinceau d'Asaux, de Picot et d'Abel de Pujol.

Le 30 mai 1837, le duc d'Orléans, fils aîné du roi et héritier de la monarchie, fut marié à Hélène de Mecklembourg dans le château restauré, et de grandes fêtes données à cette occasion. Dans les récents travaux, le roi avait fait entrer l'établissement d'une vaste salle à colonnes, occupant le rez-de-chaussée sous la salle de Bal, où se fit à cette occasion la cérémonie protestante du mariage, qu'on célébrait pour la princesse.

L'appartement des époux fut dans le gros pavillon sur l'étang, nommé *du gouverneur* depuis que le gouverneur du château y eut son logis sous Charles X. On y voit encore

plusieurs meubles qui y ont été à leur usage, en particulier le lit où l'emblème du coq gaulois figure, enté sur le soleil de Louis XIV. Un cabinet de porcelaine où figurent en camaïeu les diverses scènes de leur mariage, avec du bronze en cariatides, y a retrouvé sa place d'origine. Naguère on le voyait exposé dans la galerie des Assiettes, qui avait été ménagée au cours des mêmes travaux en façade de la cour du Cheval blanc, où se voient heureusement recueillis quelques débris de l'ancienne galerie de Diane et enchâssées nombre d'assiettes de Sèvres peintes de différents sujets dont plusieurs regardent l'histoire de Fontainebleau.

On se prend à penser que le prince, s'il eût régné, eût à nouveau réuni autour de lui une cour où eussent fleuri les lettres et les arts. La mort l'attendait dans le fatal accident où ses chevaux s'emportèrent sur le chemin de Neuilly, le 13 juillet 1842. Dès ce temps-là, nombre d'écrivains et d'artistes avaient leurs entrées au pavillon de Marsan, qui fut le sien aux Tuileries, dans des réunions désignées du nom de la pièce où il les recevait, comme *cheminées* du prince, et que le roi (au dire de Gozlan) fit cesser en ces termes : « Ferdinand, ma cheminée chauffe aussi bien que la vôtre. Vous me ferez plaisir toutes les fois que vous et la duchesse viendrez y prendre place. »

Le plaisir et les fêtes rentrèrent dans Fontainebleau avec Napoléon III, sous lequel une cour de ton fort abaissé n'en puisait pas moins un genre de politesse dans les habitudes du plaisir. Une noblesse d'empire de seconde génération, transformée par l'éducation et par les alliances, y jetait désormais un lustre dont avait manqué la première. La grande beauté de l'impératrice y versait une grâce singulière. L'empereur lui-même, Beauharnais par sa mère, se prévalait de cousinages dont son oncle n'avait pas joui.

Quoique les gens de lettres et les artistes qu'on honorait du séjour de Compiègne dans la saison n'aient généralement

fait que s'y ennuyer, le cercle particulier des princes, ingénieux à se divertir, s'entretenait dans une fête continuelle. Le bal, la comédie, l'opérette, les charades, les chasses, les parties de campagne, le champ de courses, en formaient les relais. De mémoire de vieux courtisan grandi dans les régimes déchus, jamais autour du souverain on ne s'était autant amusé.

Fontainebleau, par le charme de son site, devait y avoir sa bonne part. Le premier hôte de marque qu'on y ait reçu alors fut dès avant l'empire, et quand Napoléon n'était que président, la grande-duchesse de Bade, sa tante. Ce fut aussi le premier séjour du prince et la première cour qu'il y ait tenue. Il avait pour s'y attacher cette circonstance qu'il avait été baptisé dans la chapelle de ce château. Il y revint l'année suivante, puis en 53, menant l'impératrice.

Depuis lors, on s'adonna au soin des bâtiments, poursuivant les travaux de restauration en train, et en ce qui regarde les peintures, les étendant à la chapelle, où la voûte de Fréminet subit un nettoyage et des réparations qui l'ont laissée dans un état parfait. Dans la Cour ovale, le pavillon des Dauphins, qui menaçait ruine, fut reconstruit. Dans le parc, le même goût qui inspirait le dessin des nouveaux bois de Vincennes et de Boulogne ne se tint pas d'inventer des embellissements sur la gauche du grand canal, où l'on voit un rocher d'où une cascade descend, puis coule dans un petit ruisseau.

Dans les appartements où on logeait les princes, celui de la princesse Mathilde situé au fond de la cour des Princes, et décoré de parfaites boiseries sous Louis XV, reçut dans ses panneaux en peinture des bouquets de fleurs où s'accusent des talents précieux, et tels que cinquante ans plus tôt l'école française eût été incapable d'en produire.

Il y avait alors une renaissance de la peinture décorative, née des besoins d'un luxe qui grandissait. On s'y adonnait

au style Louis XV, et l'on en possédait les peintres, pour la figure dans Chaplin et Besson, pour le paysage dans Plassan, pour la nature morte dans Philippe Rousseau, pour les fleurs dans Alexandre Couderc, Chabal-Dussurgey, Eugène Petit, lequel fut auteur de celles-ci, avec un succès que Peyrotte, qui peignit celles de la chambre du Conseil, n'aurait peut-être pas désavoué. L'impératrice, qui pratiquait elle-même ce genre de peinture, avait pris l'artiste pour maître.

De tous les aménagements qui se firent dans le château, celui du théâtre qu'on installa au bout de la galerie d'Ulysse fut sans doute le plus essentiel à la vie qu'on y menait alors. Il remplaça celui de la Belle Cheminée. On le fit à la mesure du temps, de couleurs gaies et engageantes, avec un plafond de Voillemot et les sièges en capitonné bleu et bouton d'or.

La plus solennelle des cérémonies qui aient eu lieu sous ce règne au château fut, en 1867, celle des ambassadeurs siamois reçus, à l'occasion des traités qui nous donnaient la Cochinchine, par l'empereur et l'impératrice, dans le plus imposant des appareils.

Un témoin formé au sérieux de l'ancienne société française, qui aurait décrit cette audience, l'eût fait avec égard pour les disparates mêmes offertes par ces envoyés, en respect pour les marques d'honneur qu'ils nous rendaient. Cédant à la manie de persiflage du temps, un esprit aussi distingué que celui de Mérimée (qui s'y trouvait) n'y a su voir que « vingt personnages habillés de brocart d'or et ayant des bas blancs et des souliers vernis, le sabre au côté, tous à plat ventre et rampant sur les genoux et les coudes le long de la galerie ». Sur celui qui venait premier, « un chapeau qui dansait sur sa tête à chaque mouvement », et dans tout le cortège la ressemblance d'« une troupe de hannetons sur un tapis ». Avec plus d'honneur et de convenance un tableau de Gérôme la représente. La salle de Bal,

dont l'autre empereur n'avait jamais risqué pareil office (chose à retenir), y servit.

La dernière fois que Fontainebleau vit l'empereur fut le 10 juin 1868. L'impératrice et le jeune prince, son fils, y étaient avec toute la cour, Mathilde et son frère Napoléon menant la princesse Clotilde de Savoie, épousée huit ans auparavant en conclusion de la paix de Villafranca, et présentée à son arrivée, dans ce même château. La fête fut belle et la chasse magnifique; il y eut dans la cour du Cheval blanc une retraite aux flambeaux des dragons de l'impératrice.

Deux ans après c'était la guerre, et dès les premiers mois de celle-ci la déchéance de Napoléon III. Dans cette journée d'été, au sein de cette réjouissance, prit fin, avec les embellissements des lieux, le train des fêtes royales, des hôtes célèbres et des grands événements qui, au cours de trois siècles, avaient illustré le château.

TROISIÈME PARTIE

DE LA III^e
A LA V^e RÉPUBLIQUE

LE souvenir des années 1870 et 1871, qui virent la naissance pénible de la III^e République au milieu des misères de la guerre et des luttes civiles, nous est conservé pour Fontainebleau par les mémoires de L.-J. Faverie, juge au tribunal, et de Boyer, régisseur du château.

Épargnée par les opérations militaires, la ville eut à subir le sort passif des bourgades de province au nord de la Loire, avec le va-et-vient des troupes ennemies ou des formations de francs-tireurs, souvent plus redoutées encore par la population. La vie se passait sous le signe du logement des soldats chez l'habitant, des perquisitions, réquisitions et impositions infligées à la commune, auxquelles le maire Guérin et son secrétaire général Trudelle eurent du mal à faire face. En dressant, après le départ des occupants, le bilan de leurs spoliations, ils tinrent à y ajouter : « Nous n'oublierons pas de mentionner toute la reconnaissance et la sympathie de la population de Fontainebleau envers le prince Troubetskoï, car c'est grâce à sa bienveillante

médiation, plusieurs fois sollicitée, que la Ville et le Palais ont pu être préservés du pillage et d'une ruine complète. » Le prince Nicolas Troubetskoï, propriétaire de Belle Fontaine à Samois, dut défendre la cause de la cité par l'intermédiaire de son gendre le prince Nicolas Orloff (dont un boulevard porte ici le nom), diplomate russe qui entretenait des rapports avec Bismarck.

Quant au château, il eut son bon génie en la personne du régisseur Boyer, auquel la responsabilité incombait par la force des choses, dès avant le coup d'État. Livré à lui-même et privé d'instructions officielles, il se détermina, pour épargner aux trésors du château le pillage de l'ennemi sans les livrer à d'aventureux voyages par routes, à faire emballer et dissimuler dans le château même, à l'aide de quatre hommes sûrs, les objets d'art et les meubles les plus précieux, tout en faisant croire autour de lui qu'ils étaient évacués. Il prit des précautions analogues à l'égard d'un important magasin de literie et d'une cave de trente mille bouteilles de vin. Il escamota sur place les toiles d'Oudry représentant les chasses de Louis XV, trop grandes pour être enlevées, en les faisant tapisser de papier gris.

L'invasion allemande mit à l'épreuve la ténacité de Boyer qui réussit, malgré toutes les intimidations, à épargner, au moins au principal corps de logis du château, l'occupation par les troupes. Toutefois, le prince Frédéric-Charles se fit loger en mars 1871 dans l'appartement Maintenon, puis au Gros pavillon, où était cantonné son état-major. D'autres généraux établirent leurs quartiers dans les salons chinois de l'aile Louis XV, dont les corridors avaient abrité auparavant un convoi de prisonniers français.

Le personnel du château dut faire les honneurs des grands appartements à des groupes de visiteurs militaires, non sans constater par la suite la disparition de chandeliers ou de poignées de sonnettes. Au sujet de ces visites, Faverie

rapporte un trait pittoresque : dans la salle du Trône, dégarnie de son mobilier, un officier demande où se trouve le fauteuil impérial. « Il a été enlevé, répond le gardien. — Alors, réplique l'officier, où s'assoiera donc M. Gambetta ? »

Pour sa part, Boyer relate la visite d'un général, « grand et bel homme, fort poli. Il me présenta, écrit-il, un journal français dont je ne me rappelle plus le titre en me priant de lui dire si le fait qui y était relaté était vrai. Je lus un article où il était dit que « des officiers prussiens en « parcourant le Palais de Fontainebleau ayant remarqué « un tableau de fleurs de Van Spaendonck sur lequel est « représenté un insecte imperceptible, ils avaient parié « plusieurs bouteilles de vin de Champagne à qui atteindrait « le premier cette petite bête à l'épée, et qu'à ce jeu-là ils « avaient lacéré et détruit complètement une toile remarquable, si justement appréciée par les connaisseurs. » Ce récit étant de pure invention, attendu que ce tableau avait été caché par moi, je déclarai le récit contourné, et, sur la demande de ce général, je lui en délivrai un certificat ».

A l'occupation prussienne, levée le 23 mars, succédèrent les répercussions des événements de la Commune. C'est là, d'après certains, que les aigles impériales de la grande grille se trouvèrent reléguées aux greniers où elles s'endormirent pour une quarantaine d'années. Le 24 mai, deux pompes furent envoyées à Paris pour lutter contre l'incendie des Tuileries, et le 31 du même mois un grand convoi de mobilier et de lingerie quitta le château à destination de Versailles, siège du gouvernement de Thiers.

En supprimant, le 6 septembre 1870, le ministère de la Maison de l'Empereur avec son administration du mobilier de la Couronne dont dépendaient les résidences des souverains, la III^e République mit celles-ci sous l'autorité

provisoire de la Commission de liquidation de l'ancienne Liste civile, en attendant la réunion, en juillet 1871, de l'administration des Palais nationaux aux attributions du ministère des Travaux publics. Quant à celui de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, il commença à s'y intéresser dès la fin de la même année, et, dix ans après, les services des Palais nationaux furent distraits des Travaux publics pour être mis sous la coupe des Beaux-Arts, qui attribuèrent à l'Administration des musées nationaux le contrôle des œuvres d'art et objets d'ameublement inscrits sur leurs inventaires. A la même époque commence à poindre le dualisme administratif à l'intérieur du domaine de Fontainebleau. Une pièce officielle de mars 1879 porte en effet la signature de Boitte, architecte du Palais, accompagnée de celle du régisseur Boyer.

Ce gardien modèle du patrimoine artistique national prit sa retraite au début de 1882, laissant son poste à Louis-Joseph-Napoléon Carrière qui fut le premier à bénéficier, en vertu d'un décret de 1884 confirmé en 1896, du titre de conservateur du Palais.

Bien naturellement, peu de faits de caractère constructif ont pu marquer cette période du début de l'existence républicaine de la demeure déchuée des souverains de France. La tâche du personnel, désormais peu nombreux, se réduisit à la surveillance et l'entretien du domaine, à la direction des visites du public et à la restauration du mobilier, pour laquelle ont été maintenus — bon point à noter — trois ouvriers spécialisés en ébénisterie, tapisserie et lustrerie.

En 1871, la « flotille impériale » qui animait naguère la grande pièce d'eau fut transférée à Saint-Cloud. La même année vit l'installation, dans le domaine et le château même, de l'École d'application de l'artillerie et du génie, créée en 1802 à Metz et délogée de cette ville par la guerre. Ainsi commença la détention presque séculaire par l'autorité

militaire de l'ensemble des bâtiments de la cour des Cuisines de Henri IV et de la majeure partie de ceux de la cour des Princes.

En revanche, en 1880, à la faveur d'un rapprochement avec l'administration des Beaux-Arts, le régisseur Boyer, qui avait quelque inquiétude sur le sort des collections d'objets orientaux rassemblées par l'impératrice Eugénie dans les salons du rez-de-chaussée du Gros pavillon, eut la satisfaction de les ouvrir au public sous l'appellation de Musée chinois. En mai de la même année, à la suite d'un regroupement de tableaux enregistrés au cours des deux derniers règnes aux inventaires du Louvre et de nouveaux envois de ce musée devenu une sorte de « maison-mère » pour les palais nationaux, la galerie des Fastes de l'appartement du Pape abrita une exposition permanente de tableaux anciens. A cette occasion, l'érudit Henry de Chennevières, alors attaché à la Conservation des peintures au Louvre, fut chargé par le directeur Barbet de Jouy de publier une *Notice des Tableaux appartenant à la collection du Louvre exposés dans les salles du Palais de Fontainebleau*, qui parut en 1881.

Des nouveaux envois du Louvre que nous y trouvons mentionnés, le château garde jusqu'à nos jours le *Portrait de jeune homme* de l'école de Raphaël, la *Résurrection de Lazare* de Muziano, quelques tableaux de l'École de Fontainebleau, la *Joueuse de luth* de Honthorst, la *Minerve et les Muses* de Stella, deux *Vues de Venise* de Vanvitelli et les *Ruines romaines* de Pannini. Mais l'exemplaire de la même notice qui appartient à notre Conservation comporte des annotations au crayon qui nous renseignent sur le retrait par le Louvre, en 1886 et 1889, de quelques peintures des anciens fonds, parmi lesquelles sont à regretter la grande *Diane chasseresse* de l'école de Fontainebleau, des œuvres de Restout, Lancret, Hilaire, et les quatre panneaux avec les vues des monuments romains de Provence par Hubert Robert.

Est à noter aussi la sortie de quelques tableaux et d'un buste que le tribunal de la Seine avait attribués à la succession de Napoléon III et que Boyer dut livrer aux mandataires de l'impératrice Eugénie, au printemps de 1881. Coïncidence curieuse : le 21 octobre de la même année, l'ancienne souveraine, alors en villégiature au château de Sivry, parut en personne, accompagnée du vicomte et de la vicomtesse Aguado et de Raimbaud, écuyer de son mari, devant sa demeure d'antan pour la parcourir en visiteuse. Elle y retourna plus de trente ans après, comme on le verra plus loin.

En 1882, d'importants travaux de restauration, plutôt de reconstruction, furent entrepris par l'architecte Boitte dans la Cour ovale. Les pierres du portique dit de Serlio, bien que déjà rajeuni sous Louis-Philippe, mais considéré comme menaçant ruine, ont été remplacées, entièrement ou presque, et les plus intéressantes amoncelées en une sorte de fausse ruine près de la grotte des Pins. De l'autre côté de la cour, la chapelle haute de Saint-Saturnin, privée de sa coupole octogonale qui avait été démontée en 1759 par mesure de sécurité, en a reçu une nouvelle, partant de la base conservée et de la gravure de Ducerceau qui en indique sommairement la silhouette. A l'intérieur, le peintre P. Brisset reprit, l'année suivante, les figures des quatre évangélistes de Claude de Hoey, que remettait à jour le débouchage de l'octogone, et orna les huit pans du dôme des têtes de chérubins s'inspirant de celles qui s'inscrivent dans les caissons de la voûte principale.

Un grand divertissement s'offrit aux Bellifontains en 1888, avec le vidage du grand étang et l'extraction des fameuses carpes auxquelles la croyance des habitants prêtait de tous temps un don de longévité extraordinaire. Marie de Médicis n'avait-elle pas vu en prendre deux « dont l'une avait bien huit cents... et l'autre n'avait que trois ou quatre

cents ans ? » Mais, à cet égard, la pêche, qui fut par ailleurs « la plus fructueuse que l'on ait jamais vue », n'apporta aucune confirmation, et l'hebdomadaire *l'Abeille de Fontainebleau*, parlant des belles carpes dont neuf cents avaient été mises de côté pour le nouvel empoissonnement, fit la réserve décevante que voici : « On n'en a pas trouvé une seule ayant au nez l'anneau d'or de François I^{er}. C'est une légende disparue. On ne retrouva pas non plus celles qui portaient l'anneau que Louis-Philippe leur avait fait mettre en 1842. »

La mort de l'écrivain J.-J. Weiss, en mai 1891, mit le terme à la lignée des bibliothécaires attitrés du Palais, et la galerie de Diane qui abritait depuis 1859 les rayonnages des livres dont avait été remplie au temps de Napoléon I^{er} la chapelle haute de Saint-Saturnin devint, plutôt par la force logique des choses que par une décision gouvernementale, une sorte de dépendance de la Bibliothèque Nationale. 4 000 volumes en furent transférés en 1902 au palais de Compiègne.

Entre temps, le château retrouva pour quelques années sa vocation de résidence des chefs de l'État. De 1888 à 1893, le président et Mme Sadi Carnot séjournèrent l'été à l'étage noble de l'aile Louis XV, qui avait été aménagé en 1868 pour le Prince impérial. Au rez-de-chaussée, où s'établirent les bureaux, la petite salle à manger et les cuisines, Mme Carnot recevait ses amies dans le salon laqué de l'impératrice Eugénie. Le fils et les officiers d'ordonnance du président occupèrent le deuxième étage, les secrétaires le troisième et la domesticité le quatrième. Les séjours présidentiels avaient lieu, en général, en août et septembre. Pendant ce temps, le domaine, à ce qu'il semble, restait ouvert au public, sauf le Jardin anglais. Le président ne montait pas à cheval, mais sortait presque tous les jours en voiture pour une promenade dans la forêt. Quand il franchissait la grille de la cour du

Cheval blanc, sa garde d'honneur sonnait « aux champs ». La musique militaire retentissait tous les jeudis et dimanches dans le parterre du Tibre et, apportant sa concurrence bénévole, l'« Union musicale de Fontainebleau » opposait à la tenue rigoureuse des soldats son allure bon enfant style commices agricoles. Les réceptions des hôtes de marque, tels les rois de Serbie et de Grèce ou les fils du khédive d'Égypte, donnaient prétexte à de grands dîners que suivaient des fêtes de nuit avec concerts dans le jardin de Diane ou feux d'artifice dans le Jardin anglais. Le matériel de l'illumination s'est renouvelé, au grand émerveillement des Bellifontains, des rampes comportant plus de trois mille becs de gaz se trouvant installées sur la principale façade du palais et les balustrades du Fer à cheval, à la place des traditionnels godets à suif. Enfin, la présence présidentielle fit bénéficier la région du renouveau des courses de chevaux à la vallée de la Solle, qu'avait abolies la guerre de 1870. En 1894, ce fut l'assassinat de Sadi Carnot, et le château resta fermé en signe de deuil la journée du 25 juin. Ses drapeaux se remirent en berne le 2 novembre pour la mort du tsar Alexandre III.

Le nouveau président, Félix Faure, vint à Fontainebleau en avril 1895 prospecter son appartement et y établit ses quartiers d'été le 15 septembre. Le 21 du même mois, il recevait Léopold II de Belgique, ayant fait aménager pour lui l'ancien appartement du pape Pie VII, en renouant de la sorte la tradition séculaire d'affecter au séjour des souverains étrangers cette partie du château qui avait vu dans ses murs, avant l'infortuné pontife, l'empereur Charles Quint, Henriette de France et son fils le futur Charles II d'Angleterre, Jacques II dépossédé de son royaume britannique, Pierre le Grand et Christian VII de Danemark. Les autres convives de marque de Félix Faure furent le grand-duc Constantin Constantinovitch (dont le père Constantin

Nikolaïevitch avait été hôte de Fontainebleau lors de l'inauguration du théâtre de Napoléon III en 1857) et le prince Nicolas de Grèce. Puis, le 5 octobre, la famille Faure rentra à l'Élysée pour jeter par la suite son dévolu sur le domaine de Rambouillet. Quant au logement présidentiel de Fontainebleau, il entra, comme les appartements royaux et impériaux, dans le domaine du souvenir et de la légende, offrant aux très rares visiteurs exceptionnellement favorisés par les gardiens, la contemplation de la baignoire de Mme Stenen, en supplément de celles des impératrices Joséphine et Eugénie.

Les huit années de séjours présidentiels et la présence déjà ancienne de l'École d'artillerie et des familles d'officiers ont dû contribuer, en fonction des progrès de la « belle époque », à l'embellissement de la ville, sous-préfecture jusqu'en 1926. Le style Louis XIII-Napoléon III, brique et pierre, à la mode partout pour les édifices publics, se veut à Fontainebleau être justifié par la présence du château avec lequel il prétend « s'harmoniser ». Tel fut l'Hôtel de ville, construit à neuf en 1865 et agrandi en 1889 ; tel est l'hôtel des Postes, qui empiète sur le jardin de Diane en 1893 et dont l'auteur, l'architecte J. Boussard, a au moins la louable pensée de dissimuler la façade derrière une arcature imitant plus ou moins celle de la galerie des Cerfs toute voisine ; tel s'élèvera en 1912 le nouveau Théâtre municipal, vis-à-vis de la grille des Mathurins. Quant à la grande grille de la cour du Cheval blanc, ses pylônes feront face, une soixantaine d'années durant, aux poteaux du tramway reliant le château à la gare et qualifié par les Bellifontains de *péril jaune* en raison de sa couleur canari et de son allure incertaine dans les virages. A l'ère du *péril jaune* succédera, en 1954, celle des *cars verts*.

Bien qu'inhabité par les chefs de l'État, le château continue à refléter les fêtes et les deuils officiels en s'illuminant le

26 mai et le 6 octobre 1896 à l'occasion du couronnement de Nicolas II et de l'arrivée à Paris du jeune couple impérial de Russie, ou en mettant, le 23 février 1893, le crêpe noir sur les drapeaux lors des obsèques de Félix Faure. Les Grands appartements reçoivent des visites, le plus souvent rapides, d'hôtes de marque, de plus en plus nombreux et variés. Au début des années 1900 on y voit le grand-duc Serge Alexandrovitch, qu'une bombe de terroristes abattra quelques années après; la reine Ranavanoula dépossédée de Madagascar; quatorze ambassadeurs du Maroc s'exposant de mauvaise grâce aux instantannés des kodaks bellifontains, mais prêtant volontiers un coup de main au tir du canon 155 de l'École d'artillerie; le maréchal-prince Komatzu, ambassadeur extraordinaire du Japon; le jeune prince Maha Vajiravudh, héritier du roi de Siam; le ras Makonnen, héritier d'Abyssinie, avec sa suite, s'accommodant mal à la contrainte de marcher les pieds chaussés, et, enfin, le roi du Cambodge Sisovath qui prend un fin repas dans l'aile Louis XV et fait la sieste dans le décor, bien approprié à sa personne, du salon laqué de l'impératrice Eugénie.

En 1896, une alerte pour qui s'intéressait au patrimoine bellifontain : la commission des Monuments Historiques visite le château en vue du prélèvement du bas-relief équestre de Henri IV et d'autres œuvres importantes. Heureusement, l'affaire n'eut pas de suite. En 1901, certains qualifièrent d'abus de pouvoir la réception à laquelle le général commandant la Place s'était permis de convier les autorités civiles et qui avait eu lieu dans le salon jaune de l'impératrice Eugénie, dont les sièges, recouverts de soie ancienne, nécessitaient des ménagements. Un an après, ce furent des manifestations moins malencontreuses étant donné le choix des locaux : un banquet populaire offert par un nouveau député à ses quatre cents électeurs dans la salle de la Vieille comédie, et un déjeuner très mondain de

six cents couverts organisé, sous la présidence de Fournier-Sarlovèze, par les « Artistes-amateurs » et suivi d'une représentation théâtrale dans la salle de Bal. « Si cette journée fut agréable pour la Société, elle fut charmante pour la ville de Fontainebleau à laquelle elle donna un mouvement délicieux », rapporte un témoin dont il est temps d'introduire le nom dans l'histoire du château.

Il s'agit du brigadier Arthur Vincent, cultivateur de Montigny-sur-Loing, qui entra au service des Palais nationaux en 1881 comme gardien-guide et se livra aussitôt, en y employant tous ses loisirs, à la lecture acharnée des ouvrages alors existant sur le château, puis à des explorations dans les inventaires et archives de la Conservation. Mis en 1897 à la tête du personnel de surveillance, fonction à laquelle répondait alors le grade de brigadier, Vincent devint l'aide de tout repos et le conseiller avisé pour quatre conservateurs qui se sont succédé avant sa retraite en 1920 : Louis Carrière, pensionné en 1902, Jean-Baptiste Alboize, que l'apoplexie emporta en 1904, Étienne Pallu de la Barrière, muté à Malmaison en 1905, et Georges d'Esparbès, homme de lettres comme les deux précédents, qui occupa le poste jusqu'en 1930.

Complétant les connaissances acquises sur place par des recherches à la Bibliothèque et aux Archives Nationales, le brigadier Vincent rédigea et publia en 1910 un guide général du château ainsi qu'un guide spécial des Petits appartements de Napoléon et de la famille impériale, dont les livrets de la fin du siècle ne faisaient pas mention, même sous la rubrique *Appartements réservés*. Il suffit de confronter les « guides Vincent » avec ceux qui les ont précédés et de comparer la distribution du mobilier qu'ils décrivent avec celle que fait entrevoir l'inventaire de 1894 pour comprendre quel travail considérable a dû être accompli sous la surveillance et sans doute sous l'impulsion de Vincent pour

la remise de plusieurs pièces à des emplacements conformes aux témoignages des inventaires plus anciens.

Avec la remise en valeur des Petits appartements, que l'on a pu qualifier à juste titre de « véritable musée du style empire », la dominante du souvenir napoléonien ne fit que s'accroître au château qui, par surcroît, reçut en 1907, au cours d'une spectaculaire cérémonie dans la cour des Adieux, la remise, par la municipalité de Fontainebleau, du chapeau que l'Empereur avait porté au retour de l'île d'Elbe, relique provenant du legs du colonel baron de Saint-Léger. Trois ans plus tard, les aigles dorées quittèrent les greniers pour se poser une fois de plus sur les pylônes de la grande grille, non sans exposer le conservateur à des remous venant de droite et de gauche.

Quant à Vincent, il continuait de mener de front la besogne de surveillant et le travail de chercheur, celui-ci au delà de sa retraite en 1920 et jusqu'à sa mort survenue en 1934. Son rêve inaccompli était de publier une histoire détaillée du château, pour laquelle il constitua une impressionnante documentation contenue en de volumineux dossiers qui, grâce à l'obligeante pensée de M. René Vincent, ingénieur des Arts et Manufactures, fils du prodigieux brigadier, prirent une place d'honneur dans les archives de la Conservation.

On trouve parmi ces documents un manuscrit autobiographique avec la chronique de la vie du château allant de 1888 à 1920, à laquelle le présent chapitre est redevable de plusieurs éléments. Reprenons-la pour voir le brigadier Vincent seconder le conservateur d'Esparbès ou le remplacer, en cas d'absence, lors des visites, souvent inopinées, des hôtes de marque. En 1908, c'est le roi des Belges Léopold, venu incognito; en 1910, le maréchal de Fonseca, président du Brésil, et Alphonse XIII d'Espagne (ce qui vaut à Vincent la décoration d'Isabelle la Catholique); en 1911, la Loge

maçonnique internationale; en 1912, le couple princier de Parme et le prince de Galles. En 1913, Alphonse XIII retourne à Fontainebleau pour un déjeuner officiel avec le président Poincaré. Mais la visite la plus émouvante fut, sans contredit, celle de l'ex-impératrice Eugénie, à laquelle Vincent consacra une relation du plus grand intérêt.

C'est le 10 juillet 1914 que la souveraine, alors âgée de 88 ans, descendit d'une automobile devant la grande grille de sa demeure d'autrefois et se fit annoncer par le comte Pontremoli qui l'accompagnait avec d'autres personnes de son ancien entourage. Accouru au devant d'elle, l'alerte brigadier l'invita à remonter en voiture pour que celle-ci s'avancât jusqu'à la porte du vestibule du Fer à cheval, où le conservateur, alerté entre temps, s'inclina ému et silencieux devant l'auguste visiteuse. Il lui fit, pendant près de deux heures, les honneurs de sa maison. Dans la chapelle de la Trinité, elle signala aux personnes l'accompagnant que Napoléon III reçut en ce lieu le baptême. S'arrêtant dans la chambre de Napoléon I^{er}, elle rappela que son mari y avait également couché. S'attardant ensuite dans la salle du Conseil, elle se souvint d'y avoir présidé l'assemblée des ministres lors de sa régence. Devant les boiseries qu'Alexis Peyrotte avait ornées de fleurs exquises dans le passage dit Brûle-tout, elle apprit à l'assistance qu'elle avait fait imiter ce décor par son peintre Eugène Petit dans un salon de l'ancien appartement de Mme Létitia au fond de la galerie des Cerfs. Ce salon, alors détenu par l'École d'artillerie, n'était pas accessible au gens du palais. S'attardant avec émotion dans la chambre de Marie-Antoinette, qui fut aussi la sienne, l'impératrice remarqua avec regret l'absence des deux monumentales commodes de Benemann qui s'y trouvaient depuis Joséphine et qui, après avoir été conservées au Louvre, ont retrouvé de nos jours leur place d'origine au salon du

Jeu de la reine. Dans celui-ci, qui était son salon particulier où l'on servait le thé à l'anglaise, elle trouva, vraisemblablement sans plaisir excessif, un mobilier Empire au lieu des sièges et poufs capitonnés dont elle l'avait regarni. Passant aux appartements de réception, l'impératrice engagea les comtes Pontremoli et Walewski à visiter les appartements des Chasses sans y aller elle-même, appréhendant sans doute la trop forte émotion d'y retrouver le souvenir de l'enfance du Prince impérial. Au salon de Théagène, la cassette d'ivoire à laquelle la tradition des guides attachait déjà le nom d'Anne d'Autriche ne réveilla en elle que des souvenirs personnels attendris et lui fit dire : « C'est mon coffret qui m'a servi de corbeille de mariage; c'est là que mon mari avait placé des gants et un éventail. » Dans une pièce voisine de l'Ancienne comédie, l'impératrice demanda où se trouvait le portrait en pied de Diane de Poitiers, dévoilée à l'image de sa déesse tutélaire. Apprenant que le tableau était au Louvre, elle répliqua : « Eh bien ! monsieur le Conservateur, on devrait vous le rendre. » « Et, pour un instant, dans la voix si douce, sembla se réveiller un ordre. »

La galerie François 1^{er} évoqua chez elle le souvenir des parties de patinage à roulettes. Dans l'appartement du pape, triste silence à la vue de l'étang sans embarcations, et à la nouvelle que sa gondole fut depuis longtemps vendue. Enfin, la visite du musée chinois avec la mélancolique joie d'y retrouver les cadeaux exotiques dont Napoléon III avait coutume de la gâter les jours de sa fête, la traversée du jardin des Pins et les adieux dans la cour qui avait vu ceux de Napoléon.

Peu après, survint la première guerre mondiale. Dépouillé du mobilier et des tentures murales, mis à l'abri, fermé au public ainsi que les jardins, le château reçut, durant les sombres années, une ambulance pour 500 blessés dans l'aile

Louis XV, une autre dans le pavillon du Tibre, et des installations mécano-thérapiques au Jeu de Paume. Bien que vides, les Grands appartements s'ouvraient de temps en temps pour accueillir des délégations militaires alliées et prêtaient leurs salles à des concerts patriotiques. Ils ne furent remeublés qu'en 1919.

Le traité de Versailles a valu à la demeure des souverains un gain territorial tout à fait inattendu : Georges Clemenceau, étant venu inopinément visiter le château pendant les travaux de la conférence de la Paix, fit rendre à la Conservation du palais, sur les informations de Vincent, l'extrémité du corps oriental de la Cour des Princes faisant suite aux appartements des chasses, inutilement occupé par l'École d'artillerie et qui contenait de belles boiseries.

En revanche, avec l'essor des amitiés franco-américaines, l'aile Louis XV et l'Ancienne comédie devinrent le siège d'un Conservatoire de musique et d'une École des beaux-arts, créés en 1921 et 1923 pour le perfectionnement des jeunes artistes des États-Unis.

Peu après, par suite des décrets de 1921 et de 1927, l'administration du domaine de Fontainebleau — en même temps que celles de Versailles, de Compiègne et de la Malmaison — prit sa forme dualiste actuelle, comprenant d'une part la gestion, l'entretien et la restauration des bâtiments et jardins dévolus à l'architecte en chef relevant de la Direction de l'architecture; d'autre part la sauvegarde, la présentation du mobilier et des œuvres d'art constituant le musée, assurées par le conservateur, placé sous la seule autorité du Directeur des musées nationaux.

Ainsi, après le départ en retraite de Georges d'Esparbès, conservateur pendant un quart de siècle et auquel les gardiens auraient offert une cérémonie de style napoléonien dans la cour des Adieux, c'est à un historien d'art, Robert Rey, qu'il a été donné de prendre la conservation du nouveau

Musée national. Pendant les six années où il exerça ses fonctions, interrompues en 1936 par sa promotion à l'inspection des Beaux-Arts, Robert Rey aménagea les salles Rosa Bonheur dans un appartement voisin du musée chinois et publia, avec la collaboration de son assistante Mme M. Talon, une *Histoire mobilière du palais de Fontainebleau au temps de la Révolution*, qui rend de grands services à ses successeurs.

Parmi les travaux de restauration, trop rares à Fontainebleau en cette période d'entre les deux guerres, il faut citer la rénovation de l'aile de la Belle cheminée, qui a ainsi retrouvé ses hauts combles qui avaient péri, avec le théâtre de Louis XV, dans un incendie en 1854. Le travail fut mené à bien grâce à l'emploi des fonds Rockefeller et aux soins avisés de l'architecte en chef Albert Bray, auquel le château doit par ailleurs d'intéressantes publications éclaircissant l'histoire de ses reconstructions.

La succession de Robert Rey a été dévolue à Charles Terrasse, archiviste-paléographe et membre de l'École Française de Rome. Son directorat, qui a duré de 1937 à 1964, a été marqué par l'aménagement des appartements dits des Chasses, y compris les pièces que Clemenceau avait fait rendre au château, par l'enrichissement du musée de l'histoire du château et de la bibliothèque de la Conservation ainsi que la publication d'ouvrages sur les deux souverains qui ont laissé à Fontainebleau le plus intense souvenir : François I^{er} et Napoléon I^{er}. Pendant la guerre 1939-1945, notre prédécesseur dut résoudre le problème de l'évacuation partielle et de la mise à l'abri des collections.

Le château, occupé par l'ennemi et sur lequel flottait la croix gammée, était inaccessible au public et n'ouvrait ses grands appartements qu'à des groupes de militaires venant rendre un ostensible hommage au souvenir napoléonien. On a vu à nouveau des pêches miraculeuses à l'étang des

Carpes, une fois même des exercices d'équitation ascendante et descendante sur l'escalier du Fer à cheval.

Après la Libération, l'état-major des forces alliées Centre-Europe s'installa au château pour vingt ans environ.

L'aile Louis XV revit l'École des beaux-arts, et le Conservatoire américain et devint, grâce à Nadia Boulanger, un haut lieu de la musique internationale.

Remeublé après la récupération de ses trésors en dépôt au château de Contresol, en Bourbonnais, puis à celui de Valençay, le musée reprit peu à peu sa vie normale et accueillit, de temps à autre, des visiteurs de marque, notamment la reine Élisabeth d'Angleterre, en 1957; le roi et la reine des Belges, le président de l'Allemagne fédérale et Mme Lübke, en 1961; l'empereur d'Éthiopie, en 1963.

* * *

A l'heure actuelle le château entre dans une période nouvelle de son existence. Sous l'impulsion de M. André Malraux, Fontainebleau, dix ans après Versailles, est devenu le théâtre de grands travaux de restauration.

Il incombe à M. R. de Cidrac, architecte en chef du domaine dont la tâche est suivie de près par M. Jacques Dupont, inspecteur général des Monuments Historiques, d'assurer la réparation ou la réfection de plusieurs hectares de toitures, la remise en état des façades et des fenestragés, l'installation du chauffage central alimenté au gaz de Lacq, la mise en place du réseau électrique et téléphonique, des dispositifs d'alarme ou de détection d'incendie, y compris la réfection des plafonds et du décor mural avec tous les soins à donner à la sculpture, à la dorure, à la peinture.

« Peinture » n'est pas peu dire quand on parle du décor monumental de Fontainebleau où ont subsisté les plus

importants et les plus fameux ensembles créés sous la Renaissance, tels la galerie François I^{er}, la voûte de la Porte dorée, la chambre de Mme d'Étampes, la salle de Bal ou la chapelle de la Trinité. Si, il y a un lustre encore, on pouvait déclarer ce décor « définitivement anéanti » par les restaurations louis-philippardes, comme l'avait fait plus haut Louis Dimier, une vue optimiste est actuellement permise devant les résultats obtenus dans la galerie François I^{er}, qui a retrouvé ses justes proportions avec la descente à son niveau primitif du plafond rehaussé sous la monarchie de Juillet : les compositions allégoriques du Rosso, dégagées des couches opaques et ternes des lourds repeints postérieurs, ont retrouvé leur savoureux épiderme de fresques. Il en est de même de ce qui a pu être dégagé des peintures du Primatice et de l'Abbate dans la chambre de Mme d'Étampes et dans la salle de Bal, cette dernière se revêtant, de surcroît, de boiseries plus conformes à ce qu'elles furent sous Henri II et retrouvant, pour la monumentale cheminée de Philibert Delorme, les deux satyres, de nouveau coulés en bronze d'après les marbres antiques du palais du Capitole, comme ils l'étaient avant que la Révolution les eurent transformés en canons. Ajoutons, à ce propos, que les quatre chiens de même matière, dont Barthélemy Prieur avait animé la fontaine de Diane et qui ont connu un meilleur sort en s'acheminant au musée des Monuments français et au Louvre, viennent de rejoindre la statue de la déesse dans le jardin qui porte son nom, autour d'un socle refait sur les témoignages des documents anciens.

La tâche qui s'impose au conservateur dans cette vaste entreprise est délicate, toute passionnante qu'elle soit, tant du point de vue financier, en ce qui concerne la restauration des somptueux tissus et bois d'ameublement, des tableaux, des sculptures et des objets d'art, qu'en raison du conflit inévitable de facteurs contradictoires d'ordre histo-

rique et stylistique, d'après lesquels tel ou tel objet devrait trouver place dans telle ou telle pièce qui abrite des souvenirs s'échelonnant sur plusieurs règnes, ceci dans un décor fixe comprenant des apports amalgamés ou juxtaposés de différentes époques. Encore faut-il ajouter que le contingent des œuvres d'art et du mobilier du XVIII^e siècle ou de l'Empire contenait naguère ou contient des pièces dont la présence à Fontainebleau ne remonte pas au delà du règne de Louis-Philippe, tandis que des pièces de valeur ayant de plus fortes attaches historiques avec le château et théoriquement récupérables du fait de leur appartenance à l'État français, restent en possession d'autres musées ou administrations.

D'où, un mouvement d'échanges avec le Louvre, Versailles, Compiègne et La Malmaison, commencé par nos prédécesseurs immédiats et poursuivi. Malgré la forte saignée que valut au château de Fontainebleau le récent remeublement du Grand Trianon, nous nous en voudrions de ne pas tenir compte, dans le bilan négatif de ces campagnes bilatérales de transfert, de la réintégration dans nos fonds mobiliers de pièces de qualité et d'importance capitales, auxquelles il convient de joindre quelques pertinentes acquisitions à titre onéreux ou provenant de donations faites par des mécènes avisés.

Malgré les grands travaux entrepris qui se poursuivront quelques années — mais n'en a-t-il pas été de même aux temps glorieux de François I^{er}, de Henri IV et de Napoléon I^{er}? — le château demeure ouvert aux visiteurs, qui peuvent même considérer comme un avantage la possibilité de suivre les progrès de son renouveau. Il est à espérer qu'une bonne étape sera franchie pour la saison de 1968, au cours de laquelle une grande exposition des deux Écoles de Fontainebleau doit consacrer la remise en valeur des ensembles monumentaux du XVI^e et du début du XVII^e siècle.

Cette rétrospective, aussi bien que les restaurations terminées, confirmeront au château des derniers Valois sa qualité de haut lieu de la Renaissance française et européenne auprès du public trop porté à n'y chercher que le souvenir napoléonien, ignorant la définition que le plus grand empereur de l'histoire a décernée à Fontainebleau : « Voilà la maison des siècles, la vraie habitation des rois. » Les travaux en cours tendent précisément à dégager et à faire revivre au mieux les apports de tous les âges de cette « maison des siècles », et nous ne pourrions donner meilleur commentaire à ce programme qu'en terminant sur une belle page d'Anatole France, qui préfaça, en 1889, *Le Guide artistique et historique du Palais de Fontainebleau*, de Rodolphe Pfuor :

« Je voudrais, pour ma part, que tous les Français fissent le pèlerinage de Fontainebleau. Ils y apprendraient à respecter, à admirer, à aimer l'ancienne France, qui a enfanté ces prodiges. Nous croyons trop aisément que la France ne date que de la Révolution. Quelle erreur détestable et funeste ! C'est de la vieille France que la nouvelle est sortie. Ne serait-ce que pour cela, il faudrait la chérir. Il n'y a pas de salut pour nous que dans la réconciliation de l'ancien esprit et du nouveau. Il me semble que, bien mieux que partout ailleurs, c'est à Fontainebleau que cette réconciliation pourrait s'opérer par un coup de la grâce. C'est pourquoi je supplie tous mes compatriotes d'aller passer une journée dans ce palais, dont les souvenirs marquent la continuité de l'esprit français à travers tous ces régimes qu'une illusion nous montre opposés entre eux, mais qui, en réalité, sortent naturellement, nécessairement l'un de l'autre. Ils s'en iraient de là, j'en suis sûr, dans un heureux état d'esprit, aimant leur temps, qui est ingénieux, inventif, tolérant, spirituel, et respectant les vieux âges et leur fécondité magnifique.

« Ils ne manqueront pas, au sortir du Palais, de se promener dans la forêt, dont les arbres séculaires, qui verdoient pour nous, verdiront encore pour nos enfants et nous enseignent que la vie est trop courte pour qu'on doive l'occuper d'autre chose que de ce qui élève et de ce qui console. »

Boris LOSSKY.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	<i>Face pages</i>
Vue cavalière, d'après une gravure de 1614 (<i>Cabinet des Estampes</i>)	64
Portrait de François I ^{er} par J. Clouet (Florence, les Offices) (<i>Photo Giraudon</i>)	65
La Porte Dorée, construite en 1528 (<i>Photo du musée</i>)....	96
Galerie François I ^{er} « L'Ignorance et les vices chassés du royaume » par Le Rosso (<i>Photo du musée</i>).....	97
Diane de Poitiers vers 35 ans. Crayon Fr. Clouet (<i>Cabinet des Estampes</i>).....	128
Salle de Bal « Noces de Thétis », fresque du Primatice (<i>Photo du musée</i>).....	129
Escalier du fer à cheval et façade sur la cour du Cheval blanc (<i>Photo du musée</i>).....	160
Effigie équestre d'Henri IV par Jacquet dit Grenoble (1599). Cheminée de la Salle du Donjon (<i>Photo du musée</i>).....	161
Dessin de Fréminet exécuté pour Louis XIII enfant (<i>Cabinet des Estampes</i>).	
Cabinet de Théagène, dit Salon de Louis XIII (<i>Photo du musée</i>).	
Maître-autel de la Chapelle de la Trinité (<i>Photo du musée</i>)	208
Cour des Fontaines. Estampe du XVII ^e siècle (<i>Photo du musée</i>).....	209

La cérémonie du mariage de Louis XV le 5 septembre 1725 La Cour ovale sous Louis XV. Gravure de J. Rigaud. Le gros Pavillon construit en 1750 par Ange Gabriel (<i>Cabinet des Estampes</i>).	
Boudoir de Marie-Antoinette avec le bureau de Riesener (1786) (<i>Photo du musée</i>).....	272
Rencontre de Napoléon et du pape Pie VII dans la forêt de Fontainebleau, le 25 novembre 1804. Peinture de Demarne et Denouy (<i>Photo du musée</i>).....	273
Salle du Trône de Napoléon dans l'ancienne Chambre du Roi (<i>Photo du musée</i>).	
Petits Appartements. Le salon jaune de Joséphine (<i>Photo du musée</i>).	
Les adieux de Napoléon dans la cour du Cheval blanc, le 20 avril 1814 (<i>Cabinet des Estampes</i>).....	304
Napoléon III et l'impératrice dans le Musée Chinois. Gravure d'après le croquis de Moulin (1863) (<i>Photo du musée</i>)...	305

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	9
PREMIÈRE PARTIE — <i>La cour de François I^{er}</i>	11
DEUXIÈME PARTIE — <i>De Henri IV à Napoléon III..</i>	155
TROISIÈME PARTIE — <i>De la III^e à la V^e République.</i>	313
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	337

ACHÈVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE NOUVELLE
53, QUAI DE LA SEINE, PARIS
LE 28 AVRIL 1967 - N° 1641

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
N° : 9533

Dépôt légal : 2^e trim. 1967

LOUIS BATIFFOL

LE LOUVRE
SOUS HENRI IV
ET LOUIS XIII



PIERRE D'ESPEZEL

LE PALAIS-ROYAL



ANATOLE FRANCE

LE CHATEAU DE
VAUX-LE-VICOMTE



JEAN GALLOTTI

LE PALAIS DES PAPES



JEAN DE LA VARENDE

LE MONT SAINT-MICHEL



RAOUL DE BROGLIE

LE CHATEAU
DE CHANTILLY

